



Chefs-d'oeuvre des conteurs français

Charles Léopold Louandre

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chefs-d'oeuvre des conteurs français

En dehors des personnes qui font de rérudilion i*objet spécial de leurs études, notre ancienne littérature est peu connue. Qu'ils soient écrits dans la langue d'Oc ou la langue d'Oil, les vieux textes ne sont abordables, pour l'immense majorité des lecteurs, qu'à l'aide de glossaires et de notes philologiques; mais rien n'est plus fatigant que d'être obligé de transformer une lecture en perpétuelle version, et c'est là ce qui explique pourquoi nos chansons de ge^tes, nos romans d'aventures, nos fabliaux sont restés si longtemps lettre morte, même pour des personnes instruites et curieuses des choses de l'esprit. Nous avons pensé que la série des classiques français serait incomplète si elle ne remontait pas aux origines mêmes de notre littérature nationale, et c'est là ce qui a motivé la publication du présent volume.-

Il AVKHTIS ÎMFM.

Voici comment ce vol un h- esl iaj ii|vm* ;

Un choix attentif ui séfèrt* a été (ait {«rmi les rct it^ <ie [lurc imaginai ion (icfuiis le onzi^me siècle jusqu'aux {ïreini^res ann(^es du di\septiènie. On a donné, autaritqne pot* sihle un spécimrn de rliaque ^'cnre;

Pour le moyen âge : [»ocmcs rh«*¥ ileresques, romans isali-lifpK'S, romans d'aTenlures, fabliaux, lait, miracles;

Tour le seizième et le dix-sept it^me siècle : coules, nouvelles, séièrs, (lialileries, joyeux devis, naïveté et ga««»)nnadcs.

On (lent suivi c ainsi depuis la chanson de Roland jusqu'aux liistorietles du sieur d'Oimlle, les évolutions de l'psprit français à travers les domaines de la tantaisie, et se former une idée sommaire, mais exacte, d'un genre hien ondoyant et bien divers, pour parler comme Montaigne, et dans le^fiel notre vieille société a laissé tout à la fois l'empieinle d'un idéalisme puissant et d'un réalisme qui touche parfois à la Iriviahté la plus vulgaire, car elle est là tout ^nii^re, avec tous ses contrastes, chevaleresque, bourgeoisie, mystique, cynique et sceptique.

On a adopté trois systèmes pour la publication des mor- ;eaux contenus dans ce volume.

Les uns, les plus anciens, ont été traduits en langage moderne, avec une certaine liberté qui a permis de faire disparaître les taches souvent trop nombreuses qui déparent les meilleures pièces elles-mêmes; mais sans s'attacher pour l'ensemble des pièces à un mot à mot strict, on s'est appliqué à serrer le texte de très-près dans tous les passages reraar-

AVERTISSEMENT. m

quables, soit par l'idée, soit par le pittoresque de rex[»ression.

Les autres, les plus longs, ont été analysés aussi fidèlement que possible, et l'on a pu en donner par là le drame et Tcspril, en évitant des longueurs et des dt'tails oiseux qui enlèvent à la lecture une partie de son charme ;

Les autres enfin ont été textuellement reproduits à partir de Tépoque oii la langue devient intelligible pour tous et ne nécessite plus que, de loin en loin, quelques rares explications.

Un résumé de l'histoire des divers genres qui ont formé dans le passé ce qu'on pourrait appeler la bibliothèque des Conteurs, est placé en tête des textes ; on s'est efforcé de le rendre aussi complet que possible, eu égard au petit nombre de pages qui lui sont consacrées, et l'on y a ajouté l'indication des principaux ouvrages auxquels doivent recourir les personnes qui veulent étudier à fond les monuments littéraires du moyen âge et de la renaissance.

De courtes notices accompagnent les extraits de chaque auteur, et à ces extraits eux-mêmes sont jointes des notes historiques et critiques, assez concises pour ne point surcharger inutilement les textes, mais suffisantes cependant pour les éclairer et les faire mieux comprendre.

Parmi les pièces de ce volume, (quelques-unes de celles du seizième siècle ont été pour la première fois extraites des livres où elles se trouvaient comme perdues au milieu des dissertations érudites qu'affectionnaient particulièrement les écrivains de cette époque ; d'autres ont été extraites d'ouvrages qu'il est fort difficile de se procurer aujourd'hui, tels

ATKRTISSEMErrr.

que Ivs Séréeit de Guillnniiriie Boucher ou lei Contes de Le Mëtel d'OuMlle.

Le volume se termine par un index où sont reproduits les noms de tous les écrivains, anciens et modernes, mentionnés dans le cours de l'ouvrage ; cet index donne en outre l'indication des divers sujets traités par les conteurs, et des réflexions morales et historiques qui s'y rattachent.

L'éditeur s'est proposé d'offrir tout à la fois au public, un (ivre de lecture courante, attachant par sa nouveauté et sa variété, et une sorte d'histoire littéraire par les monuments eux-mêmes». A-t-il réussi? Ce n'est point à lui qu'il appartient de le préjuger.

INTRODUCTION

En offrant au public, dans le présent volume, la fleur des contes du bon vieux temps, nous avons dû lui donner quelques indications historiques sur la littérature spéciale à laquelle nous avons fait nos emprunts. Cette littérature, très-riche et très-variée, comprend quatre genres de productions qu'on peut classer ainsi :

1° Les poèmes héroïques et chevaleresques, ou chansons de geste * ;

2° Les romans d'aventures, qui se rapprochent par certains côtés des poèmes chevaleresques, et par d'autres de nos romans modernes ;

3° Les romans allégoriques et satiriques ;

* Ce mot geste est pris ici dans l'acception de faits, d'actions, d'événements. On disait la geste du roi, la geste de Doon de Mayence, comme on dirait aujourd'hui les actions du roi, de Doon de Mayence. Le geste est évidemment la traduction féminisée du substantif neutre *gesla*.

n INTRODUCTION.

4* «Los f.iMiuu.x, lestaïs, los joyeux i\ù\U elle» contes propriK'il diU.

Nous allons examiner rapidement chacun de ces divers genres'. Ils méritent à tous égards de fixer l'attention, car ce n'est point seulement la simple curiosité littéraire qui les recommande, c'est aussi la philosophie et la science historique. On y trouve, sur la diffusion des croyances et des idées à travers les diverses branches de la grande famille humaine, les plus précieuses indications. et les hommes des vieux âges y revivent avec une vérité beaucoup plus saisissante (que dans les chansons).

LES POÈMES héroïques et CHEVALERESQUES".

Ces poèmes ont pour origine les chants nationaux qui, sous les deux premières races, se transmettaient

* On a quelquefois compris dans la catégorie des conteurs les auteurs de l'épopée; il ne nous semble pas que cette assimilation soit juste. Les légendes pieuses n'ont aucun rapport avec les romans et les contes; elles proviennent d'une toute autre source. leur but est tout différent ; tout autre est aussi la langue dans laquelle elles sont écrites. Nous les avons donc laissées de côté, comme appartenant à une branche de littérature toute à fait à part. En fait de légendes qui tiennent à des traditions ou à des croyances religieuses, nous n'avons reproduit que celles qui ont été écrites en français et dans la forme adoptée par les conteurs.

* On trouvera dans l'Histoire littéraire de la France, commencée par les bénédictins et continuée par l'Académie des inscriptions, le résumé très-savant et très-exact des principaux monuments de la littérature chevaleresque.

LES PUÈMES CHEVALERESQUES. Tii

par la tradition orale en France comme dans le reste de l'Europe. Ces ch:ints étaient tirés des faits histori- (ques, ce qui n'empêchait pas leurs auteurs de faire une large part aux caprices de l'imagination. Un des (plus anciens qui soit parvenu jusqu'à nous a trait à la victoire remportée, en 881, par Louis III sur les Normands dans les plaines de Saucourt*, en Picardie, mais il est écrit en langue tudesque. Il faut attendre le onzième siècle pour voir paraître notre idiome national, et notre premier poème chevaleresque dans la Chanson de RolancU le compagnon d'armes de Charlemagne. Cette chanson, la plus ancienne en date, est aussi la plus parfaite au point de vue de Tinspiration. Un éminent critique, !\1. Vilet, n'a point hésité à lui donner le titre d'épopée. « Cette unité d'action, dit-il, celte courte et simple exposition d'un sujet historique, national et religieux, cette façon grandiose et sérieuse d'évoquer les souvenirs, de traduire les sentiments, d'exalter les croyances de tout un peuple, nesonl-ce pas les conditions preiMèies et les fondements même du genre épicjue? » Enfermés d'abord daas un cadre étroit, les poèmes chevaleresques allèrent toujours en se développant. De nouveaux récits vinrent s'ajouter au récit primitif, et

* Nous ne parlons ici que des chants en langage vulgaire, car on en connaît quelques-uns composés en lalin qui sont conleni-punins de Charlemagne. Vuy. Leroux de Lincy, Chants historiques, 1841, in-18, et l'article de M. Vilel. licvue des Deux Mondes, \u\n 1852. — La Chanson de Roland a été publiée par M. Francisque Michel en 1837 ; par M. Génin en 1862; par M. Gautier en 1872, avec un savant cornuicniaire. 1 vol. grand in-8*. C'est la meilleure édition qui en ait été faite jusqu'ici-

TM iMIKJlJlCTIOlt.

fornirrenl, suivant le mot consacré, (J«m branches, parr-
(|u'ils étaient comme des rameaux greffés sur un même tronc, et
ces l)ranclies elles-mêmes formèrent tout un cycle^ parce
qu'elles embrassaient, comme dans un cercle, les faits de la vie
d'un même personnage ou les événements d'une même période.
Nous avons eu ainsi le cycle de Charlemaigne; — le cycle des
Croisades; — le cycle de la Table ronde; — le cycle des Lorrains.

Dans le cycle poétique et légendaire de Charlemagne, dont la
Chanson de Roland marque le point de départ, viennent se grou-
per autour de l'empereur à la barbe fleurie tous ceux qui, de
près ou de loin, ont été associés à sa fortune, et une foule de per-
sonnages réels ou supposés, amis ou ennemis, que les poètes font
agir à leur fantaisie, sans s'inquiéter de la vérité historique. Ce
cycle est le plus nombreux de tous ; il comprend nonseulement la
naissance de Charles, sa jeunesse, ses guerres, ses voyages, sa
mort, mais même sa résurrection. Les poèmes d'Aspremont, —
l'Ogier le Danois,

— de Fierabras — de Gérard de Roussillon*, — de Doon de
Nanteuil, — de Beithé aux grands pieds, — de Hion de Bor-
deaux — de Renaud de Mnutauban,

— de Jean de Lauson, — de Désier, d'Yon de Gascogne, etc.,
en forment les principales branches. Les

• C'est le nom que les poètes du moyen âge donnent à
Charlemagne.

* Gérard de HoulssiHon. Chanson de geste, publiée en proven-
çal et en français par Fr. Michel, 1856. 1 vol. in-18. Bibliothèque

Elzévirienne.

'Voy. l'excellent travail de M. Ga>to:i P.iris : Histoire jioétique de Charlemagne. Paris, 18G5, in-8». Qu Iques-uns des divers poëuies de

LE CYCLE DES CROISADES. ix

romans de cette série sont avant tout une glorification de la grande féodalité telle qu'elle s'était constituée sous les premiers Capétiens. C'était du sein de cette féodalité qu'étaient sortis les nouveaux maîtres de la France, et les romanciers, comme les chroniqueurs, ont souvent effacé Clialemagne devant les douze pairs, Renaud de Montauban et les autres personnages qu'ils ont choisis comme héros de leurs récits. Le glorieux maître des Francs est éclipsé par ses vassaux ; il est presque toujours rejeté au second rang, et quelquefois même il joue un assez piteux rôle, comme on peut le voir entre autres par les aventures du cheval Bayard, qui met en défaut toutes les ressources de sa puissance et de son génie. Humilier Clialemagne et ses descendants, c'était justifier indirectement l'usurpation capétienne; et les romans du cycle carlovingien suffiraient seuls à montrer quelle a toujours été chez nous la force du fait accompli.

Le cycle des Croisades se rattache aux faits les plus marquants des guerres saintes. Il comprend une dizaine de poèmes dont les principaux sont : la Vieille Matabrwie^ — Elias y — le Chevalier au Cyfjney — la Chanson d'Ant\oche\ — la Chanson de la prise de Jérusalem^

ce cycle sont reprodûits dans les Anciens poètes de la France, publiés 60US la direction de M. Guessard.

* La Chanson d'Antioche, composée au commencement du douzième siècle, par le pèlerin Richard, renouvelée sous le règne de Philippe Auguste par Grainilor, de Douai, publiée pour la première fois par Paulin Paris. 1848. 2 vol. petit in-8».

1 i:«TRODL'CTIO!«.

— la Chanson de la mort de Godefroid. A fi«rl Ic^ mn^Mciens et lis chovaix sarra.sin», Qiii ne sont poiii élra(i<,'(>rs à la scioncn des sortilèges et qui devancent dans leur course le vol de riiirond»lle, Ich romans de ce cycle suivent d'assez près les traditions lu^loriqucv. Le merveilleux qui s'y rencontre en quelques pages estavant tout cui()ruulé à l'Orient, et leur plus grand mérite, cVsl d'avoir inspiré le Tasse, car le chanlre d Annide, connue le héros de Cervantes, professait |K)ur le.s livres de chevalerie une admiration très-vive; il en faisait sa lectuie favoille, et la Jérusalem délivrée est tout entière en «lernie dans la Chanson dWntioche el la Prise de Jérusalem.

Le cycle d'Arthur, ou de la Table ronde i >a oui ce dans l'histoire d'Angleterre*. Arthur, peintevrn ou chef des Bretons insulaires, se défendit avec un grand courage conti'eles Saxons, qui avaient envahi son île. Il leur fit subir une sanglante défaite et fut ensuite battu et tué par eux en 542, sans qu'on ait pu retrouver sun coi/ps. La légende, (Jui s'emparait de tous les grands événements pour les poétiser et les défigurer, Ht pour Arthur ce qu'elle avait fait pour Charlemagnc. Il devint le héros de nombreux poëraes,écri ls d'abord en anglais; mais sa naort ayant décidé une foule de ses sujets à

* Yoy. les Romans de la Table ratée et les ComIm de* mnàeiis Bretons, par M. de la Villenianjué. Pari::, 1860. 2 toI. in-S* — el

dans U Ecvue de Paris, atril 18io, VEackatUtur Merlin, par
Chaînes Louan* dre.

LE CYCLE DAUTHUR. n

s'expatrier, ils vinrent s'établir dans la Bretagne armoricaine. Les romans anglais se naturalisèrent dans la patrie adoptive des émigrants. Ils furent traduits et popularisés dans la France de l'Ouest et du Nord. Les trouvères y ajoutèrent de nouvelles branches, et ces branches formèrent un nouveau cycle, qui porte la profonde empreinte de son origine étrangère. Les traditions celtiques s'y mêlent aux traditions orientales, importées par les croisades. On y voit (igurer, comme le dernier représentant de la mythologie celtique, l'enchanteur Merlin, le fils de l'incube, le prophète de la revanche des Bretons, qui unit à la piété d'un moine la galanterie d'un poursuivant d'armes, les instincts sauvages d'un Celte, la puissance surnaturelle d'un sorcier. Morgane, la r^ine du paysd*Avallon, le paradis des fées, sort comme Vénus de l'écume des flots ; maître Rigaudin de Galles, le Vulcain de la chevalerie, forge des armures impénétrables à l'acier le mieux trumpe : le roi Ban, le roi Bor, le roi Loll et le roi Léodagan se disputent la couronne du pays de Galles; les dragons blancs et les dragons roux se livrent sous la terre des combats acharnés (pii font treinl)ler les vieilles tours sur leur base. Lancelot, Ivain, Tristan, Perceforêt, courent les aventures de guerre et d'amour, tandis que d'autres traversent les mers et les montagnes pour rechercher le Siiint-Graal, ce vase trois fois sacré dans lequel le Sauveur avait, dit-on, mangé l'agneau pascal, lorsqu'il célébra la cène avec ses disciples, et que Joseph d'Ari-

m IMi;'JiJLLiu.N.

matliic avait ponlu dans un vo\;a;^'c qu'il fit en Angleterre pour y annoncer l'Ésangik *.

Merlin, Arthur, lc6 chevaliers de la Table ronde, tuuf CCS fan-
lônics évoqués par les bardes Tambricns cl Bretons, se soi>(éva-
nouis devant les clartés du monde moderne, comme les palais
féeriques que Morgane bâtissait la nuit avec des gouttes de rosée,
et qui s'é?aporaient aux premiers r;iyons du soleil, mais leur sou-
venir est toujours vivant dans la Bretagne. Les derniers échos de
la langue gauloise se sont prolongés à travers les siècles sur cette
terre de granit recouverte de chênes, comme l'appelle l'un de ses
enfants. Celte veuve celtique n'a point donné sa main dans un hy-
men adultère aux hommes de race étrangère que le flot de la
conquête a poussés sur ses landes hérissées d'ajoncs cl ses grèves
orangeuses ; elle se souvient des cours plénières de Clarion, du roi
Arthur, qui les présidait assis dans un fauteuil de joncs verts, les
coudes appuyés sur un coussin

' On ■ donné le nom de Romans de la TabU ronde aax
compo^itioai légendaires da cycle d'Arthur, parce qu'on attri-
buait à ce prince la foodation d'an ordre de cberaierie, dont les
meutbres, ch bis parmi i éiil« des preux, siégeaient autour d'une
table, qui indiquait par sa forme ronde qu'il n'y avait point entre
eaz de préséance, ei qu'ils étaient tooi égaai, comme les rayons
d'an cercle. Poaidonius, le philosophe d'Aptmée de Syrie, qui par-
coonit la Gaale quelques anoées avant outre ère, nous apprend
qu'aux jours de festins et d'apparat, les habitants de cette contrée
se réunissaient autour d'une table ronde, el le repas terminé, se
liTraient i des joules guerrières. Peut-être faut-il voir dans ce fait
i origine de la table chevaleresque d'Arthur ; quoi qu'd en toit de
cette supposition, la croyance à la table ronde f'était imposée arec

une telle autorité, que les chevaliers nés de l'imagination des conteurs étaient encore regardés au dix-septième siècle comme des personnages historiques, et les érudits publiaient leurs généalogies et leurs blasons.

LE CYCLE DE L'ANIGLITE. xiii

de satin rouge. Elle sait où s'élevait la tour où Viviane, la fée des bois, avait enfermé Merlin ; les nains velus et bossus dansent encore la nuit autour de ses pierres druidiques, et si vous passez dans la forêt de Rennes, dernier débris de la forêt de Brocéliande, on vous montrera la fontaine qui arrosait le perron de Bannanton.

Les romans que nous venons d'indiquer se rattachent à l'histoire générale. Il en est d'autres qui se rattachent à l'histoire particulière des fiefs et des provinces. C'est ainsi que la Lorraine nous a donné Hervé de Metz, — Girbert et Gerbier, — Gavin le Loherain[^]

Aux divers genres ci-dessus énumérés s'ajoutent les poèmes chevaleresques tirés des souvenirs de l'antiquité. Tels sont ceux à l'Énéide du Siège d'Athènes, du Siège de Troie, à l'Alexandre le Grand. Les auteurs de ces diverses compositions n'ont interrogé l'histoire grecque ou romaine que pour la travestir de la façon la plus triviale : ils transforment les héros de Virgile et d'Homère en chevaliers errants, et mêlent à leurs exploits réels les aventures les plus absurdes et les merveilles de la féerie. Ainsi dans le curieux roman d'Alexandre[^] l'une des productions les plus bizarres de notre vieille littérature, on lit que cet illustre aventurier, voulant savoir ce qui passait au fond de la mer, y descendit dans une grande lanterne éclairée par des lampes, ce

*Voy. dans les Poètes français, publiés par M. Crtpel, 1861, t
T» 98 et suiv. la savante étude de M. Mobîi-*

irr inTUolitJtTIOR.

((iii lui pertnil (IVxaniincr en rirtail le» [N-ofondean de
l'aiiinc, à la ^Tandr; surprise des poissons rpîi se pressaient cil
fuule autour de lui. 11 voulut de m^ne inspecter la voûte du ciel,
et, pour :uconi[])lir son voTHge aérien, il nionla d:ms un panier
attelé de grilToris; il siviait attaché de la viande au bout d'une
lon;;ue perche et tenait celte vinnde au-drssus de la Icte des grif-
fons; ceux-ci, pour la saisir, s'élevaient toujours, jusqu'au mo-
ment où ils rencontrèrent enfin le firmament, es[>èce de voûte
en verre bien, oij les étoiles étaient attachées comme des clous
d'or dans une tapisserie: le héros macédonien put le toucher du
doigt, el quand il Teut examiné tout à son aise, il tint la))erche
baissée, elles grifions, pour saî»ir la viande, redescendirent sur
la terre. Les personnages les plus illustres de l'antiquité subissent
la même dégradation dans les réciitiidu movcn âge. C'est ainsi
que Virgile se transforme en une espèce de truand qui «.'evient
amoureux de la fille d'un boulanger «!e Caen. Celte fille lui donne
un rendez-vous dans sa chambre; il se place 'ans le panier qui
sert à monter extérieurement les farines, et quand le panier est
arrivé à moitié route, elle en fixe la corde au balcon d'une fenêtre,
et laisse le poète se morfondre jusqu'au matin sur sa route
aérienne.

Les romans d'Enéas et du Siègne de Troie forment dans le cycle
de l'anliquilé une branche à part qui se rattache à l'histoire légén-
daire de nos origines nationales , et qui est comme la préface des
Coloniet

LE CYCLE DE L'AMÉRIQUE. ! ▼

idamane, ce livre bizarre où Pierre le Loyer rattaché aux Troyens la généalogie des rois de France, y compris les Mérovingiens. Cette lignée lilliputienne a traversé tout le moyen âge. Frédégaire, dans sa Chronique, donne pour ancêtre direct à Clovis, Francus ou Francien, fils de Priam ; Dugobert, dans un de ses diplômes, s'honore de descendre de la même lignée : Dagobertus ex nobilissimo Trojanorum sanguine originatus ; Charles le Chauve invoque la même généalogie ; la fable s'impose jusqu'aux dernières années du seizième siècle, et certains érudits de ce grand siècle, qui ne se montrent guère plus forts sur nos antiquités nationales que les auteurs du roman d'Énée, racontent sérieusement (que les deux noms successivement portés par la capitale de la France tirent leur origine de ce fait mémorable que le berger Paris, le ravisseur d'Hélène, est venu sur les rives de la Seine, après la chute de Troie, prendre pour femme la belle Lutèce.

- La littérature chevaleresque était née, pour ainsi dire, avec la féodalité, elle disparut avec elle*, et, comme le remarque justement Sainte-Beuve, il n'en est rien entré dans la formation définitive de la poésie française ; cependant, malgré l'imperfection de la langue, l'absence de goût et de mesure, la continuelle répétition des mêmes aventures, nos vieux romans che-

* Voy. les *Épopées françaises*, étude sur l'origine et l'histoire de la littérature nationale, par M. Léon Gautier. Paris, 1863. 3 tomes. in-8*.

Excolleat travail qui sera lu avec un grand intérêt.

xix^e IN 11. 'in ». i i < », S.

val(MP>-(jiifS renf«Tnicnt ça et In ilc grandes lieaulé-, et (|ucl(|iics-uns soil (Je vcriUibles é)io|)ées nalioniales. Il en sort un souffle parfois puissant, et Ton y rencontre, en Wu'Al rJc page5,(ir8 traits >aillant8 de \éritc pittoresque, de gran«les [lensées et de f;rande!t images. Il devait en être ainsi, car les rapsodes français' de la première époque puisaient leurs inspirations aux sources les plus ircondes de la poésie : le patriotisme, Taujour et la foi.

On nous a souvent reproche de n'avoir point la »élé épique; ce reprocho est juste pour les temps modernes, il ne l'est pas pour le moyen âge, car l'épopée chevaleresque, comme Tart ogival, est d'origine française.

LES ROMANS D'AVENTURES

A côté des poèmes héroïques et chevaleresques, dont ils se rapprocIuMit en certains poiuls, nous trouvons, à dater de In fin du douzième siècle, une série de coni- [lositions, les unes en vers, les autres en prose, qui forment la branche la plus nombreustî et la plus variée

- Les manuscrits des poèmes chevaleresques sont ornés d'une grande quantité de miniatures, et iU n'ofTrenl pas moins d'intérêt au point de vue artistique qu'au point de vue littéraire.

*Sur les Rjiuanx d'aventures voy. M. Moland : Poètes françaisJ t I, p. 157 à 176 et 285 à 'J98.

LES ROMANS D'AVENTUUES. xtiï

de la littérature du moyen âge ; les unes ont pour ressort les passions de l'amour, les autres roulent sur des aventures plus ou moins impossibles. Les traditions antiques, grecques, romaines, orientales, les traditions celtiques et Scandinaves, les faits vulgaires de la vie des nobles et des bourgeois en fournissent tour à tour les éléments, et la fantaisie des conteurs s'y donne libre carrière; les unes sont désignées sous le nom de lais, les autres sous le nom de romans.

Les écrivains qui ont composé des lais sont presque tous des Anglo-Normands, des Picards ou des Artésiens, tels que Jean de Boves, Eustache d'Amiens, Audefroy, Haisiaux, Renaud, Ru-tebœuf, le bossu d'Arras; quel que soit le mérite de leurs œuvres, ils resplendent au-dessous de l'une des rares femmes de lettres qu'a produites le moyen âge, Marie de France, qui vivait au treizième siècle; un petit nombre seulement des lais qu'elle a écrits sont arrivés jusqu'à nous*, mais ils suffisent encore à lui assurer une belle place parmi les conteurs du moyen âge. Le Lai de Cugemer^ le Lai des Deux Amants^ le Lai du Loustic ou du Rossignol, le Lai du Chèvrefeuille, le Lai d'Éliu du Cy sont de petits chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment. Le Lai d'Ille et Galeron, composé par Gautier d'Arras et dédié à Béatrix de Bourgogne, femme de l'empereur Barberousse, n'est pas moins remarquable. Les lais paraissent avoir été primitivement

• Les Lais de Marie de France sont au nombre de quatorze. Us ont été publiés par Roquefort en 1752.

» »"! fMiiioi»ccno5.

chantés, avec accompagnement de vielle ou de liard [p, p. 18] poètes nomades et mendians qui, sous le nom de

i<>n<(leirr.s, de mcneslreU, de ch.inUuni en plac**, cVsl-à-(lirp cri place piililiipie, couraient le» villes et les châteaux pour y raconter les his'oires ôt* jours anchiervi^ . Les romans pourraient former à eux sculu une vaste hihiiollic'pie. Quelques-uns, tels que ceux deJauffre et de Flamenca*, sont écrits dans la langue d'oc, ou Ian>^'ue du Midi, mais la piufiart sont écrits dans la langue d'oïl, on langue du Nord, et ils comprennent entre autres : Beaudous, (jui fu fiz le prow Gawein; — Cristal et Larie ; — la Ikime à la Itconie; — Guy de Warvike ; — Amadas et Idviiu, que t'auleur pl.ice parmi les merveilles du monde, parce quVile est bonne, discrète et fidèle; — Fhfre et Blanche-Fleur; — la Violette, ou Gérard de Nevers ; — le roi Flore et la Belle Jeanne, qui a fourni à Shakespeare le type de Cvmbeliie; — Parthenopeus de Blois, imitation fantaisiste de la i'ahle de Psyché ; — le Voyage d outre-mer du comte de Ponthieii, — le Petit Jehan de Saintré, le plus remanpiahle de tous peut-cire et que nous avons à ce titre reproduit dans ce volume par une exacte analyse.

* Il existait dans plusieurs commuoés du Nord des écoles de ménestrels. Ces communes leur donnaient de- ' ;ions, pour les tiieUre à même d aller dans les villes voisines ... de nouTeaux Lais. Ces écu es, comme les mjnestreis eui-uiéuie:<, di paraissent au quinzième siècle.

* Ce roman est sans contredit l'un des plus mgénieux et des plus piquants que nous ait légués le moyen âge. Il a été publié par l'on de n«« érudils les plus distingué?, M. P. Meyer. Paris, ' 1.^6J, ui-8».

De même que les poèmes chevaleresques, les romans d'aventures se distinguent par une grande fécondité d'invention, des sentiments d'une extrême délicatesse, une fine observation des mœurs du temps et de curieux détails mêlés, comme toujours dans les œuvres du moyen âge, aux trivialités les plus vulgaires. Les plus anciens en date sont les plus remarquables, car, pour cette branche, comme pour les poésies chevaleresques, l'inspiration semble tarir lorsque l'on se rapproche de notre temps.

LES ROMANS SATIRIQUES ET ALLEGORIQUES

Le plus célèbre des romans satiriques du moyen âge est sans contredit le Roman de Renart qui appartient non pas à tel ou tel peuple, mais à toute l'Europe. A l'œuvre primitive sont venues s'ajouter une trentaine de branches accessoires : telles (jue Renart

* Le texte en a été publié par M. Méon, 4 vol in-8», Paris, 1826. - Voy. aussi : les Romans du Renard examinés, analysés et comparés par M. Ullrich, professeur à l'Académie de Sorboé (Dauemaik . Paris, 1813, 1 vol. in-8° et les Aventures de maître Renard et d'Ysengrin son compère, écrites en nouveau langage, racontées dans un nouvel ordre et suivies de nouvelles recherches sur le Roman du Renard, par Paulin Paris. Paris, 1801, in-12. Le lecteur retrouvera qu'on lit tantôt Roman du Renard, tantôt Roman de Renart. Ce titre est en effet, dans les publications modernes, écrit de deux manières. C'est la seconde qui est la bonne.

IX iKTr'.oniicnoif

le Nouvel^ Henart le Coturefail, Beiwrte le Bestourné^ (jiii formoill nutant do hranches diverses doiniant dans leur ciischnihle plus de cent mille vers. Ccsl compmp nno vaslc pièce à tiroirs où des poètes, pour la plupart iicoiiniis, sont venus jeter, cliacun à hnu tour, l'anicrtunie, la colère et l'ironie que le spcclai'le dos vics des hommes et des misères de leur temps avait amassées au fond de leur âme. Les aC' tours sont tous pris parmi les animaux, et, par une bi zaïTcie singulière, les cires fabuleux, (pii i>artout ailleurs tiennent une si grande place, disparaissent com plètement. Tous ceux qui figurent dans le poème appartiennent aux espèces les plus conr.ues. Le vulpes latin, devenu dans la langue du moyen âge le goipil, le (jor))iex, le (joupil, prend un nom propre, le noju de Benart^ qui sera désormais celui de son espèce. Le loup se nomme Ysaivjrin, parce qu'il a la peau grisâtre; le lion, Noble ; lehœuf, dom Bruiant; le coq Chantedère; le limaçon. Tardif; le singe, Cointeriaus, etc.

Quant àriiomme, il ne paraitquedeloin en loin, toujours sur le second plan, avec le type le plus vulgaire, et dans la condition la plus avilie du moyen âge, celle duVilaîn. Tout en gardant chacun les vices particuliers à leur espèce, les animaux nous empruntent les nôtres et ils offrent le tableau de la société humaine. Ce monde imaginaire s'agite dans une vaste comédie dont chaque scène correspond aux scènes qui se reproduisent cha<]ue jour dans la vie, et jamais la satire n'a entassé dans la

LES ROMA>S AI LÉGORIQUES. xx»

même œuvre plus d'esprit, de verve audaci-^use, d'imagination vagabonde, de cynisme et de critique im|)itoyable. Le Ro-

man de Renart fait pressentir Rabelais, et l'on peut justement le regarder comme une proleslation du réalisme contre l'idéal chevaleresque et religieux des grandes épopées du moyen âge.

Le Roman de la Rose[^] a joué comme celui de Renart d'une très-grande popularité, mais il est conçu dans un ordre d'idées tout différent, bien qu'il fasse encore une large part à la satire. Il se compose de deux parties, l'une de quatre mille vers, l'autre de dix-huit mille; la première est due à Guillaume de Lorris, mort vers 1260; la seconde est due à Jean de Meung, mort vers 1318 > en voici la donnée générale :

Guillaume de Lorris raconte qu'en sa vingtième année, à Tège où l'amour lève ses tributs sur les jeunes gens, il eut un songe qui le mit en grand émoi et lui laissa de profonds souvenirs. C'était par un beau jour de printemps, un jour clair et gai. Il se promenait dans la campagne, lorsqu'il se trouva devant la porte du Verger du Plaisir; Oisivetéⁿⁿⁱ lui ouvrit et le présenta au maître du domaine, Dédit, qu'entouraient Y Amour et de joyeux compagnons. Après les compliments d'usage, il alla, comme on dit, faire un tour dans le verger, et s'arrêta, au milieu des merveilles sans nombre qu'il rencontrait à chaque pas, devant un rosier chargé de

* Ce roman a été plusieurs fois réimprimé. La meilleure édition est celle de M. Fr. Michel. Paris, 1804. 2 vol. in--12.

«in INTnonU(TIO5

fleurs, synijole «Je la pirt*['] vir;(inale. V Amour, qui le ^Mi(;tt.iit, lui déroche une Hcche et le fo'ilk «'perdument épris de la plus lclle et dv. la pins fralclic d(;H roses i\ui paraient renitlernatirpii* arbiiHlc. Li cu«'illera-l-il et d'autres pourront-ils

aussi la cueillir, en trompant la vigilance de Dimijier, que ChasU-té a préposé à sa ;:arde? Bel Acvufil et Vénu\$ se li^^uent fmur favoriser le« amant*) de la Rose; mais Maie Bouche, Peur, Honte et Jalousie se iiiiuent à leur tour contre eux, ce qui donne lieu à une fouie de péri|jélie8, qui se succèdent comme les luttes dt'S dieux dam T Iliade en faveur des Grecs ou des Troyons Guillaume de Lorris n'achève point Thistoire de son rêve ; quand il s'arrête, la fleur est toujours sur le rosier virginal, et Bel Accueil est prisonnier dans une tour, où l'ont enfermé Peur, Maie Bouche et Jalousie.

Dans la seconde partie du Boman, Jean de Meunjçr, au milieu de longues digressions où il met en scène de nouveaux personnages qui discutent sur la royauté, la propriété, la richesse, la vertu, les impôti^ les moines mendiants, raconte les nombreuses tentatives que lait l'amant de la Rose pour délivrer Bel Accueil. Après mille échecs, Vénus allume au flambeau de Genius, le prêtre de \. \ Nature, un brandon qu'elle lance sur la tour où Bel Accuul est enfermé. Cette toor prend feu ; la garnison >e sauve : Bel Accueil est délivré et il permet à i Amour de cueillir la Rose. — 11 n'est pa> besoin d'ajouter que cette fleur est l'emblème de ia femme aimée.

LES ROMANS ALLÉGORIQUES. ixni

qu'on ne peut obtenir qu'après de longues épreuves. L'allégorie, on le voit, domine exclusivement dans cette coMîposition bizarre, qui est comme le type du genre, et autour de laquelle viennent se grouper le Rommi de la Poire^ le Roman de l'Arbre d'^amour, le Vrai Amant qui v'nt à cort le dieu d'amor por dés-raisnier sa mie florie, h' Roman de la très-doulce Mercy au cœur d'amour espris, etc. Ce genre de littérature eut une grande in-

fluence sur tous les autres genres. Les légistes, les écrivains politiques, les auteurs des soties et des moralités[^] les théologiens eux-mêmes crurent faire merveille en personnifiant des abstractions, et de même que, dans les romans d'aventures, le monde était peuplé de dragons, de licornes, d'hyllcrons, de même dans les livres les plus sérieux du quinzième siècle, on vit figurer comme des êtres réels, Raison, Justice, Patience, Consolation, Bon Espoir, Trop Donner Loisir, Largesse, Faucon-Send)lant déguisés en bourgeois, en nobles ou en moines. La continuelle mise en scène de ces personnages allégorisés finit par devenir très-fatigante; mais il faut rendre aux auteurs cette justice, qu'ils s'attachent presque toujours à mettre en relief des sentiments très-déliés et qu'ils ne perdent jamais de vue reussiiJnement morale

* Il ne faut pas oublier, dans la bibliographie des conlenrs, VEmprreur Constant, Ancassin et ^icolctte et Foulques Fitz Wann. On trouvera ces petits romans dans les nouvelles françaises des quatorzième et quinzième siècles, publiées par M Moland et d'Héricault dans la liibliothcque elzévirienng. Pari[^], 185G, in-18

< • iMhoDiaiua

LES CONTES, LES FABLES ET LES JOYEUX DEVIS

Nous venons de lra?nrscr le pays des réfés; mais le moyen âge, tout en se donnant libre carrière dans les domaines de la fantai-

sie, nous a légué des compositions réalistes (qui procèdent de l'observation et se distinguent par cet esprit railleur et mordant auquel on a donné le nom d'esprit gaulois. Ces compositions, connues sous le nom de fabels ou fabliaux \ appartiennent à la France du Nord; elles sont écrites en vers, et forment avec les poésies des troubadours le plus grand contraste; car, chez les troubadours c'est l'idéal qui domine, et chez les trouvères, auteurs des fabliaux, c'est la satire, la moquerie, la verve brutale et cynique. La femme n'est point pour eux cette étoile que Dante voyait resplendir dans les espaces infinis ; c'est une créature perverse, sensuelle, vénale, née pour mentir, pour tromper, pour perdre les hommes et surtout les moines, comme elle a perdu notre premier père Adam; ils lui refusent un J cœur, comme les théologiens lui refusaient une âme ; mais ils ne se montrent guère plus indulgents pour les bourgeois, les paysans, les nobles, les gens de loi, les

* Voir Recueil complet des Fabliaux, remis sur les manuscrits et oubliés par M. Anatole de Montaiglon. Paris, J. B. Baillière. 1873, in-8;

LES FABLIAUX xxv

^i marchands et le clergé. Leurs vers portent toujours l'empreinte d'un sentiment très-vif de la vie humaine, et dans les personnages qu'ils mettent en scène on reconnaît plus d'une fois les aïeux directs de Sganarelle et de Georges Dandin. C'est là ce qui a fait leur popularité, car les bonnes gens du moyen âge y retrouvaient le miroir du monde, *speculum mundi*, le portrait de leurs voisins ou de leurs amis, leur propre portrait, et trop souvent aussi celui de leurs femmes.

On demandera sans doute de quelle source ont jailli les fabliaux et ce qu'ils sont devenus à travers les âges? Ici nous laissons à l'un des érudits de notre temps qui connaissent le mieux notre vieille littérature, à M. Anatole de Moutaiglon, le soin de répondre à la curiosité du lecteur, et, comme on va le voir, la réponse ne lui sera rien à désirer.

« Assurément beaucoup de contes, dit M. de Montaiglon, tous les contes peut-être, viennent de l'Orient, et on les y retrouve plus ou moins : mais assurément aussi les auteurs de nos fabliaux ne les ont pas pris directement à l'Orient, qui, en dehors de quelques produits naturels ou manufacturés, et transportables en nature à l'état de marchandises, a été, quoi qu'on en dise très-légèrement, presque aussi complètement ignoré après qu'avant les croisades. Ce qui doit être l'origine des fabliaux, ce sont des recueils de petits contes écrits en latin, et nous en possédons fort peu. surtout avec une date certaine. On peut, en particulier, croire que

tiTi WTROIHX1Io5.

les Gesta Romanorum y ont part, h m\ entendu, les moralisations, (qui me semblent évidemment ajoutées et postérieures au texte, sont plus anciennes (que l'on ne le pense; elles sont évidemment postérieures aux légendes des Mirabilia urbis Romae mais elles doivent encore appartenir, au moins originairement, à ces quelques siècles du premier moyen âge par le plus étrange ouï-dire et la pénétration la plus humble des faits, des noms et des idées les plus vulgaires de l'antiquité ; il y a là un reste et un fonds de contes barbares, dont nous ne possédons presque plus rien et où les fabliaux avaient leur racine peut-être plus directe que dans l'Orient. Et même celui-ci est venu trouver l'Europe,

mais par plus d'intermédiaires qu'on ne le dit d'ordinaire. Les premiers sont les Arabes, mais ils n'eussent pas suffi ; le second et vrai intermédiaire, c'est le peuple cosmopolite par excellence et le seul qui le fût au moyen âge, c'est-à-dire les Juifs, Orientaux eux-mêmes d'esprit et de tradition, qui seuls savaient l'arabe et qui seuls pouvaient le traduire en latin, la langue unique et générale par le canal de laquelle un conte, aussi bien qu'une idée, pouvait entrer dans le courant européen. Une trace bien curieuse et bien positive, c'est la *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse, et le cadre comme les récits des histoires des sept sages ont dû être transmis par les Juifs encore plus que par les Grecs, qui ont eu si peu d'influence sur notre vrai moyen âge. En même temps, il y a sur ce point toute

LES FABLIAUX «vi:

une relecture à faire (Jans le Talmud; il renferme, écrivait évidemment M. Deutsch et sans y attacher d'importance, beaucoup d'historiettes qu'on retrouve dans les conteurs du moyen âge. 11 faut des connaissances toutes spéciales pour étudier le Talmud à quelque point de vue que ce soit, mais il serait digne d'un hébraïsant érudit de s'attacher à ce lilon et d'en établir l'importance. La solution de la question, c'est-à-dire le vrai passage des contes orientaux en Europe, est peut-être là tout entière. S'ils se trouvent dans le Talmud, aussi bien qu'en Perse ou dans l'Inde, c'est le Talmud qui les aura conservés chez les Juifs, et ce sont eux qui, en les écrivant en latin, en ont donné à l'Europe le thème et la matière ^

« Maintenant il est à remarquer qu'une fois écrits en français et en vers, à l'état individuel de pièces séparées ayant chacune une existence propre, une longueur personnelle, variable et plus

développée que dans un recueil de contes, les fabliaux sont devenus une forme qui reste particulière à la France.

« L'Espagne et l'Allemagne, dont l'une a imité et dont l'autre a traduit nos grands poèmes, n'ont pas acclimaté chez elles nos fabliaux et n'en possèdent pas qui leur soient particuliers. Si l'Angleterre en a profité, non pas seulement en les imitant, comme a fait Chaucer, mais en

* U n'a eu pas besoin de faire remarquer que les explications que doit donner M. de Montlaur sur les origines des fabliaux sont aussi neuves que justes; c'est pour cela que nous les avons textuellement reproduites, pour en laisser à l'auteur la pleine et entière propriété.

« MU INTERDITIO.

en écrivant lui-même (lui-même en anglo-normand, ils n'y ont pas la même importance que chez nous. L'Italie en a pris aussi, et Doccace en a rapporté des hurlements de la Seine sur ceux de l'Arno, mais il est rentré dans le cadre et dans la forme de ces recueils latins maintenant perdus, et qui devaient encore exister de son temps ; il est revenu d'un côté à la prose, de l'autre à la brièveté des récits, à leur pondération équilibrée, et son exemple a entraîné tous les autres Italiens, dont il est le maître et le modèle.

c Du reste, les fabliaux n'ont pas chez nous duré plus de deux siècles sous la forme nouvelle et originale qui leur est et qui nous est vraiment propre. Lorsque l'élément comique, après avoir été d'abord un détail pour reposer de la gravité des mystères, après s'y être étendu jusqu'à y passer à l'état d'intermède, s'est détaché du drame religieux et est devenu, non pas la comédie, mais ce-

pendant une vraie pièce de théâtre et ce qui s'est appelé la farce
*y celle-ci a tué le fabliau; elle lui a tout

* Puisqu'il est ici question de II farce, il n*e-t pas sans intérêt
d'en dire im mot en passant, ce sera comme le complément de
l'histoire de» fabliaux.

Los (arces, que l'on désignait sous le nom de farcei joyeuses,
fa^ cétieuses, récréatives, histr ioniques, enfarinées, corres-
pondent asseï exactement à ce que l'on nppelle dans le théâtre
mod'^me Taiidirille, parade, folie, revue ou pochale. Seulement
l'intention sattrique y est toujours beaucoup plus marquée, et s'il
y a presque toujours absence d'intrigue, on y trouve du n.oins,
dans l'élude des caractères et la critique de» mœurs, une verve
que l'on chercherait presque toujours en vain dans nos pièces
contemporain' s. Toutes les conditions socinles y sont flagellée»
sans merci, et c'est surtout contre les femmes que sont dirigés les
traits les plus vifs. Elles y paraissent avec le même caractère que
dans les fe-

LES CONTEURS AU SEIZIÈME SIÈCLE. xxix

pris, ses sujets et ses personnages, ainsi que son esprit et son
ton lui-même. Comme le fabliau, la farce n'est pas autre chose, je
ne dirai pas qu'une acion, mais qu'une situation unique, prise
dans la vie commune et du côtcde la moquerie .Le fabliau avait
plus dialogU(" que le conte; la farce se débarrasse du récit et le
met tout entier en dialogue. C*estsi bien le même esprit, les
mêmes auteurs, que du moment où, pour préparer le retour à la
comédie, la farce a fait rire nos pères, en se moquant d'eux à la
façon du fabliau, c'est-à-dire au quinzième siècle, il n'y a plus de
fabliaux; ils sont morts ou, pour mieux dire, ils se sont métamor-

phosés pour revivre sous une nouvelle forme. Seulement, comme le conte ne peut

bJiaux. Il semble même que, pour les humilier plus profondément, les luteurs de farces s'appliquent de préférence à los montrer dans la condiliou la plus sérieuse de leur sexe, c'est-à-dire dans le mariage, car ce «ont presque toujours des femmes mariéis qui occupent la scène, comme si le sacrement n'avait d'autre résultat que de les aguerrir. Le Conseil du nouveau marié, la Farce très-bonne et très-joyeuse de Vohstination des femmes et la Farce du cuvier, résument la critique du ménage dans notre ancien théâtre.

Les bonnes gens du moyen âge, qu'on a rf orésentés si souvent comme des Werther ou des Saint-Preux, vivant, so i Mrant et mourant pour les dames, étaient fort loin de se montrer galant pour elles dans leur tbéâ* tre, et nous serions assez disposés à croire q. ' ^s ne Tétaient guère plus dans la pratique. Quelqu<fois, la farce n'est qu jn proverbe en aciion, comme celle du Goutteux, qui n'est que le développement de ces deux vers :

11 n'est point de plus mauvais sourds

Que ceux qui ne veulent ouyr.

D'autres fois elle met en scène des individus appartenant à certaine! conditions sociales, tels que les docteurs, les écoliers, los méd> cins. La conclusion générale que l'on peut tirer des farces, c'est que les auteurs se sont appliqués à montrer que l'homme n'est au fond qu'un animal sot et méchant, qu'une pente irrésistible entraine vers le mal.

III IMTHiODI'CTIO?!.
1

pas périr, avec les Cent Nouvelles nouvelles et le» recueils (lu S^fizième siècle, il omI, à la lue de Hoccace cl lies Italiens, revenu à la pro»e, à la condition de re* cneil, et, par elle, à nne brièveté maintenue d'une t'aron à peu près égale. L'imprimerie a au^i été une raison pour rempccher de re|)rendre sa forme versiiiée, pluH naturelle à larécitation publique que la prose, <)ui se lit plutôt, parce que cclleH!i ne reste pas dans la mémoire d'une façon assez sûre pour se dire facilement. » A dater de la fin du «juinzième siècle, les contes, les romans en prose et les jcyeuU devis régneront seuls dans notre littérature. Ils ont pour auteurs Louis XI, la reine de Navarre, Antoine Tyron, Jacques llyver, Bénigne Poissenot, Noël du Faill, Bonaventure Despériers, Beroald de Verville, Tabourot, Gabriel Chapiiis, Guillaume Boucher, Philippe de Vigneules, Henri Etienne et Rabelais, qui domine ses contemporains de toute la hauteur de son génie» Mais à cette époque, et malgré les efforts de Franrois I*' pour faire revivre les mœurs chevaleresques, rien ne rappelle la grande et forte inspiration des cycles d'Arthur ou de Charlemagne. Les quelques romans d'aventures qui se produisent encore de loin en loin sont à peine dignes de lif,'urer dans la Bibliothèque hleue^ leur dernier refuge. L'idéal religieux a disparu comme l'idéal héroïque et militaire ; le mysticisme a replié ses ailes * ; la raillerie amère et

* C'est avec les Cent Nouvelles noupenea, c e«t-4-dire à dater <fai règne de Louis XI, que révolution qui s'est opérée dans noire litléiaturt

LES CONTEURS AU SEIZIÈME SIÈCLE. md

cynique des trouvères du treizième siècle survit seule, à l'époque de la Renaissance, à la littérature du moyen âge, et les conteurs ne sont plus que les enfants désillusionnés d'une société

vieillie, en pleine révolte contre les croyances du passé. Dans leurs satires contre l'Église, les reliques et les moines, ils dépassent souvent Luther, et Ion a peine à comprendre que de pareilles attaques soient parties du sein même du catholicisme. On trouve partout à l'époque de la Renaissance, dans les contes aussi bien que dans les soties et les farces, les mêmes tendances triviales, la même irrévérence pour les traditions les plus respectables de ta foi chrétienne, et la voix criarde et narquoise des bazochiens et des enfants sans souci domine, comme une protestation cynique, les derniers échos des chants religieux et de la laiis perennis du moyen âge. L'école des conteurs se continue, en se modifiant, au dix-septième siècle par du Moulinet, le Métel d'Ouville, Charles Sorel, jusqu'au moment où la Fontaine, prenant, comme Molière, son bien partout où il le trouve, vient former son bon quel avec les fleurs que les trouvères avaient effeuillées sur la route des âges*.

devient trappante ; le cynisme et la raillerie avaient déjà tenu une grande place dans les fabliaux, mais ils ne les avaient point tous envahis; à dater de Louis XI. le réalisme déborde. On en jugera par les textes recueillis et produits dans ce volume.

* Voy. Contes et Nouvelles de la Fontaine. Paris, Charpenier, 1837. Cette édition est la plus complète qui ait paru jusqu'ici.

(xxix) IMNODLCTIOII.

Ami Lfctklr,

Les poésies naïves, les fabliaux, les lais, les romans d'aventures, le moine Sacristain, Harnal et Grégoire ont charmé les barons et les chevaliers dans les salles attristées des manoirs

(codaiix ; ils ont fait cublicraux vilains les corvées seigneuriales, la dime et les grands et innuniérables maux qui désolaient les bonnes gens des campagnes; ils ont fait oublier aux bourgeois des communes la taille et la gabelle. Nous sommes plus savaoti (jue les bourgeois et les vilains, mais en ce temps de guerre et ;le malheur, nous avons aussi besoin d'oublier. Promenez- vous donc, ami lecteur, à travers ce livre, comme Bel Accueil dans les rians verijers du Roman de la Rose^ cl puissiez-vous y irouver liesse et joyeux déduits! C'est là le bon désir (lii translateur, qui a mis pour vous en langage français les vieilles rimes des trouvères.

CLAUDES LOUAXDRE,

LA MORT DE ROLAND

(xi» sièclek)

En 778, Charlemagne franchit les l^ré^ées pour nller combattre les Sarrasins; au retour de cette expédition, son armée fut attaquée par les (iajcons dans la vallée de Roncevaux, et subit un échec où furent tués un certain nombre de soldats et de chefs, entre autres Roland, préfet des marches de Bretagne. C'est là l'unique mention que l'histoire fasse de ce personnage; Éginhard en dit seulement quelques mots, mais les romanciers s'en emparèrent par des motifs qui nous échappent aujourd'hui; ils en firent une sorte de géant, neveu de Charlemagne, et lui attribuèrent une foule d'exploits plus extraordinaires les uns que les autres. Les poètes de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Espagne le célébrèrent à Tenir. Après avoir inspiré les trouvères français, il a fourni à Boiardo le sujet de Roland amoureux, à l'Arioste le sujet

de son merveilleux poème Roland furieux. Il a été chanté dans le Romancero et, comme nous l'avons dit dans l'introduction, il a inspiré notre plus ancien poème hé-

ronfijjo, et c'est à ce poème, connu sous le nom de Chamon • lioland <\\u'. noui ("r suivants.

<;<' p.ilîidin .1 vu ^1 46S plus Taillants compa-

gnons; l'archevêqu»; Turpin, l'un des douze pairs, rsl tué; il c«t liii-rnênic morlclemmt lilessi*, cl pour ap|)eler Charlema^no h son <'COiirs, il se mit à sonner son olifant, c" ' ' ' qu'ij

porlail toujours avec lui dm» les batailles. ', id le

son du cor, mais Gnnclon, l'ennemi de Roland, Gam*lon, qui réitéra liiiris tous les roin.ms ciievaNTesquos le type de la perfidie et de la traliison, veut eiiipêclier l'enipereur de fjorter secours à «on UKveu. Le duc Naisme, au contraire, l'engage à raardier au plus rite. Nous laissons maintenant parler le trouvère Tbérould, auteur de la Chanson.

LE DÉDAT DE CANRLOR ET DU DOC HAISMB

Roland approclie l'olifaiit de ses lèvres*, reml)ou«:lie bien ot sonne d'un puissant etiort. A travers les hautes montagnes, l'écho prolonge la voix du cor, si bien qu'on l'entend répondre à plus de trente lieues! Charles l'entendit avec toute sa compagnie; et dit le roi : c Nos gens livrent bataille! » Mais Ganelon Ini répondit : u Tel propos dans une autre bouche, on l'appellerait fausseté ! i

• Le mot de chanson, appliqué à nos anciens poèmes a une acception loule «lilléiente de celle que nous lui donnons a ijouid'hui ; il sijfnifie récit en vers.

- Nous reproduisons ici la traduction de M. Génin qui a publié une bonne édition de la Chanson de Roland; l'importance littéraire et philologique de cette chanson nous engage à reproduire le texte de fragments ci-dessus :

RoUans ad rais l'olifant a sa huche.

Empeiiit le ben, par grant vertu le sunet.

Hall >un li pui, e la voiz est mult lunge !

Granz liwes roîrenl il respundre!

Karles l'oîl e >es cumpaignes tules :

Ço dit li reis : « Bataille funt nostre hume!

E Gueneloa li respundil eocunlre;

« S'allie r desiàl, ja semblast grant mensuoge 1 ■

LA MOUT DE ROLAND

Le preux Roland coiUinue à sonner avec tel elTort, ahan et douleur immense, que le sang vermeil jaillit de sa bouche, et que la tempe de son front en éclata. La voix du cor aussi porta bien loin! Charlemagne l'entend du bout des défilés; le vieux duc Naimeet les Français l'écoutent, et dit le roi : « C'est le cor de Roland ! jamais il ne le sonna qu'au cœur d'une bataille! — De bataille il ne s'agit point, répliqua Ganelon; vous êtes vieux, déjà tout blanc-fléuri; avec de pareils discours vous ressembliez à un enfant ! Vous savez, du reste, l'orgueil de votre neveu; c'est grande merveille, si Dieu le souffre si longtemps ! Sans vos ordres, déjà il a

pris Naples ; les Sarrasin» qui riiabitaient en sortirent; six de leurs chefs vinrent trouver le preux Roland... Pour un seul lièvre il va cornant toute une journée ! A cette heure, il est à rire et gaber devant ses pairs, car il n'est homme au monde qui l'osât appeler. Chevauchez donc ; pourquoi vous arrêter? Le grand pays est bien loin devant nous! »

Li qupii^ Hollans par peine et par aliens,

l'argiaill diilor, suntt suri olifan;

Parmi la Iiuche en sait H cler saïics,

De sum cervel le temple en est rumpant;

Del corn qu'il lient l'oie en est mult grantt

Karics l'enti'nt. kie>t a porz passant;

Maisnies l'oîJ, si l'escullent !i Franc.

Ço dist li rcis : « Jo oi le corn Rollant !

Une ne 1' sunast se ne fust en cumbatant. »

Ciienes respunt : « De bataille est nient ;

Ja estes [vu>] vcilz e fluriz e blancs;

Par tels paroles vos rc->emlilez enfanll

Asez savez le grant orjjoill Rollanl :

Ço est (};ranl] merveille que Deus le soefrol tant

Ja prisl il Naples sanz le vostre C()mant; Fors s'en cissin-nt li Sarrazins de deiiz ; Sis cuens i vinrent al bon vassal Rollant.

Pur un seul lèvre vat tule jur cornant;

Devant ses pers vail il ore gabant.

Suz cel n'ad gent ki (1'] osa->t querre en cbamp.

Car (hevakez : pur jqu'alez arestant

Tero Major luuUest loinz ça devant! »

4 LES COMErts FRANÇAIS.

I.e (ircux Rolniul a la l>oii(tic &aiigl:iiiitc ; la U^mfie de son fioiil est rompue, et toujours sonne rolifarit à grandV xjleur cl graiid'pL'ine; l*(;rii|nTtiii et ses Français !*• ' ' * 'il

le loi : « Ce «or i\ longu*' lialcinc! > Naisme i j . , . t

uu brave qui âouiic ! ou se bat autour de IioLind ! sur ma coiscieia^ celui-là Ta tmlii ({ui voulait vous donner le clianf:^. Doni|ues adoul)cz-\ous, criez votre de\isc et secourez votre noble compagnon. Vous entendez assez si Roland désespère! i

LES ADIEUX DE FiOLAND A So5 tvÛE

Clarlemagne s'est enfin décidé h marcher, mais avant qu'il arrive, Roland, entoure d'ennemis dont le flot grossit toujours, tombe blessé sur le chiimp de bataille. Le sang coule de ses blessures, il no veut pas dnns ce péril suprême que sa vaillante épée, sa ditrandol, toinle aux mains de l'ennemi; il lui fait ses adiem et essaye de la briser.

Roland s'aperçoit qu'il n'y voit plus, se lève sur ses pieds tant (ju'il peut, s'évertue, mais son visage est blême et s.ins couleur. Devant lui se dresse une roche brune, de gian I dé-

Li quens Rollant a la bûche ^anglenlp.

De >un cervel rumpul en est li temples; l.'oliran ^unet à dulong
c a peine; Rarles l'oït, e ses Franceis rentendeiit. Ço dist li reis : •
Cel cora ad lunge aleioe I » lti'>l>ODtdu\ Naismes : « Baron i fait
la peine 1 l'.aiaille i ad I Par le men escientré, CiJ l'a liai ki tos en
voevet feinJre; Adoubez vos; si criez vo>tre enseigne; Si sucurez
vosre m»»snie gent ; Assez del que Rolland se déiuenieL. '

Ço sent Rollans la vue ad perdue;

Biet sei sur piez. -]u.inqu'il poet s'esTerluet;

€.) Sun visage sa culur ad perdue.

^•e c-fy^' lu: cl »ue j^rr: *>r*néi

U MORT DE ROLAND

pit et fâcherie il y détuche dix coups : l'acier grince, mais sans
rompre ni s'ébiêcher. « Aii ! dit le preux, sainte Vierge, aidez-
moi!.. Ah ! ma Durandal, votre heur est inégal à votre bonté !
vous m'êtes inutile à cette heure, indiiférente, jamais ! J'ai, par
vous, gagilé tant de batailles, tant de pays, tant de terres
conquises, qu'aujourd'hui possède Charles à la barbe chenue! Ja-
mais, homme ne soit votre maître à qui un autre homme fera
peur! Longtemps vous fûtes aux mains d'un vaillant capitaine,
dont j'ai» lis le pareil ne sera vu en France, 4a terre de la liberté! »

Après, Roland ferit au })ciron de Sardoine ; l'acier giince, mais
sans la moindre brèche. Voyant alors impossible d'en rompre
miette, il commence à la plaindre ainsi : « Hélas! ma Dnrandal,

que tu es claire et blanche! Gomme au soleil lu luis et refluambois!
 Gbarles était aux vallons de Maurienne^ quand, du haut du ciel,
 Dieu par son ange lui commanda de te donnera un franc capi-
 taine : doncques me la ceignit, le noble Cbarlemagne. Je lui
 conquis avec Normandie et Bretagne, je

X cops y ficrl par doel el par rancune. Cruisl H acers, ne freirit
 ne ii'es^rui;^iict : El dit li qu(n:> : Sacle Marie, ainiel E, Diircn-
 dul bone, si marc fuil'lesl Quand jo n'ai prod de vos en ai inescure
 I Tante» halailles en camp en ai vencuts, E lanlcs feres larges es-
 cuinalues, Que Cliarles tient, ki la barl e a chenue 1 Ne vo» ai hu-
 nie ki pur, alire fuiel ! MuU Won vassal vos ad lung tens tenue.
 Jamais n eri tel en France la solue»

l'.ollanl feril el perrun de Sardoine; Crui^l li acor, ne bri>el ne
 n'esgruine. Quant il ço vit ({ue n'en poul mie freindre, A >ci mei-
 me la cumencel a pleindre :

« E, Dunnlal, cuni es c clere e lilanche! Cunire solcill si luis es e
 renainbebl Caries estoil es vais de Moriane Quant Deus del cel li
 mandat par sun angle Qu'il le dunast a un cunte cataigne; Dune
 la me ccinsl li genlilz reis, li magnes; Jo l'en cunquis Normandie e
 Bretagne,

« LES COKTErnS KHA^ÇAIS.

lui conipiis le PoiUiu et lo Maine, je lui conquis la
 Bour^n^Mi^ et la Loi raine, je lui conquis Provence et Ac|iii-
 taine, et Lombaniie et toute la IU)m:i<(nc; je lui ronquis la Ba-
 vièie et toute la Flarulie, et rAlIfruai^ne et la Poloiine entière ;
 Oiiislanlino[»le dont il reçut U foi; les pays d«> Saxon*, soumis '•
 sou plaisir; j<î lui coii«piis .ivec Kross»*, r.,illt >, Irlande et
 Ari'^elerre, qu'il estimait sa chambre.

Eu ai-je assez conquis des pays et des terres où règne Cliar-leuiagne à la baibe (l.urieî Aussi, pour cette «'pée, ai-je deuil et j:^revauce; plutôt mourir qu'aux païens la laisser! Dieu vonilJe épargner celte honte à b France! »

Roland ferit en une [Pierre bise ; plus en abat que je ne voîs sais dire. Grince l'acier, ne se tord ni ne se brise; contre le ciel l'épée est ressortie. Quand voit le preux qu'il îi*eu peut rompre miette, moult doucement la plaignt en soimême : ((Hé, r)iinuidal,si belle et sanctissime ! Dans la parde dorée assez y a rtlipies : une dent de saint Pierre, du sang de

Si l'en cunquis e Pcitou e le Maine,

Jo l'en cun<|uis Burguigne e Loheraignc,

Si IVa cunquis Provence e tquitaiae

E L'iinliardie e Ireslute Romaine ; •

Jo ieu cunquis Baivtre e lute Flaudres,

E Alemaigne e tiestute Puillaine,

Coslenlinohle, dunt il ont la iiaoce.

E en Saisome Tail il ço qu'il demandet;

Jo l'en cunquis Escoce, Guale, Islande,

C En;:lcterre que il tetn^il sa cambre ;

Cunquis l'en ai pals c ler&s Unie»

Que Caries tient, ki ad la barbe blanche,

J*^jr ce!«te espee ai dulong e pesandre !

Mielz voeille mûrir qïentre païens romaïcnel

jDamnes] Deus père n'en laiseit liunir France!

Roilauï ft-rit en une perre bise, Plus eu abat que jo ne vos sai dire.

L'espoe cruïsi, ne frui-seï ne ne biïse, Cunlre le ciel amunl est resorlie, Ouanl veit li quen? que ne la freindral mie. Ulull dulcement la pleïnst a sei mei~ine : « E, Durendal, rum es bêle eseïalïsir.e! En l'oriet punt a?ez i ad roliquos • La dent seïnt Père e dcl sauc suïnt Lasilie,

LA MORT DE ROLAND

saint Basile; des cheveux de monseigneur saint Denis: des habits de la Vierge. Ce n'est le droit que païens te possèdent : des seuls chrétiens devez être servie. Ne vous ait homme à faire couardise ! Combien de terres j'aurais par vous conquises, que tient Gliaricsà la barbe fleurie et dont l'empereur est brave est riche! »

ftoland sent bien que son temps est fini ! Etendu sur un pic qui regarde l'Espagne, de la main droite il frappe sa poitrine : « Mea culpaï Seigneur, a tes vertus, par mes péchés, le gros tt les menus, que j'ai commis des l'heure de ma naissance jusqu'à ce jour oïi je suis parvenu !); Son de.vtre gant en a vers Dieu tendu ; anges du ciel descendent près de lui.

Le preux Roland gisait sous un grand pin, le visage tourné vers l'Espagne. Alors de mainte chose à remembrer lui plut ; de

tant de terres conquises par sa valeur, de douce France, de gens
de son lignage, de Gharlemagie, son seigneur, qui le

E lies chevels mun scignor seinl Denise;

Dt'l voslcmerU i ad seinte llarie ;

11 ii't'n e.>l ilroit ijuc payeiis le baillisent :

D« Clinslicii- devez e^lre servie;

^e vo^ ail lu.iue ki facol acurdie!

Miill l)aij;cs leres do vus. aiieroi conquises

Que (liarles lienl, ki la Ixirbc ad llcurie;

E li eaipeieiiir en esl bcr e licies.

Ço seul iloilaus de sun teiis n'i ad plus! Devers Espoigno esl en
un pui agui, A 1 une main bi ad ^un piz iiatud :

« Deus ! moiQ culpe vers les tues verluz, De mes pecclioz, d(?s
granz e des menuz, Que jo ai fail des l'ure que nez fui Tresiiu'a
cesl jur que ci sui consou ! » Sun désire guanl en ad vers Deu te-
miul; Angles dcl ciel i descendeul a lui.

Li quens Rollans se jul de^uz un pia.

Envers E>poigiie en ad lurnet sun vis; De plusurs choses a re-
membrer li pr l : fie tailles teres cuiiie li bers tunciuist, De diilci-
France, des hume» de sun lign, De t. arlemaj'ne sud i;,'nor ki
ruurrit;

8 LES CONTEinS KI LA^v^i^

nourrit, li no so fx-ul tenir d'en pleurer et çoupirer, mais rie se vnîl pas riiclln! en oubli soi niémc : clame sa roulp'- et prie à I)i(Mi iufri : « Notre vrai père, qui ne meîiLs onc/|ii's qui retiras «l'entre 1rs morts Lazare et Daniel des lions «1 dis, sauve mon :lme cl l'arrache au péril de ces pé(liés (jue j'ai faits en ma vie I » Son dextre pant au bon Dieu en offrit, saint Gibrifl «le sa propre main le prit, liôland, le chef incliné sur son hiMs, s'en est allé mains joinles à sa (in. I)i«u envoya vers lui un anjre, et saint Mi^bel que l'on invo^pie dans les dangers; saint GalHiel vint aus«i vers lui, et tous tuseñMc ils empericrent son âme en paradis.

La Chanson de Uoland est le premier de nos poème» chevale- resques et il en est aussi le plus parfuil; mais te genre de hlléra- ture a toujours été en s'affaiblissanl. Les personnes qui vou- draient se faire une idée doses Iransformations successives et de sa dé^rndalion à Iravorsle niovfMi âge, liront avec intérêt le livre de M. I>elécluze : Roland et la chevalerie*. L'auteur de ce livre montre InîS-bien que la chevalerie, telle qu'elle était comprise aux treizième et quatorzième siècles na pas toujo irs exercé sur la civilisation une influence aussi salutare qu'où le croit générale- ment. Au fur cl à mesun- qu^i Ton s'éloigne du douzième siècle, les compositions qui succèdent

Ne poet muer n'en j.lurt e ne «uspirl ; Uais lui meîàmè ne voit mcUre en ulili, Cleimcl >a culpc, si prifl Deu mercit : « Veiie pa- terne, ki unkes ne mentis, Seinl La/jron de nrirl resurrexis, E Da- niel des lions guaresis.

Guaris lie mei l'aimie de luz perilx Pur les peccliez que en ma vie fl^! • Sun de>lre puant a Deu en purofTril.

Seint Gabriel de sa main |il| l'ad pris. Desur sun bi-az icneit le
chef enctio.

Juntas ses mains est alel a sa (io.

Deus i lrami>t suu angle chembin, E sint Micliel qu'on cleimct
del péril, En>enible ad els seint Gabriel i vint, L'annie du cunte i
portent en pareis.

• Paris, 1845, 2 vol. in-8».

LA MORT DE LOLAND

à h Chanson de Roland rempliicent Tidéal héroïque et religieux
par un in^'ilange de galanterie mysti(|ue et cynique, et une sorte
il<» férocité guerrière qui ne se plaît que dans les combats et les
égurgements. L'incomparable génie de Cervantes a mis en |)leiiic
lumière tout ce qu'il y avait de faux dans les romans d'aventures
qui s'étaient substitués aux chansons de geste proprement dites,
et Don Quichotte, qui participe tout à la fois (\\i> Roland et des
Amadis, résume, dans un type immortel, la grandeur et la folie^
de la littérature chevah'rcsque.

Le mot chevalier revient si souvent dans notre vieille littéra-
ture qu'il n'est pas sans intérêt d'en expliquer ici l'origine. Pris
dans son acception primitive ce mot correspond au mot latin
miles, homme de guerre. Le ?ni7es était tout simplement un vas-
sal astreint, par la tenance d'un fief, au service militaire envers
son suzerain. Dms la langue usuelle, il devient le chevalier, parce
qu'il combat à cheval, car, au moment où la lutte corps à corps
décidait tout dans les batailles, il était naturel que l'homme ait

cherché à doubler sa force par celle de ce puissant quadrupède, et comme la guerre était regardée au moyen âge comme la plus noble occupation des hommes, le nom générique porté par ceux qui en faisaient leur métier fut regardé comme honorable et glorieux entre tous. Il résulte de là que le nom de chevalier fut adopté comme un nom de dignité. Use forma ainsi, dans la noblesse héréditaire et terrienne, comme une seconde noblesse, indépendante de la naissance, et qui s'inspirait à la fois de l'esprit guerrier et de l'esprit religieux. Cette noblesse était conférée avec des cérémonies particulières, les unes militaires, les autres religieuses, car l'Eglise, pour adoucir l'âpreté des mœurs féodales, avait soumis la chevalerie à des lois sévères, et en avait fait une sorte d'institution monastique qui avait ses règles et son rituel.

Que nous reste-t-il aujourd'hui de cette grande institution? Les chevaliers de la Légion d'honneur et les chevaliers d'industrie.

LE UOINE SACRISTAIN'

[IIU* MÆCLC)

En lisant le *fa*liaii du ^foine sacrixtain, on sera frappé Am contraste «jii'il forme avec la *Chanson li*»,* Holand : mais ce conlraite s^ retrouve partout au moyen âge, et Pidéal et le trivial se côtoient ainsi sans cesse.

L'amour dans notre vieille littérature se présente sous deux aspects très-différents : l'un raffiné «t quintessencié, comme au beaux jours de l'hôtel de Rambouillet, l'autre brutal et grossier tel que pou- Taient le compiemirc les truands et les ribauds. La même contradiction éclate au sujet des croyances religieuses : aux treizième et quatorzième siècles, la nation est profondément

catholique; et cependant les conteurs ne se font aucun si nipule d'attribuer aux moines les rôles les plus inconvenants, et de parler des choses saintes avec la plus profonde irrévérence.

Au moment même où les trouvères allaient par les châteaux et par les villes, récitant leurs contes de Uauhte <7rés«e, les in {uisiteurs institués par Blanche de Castille, et confirmés dans leurs pouvoirs par saint Louis, exerçaient leurs terribles fonctions dans la plupart des

^ Le texte du conte du n° nous donnons ici la traduction se trouve au tome 1° des Fabliaux de Barbazan. Comme (ouïes les compositions du même genre, il est en vers de huit syllabes, contrairement aux chansons de geste, qui sont en vers de dix syllabes ou en alexandrins. Les rimes masculines et féminines se suivent au hasard, sans alterner d'après un rythme régulier, comme aujourd'hui.

LE MOINE SACIUSTAIN. II

provinces françaises; et cependant nous ne voyons pas que les trouvères aient été jamais inquiétés, si durement qu'ils aient traité les gens d'Églises. Nous ne nous chargeons pas d'expliquer ce fait, mais il nous a paru curieux de le signaler.

Je vais vous raconter l'histoire du moine, sacristain d'une abbaye, qui s'énamoura d'une bourgeoise aimable et riante, nommée Ydoine. Son mari, maître Guillaume, était changeur, il laissait de bonnes affaires, et ne hantait pas les tavernes, comme les bourgeois; il tenait sa maison propre et nette, ne tenait point sa huche, et donnait volontiers ce qu'on lui demandait. Mais le diable, qui toujours veille, lui joua de mauvais tours, et de riche (qu'il était le fit pauvre. Il fut réduit à emprunter, et ne pouvant

plus faire le change, il se mit à courir les foires II rapporta de Provins^ quatre-vingts livres', passa par Amiens où il acheta des draps, et comme il avait fait de bons marchés, il s'en revenait tout joyeux. Mais des voleurs s'étaient mis en embuscade sur la route; et lorsqu'ils le virent entrer dans le bois oii ils se tenaient cachés, ils se précipitèrent sur lui, le jetèrent à bas de son cheval, et, sans le maltraiter, ils lui enlevèrent sa valise. Son valet le suivait à peu de distance, tenant en laisse son lévrier. Les voleurs se ruèrent sur lui, et le percèrent de coups de couteaux. Guillaume, en le voyant mort, s'enfuit en Espagne; mais il n'y put rien gagner, et (juand il revint dans son pays, ceux à qui il avait fait des emprunts lui dirent : « Nous voulons notre argent, payez-nous sans retard. »

Guillaume leur dit : « J'ai encore trois moulins à farine, prenez-les. » Il leur donna ses moulins, et ils s'en allèrent

* Le trouvère cite Provins parce qu'il se tenait dans cette vide une foire iinpoi taute qui faisait partie des grandes assemblées commerciales dilos foires de Cliampagne.

^ La livre au treizième siècle équivalait à 52 fr. environ de nol-ro monnaie. Le changeur avait donc saj^né 41 GO fr.

LES COMEins FnA^ÇAI

très-snlisfails paiw «jii'ils élaiciit |.ayé». 11 fcVn nviiiit arec sa femnu*, qui, le voyant en colère, avait clicrclié par de doua,*» jiiïroL's à le calmer. « Ydoiïu-, douce arnie, lui dit-il, iln*e>t pas l>c oiïi de discourir. Di(u a voulu que je pTde tout, niïi» Dieu est

encore 15 où il .1 coûlnined'cilre, et s'il le veut d nous donnera (le l)ons conseils. — En vérité, répond Ydoine, je ne sais que vous dire. Je î>uis désolée d'avoir tout perdu ; la mort de notre valet est un grand malheur; cependant je m'en console, puisque vous ôles en vie ; car on peut réparer ses pertes, mais la mort est sans remède. >» Ils devisèrent ainsi toute la nuit, et le lendemain Ydoine alla à l'église de Notre-Dame, et lit à la vierge l'olîrande d'un cierge, afin qu'elle lui donnât Ijod conseil, et qu'elle aidât son mari à gagner quelque argent. Elle mit son cierge sur l'autel ; de ses yeux qui ressemblaient à deux étoiles elle versa d'abondant s larmes, et soupira du plus profond de son cœur. Le sacri^tJiu, qui l'aimait depuis longtemps, l'aperçut et s'approchant d'elle, lui dit en la saluant :

— Madame, soyez la bienvenue.

Celle-ci, sans être embarrassée, essuie ses yeux :

— Dieu vous garde, sire. Comment vous []ortez-vous?

— Très-bien, je ne demande ni plus ni moins que de vous avoir en secret dans un lil, ce que j'ai de tout temps désiré. Je suis le trésorier de céans ; je vous donnerai cent livres, et vous j)ourez vivre fort à l'aise*.

Ydoine, en entendant parler de cent livres, se mit à réfléclu'r, car cent livres c'est une belle somme ; devait-elle la prendre ou la refuser? Elle aimait son mari Guillaume, et se dit en elle-même : a Je ne prendrai pas les cent livres sans la permission de mon mari. 11

* On lemarquera le saus-gêne avec lequel It sacristain fait des propositions d madame Ydoine, mais il en est toujours ainsi

lorsque de» bourgeoises sont en scène. Les délicatesses de la galanterie ne se rencontrent guère que dans les romans chevaleresque« et lorsqu'il s'agit des demoiselles ou des dames Qobles.

LE MOINE SACNiSTAIN. 15

A quelques jours de là, le moine cliercha à la décider :

— J'en jure par ma robe, j'ai pitié de vous; vous m'avez fait beaucoup souffrir, il y a quatre ans que je vous aime. Ma main n'a jamais touché votre corps, mais elle le (oucliora.

Il l'embrasse de force; Ydoine se rejette en arrière et lui dit:

— Vous ne devriez pas faire l'amour dans un monaslrc. J(! vais aller dans ma maison, et je demanderai conseil à mon mari.

— Vous m'étonnez vraiment de parler ainsi.

— Soyez tranquille ; il n'est rien qu'on ne fasse pour gagner de l'argent. Je vais si bien caresser mon mari, que tout s'arrangera suivant voire désir.

Le moine tend son aumônière* à Ydoine, avec les dix sous qu'elle contenait, et la belle '.-.loine les prend volontiers.

Elle retourne dans sa maison, où il n'y avait ni pain ni sel, car la misère s'y était installée depuis que les voleurs avaient dépouillé Guillaume dans la forêt. Elle parle à son mari:

— Sire, entendez-moi : je vais vjus donner un avis qui vous rendra très-riche avant deux ans.

— Quel avis? parlez.

Ydoine tire de sa robe raumô.i'ère du moine, elle l'ouvre et présente les dix sous à son mari, qui les prend.

— Beau sire, dit-elle, ne vous fâchez pas de ce que je vais

* L'aumônière était un petit sac, également porté par les ecclésiastiques et les laïques, et qui servait à encaisser la monnaie. le moyen âge, qui n'était pas inventif en fait de confort, n'avait pas eu l'idée de coudre des poches aux habits; il les remplissait par des aumônières et d'autres petits sacs portés à la ceinture. Il désignés sous les noms de «allutcrei, jourses, tasses» escarcelles, etc.

1 i LES COÛT BDRS FBA>v»i%

vous.ivoiier, et elle lui ramène ce qui fait {mmc flan<i le mo-

n.istèn; <t les propositions «pie le moine lui a faite».

— I^our tous les trésors d'Oleniaii ou d'Alm'rnor, j" ■!•• -"- IViniis pas, Hit Guillaume, que personne eût avec \ privautés cléricales.

— Il m'est avis, répond Ydoine, d'inventer quelque moyen d'attacher les livres du moine. H u'ita certainement |«as se pl;undiv ;ui prieur on m l'ahl)".

— Iien pensé, dit (ju'il iuitio, m .ir> il fiiit tmiiM-r te moyen.

— Sue, je le trouverai ; or écoutez ce que je veux faire. J'irai de très-bonne heure droit à l'autel de Suint-Martin ; et si je rencontre le moine, je lui dirai qu'il vienne me voir, et qu'il tienne sa promesse: il la tiendra, j'en suis sûre, et il apportera sa ceinture toute pleine de monnaie.

— Dame, dit Guillaume, on le verra bien. Haudil soit relui qui tron)pera! Mais il est tard et il serait temps de souper.

— Sire, reprit Ydoine, c'est bien pensé. Allez acheter telle viande qu'il vous plaira.

Et elle lui donne les dix sous, et le voilà parti [>our courir les marchés et les boutiques. 11 rentre bientôt. Ydoine a))pelle un garçon qu'elle envoie chercher du vin, du poivre et du cumin; elle fait la sauce ; les voilà qui se mettent à manger n'ayant ([ue le garçon pour convive, et quand ils eurent mangé et bu, ils se couchèrent et prirent leurs ébats toute la nuit sans parler de leur nusère.

Au point du .jour, Ydoine s'habilla et se chaussa. Quand elle fut parée et bien affublée d'une belle guimpe de soie, elle se rendit au couvent; mais la messe était dite avant qu'elle y fût arrivée, les boimes gens sortaient de l'église.

Ydoine va droit à l'autel deSavit-Mjrtin pour faire sa prière; le moine la voit et s'approche :

— Dites-moi vos intentions, car je souffre du retard ; jd

LE MOINE SACRISTAIN

suis enragé d'amour, et depuis hier je n'ai bu ni mangé.

— Ne vous tourmentez pas, car avant qu'il soit nuit, si vous tenez vos promesses, vous ferez de moi votre plaisir dans mon lit.

— Madame, dit le moine, soyez certaine que je vous porterai cent livres et plus. C'est bien le moins, car si vous fais mon bonheur, par la foi que j'ai dans le Dieu tout-puissant, je n'aurai plus rien à soulaier.

Il lui donne de l'argent pour acheter des provisions, prend congé d'elle et, tout joyeux de son attente, il vafoiillr les tronc où les lidèles déposent leurs olfrandes, et prend celles qui se trouvaient sur l'autel. Il les met dans une grande bourse, et certes il ne mentait pas en disant qu'il y avait bien cent livres et, s'il l'avait pu, il en aurait encore pris davantage.

Ydoine, de son côté, n'a point de bête qu'elle n'ait préparé le repas. Guillaume mange le premier ; il va se mettre au lit et, pour dépouiller le moine, il place sous son chevet une arme qu'il avait empruntée à un valet.

Lorsque les moines du couvent eurent chanté les complies, ils allèrent se couclier dans leur dortoir ; mais le sacristain n'avait pas envie de dormir ; il sortit par une petite porte et s'en alla droit à la maison de Guillaume. Il frappe, Ydoine vient ouvrir : elle le fait entrer et tandis que Guillaume est dans son lit, il mange et boit en télé-à-tête avec la belle.

— Doux ami, lui dit Ydoine, où est donc ce que vous m'avez promis.?

— Dame, prenez cette bourse et gardez-la. Il y a, sans mentir, cent livres et plus.

Ydoine prend la bourse ; elle va la serrer et met sur un banc les clefs du moine qu'il avait placées près du foyer.

Celui-ci était enflammé par la beauté d'Ydoine. 11 se lève, et veut lui faire ses caresses au coin du feu.

10 TFS COÎ«TEURS FHAÎÇAIS.

— Dieu Ml 'K i, (JiU'Ilc, \oii8 n'y wiiigcz pas. !>?» g^ns qui passent d.uis la nu- voil nous voir. Venez dans la chambre cl là vous lorez c^quM vous plaira.

bî moine court au plus vile vers la chambre atcc Ydoine; il la jelte sur 1«î lit, mais Guillaume se met à la Iravr-rs^ ;

— Moine, |>ar saint Paul, je vous liens iioin* fou d** vouloir chez, moi «Irshononr ma femme, el je serais bien malheureux si j'y coiiS"ulais.

Le moine se retira et voulut le prendre à la gorge, mais fui-liaunie lui porta un tel coup de son arme qu'il retendit [Dar terre, et qur»nd il le vit hors de comhat, il le frappa rudement sur la nuque, si bien que la cervelle jaillit et que le moine n^sla mort.

Quand Ydoiie le vit rendre le dernier soupir, elle s'écria :

— Je suis née pour être malheureuse ; c'est hioi qui ai tendu ce guet-Vpens. Guillaume, qu'avez-vous fait?

— Dame, dit Guillaume, en le voyant si grand et si fort, j'ai eniiit qu'il ne me prît entre ses bras. Aimiez-vous mieux qu'il se soit ébattu entre vos jambes? Nous n'avons maintenant qu'une seule chose à faire : c'e't de partir au plus vite, et de nous en aller si loin, qu'on perde notre piste.

— Mais, sire, dit Ydoine, nous ne le pouvons ; les portes du bourg sont ferniées, et les gardes sont à leur poste.

Ydoine pleure, Guillaume pense, et quand il eut longtemps pensé, il leva la tête et dit:

— Par oij L'st-il sorti du monastère?

— Parla petite porte de l'enclos: voilà les clefs. Guillaume prend un drap blanc, il enveloppe la tête du mort

et le charge sur son dos. Ydoine le suit ; il ou\Te la porte de j'enclos, et arrive droit au réduit où les moines a ont se soula-
^•erdu mal de ventre. Il dépose le sacristain sur le premier trou, lui met entre les mains un de ces bouchons de paille qui sérient à ce que vous savez, et sort de l'enclos en toute hâte. Enfin

LE MOINE SACP.ISTAIN. 47

il renireclipz lui suant de peur, et se réconforte avec sa femme, se croyant débarrassé du mort.

Le prieur du monastère, (pii avait trop bien soupe ce soir-là, sentait le besoin de se vider. Il entra dans le réduit, s'arrêta au premier trou et vit le sacristain qui ne remuait ni pieds ni mains.

— Oh ! fit-il, le vilain (pii choisit un tel lieu pour dormir ! je ferai bien de l'admonester demain quand nous serons au chapitre. Dom sacristain, dom sacristain ! réveillez-vous! vous dormirez au dortoir bien mieux qu'ici. J'aimerais mieux me casser une cuisse que de faire une pareille sottise. Mais réveillez-vous donci

Et il le pousse rudement.

Le sacristain tomba à la renverse sur le pavô.

En le voyant cheoir le prieur s'écria:

— Par le Saint-Esprit, voilà une triste aventure ! le sacristain est trépassé et c'est moi que l'on accusera de sa mort, car nous avons eu hier une iirande querelle.

Il cherchait le moyen de se tirer d'affaire, lorsque l'idée lui vint déporter le défunt dans la ville, et de le laisser à la porte de la plus jolie bourgeoise, dans l'espoir que les passants, en le voyant le matin, ne manqueraient pas de dire (ju'il avait été tué par les gens de la maison *.

Le voilà donc qui soulève le sacristain, le charge sur ses épaules et va le déposer devant la maison d'Ydoine, parce

* Toz fu li Priors ébahi, l'orjiensa en yoi qu'en pourrait faire, Coinman on porrait à chief traire.

Di>l que el horc [liourj;] le poiliroit Dedan la ville, el le luinoil A l'uis a aucune bour|;eoïie La l'iuà belle cl la plus corloiso Qui soil en loz le tencmenl :

Li (linont au matin la gent Qu'ilucque l'aura ou tué.

18 LRS COnTRUILS FRA^IÇAIS.

qu'elle était la [ilus jolie de la ville Lo coup de vent f» iiift dans le drnp du mort, et le fait heurter contre la port^- :

— Guillaauu;, dit Yduine, levez-vous : ou frappe, allez voir ce que c'est.

Guillaumn se lève : il prend son arrne, ouvre la porte; ie mort, (jui était appuyé tout contre, tombe sur lui, et lui lonilie sur le dos.

— Au secours, Ydoine ! s'écrie Guillaume, je ne sais ce qu'il y a là!

Ydoine saute en bas du lit, allume sa chandelle et reconnaît le sacristain.

— Maudit soit l'argent mal acquis! dit Guillaume; de convoitise et de trahison, il ne peut sortir que du mal. f'.st le diable qui a rapporté le mort ici.

Ydoine, pour conjurer l'esprit malin donna à son mari une cédule oCi était écrit le nom de Dieu. Guillaume la prit avec grande confiance et partit en emportant le sacristain.

iïbour, le fermier des moines, venait de tuer un cochon qu'il avait engraisé toute l'année et l'avait pendu par les pattes de derrière pour le faire sécher : un vilain qui passait le soir devant la ferme, l'avait pris et caché dans le funier, et Tibour ne s'en inquiétait pas davantage. Guillaume, qui portait le moine, s'arrêta sur le Inmier, et y fit un trou pour enterrer son fardeau. H gral-tait avec ses mains, lorsqu'il heurta le cochon que le voleur avait enfoui. La couenne était toute noire.

— Eh quoi, dit-il, il y a donc ici un autre moine noir, je vais les mettre tous deux ensemble.

Il gratte encore.

— iMais ce n'est pas un moine, dit-il, c'est un cochon .

Il le prend, met le moine à sa place, et retourne chez lui avec Je cochon enfermé dans son sac. Sa femme, en le voyant chargé, s'écrie :

— Est-ce encore le sacristain ?

— Non, c'est un cochon gros et gras. Nous avons de quoi 'fna-riger ; allez chercher des choux.

Le vilain qui avait volé le lermier Tibour, comme je l'ai dit, jouait pendant ce temps dans une laverne. Il avait du vin, mais il ne pouvait boire sans manger; il dit à ses compagnons :

— Qu'allons-nous fuir? Si nous avons une bonne grillade, nous pourrions boire un bon coup ; mais les bouchers sont couchés; nous n'avons ni denier ni maille ; et cependant, si vous le voulez bien, je puis vous procurer quelque chose qui vous fera grand plaisir. J'ai pris chez Tibour un cochon gras et l'ai caché dans son fumier. Va le chercher, toi qui es si bon voleur.

Le compagnon part aussitôt, tire de son fumier le moine enveloppé dans son drap blanc, et le rapporte à la taverne : il se débarrasse de son fardeau en disant :

— Il est lourd.

Les autres appellent Courtoise, la servante de la taverne :

— Nous voulons faire des grillades ; lavez les écuelles; préparez tout, nous allons en attendant chercher, ici près, quatre bûches.

La servante se met à la besogne, et tandis qu'ils arrachent des pieux à la haie d'un enclos voisin, elle nettoie la poêle et va ouvrir le sac pour faire une grillade. Elle tire le moine par le pied, essaye d'en couper un morceau, et ne le peut.

— Voyez donc, (lisent les compagnons, cette fille qui se donne tant de mal pour rien !

Celle-ci les entend, et leur dit :

— Ce cochon-là est plus dur que de la corde de pendu. Je crois même qu'il est chaussé.

— Conunent ! chaussé? disent les compagnons.

— Voyez []lulôt.

20 LES rONTFiîRs FRANÇAIS.

Kt <'fl«; leur riuMifir ic ijjoirw «jui «-tail dans le mc. Celui qdi l'avait a|)|»orU' lit <jjiatrc fois le si^'ne de la croix.

— Guaiiiot, dit le taveniier, []ouri|uoi as-tu tué ce moine?

— Moi, je n'ai tue personne, j'en jure par tous les saints. C'est le (li;ibl<' (pii m'a jou6 ce tour; c'est lui qui s'est mis en guise de moine pour nous encombrer. Mais je vais le reporter et larcroch F chez Tibour au croc où je l'ai pris.

Gu.iinot se met en route et va pendre le moine à la place où il avait pris le cochon.

Tibour était couché avec sa femme ; celle-ci s'éveille et lui dit:

— Sire*, il est tem[]S d'aller au moulin, car nous n'avons que deux pains.

— Ma mie, je suis malade depuis trois jours. Éveillez Martin, ce petit marchand qui s'arrête ici deux ou trois lois par mois.

— Mari in, dit-elle, lève-toi.

— Poiiniui faire?

— Pouï aller an moulin.

— Vous avez tué votre cochon, dit Martin, et vous ne m'avez pas même oflert d'en ronger un os. Suis-je donc à vos ordres parce que je couche ici sur la paille?

— Martin, répondit la dame, si je te donne une grillaJeet du pain à souhait, l'eras-tu ma commission ?

— Volontiers.

Alors elle crie à son mari :

— Levez-vous; allez couper une grillade au cochon, et Martin ira au moulin.

— Voilà qui est bien, fît Tiboiu".

* Le nom de sire, comme celui de baron, était aa moyen âge synonyme de mari ; on l'employait dans ce sens pour marquer la suzeraineté de l'homme sur la femme.

LE MOINE SACRISTAIN

Il appelle Martin :

— Quel moiceaii veux-tu que je coupe?

— Celui qui vous plaira.

Tiboiir allonge la main, et croyant prendre son co(bon par la tête, il prend le moine par les pieds. Le crochet, qui »'tait vieux, se détache lent à coup et voilà mon homme culbulc' . au fond d'une vieille huche.

— Martin! Martin! le cochon est tombé sur moi; au secours !

Martin allume sa chandelle, et en voyant le cochon il se signe plus de trente fois.

— Par saint Martin, c'est un moine tonsuré! nous avons un moine ;iu lieu d'un cochon.

— Hélas! fit Tibour, je suis perdu; on va dire «lue j'ai tué un sacristain, et (piolque innocent, on me pendra.

— Sire, sire, dit Martin, il ne faut point se lamenter. Trouvez plutôt quelcpie moyen de reporter ce moit dans son monastère. Ce n'est pas trop du gibet pour celui qui nous a mis dans un pareil embarras.

— Martin, dit Tibour, amène-moi mon poulain; si j'ai de quoi attacher le moine. J'en ferai un chevali'T,

Le poulain est emmené. Martin place le moine sur le dos de la bcte ; il le lie solidement, lui met les pieds dans les étriers, et l'arme d'une lance comme s'il allait jouter. Quand il est bien en selle, il lâche le poulain dans la plaine. Les vilains s'attroupent en criant : « Haro ! haro ! il est lou le moine! » Le poulain effraié par leurs cris prend au galop le chemin du monastère; le supérieur se trouvait sur sa roule, il le culbute et le blesse grièvement; les moines crient: « Retirez-vous, vous allez vous faire tuer, car notre sacristain est tombé en folie furieuse.)) Tout le monde fuit. Le poulani, excité par le vacarme, entie dans les cuisives, brise les plateaux, les mortiers, les écuella', et court de B vers »:n grand fossé qu'il essaye dç

2J irs coïñTEtns pn\vru«

fraiirliir (rim liomi, ruais Ic^nat J. . . ui^ t;i](m» \oi.jloiJf
deux, h; moiiif et le cheval, t.(ui>.'> «l.ius l'eau.

Le moine ne pouvaît se tuer, parœ «ju'il ^-lait déjà mort.
Quand ou le relira du fosM^ avec des croc» de fer, il ne dit mot et
C4UX qui I av.iient repêché ne se doutèrent de rien.

Ainsi (uilliume n'eut pas seulement ecut iivi-es de celui qui
pensait décevoir sa femme, il eut encore un cochon paidcssus le
iurt !.é

LE MIRACLE DE NOTRE-DAME

(xiii* siècle)

L'auteur du fabliau qu'on va lire est un religieux bénédictin de
Saint-Mt'dard de Soissons, Gauthier de Coincy, qui vivait au trei-
zième siècle. Ce fabliau, conçu dans un esprit tout dilfértnt de ce-
lui qui précède, se rattache à tout un cycle légendaire dont les su-
jets sont |iuisés dans la vie delà vierge Marie, qui fut toujours en
France robjit d'un culte particulier, non-seulement parce qu'elle
était la mère du Sauveur, mais encore parce qu'elle était considé-
rée comme la protectrice du royaume. Les rois avaient choisi
pour leur manteau la couleur bleue, parce q'ic la tradition attri-
buait au manteau de la Vierge la même couleur . Quelques-unes
des plus belles et des plus anciennes églises lui étaient dédiées,
témoin Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de Bourges, Notre-
Dame d'Amiens. Les moines de Cîteaux racontaient qu'ils avaient
vu son nom écrit avec de la poudre d'or sur les lis de leur jardin,
et ils croyaient en prononçant son nom sentir dans leur bouche le

goût du miel le plus parfumé. Uuaïd les sorciers donnaient leur âme au diable, la Vierge descend.iit du ciel tout exprès pour déchirer la célule qui les livrait au proscrit de l'abinie. On lui attribuait les guérisons les plus miraculeuses, et Gauthier de Coincy nous offre dans le miracle suivant un curieux spécimen des récits auxquels elle a donné lieu.

Celui-là agit très-bien qui dit bieu et racoute le bien qu'il sait, sar il relire les hommes des mauvaises pensées et des œuvres

24 LES tO.MttllS HIA.X^VIS.

folios et les empi^dic de faire de mauvaises actions : l'eiompte est le iiKiilIciir dfs di^C'*ll^s. C'est pourquoi nos ancêtres avaient faraud soin d«î mettre par écrit les ronver>ations et la conduite des bonnes ;jens, afin que nous puissions premlre mo(li:le>urenx et qu'elles nous soient profit ihle>. Voilà j)ourquoi je vais raconter un miracle an ivé à un moiii's |>our qu'il serve d'enseignement à chacun.

Il y a longtemps déjà, vivait un moine qui aurait IcnJremenl et tenait en grand respect la dnnce mère du Roule ;:l'iire; il clianLiit dévoleinent, travailLil de grand cœur, mais lorsqu'il avait beaucoup travaillé, beaucoup chante, beaucoup veillé, cela ne rempécliait pas de veiller encore plus longtemps (jue les autres et de rester tout seul dans une chapelle où se trouvait une belle imige de Notre-Dame sainte Mai ie. Jour el nuit devant cette image il disait ses oraisons, ses litanies et ses heures. 11 conlinua ainsi ses dévolions jusqu'au moment où il fut pris d'une maladie qui le travailla dnrement. Il était à peine couché de quelques jours, qu'il fut atteint d'un chancre qui le faisait beaucoup souffrir, et lui roiigeait si ciuellement la gorge qu'il ne pouvait prononcer une

seule parole. Il pleurait souvent, sou[]irait souvent, se réclamais
^ouvent de la Mère de Dieu, qu'il avait tant aimée. Il était liidenv
et laid comme un monstre; tout son visnge était couvert de
taches, de boutons, de clous, et il avait tant de plaies qu'il sentait
plus mauvais qu'une loutre. Il souffrait grande pa s.on et chacun
disait: « Il va trépasser, si la Mère de Dieu n'a pitié de lui et ne
vient hâtivement à son secours. »

Les moines sont réunis autour de lui; ils prient et chantent à
haute voix et lui présentent la croix et l'eau bonite. fSon âme est
partie, disent les uns. — Non, elle y est encore,» disent les autres.
Ils lui donnent rextremc-onction sans savoir s il est mort ou vif.
Soià vis ige est tellement enÛj, (ju'on n'y distingue ni les yeux ni
la bouche ; sa tête est remplie de tant de plaie^c

LE MIRACLE DE NOTUE-DAME

qu'il en sort comme une sorte ilc boue qui souille sou lit. Lrs as-
sistants se bouclient le nez; ils commencent les litanies, les
chants des obsèques, et lui rabattent le chaperon sur le visage.

Mais celle qui, charitable et tendre, est au-dessns de toute
créature, la Mère du Roi de {gloire, s'empresse de lui poitr se-
coms. Elle lui a|ti)ar.iit, blanche et plus lleurie epieles (Umus sur
lesijuelles scintille la brillante rosée de mai. Elle se baisse sur lui;
elle pasi>e sur ses plaies une toile pins blanche que la neige nou-
vellement tombée sur les branches des arbres; elle pose douce-
ment sa douce main sur son front et lui dit d'une voix alfectuCiise
:

— Comment vas-tu, cher ami?

f — Dame de paradis, répond le moine qui l'avait bien reconnue, j'ai une maladie qui m'accable cruellement et je vais mourir si votre douceur ne prend pitié de moi.

— Cher ami, répond madame sainte Marie, tu m'as toujours servi d'un cœur dévoué. Je ne veux pas (que tu souffres plus longtemps et je vais te prouver combien tu m'es cher.

La douce dame tire de sa robe sa mamelle savoureuse qu'elle lui met dans la bouche et touche doucement ses plaies :

— Ne t'effraye pas, cher ami, tu seras bientôt guéri, et plus tard ton âme en quittant ce monde s'en ira en paradis pour y jouir de l'éternelle félicité/

À ces mots, la Mère de Jésus disparut. Les moines, qui déjà s'étaient précipités à ensevelir leur confrère et à le mettre dans le linceul, sont frappés d'étonnement quand ils le voient remuer et étendre les membres; il se dresse sur ses jambes, fait le signe de la croix et s'étonne de ne plus voir Notre-Dame à côté de lui.

— Moines insensés, dit-il, gens malappris, la Mère du roi qui gouverne tout, Notre-Dame sainte Marie était auprès de moi; vous l'avez chassée par votre bavardage, vous ne lui avez pas offert de s'asseoir quand vous la vîtes à côté de mon pau-

20 LES CONTEURS FRANÇAIS.

Il se leva et elle s'en est allée parce que vous n'avez pas traité avec elle ce qui lui est dû. Hélas! hélas! j'en pleurerai toute ma vie, car je ne verrai jamais si belle chose que son visage, plus frais, plus brillant, plus vermeil que la rose et la fleur de jacinthe.

cr... Hélas! je ne sais que faire, rriol qui l'ai t.int admirée! Hélas! elle est si pleine de beauté, que le piiradisserait trop clair s'il n'y avait pour l'éclairer que la clarté de son visage.

Les moines restent émerveillés d'une pareille aventure; quelques-uns prerment la fuite en disant :

— Est-il vivant? est-il mort? est-ce le diable qui l'n ressuscité?

Les }}lus sages et les plus raisomrables restent auprès de son lit ; les uns se lamentent, les autres pleurent; mais il leurraconte comment la Mère de Dieu l'a gut'ri avec son lait; ils ne voulaient point le croire, mais ils y lurent bien forcés, quûind ils virent tomber les écailles de son visage. En le voyant plus beau et plus plaisant qu'il n'avait jamais été, ils firent sonner leurs cloches et rendirent grâce au ciel ^.

Si nous servons bien Notre-Dame, la mort ne nous surprendra pas à l'improviste ; ceux qui la servent n'ont point à s'en reiientir, ils peuvent défier le diable. Que le Saint-Esprit nous pardonne !

Six siècles nous séparent de riaulhier de Coincy et, cho-^e vraiment remarquable, ridée mystique qui a inspiré le moine de Saint-Médard règne encore parmi nous. Au flot toujours montant du scepticisme la papauté a répondu par le dogme de Vimmaculée conception; l'eau de la Salctle nous rappelle la mamelle savoureuse, et le portrait de la Vierge, peint par Puhlius Leniulus, ieniplai.e dans plus d'une chapelle cette belle image de Notre-Dame devant laquelle le moine miraculeusement guéri venait s'agenouiller nuit et jour.

* Ici nous supprimons un long sermon que fauteur ajoute à son récit.

LE LAI DE L'OYSELET

(xii^e siècle]

Le texte *Je ce charmant conte* se trouve au tome III des *Fabliaux de Barbasan*. L'auteur n'en est pas connu.

Le rôle que le trouvère attribue à *Voyselet* est de tous points conforme aux traditions du moyen âge. Les oiseaux, par la pureté de l'air qu'ils respirent, la faculté qu'ils ont de s'approcher du ciel, étaient regardés comme des êtres supérieurs à ceux que la pesanteur de leur corps enchaîne à la terre, et cette croyance remonte à la plus haute antiquité. Les Grecs et les Romains leur attribuaient la science augurale, et les dieux eux-mêmes ne dédaignaient pas de les consulter. Ils conservent ce caractère dans la littérature du moyen âge, et de tous les animaux ce sont ceux auxquels les conteurs prêtent le plus de bon sens et d'esprit. On en trouve la preuve dans le lai suivant :

Il y a plus de cent ans vivait un riche vilain — je ne sais pas son nom — qui possédait des prés, des bois, des rivières et un nuanoir sans pareil dans le monde. Vous m'accuseriez de mentir si je vous en disais les merveilles; car je crois que jamais on n'a bâti un aussi beau donjon, ni une si belle tour; une rivière courait autour de l'enclos, et le jardin était planté d'aubres en pleine vigne. Ce domaine avait été créé par un gentil chevalier, qui le légua à son fils; celui-ci le vendit à un vilain, car les villes et les châteaux

^8 LES COMEDIES FRANÇAISES.

liMieux, (Il changeant de maîtres, vont toujours de mal en pis*
Le verger était ravissant : il y croissait desherbes de toute sorte (e,

que je ne pourrais vous nommer, des roses et des fleurs qui répandaient les phis doux parliims, et des sim[])les de toute espèce. Les malades, portes en litière, étaient guéris de tous leurs maux, et s'en allaient droits sur leurs jamhes, lorsqu'ils y pass;iient la nuit.

Au mili(;u du verger était une fontaine qui coulait limpide et pure. Des arbres toufrus l'ombrageaient et la défendaient aux plus longs jours de l'été contre les rayons du soleil, si bien que son eau, tout en jaillissant à gros bouillons, était froide comme marbre.

Auprès de la fontaine s'élevait un pin à haute tige. Un oiseau venait y chanter deux fois le jour ; il était plus petit qu'un moineau franc, mais plus gros qu'un roitelet, et chantait si bien, que le rossignol, le merle, la calandre*, l'étourneau, l'alouette n'osaient se faire entendre' appès de lui. Il savait des lais, des chansons, et disait chaque jour des refrains nouveaux, plus doux et plus plaisants^ue les sons de la harpe, de la gigue et de la vielle. Jamais les hommes n'avaient rien entendu d'aussi merveilleux ; les plus tristes et les plus dolents, pour peu que l'oiseau chantât, oubliaient leurs chagrins, sentaient l'amour s'épanouir dans leur cœur, et se croyaient plus heureux que les empereurs, ne fussentils même que bourgeois et vilains.

* Les terres nobles pouvaient être possédées par des roturiers. Ceux-ci en les acquérant jouissaient de tous les droits féodaux inhérents aux fiefs; ils n'étaient point nobles pour cela, mais la plupart ajoutaient i leur nom le nom de leur terre. Un grand nombre de domaines fieiïés, ayant été vendus au moment des croisades, furent aihelés par des roturiers, et une nouvelle branche issue de

peu, comme on disait jadis, se trouva ainsi greffée sur le vieux tronc de la noblesse de race.

* Oiseau fabuleux qui avait le don de guérir les malades rien qu'en lui regardant.

LE LAI DE L'OY.>ELLT

Mais pour que le verger conservât son charme, il fallait que l'oiseau le réjouit de ses doux chants, car des chants naissent les amours qui tiennent en vertu les arbres et les fleurs.

Le vilain qui possédait ce beau domaine allait chaque jour ouïr les suavités de l'oiseau. Par une belle matinée, il vint à la ioitainc pour laver son visage, et l'oiseau qui était perché sur le pin lui chanta un lai délicieux dont on peut tirer bon profit.

— Écoutez, dit l'oiseau, chevaliers, clercs et bourgeois qui vous entremettez d'amour et souffrez de ses douleurs; écoutez, jeunes filles, belles et avenantes, qui vous laissez prendre aux séductions du siècle, je vous le dis en vérité: vous devez avant tout aïïger Dieu, observer sa loi et ses conmiandements, aller volontiers à l'église, et^i vous servez Dieu et amour, il ne vous arrivera jamais malheur en cette vie : car amour et Dieu sont même chose. — Dieu aime bon sens et honneur, et amour ne les méprise pas. — Dieu réprouve orgueil et hypocrisie et amour aime loyauté. — Dieu aime courtoisie, et amour la tient en estime ; Dieu écoute les prières, amour ne les dédaigne

^^as; Dieu aime la générosité, mais il n'aime point les en-vieux, ^ Tes jaloux, les traîtres, les querelleurs. Si vous profitez

de

ma leçon, vous pourrez avoir à la fois Dieu et le bonheur du siècle.

Ainsi chanta l'oiseau. Mais quand il vit au-dessous de l'arbre le vilain qui l'écoutait, il chanta d'une autre manière, car il le connaissait déloyal et envieux :

— Cesse de couler, rivière; tours, donjons, manoirs, tombez ; fleurs, flétrissez-vous ; arbres, desséchez-vous, car ceux qui m'écoutaient jadis, loyaux chevaliers et gentilles dames, se réjouissaient à mes chansons, ils en étaient plus aimants et plus tendres ; ils en faisaient mieux les courtoisies de chevalerie et d'amour. Us venaient ici pour se récréer et pour mieux aimer; mais aujourd'hui qui m'écoute? c'est un vilain, en-

30 LES COMELI'.S 1 liA.Nl^AIS.

vinux el Lnilal, qui n'ainn; que l'argent. Ce n'est pas [>our m'ontciidi e, c'est |<our mieux manger, mieux boire et mieux glouloiïfier qu'il >c promôïic sous cet arbre.

Quand il eut ainsi chanté, l'oiseau s'envola.

Le vilain (jui l'avait écouté se dit en lui-même : Si je puis le prendre, cet oiseau qui chante si bien, je le vendrai bon prix ; et si je ne le vends pas, je le mettrai en cage. — 11 monte dans l'arbre, regarde de tous côtés, ajierçoit la branche où su penhait l'oiseau et y tend un lacet. Vers le soir, l'oiseau vient s'alxiilre^ur le pin et se prend au piège. — Le vilain tout joyeux le saisit.

— Vous n'avez pas fait une grande prise, dit le pauvre captif, car je ne puis vous payer une rançon.

— Qu'importe? dit le vilain, j'aurai le plaisir d'entendre vos chansons. Vous avez pris vos ébats à votre souhait, maintenant vous servirez au.'; miens.

— Ne l'espérez pas; je vivais en grande joie dans la campagne, dans les prés, dans les bois, aux bords des rivières;

j maintenantais 4 ;e je suis prisonnier, je ne chanterai plus.

— r.h bien, je vous mangerai.

— Vous ferez un maigre repas, car je suis bien petit; rendez-moi la liberté, vous en aurez récompense.

— Par ma foi, vous parlez pour ne rien dire ; plus vous me prierez, moins j'en ferai.

— Certes, c'est voire droit, les bonnes raisons ne touchent pas les vilains, je l'ai entendu dire souvent; mais un proverbe nous enseigne qu'oi#fait par intérêt ce que l'on ne fait point par contrainte. Si vous me donnez la volée , je vous dirai trois secrets qu'on ne sait point dans votre hgnage et qui vous seront très-utiles.

Le vilain lui rendit aussitôt la liberté. L'oiseau se percha sur l'arbre : il avait les 'plumes tout hérissées, car il avait été tenu par des mains grossières et gantées de laine ; il fit sa

LE LAI DE L'OYSELET

toilette avec son bec et, comme le vilain le pressait de lui dire les trois secrets, il répondit :

— Ne crois pas tout ce que tu entends dire, — voilà mon premier secret.

Le vilain fronç;» le nez de colère :

— Je le savais bien, dit-il.

— Si tu le sais, reprit l'oiseau, garde-toi de l'oublier et souviens-toi qu'il ne faut point pleurer ce qu'on n'a jamais eu; — voilà mon deuxième secret.

— Tu le moques de moi, répondit le vilain; tu m'apprends (o (pie tout le monde sait, et personne au monde ne pleure ce (pi'il n'a jamais eu.

— Veu\~tu que je te le. redise, cai j'ai bien peur que tu ne l'oublies?

— C'est assez, dit le vilain ; et le troisième secret, quel estil? je t'écoute.

— Il est tel, répondit l'oiseau, que celui qui le connaîtrait ne serait j;imais pauvre.

— Oli ! pour celui-là, je veux l'apprendre, car je fais tout ce que je peux pour devenir riche.

— Cbélif vilain, ne jette pas à tes pieds ce que tu tiens entre tes mains, voilà mon troisième secret.

Le vilain, tout dépit , s'écria :

— C'est là tout! Mais ce sont des devinettes d'enfant, tu ne m'as rien dit que je n'aie su déjà.

— Par ma foi, répond l'oiseau, si tu l'avais su, tu ne m'aurais pas lâ  . Kt maintenant je vais te dire que b piecbose que tu ue sais pas ; si tu m'avais tué, ce jour-là été été le j)lus beureux de ta vie, car il y a dans mon corps une pierre merveilleuse, qui pèse au moins trois onces, et qui a de si grandes vertus que celui qui la poss derait n'aurait qu'  soulaier pour voir b On désir accompli.

Le vilain, désespéré, frap[.e sa poitrine, met ses babits en

32 LES COMLLKi) HIA.Ng.MS.

pièces, se giiffe la iigure et se lamente d'avoir élé si sol.

L'oiseau qui le regardait du haut de l'arbre, se réjouit de le voir en si piteux  tat.

— Gli tir vilain, dit-il, je ne suis pas si gros qu'une ni"sange ou un pinson, je ne pèse pas une demi-once. Comme i.t une pierre de trois onces pourrait-elle tenir dans mon corps? Et maintenant je te prouve que de mes trois secrets tu n'en savais pas un, car lu as cru ce auc ie t'ai dit, tu m'as lâ   quand tu me tenais entre tes mains — et tu as pleuré ce que tu n'as jamais eu, car te voilà tout en larmes pour la pierre merveilleuse qui n'exista jamais.

Cela dit, il s'envola, et depuis ce jour il ne revint plus chanter sur le pin aux branches vertes ; les fleurs s ch rent sur leurs tiges, les arbres laissèrent tomber leurs feuilles, la fontaine cessa de couler et le vilain ne tira plus aucun pro l de son domaine.

Or apprenez, vous tous et vous toutes, que le proverbe : Cil qui tout convoite tout perd, a toujours raison, comme l'enseigne le Lai de Voyselet.

L'oiselet, dans le conte ci-dessus, montre cent fois plus d'esprit que le vilain et ceci est de tout point conforme à la tradition du moyen âge. La supériorité de l'instinct sur la raison est proclamée dans une foule de récits et Montaigne lui-même n'hésite pas à l'affirmer. « Les animaux, dit-il, surpassent l'homme de bonté, ils sont moins traîtres que lui et peuvent instruire ceux qui se croient les plus sages, » (Voy. *Eisais*, édition Charpentier, t. I, 252; t. II, 284; t. IV, 222.)

LE LAI DE GRAÉLENT

(^{im} siècle)

Celle pitce a pour auleur Marie de France ; elle a été Irès-populaire au miyen âge et se rattache de loin au cycle des romans de la Table-Ronde. Elle est reproduite dans les Œuvres de cette femme célèbre, publiées en 1822 par Roquefort, et dans les Fables de Wéon et Barbazan.

Je vous dirai comme je la sais l'aventure de Graélent, qui est bonne à entendre.

Graélent naquit en Bretagne; il était de bonne famille, gracieux de corps et franc de cœur. Le roi de Bretagne soutenait une grande guerre contre ses voisins ; il convoqua ses chevaliers, et il n'y eut pas de nombre et se rendit auprès de lui. Le roi l'accueillit avec plaisir, le chérit et l'honora, et Graélent se donna

grande peine pour tournoyer, jouter et faire aux ennemis le plus (le mal possible. La reine entendit raconter et vanter ses exploits, elle l'aima de tout son cœur, et appela son chambellan :

— Ne me cache rien, dit-elle, n'as-tu jamais ouï parler du beau chevalier Graélent?

— Il est très-aimé de tout le monde, madame; il est très-vaillant et loyal chevalier.

— J'en veux faire mon ami, dit la dame; dis-lui qu'il vienne me trouver; je lui donnerai tout mon amour.

— Vous lui ferez certes un grand plaisir et je m'extasierai, mais fort s'il n'avait grande joie. D'ici jusqu'à Troyes, il n'y a pas un abbé qui rien qu'en vous regardant ne soit épris de vous.

Le chambellan quitte la dame et va trouver Graélent dans son hôtel, le salue courtoisement et le prie de venir sans retard parler à la reine.

— Marchez devant, dit Graélent, je vous suis.

Le chambellan s'en va. Graélent monte sur son cheval gris et se fait suivre par son écuyer. Ils arrivent tous deux au château, descendent dans la salle, passent devant le roi et entrent dans la chambre de la reine. Celle-ci les reçoit avec grande joie ; elle prend Graélent dans ses bras, l'embrasse étroitement, le fait asseoir sur un beau tapis et lui dit sans détour qu'elle était frappée de sa beauté.

Graélent lui répond simplement et avec parfaite convenance.

La reine réfléchit un moment ; enfin entraînée par l'amour elle lui demande s'il a une amie.

— Madame, dit-il, je n'aime personne; l'amour n'est pas une plaisanterie; il y en a cin j cents qui j arlent d'amour et qui n'en savent pas le premier mot. La paresse, le vice et la fausseté déshonorent l'amour ; il demande chasteté en actions, en paroles et en pensées. Si l'un des amants est loyal et l'autre jaloux et faux, la liaison ne peut avoir longue durée. Cicéron dit avec raison « que l'ami doit vouloir ce que veut l'amie et que ce qu'elle veut il le doit octroyer, » mais s'ils se contrarient l'un l'autre, l'amour n'est qu'un dépit. Il faut garder avant tout la douceur, la franchise et la mesure, et tenir loyalement sa promesse ; c'est pour cela que je n'ose aimer.

La reine écouta Graélenl qui parlait si bien ; elle ne douta

LK LAI DE GRAÉLENT

point qu'il n'y eûl en lui grand sens et courtoisie, et elle lui ouvrit son cœur.

— Ami tiraélenl, dit-elle, je n'ai jamais aimé mon mari, mais vous, je vous aime autant qu'on peut aimer et je suis à vous.

— Madame, je vous remercie bien, mais il n'en peut être à votre guise, car je suis soldat du roi, j'ai promis de le «servir lidè-lenu'nt,de garder sa vie et son honneur, et jamais honte ne lui arrivera par moi.

Il dit et s'en alla.

La leine, en le voyant partir, commença à soupirer. Elle était fort triste et ne savait que faire ; niais elle ne voulait point en res-

ter là ; elle le suppliait souvent, lui envoyait des messages, des présents mauniliques, mais il refusait tout; quand elle vit qu j c'en était fait de ses esj)érances, elle le prit en haine vît chercha tous les moyens de le brouiller avec le roi son mari par des propos méchants *.

Aussi longtemps que dura la guerre, Graélent resta dans le pays. Il dépensa tani d'argent qu'il avait vidé sa bourse, car on ne lui payait point sa solde. La reine disait au roi de ne lui rien donner pour l'empêcher de p.irtir, et le roi faisait ce que voulait la reine.

Graélent était fort triste, car il ne lui restait pour emprunter sur gage qu'un cheval qui n'était pas de grand prix, et le cheval une fois engagé il ne pouvait se mettre en voyage.

On était alors au mois de mai, pendant les longs jours; les bourgeois chez qui logeait Graélent s'étaient levés de grand malin et la femme était allée dans la ville dînrcchez un de ses voisins. Elle l'avait laissé dans la maison seul avec s;i fdle qui était fort gracieuse ; à l'heure du dîner, celle-ci vint parler à

* Nous retrouvons ici le souvenir de Joseph et de inad:ime Pui'phar, comme nous retrouverons plus loin le souvenir du jugement de Paris.

36 LES CO.NTEUUS FHANÇAIS.

GraLlent cl le pri.i de rnaai^'er avec elle; niaisil ii'éluil pasen gaieté et il refusa rinvitiition de la jeune fille.

— Va seller et brider mon cheval, dit-il à son écuyer, je veux prendre l'air pour me distraire, car je ne puis manger.

— Je n'ai point de .selle, répond récuycr.

— Ami, dit la demoiselle, je vous en prêterai une avec une bonne biide.

On garnit le cheval, Graélent monte dessus et traverse le bouig conveit d'une vieille peau qu'il avait longtemps portée. Ceux et celles qui le virent passer se mirent à rire et à se moquer, car telle oest la coutume des bourgeois, parmi lesquels on rencontre rarement des gens polis.

H y avait hors de la ville une foret vaste et touffu»' traversée par une rivière. Graélent se dirigea de ce côté, pensil et dolent. Après avoir quelque temps erré sous les arbres, il vit dans un épais buisson une biche blanche. La biche s'élança devant lui, il se mit àsa poursuite, et bien qu'il n'espérât point l'atteindre, il la suivit de près et arriva en même temps qu'elle dans une lande oii coulait une fontaine limpide. Dans cette fontaine s'ébaltait une demoiselle toute nue qui avait posé ses habits sur un buisson et près de laquelle se tenaient pour la servir deux suivantes assises sur le gazon au bord de l'eau. En la voyant ainsi sans chemise, svelle, riante, gracieuse et blanche, Graélent oublia la biche, mais il ne voulut point s'approcher de la baigneuse de peur de la troubler et il alla prendre ses habits sur le buisson : les suivantes jetèrent de grands cris, et la demoiselle dit avec colère :

— Chevalier Graélent, est-ce pour les vendre que tu prends mes habits? emporte si tu veux mon manteau, lu ie vendras bien ; mais que veux-tu faire de ma chemise ? tu n'en tireras pas grand profit, et j'espère bien que tu ne vas pas me laisser ainsi toute nue.

— Je ne suis pas un fils de marchand, dit Graélent, je ne

fais pas commerce de manteaux; celui-ci valût-il trois villages, jenererij orlerais|jus. Sortez de celte eau, amie, liabillez-vous et venez me parkr.

— Je ne veux pas en sortir, car vous pourriez vous saisir de moi et je ne mi' fie pas à vos paroles.

— Eli bitn, j'atlemirai, je garderai vos habits jusqu'à ce que vous quittiez la fontaine, car vous avez un si beau corps que c'est plaisir de le regarder.

En voy iit (ju'il ne veut rien entendre, la demoiselle le pri« de ne lui faire aucun mal.

Graélent la rassure. Il lui donne sa chemise, son manteau, et quand elle est sortie de la fontaine, il la prend par la main et la prie d'amour.

— Tu m'insulles, dit la demoiselle, en me priant ainsi ; il n'appartient pas à un lionne de ta sorte de prétendre à une femme de mon lii^nage.

En la trouvant si hautaine, Graélent voit bien que ses prières sont inutiles; il l'entraîne de force au fond du bois, fait d'elle ce qui lui))lait et la supplie très-doucement de ne point se fâcher ^ eu lui promettant de l'anner loyalement et de ne la quiiter jamais. La demoiselle vit bien qu'il était bon chevalier , courtois et sage. Elle pensa en elle-

* Qutilque ailminilion que l'on ait pour la clicvôleric et la prétendue courtoisie du nioyiMi â,i;c, il l'aut convenir que ieclievalier Graélent et la cliarni.uile ba'^ucuse se conduisaient d'une

étrange l'urmi Ce sont des coules, dira-ton; suit; mais la seule imagination du conteur n'aurait point inventé de pareils délais. Malgré les fleurs dont on les a enguirlandés, les |;a!adin> et lesp-nux tenaient j^"u de compte de la morale, la promisciilé di'S tenjps nh-rovin-^iens n'avait |>oint di>paru devant Um anat-lièmes de l'Église, et Giaél.nt entraînant sa belle inconnue daiis la forêt ne donnait pas un meilleur exemple que le comte Foulques (IWnjou, à qui le roi Philippe !•» enleva, en IO'^i, sa femme Bertradc de Montl'uit. Foulques counnença par se lâcliei-, mais il ne tarda [Joint à se radoucir. Philippe alla lui rendre visite; il le reçut comme le meilleur des amis. L'époux trompé et l'amant adultère dînèrent ensemble, et ce fut Berirade qui ic» sei'vit pendant toute la durée de leur repas extrà-ccnjugal.

m(5ni<i que si elle le quittait, cIII* ne retrouverait jamais> un meilleur ;inii.

— Graéleii, dit-elle, quoique vous m'ayez surprise, je ne vous en aimerai pas moins; mais je vous défends de dire une parole qui puisse découvrir nos amours. Je vous donnerai beaucoup d'argent et de belles étoffes. Je resterai nuit et jour avec vous; vous me verrez malther à vos côtés, vous pourrez me parler à votre aise et rire avec moi, mais il ne faut pas que je sois vue de vos compagnons ; il ne faut pas qu'ils sachent qui je suis. Vous êtes loyal, vaillant et beau ; je suis venue pour vous à la fontaine; pour vous je suis prête à tout souffrir, mais soyez discret, ne vous vantez pas de ce qui pourrait me perdre. Restez un an dans ce pays que j'aime; ce sera votre séjour, mais pour aujourd'hui allez-vous-en; il est tard, none est sonnée. Je vous enverrai bientôt un messenger et vous ferai savoir ce que j'attnds de vous.

Gracient prend congé de sa belle inconnue après l'avoir tendrement embrassée; il rentre à son hôtel, descend de son cheval et s'appuie sur la fenêtre en pensant à son aventure.

Il regardait du côté de la forêt, lorsqu'il voit venir un valet monté sur un palefroi qui trottait au pas relevé et portait une grosse malle. Le valet, arrivé devant l'hôtel, mit pied à terre et s'approcha de Gracient en le saluant :

— D'oii venez -vous? dit Graélent; comment vous appelezvous?

— Sire, je suis le messenger de votre amie. Elle vous envoie ce cheval ; elle veut que je reste avec vous, que je paye vos gages et garde votre hôtel.

Graéient, que réjouit cette nouvelle, embrasse le valet, rend le cheval, qui était bien le plus beau, le plus léger et le plus rapide qu'on ait jamais vu, et le met à l'écurie.

Le valet porte la malle dans sa chambre, l'ouvre et en tire un grand coussin et une riche couverture, qu'il place sur le

LE LAI DE GLIAÉLÉNT. 30

lit; il donne à Graéleint de l'or, de l'argent, de bon drap pour se vêtir, fait venir l'hôtelier, le paye largement et lui recommande de bien traiter son maître, en ajoutant que, si par hasard il se trouvait dans la ville quelques personnes disposées à s'installer dans la maison et à s'y héberger, il eût soin de les prévenir. L'hôtelier prépare un grand repas; il invite en public les chevaliers pauvres et les croisés à venir se réconforter chez lui, et ceux-ci arrivent en foule. Ils font de leur mieux pour rendre honneur au chevalier qui les traite si bien, et quand ils ont passé la nuit en

liesse, Gracient leur fait de beaux présents, ainsi qu'aux ménestrels qui avaient pris part à la fête. Il n'y avait [D]as dans toute la ville un bourgeois qui ne l'ait tenu en grande estime et regardé comme son sei gneur.

Dès ce moment, Graélent vécut en grande joie. Son amie était venue près de lui; il pouvait toute la journée rire et jouer avec elle, dormir la nuit à se> côtés, et jouter dans tous les tournois qui avaient lieu aux environs. 11 en lut ainsi pendant un an, jusqu'au jour où le roi convoqua dans une cour plénière les barons dont il était le suzerain. Ceux-ci mangèrent avec lui dans la grande salle de son château, et quand ils eurent mangé, au jour tombant, il fit monter la reine toute nue sur un escabeau. « Seigneurs barons, dit-il, que vous en semble? ya-t-il sous le ciel une plus belle femme?» Et tous les barons de répondre : « Non, vierges, dames ou servantes, il n'y en a aucune d'aussi belle. » Graélent seul se taisait et souiait en lui-même, car il pensait à sa mie et tenait pour fous ceux qui, de tontes parts s'exclamaient sur les chai mes de la reine. 11 se couvrit et baissa la tête. La reine s'en aperçut et le montra au roi : « Voyez, sire, quel déshonneur ! vos barons m'ont tous comblée de louanges ; Graélent seul m'a mép^i^ée, et je crois qu'il n.e déteste, parce qu'il a envie de moi. i

40 LES CuMEURS FR\NÇ\IS.

Le roi appela Graélciit, et lui ordonna devant toute la com- . pa'iuie (le dire, pai- la loi (pi'ii lui devait coiniie étuit son homme de fief, pom(juoi il avait bals^é la tèle et ri.

— Sire, répondit Graélent, jamais homme de voire li;^riage n'a fait montre de sa femme comme vous avez fait de la vôtre. Vos

barons la trouvent la plus belle du monde, et je dis moi qu'on peut en trouver une plus belle.

Le roi le pressa de pailer.

— Oui, dit-il, j'en sais une qui en vaut trente comme la vôtre.

La reine entra dans une violente colère et pria le roi son mari de forcer Graélent à faire comparaître la femme qu'il iléclarail sans pareille.

— Qu'on nous montre nues toutes deux ensemble, ditelle ; si elle est aussi belle qu'il le prétend, qu'il aille en paix, mais qu'on le punisse si je gagne le prix delà beauté.*

Le roi ordonne qu'on arrête Graélent, et jure qu'il le tiendra captif jusqu'à ce qu'il ait prouvé son dire.

Graélent est mis en prison. Il demande grâce au roi et se reproche d'avoir trop parlé. 11 craint surtout d'avoir perdu son amie et en sue de colère et de chagrin. Mais les jours passent sans lui porter allégeance, et ce n'est qu'après une longue année d'attente que le roi lui rend la liberté, mais à la condition qu'il amènera devant lui et devant ses barons la femme incomparable qui le tient dans le servage d'amour. S'il manque au rendez-vous, il sera jugé et restera à la merci du roi.

Graélent arrive à son hôtel, triste et plein de colère. 11 appelle son valet, et celui-ci ne vient pas ; il demande son amie, et son amie est absente. Il se désespère, il jure qu'il aimerait mieux cent fois être mort, et ceux qui le voient en si pitoyable état s'étonnent qu'il puisse vivre.

Au jour fixé, Graélent se présente devant le roi, et celui-ci lui demande où est son amie.

LE LAI DE GRAÉLOT

— Sire, je ne l'ai niée pas, c'est chose impossible ; faites de moi ce que vous voudrez.

— Graélent, vous avez dit de vilaines paroles ; vous avez méprisé la reine, donné un démenti à tous mes barons ; vous ne mépriserez plus personne (priez vous sorlirtz de mesmeins. Puis, se tournant vers ses barons :

— Jugez, leur dit-il, d'après ce que vous avez entendu : il m'a fait honte au milieu de ma cour; il a insulté ma femme et, comme dit le proverbe, celui qui frappe notre clien est noire ennemi.

Les barons sortent de la salle et se réunissent pour rendre leur jugement. Ils restent longtemps sans parler; car il leur était pénible de rendre un arrêt sévère, et ils attendaient tous que l'un d'eux ouvrît l'audience, lorsqu'un valet vint leur dire de différer un moment.

— Je vous annonce, dit-il, que deux jeunes filles, belles parmi les plus belles, vont se rendre ici; elles seront très-secourables à Gracient et, s'il plaît à Dieu, elles le délivreront.

Les chevaliers attendent en effet, et bientôt ils voient arriver deux charmantes demoiselles, couvertes de manleaux élégants, sveltes et accointes. Elles descendent de K'urs palefrois, les font tenir par leurs pages, et vont trouver le roi :

— Sire, noire iTuiîtresse nous a ordonné de nous rendre près de vous ; elle désit e que le jugement n'ait pas lieu, et va venir elle-même délivrer Graélent.

La reine eut grand dépit et grande honte de ces paroles; elle s'empessa de quitter la salle, et bientôt après arrivèrent deux autres demoiselles plus jolies encore que les premières; elles annoncent leur maîtresse, et celle-ci paraît à son tour. Elle réunit toutes les séductions : tournure élégante, abord gracieux, beaux yeux, sourire aimable. Elle porte un manteau vermeil brodé d'or, qui vaut autant qu'un château ; les harnais de son palelroi valent au moins mille livres. Tous s'ap-

42 LES roNTFrns r?. VNr\T<;

proc.liont pour la niieux voir, ni chacun à l'ciivi loue sa fi^Mirc, sou corps, sa taille et son grand air. Elle arrive à cheval, au petit pas, auprès du roi, et met pied à terre dfvant lui:

— Sire, et vous, barons, écoutez-moi. Vous savez ce qu'a dit Gracient le jour où 1 1 reine se monti a devant toute la cour. Certes il a mal parlé puisqu'il a oïïensé le roi ; mais il a eu raison dédire qu'il n'est pas de si belle femme, qu'on n'eri puisse trouver une aussi belle. Regardez-moi et jugez. Les barons et tous les gens de la cour, petits ou grands, s'écrièrent qu'elle valait bien la reine. Le roi pensa comme ses barons, et Gracient fut acquitté.

L'arrêt était à peine rendu, que la demoiselle sortit du château, monta sur sa haquenée et s'éloigna. Graélent marchait derrière elle, la suppliant de le prendre à merci; mais elle ne répondait pas, et ils arrivèrent ainsi jusqu'au bord de la fontaine qui coulait dans la forêt.

L'eau était limpide et fraîche comme au jour où Graélent s'était égaré dans la clairière, à la poursuite de la biche blanche. La demoiselle poussa sa haquenée dans le courant rapide, et quand elle vit que Graélent voulait la suivre : elle lui cria de sa voix la plus douce :

— Tu vas te noyer; ne va pas plus loin. Mais il ne tint nul compte de cet avis. Il lança son cheval, et l'eau passait déjà au-dessus de la tête, quand la demoiselle, le saisissant par un bras, le tira sur le bord, et l'emmena dans son château[^].

Depuis ce jour, Graélent n'a jamais reparu parmi les hommes, mais les gens de la contrée disent qu'il est toujours vivant dans le château de son amie. Son cheval, qui était parvenu à sortir de la fontaine, mena grand deuil de sa perte; il

* Ici nous abrégeons le texte qui s'égare en d'inutiles longueurs.

LE LAI HE GRAÈLENT

retourna dans la forêt et la parcourut nuit et jour sans trêve ni repos, grattant la terre des pieds, et poussant des hennissements qu'on entendait de plusieurs lieues*. On chercha vainement de l'approcher et de le saisir, et pendant de longues années on l'entendit se plaindre comme les bons chevaux qui ont perdu leurs maîtres.

L'aventure du bon destrier et du chevalier qui s'en alla avec son amie, se répandit dans toute la Bretagne, et les Bretons en ont fait un lai qu'ils ont appelé la Mort de Graélent.

A propos du lai de Graélent, il n'est pas sans intérêt de dire quelques mots sur le rôle que le cheval joue dans les romans chevaleresques. Il y figure comme le type idéal du courage, du dévouement et de l'honneur. Ce n'était point seulement par simple caprice que les romanciers et les poètes assignaient à ce puissant quadrupède un rang supérieur, et qu'ils l'associaient à tous les exploits des paladins, en lui prêtant une intelligence et des vertus qui pourraient faire envie à la plupart des hommes; c'était aussi pour rendre témoignage de ce qui se passait sous leurs yeux. En effet, dans un temps de luttes incessantes, où la force individuelle décidait du sort des batailles, le cheval était, sans aucun doute, la plus redoutable machine de guerre. Il avait assuré la domination des classes féodales sur les serfs et les vilains ; il avait donné son nom à la chevalerie en lui prêtant sa force, et il était naturel qu'il fut complètement assimilé à son maître. Cette assimilation était si complète, que les chevaux comme les hommes du moyen âge, sont partagés en deux classes distinctes. Ceux qui vont à la guerre, bardés de fer et couverts de housses blasonnées, ou qui figurent avec des panaches dans les chasses et les tournois, s'appellent des palefrois, des destriers, des haquenées; ce sont les nobles. Ceux qui travaillent, qui labourent, qui traînent la charrette, acquittent la dîme et la corvée et payent l'im-

Il faut convenir que dans cette aventure le cheval se conduisit d'une façon beaucoup plus honorable que son maître ; car celui-ci en prenant de force une demoiselle qu'il avait surprise nue dans une fontaine, s'en faisant ensuite loger, nourrir et babiller par elle, «'écartait singulièrement du code idéal de la chevalerie.

yiôt féodnl, s'oppollent dos ronsins ou des sommiers; ce sont les vil;iiins et les scris. Ils font, ainsi que le dit un vieux poète, pousser Tavoine, mais ils ne la nrianient pas, et, comme tous ceux dont le rôle dans ce rrionde est simjje, modesteet utile, ils sont oubliés par la poésie et par rhibloirej le destrier seul fiyure dans les romans chevaleresques.

Comme son maître cl plus que lui peut-être, le destrier a l'am bilion de faire de grandes choses. Il est adroit, docile, sensible, ti-dèle en amitié, respectueux envers les femmes; dans la balaill-, il ne compte jamais le nombre de ses ennemis; il avance sur la pique qui le perce et renverse en mourant celui qui l'a frappé. Tacticien habile, il répare souvent par ses manœuvres savantes les fautes des généraux; sensible autant que brave, il pleure la moit de son seigneur et lui survit rarement. 11 connaît la vertu des simples, quelquefois même les secrets de la magie. Ce qui le dislingue surtout au point de vue des qualités morales, c'est une fidélilé inviolable û la cause qu'il sert; il ne déshonore jamais son blason par des actes de félonie. Jamais cheval n'a trahi son pays ou pa«sé de l'armée des chrétiens dans l'armée des Sarrasins.

Les chevaux illustrés par les romanciers étaient aussi popul;iires au moyen'âge que les chevaliers les plus célèbres. Le Vailletitin de Roland, le Tencedor, que Charlemagne avait enlevé à Maupalin de Narbonne, Barbamouche, qui dépassait dans sa course le vol de rhirondelle, Gramimond, monté par le farouche Valdabron lorsqu'il saccagea le temple de Jérusalem, Bayard, l'ia-séparable compagnon de Renaud de Montauban, réalisaient l'idéal du destrier. 11 y a là une sorte d'épopée fort originale, et sans analogie dans la littérature moderne.

ADÈLE DE PONTHEIU

(xiii^e siècle)

Nous donnons ici l'analyse d'un roman qui a joui d'une grande vogue au moyen âge et que nous empruntons au Voyage d'outre-mer di: comte de Ponllieu *. Le héros du roman est Jean II de Ponthieu, qui fut investi de ce fief en 1147. Sa fille Adèle avait épousé Thomas de Saint-Valery. Des brigands s'étant emparés d'elle au moment où elle traversait un bois avec une faible escorte, lui firent subir les derniers outrages. Le comte Jean, croyant effacer l'affront fait à sa race dans la personne de sa fille, la fit jeter à la mer. Ce tragique événement impressionna vivement les contemporains; ils ajoutèrent à la donnée historique une foule de fictions romanesques consignées dans le Voyage d'outre-mer.

Le comte de Poilhiu avait marié sa fille Adèle, le plus beau joyau de son domaine, à Thiébault, fils de la dame de Domart*. Cette union fut heureuse, mais éphémère, et une nuit que Thiébault reposait près de sa femme, il lui donna avec bien des caresses la permission de la quitter pendant quelques mois.

— Et pourquoi partir, dit la dame tout alarmée?

* Le comté de Ponthieu correspondait à une partie de l'arrondissement d'Abbeville et de Doillens (Somme) et à une partie de l'arrondissement de Monreuil (Pas-de-Calais).

■ Village du Ponthieu, à quelques lieues d'Abbeville.

46 LES CONTES KR. A>ÇAIS.

— Pour aller en Ksjagiit;, répondit Thiéebault, prier saint J;ufpies qu'il intercède auprès de Dieu et(ju*il nous donne un licrilicT.

— C'est un louable dessein, reprit Adèle, mais je vous acconi pagineraï, car pnrtoutoù vous irez je veux aller aussi.

Thiébanlt, qui redoutait les dangers du voyage, essaya de combattre le projet de sa femme ; mais elle persista, et tous deux se mirent en route pour ce lointain pèlerin;«ge. Ils n'étaient plus qu'à deux journées de Saint-Jacques, lorsqu'au milieu d'une forêt, huit hommes armes se présentèrent pour les assaillii .

Thiéebault se met en défense et en tue trois ; mais bientôt dans l'ardeur de la lutte il est renversé de cheval. Les brigands se précipitent sur lui et le jettent dans un buisson de ronres, après avoir serré ses mains avec la courroie d'une épée. Adèle elle-même est entraînée dans l'éjaisseur de la forêt, et là, sa beauté subit tous les outmgés. Après une heure de honle et de souffrances, elle parvient enfin à s'échapper pâle et meurtrie.

— Pour Dieu, s'écrie Thiéebault en la voyant libre, délivrezmoi, madame.

— Sire, je ne vous ferai plus attendre, et, ramassant une épée, elle s'apprête à en frapper son mari; mais Thiéebault a prévu le coup perfide ; il se détourne, et l'épée, en effleurant ses bras, coupe les courroies.

— Quelle fureur! dit-il ; mais me voilà libre et vous ne serez plus, Dieu merci, en pouvoir de me tuer.

— Certes, reprend la dame, c'est bien ce qui me fâche. Thiéebault ne savait que penser d'une telle réponse. Il

garde cependant un silence profond, désarme sa femme et s& met en route avec elle. Le pèlerinage de Saint-Jacques accompli, Adèle et Thiébault retournent dans leurs domaines du Ponthieu, et, pendant le voyage qui fut long, aucun reproche

ADÈLE DE PONTIIEU. 47

ne rappela cette fatale rencontre. Le comte de Ponllieu, pur fêter le retour de son jjendre et de sa fille, avait préparé un grand repas. Thiéhault, en signe de loyale union, mangea dans l'assiette de sa femme et but dans son verre*. On causa des aventures de la route. Tliiébanlt raconta ce qui s'était passé, sans se nommer toutefois, et demanda au comte :

— Si cette femme que des brigands ont déslionorée, et qui a voulu tuer son mari snn^ défense, était la vôtre, que feriez vous ?

— Je me vengerais par sa mort.

— Eb bien, vengez-moi, répondit Tbiébanlt. Celte femme, c'est Adèle !

Le comte fronça le sourcil, car il avait dit un mot fatal ; mais il était tro[] fier pour reculer, même devant un crime. La dame, enfermée dans un tonneau, fut jetée vivante à la mer ; mais des march inds flamands qui passaient à la hauteur du port de Hue', la sauvèrent, et la vendirent au sultan d'Aumarie. Le roi musulman, frappé de sa beauté, Tépousa et en eut une fille.

Cependant Tbiébault et le comte regrettèrent bientôt cette femme qu'ils avaient si cruellement sacrifiée. Us lui donnèrent d'abondantes larmes et, pour expier leur faute, ils entreprirent ensemble le voyage de la terre sainte.

Mais à leur retour, la tempête les poussa sur la terre d'Au" marie, et ils y furent mis au cachot. Le sultan célébrait ce jourlà, par une fête solemielle, l'anniversaire de sa naissance, et, selon la coutume des pays musulmans, le peuple de sa capi-

* C'était là, d'homme à femme, le plus grand témoignage d'affection que l'on pût se donner. Les hommes, eu signe d'amitié, couchaient dans le même lit.

* Rue, petite ville du Ponthinu, autrefois port de mer. Cette ville, par suite (le l'ensablement de la côte, est maintenant éloignée de la mer de quelques lieues.

taie vint au palais deiiiaitiii un raptif chrétien pour lui mettre Ire à la chaîne. Le choix toniha sur le comte d'hi Pon'hiLU. On le sortit de prison, et le peu[]le se disposait à l'amener, quand sa fille, qui l'avait reconnu, dit au sultan :

— Seigneur, donnez-moi, je vous prie, ce captif; il sait jouer aux échecs et aux dames, je veux le faire jouer avec moi.

La demande est accordée.

— Doiniez-moi encore, dit-elle en désignant Thiébault, ce chrétien que voilà. Il sait de beaux contes et je m'amuserai de ses récits.

— Volontiers, dit le sultan.

Aussitôt Adèle fait conduire dans sa chambre son père et son mari, et leur donne à manger. Tant de générosité les surprit grandement, car les pauvres captifs ne reconnaissaient point dans la princesse musulmane cette noble dame du Ponlhieu qu'ils avaient tant pleurée, et, quoiqu'elle fût belle encore, les regrets de

sa patrie et de sa foi l'avaient déjà rendue méconnaissable, même aux yeux d'un père et d'un n)ari.

Un jour, après une partie de dames, Adèle dit au comte :

— • Vous aviez une fille, qu 'est-elle devenue? Ne me cachez rien, car je suis Sarrasine, je sais la magie, et si vous étiez assez lâche pour me tromper, je vous ferais punir.

Le comte alors lui raconta le pèlerinage en Espagne, l'attaque des brigands dans la forêt, le coup d'épée porté à Thiébault et l'abandon à la merci des flots. Son récit fut parfaitement vrai.

— Vous avez parlé avec franchise, dit Adèle ; mais savezvous pourquoi la dame a voulu tuer son époux? C'est qu'elle aimait mieux le voir mort que d'avoir à rougir devant lui.

A ces mois, Tliiébault éclata en soupirs et en pleurs.

— Ah! madame, dit-il, cette femme était la mienne; le ciel me soit témoin que jamais mie parole de reproche ne serait

ADÈLE DE POMIIEU. A<>

sorlie de ma bouclie. Mes regrets du reste l'ont bien vengée Si j'étais l'ami de la plus belle dame du monde, si j'étais roi (lu royaume de France, je donnerais avec joie ma dame et mon royaume pour ia savoir vivante; et depuis le moment où je l'ai perdue, je n'ai cessé de la pleurer.

— Fil bien, ne la pleurez plus et aimez-la toujours, dit Adèle, votre femme est près de vous.

Le Loidieur de celte reconnaissance fut plus grand qu'on ne saurait dire, et dès le jour même, la dame de Ponthieu avisa au

moyeu de retourner en France :

— Je suis souffrante, dit-elle au sultan, permettez-moi d'aller prendre l'air d'oulre-mer, et si vous y consentez, j'emmènerai pour me distraire ces deux chrétiens dans mon voyage. Ils me diront des contes, ce qui me plaît beaucoup.

Le sultan [Dermit le départ, et, laissant à la dame la liberté de clioisir sa route, il lit équiper pour elle un beau navire. Adèle partit bientôt avec Tbiébault et le comte, son père, et elle arriva heureusement dans le Ponthieu. Le pape, qui fut informé de cette aventure, lui imposa une pénitence, parce qu'elle avait eu commerce avec les infidèles, ot depuis ce temps elle vécut en grande piété dans son fief, honorée de ses vas saux, chérie de ses proches, aimée de Dieu. On dit que la fille qu'Adèle avait eue du sultan fut belle comme elle, et qu'elle donna le jour à la mère du grand Saladin.

DD VILAIN ODI COÏIOUIST LE PARADIS EN PLAIDANT

xiit* siècle)

S'il était permis en histoire littéraire de faire des suppositions, on pourrait dire que le fabliau du vilain fait allusion, sous une forme bizarre, à un grand événement politique, c'est-à-dire à l'émancipation des classes roturières. Consacré par Taffranchissement des commu nés, le vilain conquiert le pnriidis malgré saint Pierre et les snints qui forment l'aristocratie des élus, comme il avait sur la terre conquis la liberté individuelle, malgré les barons féodaux. Nous nous trompons peut-être, mais il ne faut pas oublier que la littérature n'*est jamais que l'expression de la société, et que les fictions ont leur source dans des faits réels. Le conte qui suit peut donc, nous le pensons, être regardé

comme l'une des pièces du grand procès que les déshérités des douzième et treizième siècles ont gagné contre les privilégiés de la naissance et de la force.

Nous trouvons, mise par écrit, la merveilleuse aventure d'un vilain ^ qui mourut un vendredi matin. Il ne se présenta

* Au moyen âge, le nom de vilain fut d'abord appliqué aux pay?ans, villani, du mot villa, ferme ou maison située à la campagne Les paysans étant à rorigine de condition servile, le nom de vilain fut appliqué par extension à tous ceux qui n'étaient point nobles, et plus tard, par une extension nouvelle, à tous ceux qui ne se distinguaient que par leur laideur ou leurs défauts : il est bien vilain, c'est un vilain homme.

DU VILAIN QUI CONQLIST LE PARADIS E>' PI AIDANT

au moment de sa mort ni ange, ni diable, ni personne pour lui rien demander ou lui donner des ordres, car on ne vient pas pour un vilain du ciel ou de l'enfer. Son âme, qui était fort craintive, regarda vers le ciel à droite et vit Tarchange saint Michel qui emportait tout*joyeux une autre ame; elle le suivit et fit si bion qu'elle entra en paradis. Saint Pierre, qui gardait lu porte, reçut l'âme que portait rarcbangeet,se tournant vers l'autre qui était seule, il lui demanda par qui elle était conduite *.

— Nul, lui dit-il, n'entre (hez nous s'il n'en estjugé digne, et surtout j'en jure par saint AUain, il n'y a point ici de place pour les vilains.

— Beau sire Pierre, répondit l'âme, plus vilain que vous ne peut être ici, et certes il fallait que Dieu fût fou pour vous prendre poui' apôtre. Vous avez renié trois fois Notre-Seigneur. Le paradis ne vous appartient j'as, allez avec les traîtres ; mais moi qui suis brave homme et loyal, j'ai le droit d'y rester.

, Saint Pierre s'esquiva tout confus. 11 rencontra saint Thomas, et lui conta sa mésaventure.

— Je vais, dit saint Thomas, parler à cette âme insolente et je la ferai bien dégueipir.

Il va la trouver.

— Vilain, lui dit-il, ce manoir est à nous seuls, aux martyrs etaui confesseurs. En quel lieu as-tu fait les belles actions

* L: chanson de B ranger, les Deux sœurs de Charité, offre une analogie frappante avec le f.ibliu ci-dessns. Changez le mot confesseur en conducteur et vous aurez exactement les mêmes idées.

Vierge défunlo une scrur grise Aux portos des cieiiN remontra
Une beauté loste et bien mise, Qu'on regrollait à rOpéra.

Aprôs un Ave pour la sœur, Là haut sailli l'iorre en sentinelle
Dit ù raclnco : On peut, ma belle, Entrer che/ nou> sans
conducteur

52 LES CO.NTtLiS FIU^gAIS.

pour lesquelles tu prétends n ster ici, (Ijiis la demeure de«
lions serviteurs ?

— Tlioni.is, Thomas, vous êtes tro[] vii ; vous répond.z couinic un légiste. C'est vous, on le sait bien, qui avez dit aux apôtres, (juanj ils ont vu Notre-Seigneiir après la résurrection, que vous ne croiriez pas en lui si vous ne touchiez ses plaies. Vous vous êtes conduit ce jour-la comme un infidèle et un mécréant.

Sairl Thomas n'eut pas envie de discuter plus longtemps. Il alJa trouver saint Paul, et lui conta sa déconvenue.

— Par mon chef ! dit saint Paul, je vais voir ce que l'âme du vilain osera me répondre.

Celle-ci n'avait garde de se cacher, et se promenait dans le païadis.

•• — Ame, dit saint Paul, quel est ton conducteur? quels sont les mérites qui t'ont lait ouvrir les portes? Vide le paradis, maudit vilain.

— Qu'est-ce? dom Paul le chauve. N*êtes-vous donc pas le soldat qui fut le plus cruel des tyrans? Saint Etienne le sait bien, lui que vous fites lapider. Vous avez mis à mort une foule de braves gens ' ; croyez-vous que je ne vous connais pas ?

Saint Paul, fort désappointé, va retrouver saint Thomas, qui tenait conseil avec saint Pierre, et il leur raconte comment le vilain lui a fermé la bouche.

— Quant à moi, dit-il, je l'admets en paradis, il l'a bien gagné.

Tous les trois vont s'en référer à Dieu.

Saint Pierre lui raconte comment le vilain lui a fait honte.

* On sait que saint Paul, né à Tarse en Cilicie, l'an 2 de notre ère, fut élevé dans les principes du phrisaïsme, que dans sa jeunesse il manifesla con re les chrétiens une huine violeale. et leur fit subir de cruelles persécutions.

DU VILAIN QUI CONQUIST LE PARADIS EN PLAIDANT. 5S

— Il nous a forcés à nous taire, et moi-même j'en suis si confus, qu'il ne m'arrivera jamais d'en parler.

Notre-Seigneur, fort étonné d'une chose si étrange, dit à son tour :

— Je vais lui parler, à cette ûmc.

Il l'appelle et lui demande comment il se fait qu'elle soit entrée sans permission, qu'elle ait insulté les apôtres, et (ju'elle prétende rester malgré tous.

— Siie*, dit l'âme, je dois rester ici aussi bien qu'eux, car jamais je ne vous ai renié, je n'ai point refusé de vous reconnaître, je n'ai fait périr personne. J'ai partagé mon pain avec les pauvres, je les ai n'cbauflés à mon feu, je les ai soignés juî^qn'à la mort, je les ai portés à l'église, je ne les ai jamais laissés manquer de braies ou de chemises. Je me suis confessé, j'ai communiqué. On dit dans les sermons que Dieu pardonne à Ceux qui ont ainsi vécu. Je suis venu ici sans difficulté ; puis que j'y suis, pourquoi m'en irais-je? Vous avez dit que celui qui était entré céans ne devait jamais en sortir. Vous ne mentirez pas à cause de moi.

— Vilain, répondit Dieu, tu as si bien revendiqué ie [laradis que tu l'as gagné par ton plaidoyer. Restes-y.

— Le droit, dit le vilain, finit toujours par l'emporter*. Mieux vaut l'esprit que la force,

* Le mot stre, synonyme de seigneur, fut appliqué d'abord aux grands feudatiieres, et ce n'est qu'à dater du seizième siècle qu'il lut exclusivement appliqué aux rois. On en a formé le mol mes-sire, qu'on ajoutait comme qualification honorifique au nom de certains fonctionnaires.

* Le droit l'avnit, eu effet, emporté dans les communes et les boui goi» avaient conquis leur liberté, en plaidant contre leurs seigneurs, comme k vilain avait conquis le paradis en plaidant contre saint Pierre.

L'EMPEREUR FANOUEL

(xiii* siècle)

Le poème de GénésiSy composé par un prêtre du nom d'Iiermn, nous a fourni le sujet de l'analyse que nous reproduisons ci-dessous Ce poème roule^ comme on va le voir, sur une donnée charmante, mais il est rempli de détails oiseux et de longueurs qui en rendraient la traduction littéraire fatigante et pénible à lire. Nous avons donc pensé qu'en le réduisant sa plus simple expression, nous pourrions encore intéresser le lecteur et lui offrir, par lune des meilleures œuvres, le type des romans inspirés tout à la fois par la chevalerie et les légendespieuses. Quelques-unes de ces légendes, écrites d'abord en latin par les hagiographes, sont passées dans la langue vulgaire, et ont été mises en rimes par les trouvères. Les animaux y tiennent une

grande place et, de même que dans le Roman de Renart, ils symbolisent les vices, de même, dans les poèmes tirés des légendes pieuses, ils symbolisent la douceur, la charité, et font rougir les hommes de leurs instincts cruels. Le poème de Génésis nous offre, Tun des modèles les plus achevés de ce genre de littérature.

L'empereur Fanouel possédant dans ses jardins Varbre de tie, voulut un jour goûter les fruits de cet arbre. Il coupa l'un de ces fruits avec le couteau qu'il portait à sa ceinture, et il en essuya la lame sur sa cuisse. Au bout de quelques mois, il s'aperçut que cette cuisse était enceinte du couteau

L'EMPEREUR FANOUEL. 55

avec lequel il avait coupé le fruit, ef, dans le di'lai prescrit par les lois de hi nature, il donna le jour à une petite fille charmante. Peu ^ali-^fait d'être mère, Fanonel ordonna à un chevalier de porter rcnfant dans un bois et de le destraiichcr d'un coup d'épée. Au ujonient même oîl le chevaliTse disposait à exécuter cet ordre cruel, une colombe descendit du ciel et lui dit :

— Frère, retiens ton bras et respecte cette enfant, car elle donnera le jour à la vierge au sein de laquelle s'incarnera le Sauveur des hommes.

Émerveillé de ces paroles de la colombe, le chevalier remit son épée dans le fourreau, et, prenant l'enfant dans ses bras, il la déposa dans un nid de cygnes, ombragé de joncs et de roseaux. Un cerf qui errait dans les landes voisines prit l'innocente créature sous sa i)rotection*. Ce cerf portait sur ses ardillons des bouquets de fleurs, et aussitôt qu'il entendait l'enfant pleurer, il s'agenouillait près d'elle, baissait sa tête sur le nid, et la repaissait d'une fior, jusqu'à ce qu'elle se fût endormie. La jeune fille attei-

gnit ainsi l'âge de dix ans sans sortir de son nid de cygnes et ne se nourrissant que de fleurs. Un jour que l'empereur Fanouel était en chasse, le cerf miraculeux passa devant lui, et il le blessa d'un coup de flèche. Le pauvre animal se réfugia en pleurant auprès du nid, et comme les chasseurs s'avançaient pour le tuer, l'enfant se dressa debout au milieu des touffes de joncs et leur ordonna de respecter celui qui avait protégé et nourri son enfance.

— Qui donc êtes-vous, dit Fanouel étonné, vous qui habitez

* La donnée pociqueest ici la même que dans la k^gende de Geneviève de Biabant. Les cerfs, dans nos vieux romans, ont toujours un beau rôle, ce qui tirnl sms aucun doute aux traditions du symbolisme de la primitive Eglise. On croyait que le cerf avait la faculté de se rajeunir en mangeant dos serpents, et par suite de celte croyance ou en avait f.iit l'emblème du Christ, parce que le Christ avait régénéré le monde en écrasant l'antique serpent, le tentateur qui avait trompé notre premier père.

50 LES CO.NTtLiib l r.A>gAlS.

le nid des cygnes et vous nourrissez des fleurs qui |)oussent aux cornes du cerf?

— Je suis, répondit la jpunc fdle, celle que vous av(z porté»; dans votre cuisse. Le ^hevalifjr à qui vous aviez donné l'ordre de me tuer m*a déposée dans ce lieu, et, moins crurds que vous, les Ilotes de la solitude ont pris soin de ma faiblesse et de ma mi>ère.

Fanouel, attendri jusqu'aux larmes, emmena sa fille dans son palais; il la miuia à l'un des plus puissants chevaliers de son em-

pire, après l'avoir fait baptiser sous le nom d'Anne, nom sous lequel elle donna le jour à la vierge Marie.

(xiii* siècle)

Les extraits de la Chanson de Doland, ci-dessus publics, nous ont donné une idée du genre héraïque. L'analyse d'Adèle de Ponthieu nous a fait connaître le cycle des croisades ; celle de l'empereur Charlemaigne, le cycle religieux.

Nous allons maintenant placer sous les yeux de nos lecteurs un roman de la Table-Ronde, et nos lecteurs auront ainsi, par un spécimen de chaque genre, un tableau général de la littérature qui tient une si grande place dans notre histoire nationale.

Le cycle de la Table-Ronde se distingue des autres par la continuelle intervention du merveilleux. C'est là que sont nés les enchanteurs qui devaient donner tant de tracas à don Quichotte, les géants, les fées, les nains, les dragons et les magiciens. Le roman de Merlin, par Robert de Boron, le roman de la Chancelle, le Chevalier au lion, le Lancelin du Lac, et le Bel Inconnu, fils de messire Gauvain et de la Fée aux blanches mains peuvent être regardés comme les œuvres les plus remarquables de cette série. Le Bel Inconnu a été récemment découvert et très-savamment publié par M. Lippéau *; en voici l'analyse.

* Paris, Aubry, 1860. 1 vol. grand in-18°. Les chevaliers de la Table-Ronde ont été si bien pris au sérieux et regardés comme des personnages historiques, « au seizième siècle on a publié non-seulement leurs biographies, mais même leur blason.

18 . LES CONTEURS FRANÇAIS.

Le roi Artliir tenait à Cailioii une cour plcnière *, où s'rtaieit rerulus tous les clievalieis de Tjblc-Iioudc. L'un d'eux, qui portait d'azur au lion d'hermine, le pria de lui accorder la première faveur qu'il pourrait lui demander.

— Quel est ton lion? dit Arthur.

— Mon nom ! je n'en ai pas. Ma mcre ne m'a jamais appelé (|ue le Beau Fils.

— Eh bien, puisque tu n'as pas de nom, nous t'appellerons le Bel Inconnu.

Une jeune et jolie femme, mademoiselle Ilélie, entra en ce moment dans le palais de Carlion. Elle venait implorer le secours d'Arthur, en faveur de la dame dont elle était la suivante, la fille du roi Gringars *, qui était en grand péril. Elle s'approcha modestement du roi, et le pria de mettre à ses ordres un chevalier assez intrépide pour affronter des aventures telles que de mémoire d'homme on n'en avait ouï raconter. Le roi fit appeler les chevaliers de la Table-Ronde, mais pas un d'entre eux ne voulut mettre son bras au service de la fille du roi Gringars.

— Me voilà, dit alors le Bel Inconnu, et se tournant vers Arthur : Sire, si vous voulez bien le permettre, c'est moi qui tenterai l'aventure.

— Jeune homme, dit Arthur, vous êtes bien présomptueux d'oser ce que n'osent tant de braves chevaliers.

* On donnait le nom de cours plénières à d'?s assemblées solennelles de chevaliers et de seigneurs, que les rois convoquaient régulièrement à Noël ou à Pâques, ou bien encore à l'occasion de quelque victoire, de leur mariage ou de la naissance d'un fils. Les

cours plénières disparurent au quinzième siècle, au moment où la grande féodalité n'était plus qu'un souvenir.

* Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que le roi Gringars est un être de pure imagination. Les Chansons de geste mettent suules en scène quelques personnages historiques, mais elles ne manquent jamais de les défigurer.

— J'ai fait un long voyage pour venir à Garlion, et j'espère bien n'être pas venu pour rien.

— Kh bien, puisque vous le voulez, partez ! Mademoiselle flélie était toute dolente de voir que le plus

jeune, le plus frêle, et le plus inexpérimenté des chevaliers de la Table-Ronde s'était présenté seul pour secourir la fdle du roi Gringars, et, sans plus attendre, elle sortit du palais avec son nani Todogolains, en accablant de reproches Arthur et sa compagnie.

En la voyant partir, le Bel Inconnu s'arme de pied en cap, moule à cheval, et se met à sa poursuite avec son écuyer Robert: il presse le pas et ne tarde pas à la ri'joindre. « Je vais marcher avec vous, lui dit-il, et je saurai bien vous montrer qu'en fait de courage je ne le cède 5 personne. » Hélié ne fut qu'à moitié convaincue; cependant, faute de mieux, elle accepta ses services et ils cheminèrent ensemble.

Arrivés au gué périlleux, le félon cheTalierBliobliérís veut leur en interdire le passage*! Le Bel Inconnu croi-e la lance avec lui, le désarçonne, et l'envoie tenir prison auprès du roi Arthur, avec ordre de raconter sa défaite à ce grand prince.

— Vous voyez bien, mademoiselle, dit le nain à Ilélie, que vous aviez tort de mépriser ce chevalier. Que Dieu le maintienne en

aussi vaillante disposition !

— 11 se fera tuer, dit Ilélie, et ce sera grand dommage pour nous, car c'est vraiment un brave.

Trois chevaliers, amis de Bliobliéris, se présentent pour le venger. Le Bel Inconnu les désarçonne l'un après l'autre et

* On rencontre à tout instant dans les romans d'aventures des géants qui barrent le chemin aux voyageurs, les dévalisent ou enlèvent les femmes et les filles. Ne serait-ce point par hasard une allusion aux brigandages que certains seigneurs exerçaient sur les routes qui traversaient leurs fiefs ?

coillimie sa roule. Vers le soir il arrive dans une forêt pour

s'y reposer, et se couche sur l'herbe auprès de son écuyer, d'Ilélie et de son nain. Ils donnaient l'air paisiblement, et le rossinol chantait seul dans la nuit, lorsque tout à coup le Bel Inconnu fut réveillé par des cris de détresse ; il aperçut à la lueur d'un feu allumé sous les arbres une jeune fille qui se débattait contre deux géants hideux qui s'efforçaient de lui faire violence. Il prend ses armes et les tue. La demoiselle qu'il a sauvée de leurs mains le remercie en pleurant, et l'écuyer, qui était fort habile en fait de cuisine, leur sert un superbe dîner avec les provisions des géants.

Le repas terminé, le Bel Inconnu se remet en route avec son écuyer, mademoiselle Hélie et son nain. En traversant une forêt, ils aperçoivent un cerf, lancé par une meute ; un basset vaillant, qui avait mal à la patte, suivait de loin la meute en boitant. Ilélie descend de son palefroi et s'empare du chien. Son maître, l'Or-

gueilleux de la lande, vient le réclamer ; il provoque le Bel Inconnu et celui-ci l'envoie rejoindre Bliobliérès et ses trois amis.

Au moment où les voyageurs sortent de la forêt, une belle dame richement vêtue vient à leur rencontre.

— Voyez, dit-elle, le château situé sur cette colline; le chevalier qui l'habite nourrit un épervier perché sur une verge d'or. La demoiselle qui pourra s'emparer de l'épervier sera proclamée la plus belle des belles. Mais, pour le prendre, elle doit se faire accompagner par un chevalier qui provoquera le maître du château. Celui que j'aimais a tenté l'aventure, et il a trouvé la mort dans le combat.

— Je le vengerai, dit le Bel Inconnu, et le voilà parti pour accomplir ce nouvel exploit. Il se bat avec le maître du château, Giffiel, le fils d'O, et le force à s'avouer vaincu. La jeune dame qu'il venait de venger était Marguerie, la fille d'Agolaar, roi d'Ecosse, la cousine de mademoiselle Hélié ; iliafait

LE BEL INCONNU. CI

recoiniître pour la plus belle des belles, et la renvoie à son père, sous la garde d'un vaillant chevalier.

Le Bel Inconnu arriva ensuite au château de file d'Or. Le seigneur, Mauyer le Gris, y retenait prisonnière une lée aussi belle que savante qui connaissait les sept arts libéraux, la magie et l'astrologie. Mauyer le Gris devait l'épouser, si pendant neuf ans, il triomphait des preux qui tenteraient de l'enlever du château. Cent quarante-huit chevaliers s'étaient déjà présentés pour le combattre. Il les avait tués tous, et il avait suspendu leurs têtes couvertes de leurs casques aux créneaux de son manoir. Ces bi-

deux trophées n'étaient point faits pour rassurer ses adversaires ; mais le Bel Inconnu n'était pas bonnie à reculer. Il appelle Mauyer le Gris tn cbamp clos, le tue, et sa victoire lui donne, avec la suzeraineté du pays, le droit de devenir l'époux de la fée qu'il vient de délivrer. Il pv)uvait désormais vivre heureux et tranquille; car lu fée lui offrait sa main, et lui montrait combien le domaine qu'elle voulait lui donner en dot était ricbe, vaste et plan-tureux ; mais il voulait tenir la promesse qu'il avait faite à made-moiselle Ilélie et il se mit en route pour la cité GaslcCf oi'j la fille du roi Grmgars endurait les plus cruels tourments. Quelques géants et quelques chevaliers félons se présentèrent encore pour le combattre. Sa bonne épée en fit prompte justice, et il arriva enfin devant la ville mystérieuse qui était le but de sou voyage.

Lampars, vaillant cbevalier que le Bel Inconnu avait vaincu sur la route, s'était engagé à son service. Il connaissait les mys-tères de la cité Gastée, et s'empressa de l'instruire de ce qu'il de-vait faire en entrant dans ses murs.

— Vous irez seul, dit-il, et nous ne vous suivrons pas, car nous tomberions tous morts si nous avons l'audace de vous accompa-gner. Vous trouverez les murs de l'enceinte noircis par les siècles, les églises, les clochers, les maisons, les tours,

les f'pis des paliis ciiticreinenttJélruits. Vous n'y rencoiitriT.-? pas un être vivant, et quand vous serez arrivé, à tra\ers les ruines, au milieu de la ville, un vaste palais de ni.irbre se présen-tera devant vous; sa grande salle ei?t magnifique, ses mursont piTccs (le mille fenêtres, et à chaque icnnire est un jongleur, élé-gamment liahillé. Chaque jongleur li'it un instrum(nt; un cierge brûle devant lui, et ils font tous ensemble entendre une agréable mus^ique. Il vous salueront trèsopoliment ; vous leur répondrez :

Dieu vous maudisse ! el gardez vous bien surtout de l'oublier. Quand vpus serez entré »lans la grande salle, vous attendrez les aventures.

Le Bel Inconnu suivit de point en point ces instructions En le voyant arriver, les mille jongleurs, qui jouaient chacur d'un instrument différent, l'accueillent par un affreux cou cert; il passe outre en les maudis-anf. Alors tous les cierges s'éteignent, et le voilà seul à cheval, la lance en arrêt, dans la grande salle, au milieu des plus profondes ténèbres; mais plus le dangtT lui paraît grand, plus il sent ^irandir son courage. Tout à coup la chambre s'illumine, un chevalier se pré' sente pour le ^cdmbattre. — Il le tue. — Un second lui succède, monté sur un cheval qui porte une corne au front et jette du feu par les naseaux : — Il le tue, — et pour s'assurer qu'il est bien mort, il met pied à terre, appuie sa main sur la poitrine du vaincu, mais il ne louche qu'un horrible mélange de lambeaux de chair pourrie. Il fait le signe de la croix et remonte sur son cheval.

En ce moment, un bruit épouvantable se fait entenire. Les longleurs s'enfuient des fenêtres ; les murs tremblent, et le Bel Inconnu, qui commence aussi à trembler, se recommande à Dieu et à la fée de nie dOi\ envers laquelle il regrette de s'être conduit comme un truand.

En ce moment , une guivre , espèce de dragon monstrueux, dont les yeux brillaient coronie des cierges, sort d'une

armoire, marche lentement vers lui, et le salue. Il lui porte un coup d'épée ; la guivre le salue de nouveau, le fascine de son regard et s'élançant sur lui, elle l'embrasse amoureusement.

— Seigneur Dieu, que l'eraï-je, dit-il, ce baiser me tue, c'est le baiser du diable !

Mais tout à coup, il entend une voix qui lui parle d'en haut :

— Tu es, dit la voix, le fils de Gauvain et de la Fée aux blanches mains, toi seul pouvais mettre fin à l'aNenture de la cité Gastée. Tu ne t'appelleras plus désormais le Bel Inconnu, puisque tu sais quelle est ta famille, tu t'appelleras Giguein.

Brisé par tant de luttes et d'émotions, Gigueiu s'endort. En se réveillant, il voit près de lui la blonde Esmérée, la fille du roi Gringars, qu'il veuait d'arracher au cruel magicien qui l'avait changée en guivre. C'était elle qui avait envoyé mademoiselle Hélie à la cour d'Arthur pour lui demander un chevalier capable de rom}»re le charme dont elle était victime ; elle ollVe à Gigueiu la couronne du p-iys de Galles, dont elle est reine et le demande en même temps pour époux. Mais il est le vassal d'Arthur, il ne peut se marier sans son consentement, il faut donc qu'il se rende à la cour de ce prince avec la blonde Esmérée.

Au milieu de toutes ces aventures, le souvenir de la fée de Ile d'Or ne l'avait jamais quitté. Cependant, il n'osait la revoir; car il l'avait traîtreusement délaissée. Il ne voulait pas lion plus suivre Esmérée à la cour d'Arthur.

— Laissez-la partir seule, lui dit son écuyer ; ne craignez pas de retourner à l'Ile d'Or. La fée vous a vu partir avec regrets, elle vous reverra avec bonheur.

Giguein suit ce conseil. 11 arrive à Vile d'Or^ et dans ce merveilleux séjour, dans ces jardins magnifniues, remplis de

flojrs IfS plus biillaiites et des oiseaux les plus ni/'lodirux, il s'alKnidoiine avec la fée à tous les enciianlcraciits de l'amour.

Pendant ce temps, la belle E^niérée s'était rendue à la cour d'Arthur. Elle lui annonça, ainsi qu'à ses barons, que le chevalier (pii l'avait di'livrée du magicien n'avaif. Doint voulu la suivie, cl qu'elle ne savait ce qu'il était devenu.

— Aidez-moi, dit-elle, je vous en prie, à le retrouver.

Arthur se rendit à son désir, et, pour attirer Giguein à sa cour, il fit crier un tournoi, et envoya deux jongleurs cii porter la nouvelle au château de Vile d'Or. En apprenant que toute la noble chevalerie de la Tahle-Roiide allait jouter, Cigiein sentit naître dans son cœur les ardents de la gloire. Il demanda son cheval et ses armes et se dis[]osa 5 quitter la fée qui essayait en vain de le retenir. Celle-ci, blessée dans son orgueil de femme, ne voulut pas attendre, comme il arrive souvent, que son amant la délaissât, et pendant la dernière nuit qu'il p;issa au château de l'Ile d'Or, elle le transporta tout endormi, avec son cheval et son écuyer, au milieu d'une vaste forêt, voisine du palais d'Arthur. Giguein, à son réveil, fut très-élonné de se trouver là, mais en songeant que la fée pouvait seule l'avoir ainsi fait voyager à son insu, il prit son parti, em[]orta le prix du tournoi, et fut heureux d'épouser la blonde Esmcrce et de régner avec elle sur le pays de Galles.

Les fées jouent un grand rôle dans certains romans d'aventures; elles sont passées de ces romans dans les contes de Perrault, et les lecteurs qui les connaissent depuis leur première enfance se seront sans doute demandé plus d'une fois ce qu'était au juste une fée ihrs les récits du moyen âge. Nous serions, quant à

nous, fort embarrassé de le dire, attendu que le moyen âge lui-même ne savait pas quel caractère leur attribuer. Dans certains romans, elles jouent le rôle des divinités tutélaires du paganisme, dans d'autres

elles jouent un rôle qui se rapproche de celui du diable. Elles ont un pouvoir surnaturel, mais ce pouvoir n'est jamais défini. Elles ne sont pas sujettes aux lois de la mort, mais on ne sait pas de qui elles tiennent ce privilège. Les conteurs se contentent de les mettre en scène, sans s'inquiéter de dire ce qu'elles sont. Ils les représentent tantôt comme des fétions jeunes et belles, douces, tendres et complaisantes, tantôt comme de vieilles femmes, laides, difformes et méchantes. M. Alfred Maury leur a consacré un livre plein de curieuses recherches, et c'est dans ce livre qu'il faut chercher leur histoire.

LA HOUSSE COUPÉE EN DEUX

(xiii^e siècle)

Ce conte remonte aux dernières années du treizième siècle. Le texte en vers de huit syllabes est reproduit dans le tome IV des Fabliaux, édition de Méon et Barbazan. Il a pour auteur un trouvère qui nous donne ainsi son nom dans les trois derniers vers :

Icest exemple fist Dernier, Qui la matère enseigne à fere, Si en fist ce qu'il en sut fere.

La Housse coupée en deux découle d'une autre source d'inspiration où la plupart des autres fabliaux. C'est une morale dans le

genre de celles que les quizième et seizième siècles ont produites en si grand nombre.

Chacun devrait de son mieux enseigner à bien parler et à bien dire et mettre par écrit les histoires qui sont bonnes à raconter. Ceux qui peuvent le faire doivent y appliquer leurs soins, comme ont fait nos ancêtres. Miii on est devenu paresseux; le siècle est mauvais; les ménestrels * ne font rien,

* Les ménestrels étaient à la fois poètes et musiciens. Dans les premiers siècles de la monarchie, ils allaient par les villes, chantant des chansons que l'on désignait sous le nom à'urbanœ cantilenœ. Au moyen âge, ils

LA HOUSSE COUPEE EN DEUX

car il faudrait qu'ils se donnent de la peine pour arranger de beaux récits. En attendant, je vais vous conter une aventure, (Qui arriva il y a bientôt sept ans, à un riche bourgeois d'Abbeville.

Ce bourgeois avait sagement quitté sa ville, parce qu'il était en querelle avec de plus puissants que lui, et qu'il ne s'y trouvait pas en sûreté. Il était venu s'établir à Paris avec sa femme et son fils, et s'était fait recevoir bourgeois du roi*. 11 était courtois; sa femme était de joyeuse humeur; son lils ne manquait pas d'instruction; il se fit aimer de tous ses voisins, gagna beaucoup d'argent dans son commerce, et lit de belles économies; mais il permit sa femme, qui avait été trente ans sa compagne. Le lils était désolé de cette perte et ne cessait de pleurer.

— Ta mère est morte, dit un jour son père; prie Dieu qu'il lui fasse miséricorde. Essuie tes yeux : les larmes ne servent à rien, il faut que nous y puissions tous. Je suis très-âgé, et avant de partir de ce monde, je veux te marier, et te trouver une femme de bonne famille, et bien dotée.

Or, il y avait, à Paris, trois chevaliers de grande race, ayant blason, mais pauvres d'écus, parce qu'ils avaient mis tout en gage, terres, bois et vignes, pour suivre les tournois. L'aîné, qui était veuf, avait une fille, et cette fille habitait, en face du bourgeois d'Abbeville, une maison (qu'elle tenait du chef de sa mère, et qui n'était grevée d'aucune hypothèque, parce que ses tuteurs n'avaient point permis qu'elle

allaient de château en château, pour conter les exploits des seigneurs anciens. Au quinzième siècle, ils cessèrent de composer et de répéter des vers, et se bornèrent à jouer des instruments de musique tels que la viole et la gigue ; on les désigna dès lors sous le nom de ménestriers. * Les bourgeois du roi représentaient la partie la plus riche de la population roturière de la capitale; ils jouissaient de quelques-uns des privilèges de la noblesse et se trouvaient placés sous la protection de la couronne

(is I.i:S CONTKUUS FHAI^ÇAIS.

lût engagée. Elle rapporta pur an vingt livres parisis, et la droniscelle en louait facilement les loyers.

Le liongeois, l'ouvrier (qui c'était un bon parli, fit demander la dot (moiselle au chevalier, son père.

— En marchandises et en argent, j'ai, lui dit-il, quinze \ cents livres de lort»" / ^ j'en donnerai la moitié à mon fils.

— Gela ne me convient pas, dit le chevalier. Si vous étiez moine Liane ou moine noir, vous donneriez tout votre bien à votre couvent. Faites de même pour voire fils. Si vous y consentez, le mariage est conclu.

— Messire, dit le bourgeois, il sera fait à votre volonté. Je donnerai tout mon bien. La donation fut faite devant témoins, et le bourgeois fut aussi dévêtu de son avoir qu'une verge pelée de son écorce.

Deux ans se passent. Le bouigeois reste avec les jeunes mariés; un enfant vient an monde, et le bourgeois commence à s'apercevoir qu'il s'est donné un coup mortel, en se défaisant de son bien pour vivre à la merci des autres. L'enfant grandissait, et quand il eut douze ans, il réHécliit sur ce qu'il avait souvent entendu dire au sujet du mariige de son père, et se promit bien de s'en souvenir.

Le bourgeois était devenu infirme; il ne marcKiil plus qu'à l'aide d'un bâton ; et son fils, qui s'ennuyait de le voir vivre, s'occupait déjà de clercher la toiie qui devait servir à son ensevelissement. Sa femme, qui était orgueilleuse etfière, lui répétait sans cesse :

— Sire, par l'amour que vous me portez, donnez congé à votre père. Je perds Tappétit en le voyant ici.

— Je ferai ce que vous souhaitez dit le mari. Il va trouver son j)ère.

— Père, allez-vous-en; nous n'avons que faire de vous. Nous vous avons nourri pendant douze ans et plus, muin» tenant, allez oij vous voudrez.

— Eh ! mon fils, (juc dis-tu ? ne me chasse pas de chez toi ; je ne te demande ni place au feu, ni tapis, mais seulement un peu de paille pour me couclier sous ce hangar. Pour si peu (jue j'ai à vivre, ne me lais pas un pareil afiront.

— Il ne sert à rien de sermoucr. Partez, ma femme le veut. Le vieillird se lève et sort de l'hôtel en pleurant.

— Mou fils, dit-il, je le recommande à Dieu ; mais, puisque lu veux que je m'en aille, donne-moi au moins un morceau de ta ser|jillicrc, ça ne te coûtera guère ; je te le demande, parce que je n'ai rien pour me couvrir et que je souffre beaucoup du froid.

— Père, je n'ai point de serpillière, et ne puis vous eu donner.

— Mon fils, je tremble de Iroid... Donne-moi au moins une couverture de cheval.

Celui-ci, voyant qu'il ne peut se débarrasser de son père qu'en lui faisant ce présent, appelle son jeune fils.

— Que voulez-vous, père?

— Vas à l'écurie, et donne la couverture de mon cheval à ton grand- père ; il se fera un manteau ou un habit.

— Venez, grand père, dit l'enfant qui avait beaucoup de raison.

Le grand-père le suit. L'enfant choisit la meilleure couverture, la plus grande et la plus belle ; il la yWe en deux, tire son cou-teau, en fait tenir un bout au vieillard et la coupe par moitié.

— Qu'as-tu fait, mon enfant? ton père voulait que je l'eusse en-tière. Je vais me plaindre à lui.

— Allez où vous voudrez, vous n'en aurez pas davantage Le vieillard sort de l'écurie.

— Mon fils, dit-il, tout ce que tu commandes tourne "à rien; il faut punir ton enfant, qui ne te craint pas. U ne m'a donné que la moitié de la couverture.

LES CONTRAINS FIUWÇAIS.

— Doiinn-In-lii tout entière.

— Non ! dit l'Ynlant, il n'aura pas davantage. Il vous a donné tout son bien; je veux que vous me donniez le vôtre. Vous l'avez chassé, je vous chasserai de même, et vous n'emporterez de moi que ce qu'il emporte de vous. Vous le laissez nioui ir dans la misère ; si je vis, je vous y laisserai mourir aussi.

Le père pousse un profond soupir et se ravise. Il se tourne vers le vieillard :

— Revenez, revenez, mon père, je vous fais seigneur et maître de ma maison. J'en jure par saint Martin ! Je ne mangerai jamais un bon morceau que vous n'en ayez la meilleure part. Vous aurez une belle chambre, un bon feu, et des habits comme ceux que je porte.

Ceux qui ont des enfants à marier ne doivent pas oublier cette aventure. Celui qui donne tout et reste à la charge des autres se prépare de grands chagrins.

AMIS ET AMILES

(xiu^e siècle)

Le conte ou, si Ton aime mieux, la nouvelle que nous publions ci dessous en langage moderne paraît, non sans raison, reposer sur un fait historique. On peut croire, disent MM. Moland et d'Héricault, dans la remarquable introduction qu'ils ont placée en tête des Nouvelles françaises en prose du treizième siècle[^], que deux chefs de l'armée de Charlemagne, deux frères d'armes, liés par une amitié singulière, remarquables par une sorte de ressemblance, renommés par leur foi, leur sagesse et leur courage, ont été tués pendant la guerre de Lombardie au combat de Morterre. L'Église lombarde opprimée par Didier, et qui voyait l'armée du Christ dans l'armée de l'empereur Charles, reconnut deux martyrs dans les deux chefs illustres et pieux qui venaient de mourir pour sa cause. Elle rédigea leur martyrologe : la Vie des saints martyrs Amis et Amiles. Les conteurs s'emparèrent du martyrologe, comme Corneille s'est emparé de la vie de saint Polyeucte, et la légende d'Amis et d'Amiles, tantôt en prose, tantôt en vers, fit son tour d'Europe comme le Roman de Renart. On trouvera son histoire très-bien exposée dans l'Introduction de MM. Moland et d'Héricault, et nous nous bornons à la reproduire ici d'après le texte en prose que nous ont donné les deux savants éditeurs. Nous ferons remarquer seulement que le ré

* Paris, Jannet, 1856. 1 vol, in-18.

LIS CONTEURS FRANÇAIS.

car il qu'on va lire présente un grand caractère d'originalité, et qu'il s'agit, par sa destination[^] à l'usage de la science et de l'art, de l'œuvre d'un homme de lettres, de tous les contes et de tous les romans de la même époque.

Sous 11' rcune de rqiini, roi des Francs, un enfant naquit au
clifilcan ncii(|U.iin. Son père et sa mère, qui n'avaient point
d'autre héritier, promirent, à Dieu, à saint Pierre et à 'saint Paul,
de le porter à home pour le faire baptiser» r.

En ce temps-là, le comte d'Alverne, dont la femme était en-
ceinte, eut une vision. Il songea que le pape baptisait plusieurs
enfants dans son palais de Rome et les confirmait avec le saint-
chrême.

Quand il fut éveillé, il demanda à de sages personnes ce que
signifiait sa vision.

Un vieillard lui dit :

— - Piéjouis-toi, comte; car il te naîtra un fils de grand courage
et de grande sainteté; tu le feras porter à Rome et le pape le
baptisera.

Ces paroles rendirent le comte tout joyeux, et ses gens lui
dirent que le vieillard avait raison.

L'enfant vint au monde et fut élevé avec grand soin. Qu^md il
eut deux ans, son père se mit en route pour le mener à Rome.

11 rencontra dans la ville de Lucques un gentilhomme alle-
mand, qui se rendait auprès du pape pour le prier aussi de bapti-
ser son fils. Ils se saluèrent, s'informèrent du motif de leur
voyage, et voyant que ce motif était le même pour tous deux, ils
se prirent d'amitié. Leur# enfants s'aimèrent aussi, et d'une af-
fection si tendre, que l'un ne voulait pas manger sans l'autre et
qu'ils dormaient dans le même lit.

Les chevaliers, leurs pères, les présentèrent au pape et lui dirent :

— Très-saint père, vous que nous honorons comme le suo

AMIS ET AMILES. 73

cesseur de l'apôtre Pierre, nous vous supplions, nous, comte d'Alvern:, et nous, noble chevalier du château Dcriquain, de baptiser nos fils, et de recevoir de leurs mains une petite offrande.

Le pape leur répondit :

— Je tiens vos présents pour très-acceptables, mais je n'en ai pas besoin*.

Donnez-les aux pauvres, auxquels ils feront grand bien, et je baptiserai volontiers vos enfants, afin que le Père, le Fils et le Saint-Esprit les embrasent de leur amour.

Et aussitôt le pape les baptisa ; il donna le nom d'Amis au fils du comte, et le nom d'Amiles au fils du chevalier.

De puissants seigneurs de Uome les tinrent sur les fonts, 5 grande joie, et, la cérémonie terminée, le pape fit apporter deux coupes de bois, ornées d'or et de pierreries, les donna aux enfants, et dit:

— Recevez ce présent en souvenir du baptême que je vous ai donné en l'église Saint-Sauveur.

Les chevaliers prirent les coupes et firent de grands remerciements.

Dieu avait donné si grande sngesse à l'enfant du chevalier Bérignain, qu'on pouvait croire que c'était un autre Salomon.

Lors([u'il fut arrivé à l'âge de trente ans, son père fut pris d'une fièvre très-violente, et il l'admonesta en ces tjrmes :

— Cher fils, je vais mourir, et tu seras ton maître. Observe les commandements de Dieu, et garde la chevalerie de Jésus- Christ. Sois fidèle à ton suzerain ; défends les orphelins et les veuves, et reste ami avec le fils du comte d'Alverne, car le pape vous a baptisés le même jour, et vous a fait à tous deux le même présent. Vous êtes du même âge et vous vous res -

* Tous les papes ne pensaient pas comme celui-là, car dès le treizième gièclo, la cour de Home avait fait en France de si grandes levées de deniers, que saint Louis se plaignait que le royaume en était appauvri.

74 LES CONTEURS FUANÇAIS.

scombicz si bien en Ifjul, qu'on vous pnrndrait pour rieux Irères.

M finissait à peine de parler qu'il rendit l'AYne.

Son iils le fit ensevelir, et lui rendit tous les hoinieurs qu'on doit aux moris.

Ce fils, qui agissait si bien, n'en était pas moins détes é (ie\ mauvaises gens, qui lui portaient envie et l'insultaient de mille manières; mais lui ne les en aimait pas moins, ce qui ne les empêcha pas de le chasser de son château *.

Il se souvint alors des recommandations de son père, et dit aux gens de sa compagnie :

— Les méchants m'ont enlevé mon héritage, mais j'espère que le Seigneur me viendra en aide. Allons trouver- le comte A miles,

qui fut mon aini et mon compère. Je ne doute pas qu'il ne nous fasse participer à sa fortune. S'il en était autrement, nous nous rendrions auprès d'Hildegarde*, la femme vin roi Charles de France, qui a coutume de venir en aide aux déshérités.

Les gens de sa compagnie répondirent qu'ils étaient prêts à le suivre. Ils se rendirent avec lui à la cour du comte, mais ils ne le trouvèrent pas, parce qu'il était allé au château Bériquain, pour consoler Amis de la mort de son père.

Ils le cherchèrent vainement en France et en Allemagne, jusqu'au moment où ils reçurent l'hospitalité chez un seigneur auquel ils racontèrent leur aventure.

— Restez avec moi, dit ce bon seigneur; je donnerai ma

* Peut-être ces mauvaises gens qui chassent leur seigneur de son château sont-ils une réminiscence des bourgeois qui s'insurgeaient contre la noblesse. On peut le croire, puisque le roman d'Amis est contemporain du mouvement des communes.

* Hildegarde est la troisième des neuf femmes de Charlemagne. Elle succéda à la fille de Didier, roi des Lombards, et donna le jour à Charles, roi de France orientale, mort en 811, à Pépin, roi d'Italie, et à Louis le Débonnaire.

AMIS I.-T AMILKS 75

fille à votre maître, car j'en ai eu le temps de dire beaucoup de bien, et j'en ferai tous les vœux.

Cette offre leur plut, ils célébrèrent joyeusement les noces, et restèrent un an et demi dans le château du seigneur où les avait si bien reçus ; mais un jour, Amis dit à ses dix compagnons :

— Nous avons mal fait de renoncer à chercher Amiles.

Il laissa au château deux de ses serviteurs et s'en alla vers Paris.

Amiles de son côté avait depuis deux ans couru sans cesse à la recherche d'Amis. En approchant de Paris, il rencontra un pèlerin, et lui demanda s'il n'avait point vu le chevalier que ses vassaux avaient chassé de son domaine. Celui-ci répondit que non. Amiles alors lui donna sa cotte[^] en disant : « Prie Dieu et ses saints, qu'ils me fassent retrouver mon compagnon. »

Le pèlerin s'en alla à Paris, et ne trouva personne, mais le soir qu'il suivait son chemin, il rencontra Amis, et celui-ci lui demanda s'il pouvait lui donner des nouvelles d'Amiles, le fils du comte d'Alverne.

— Qui es-tu? dit le pèlerin tout étonné; pourquoi te moquer de moi? Je te reconnais bien, tu es Amiles. C'est toi qui, ce matin, m'as demandé si j'avais vu Amis ton compagnon, et qui m'as donné cette cotte. Pourquoi as-tu changé de vêtements, de chevaux et d'armes?

— Ne te fâche pas ; je ne suis pas celui que tu crois, mais je suis Amis (c'est le même Amiles).

Il lui donna de l'argent, et lui dit de prier Dieu de l'aider dans ses recherches.

* On distinguait deux espèces de cottes : la cotte de mailles, formée d'anneaux de fer, et la cotte d'écu qui se pliait par-dessus l'annure. Réservée d'abord aux hommes, ce vêtement fut plus tard de la toilette des femmes; de là certains dictons que nous croyons inutile de citer.

76 LES CONTEURS FRANÇAIS.

— Vas (le suite à Paris', dit le pèlerin, et je crois que lu trouveras celui ii\)\rh lequel lu roiirs.

Aniis p.irtil anssilôt on toute hâte.

f.e lendemain Amiles était aussi [arli de Paris, et avait fait halte avec sa suite dans un pré auhord deli S ine. Kn voyant une troupe armée s'avancer vers lui, il niarclia avec ses compagnons à sa rencontre et se mit en défense.

Amis dit à ses gens :

— Je vois des chevaliers français qui viennent à nous; attendons-les de pied ferme ; si nous j)Ouvons échapper à ce danger, nous irons à Paris* trouver le roi et nous serons bien reçus.

Les lances étaient levées, les épées nues ; mais Dieu, qui sait tout et qui tire les bons hors du dau;;jer, fit arrêter les deux troupes au moment oti elles allaient en venir aux mains.

— Qui êtes- vous? chevaliers, vous qui voulez tuer Amis, le proscrit !

Amiles reconnut la voix d'Amis.

— o toi, mon Amis ! dit-il, mon Amis bien cher, je suis Amiles, fils du comte d'Alverne, qui te cherche depuis deux ans.

Aussitôt ils descendirent de cheval , s'embi-assèrent et rendirent grâce à Dieu de ce qu'ils s'étaient retrouvés. Sur l'éjiée d'Amiles, dont la garde renfermait des reliques ', ils se jurèrent amitié éternelle, et s'en allèrent ensemble à la cour de Charles, roi de France. Charles les reçut avec grande joie, et fit d'Amis son

trésorier, et d'Amiles son serviteur. Lorsqu'ils eurent ainsi passé trois ans, Amis dit à Amiles :

* On remarquera que l'auteur donne Paris pour résidence à Charlemagne, quoique ce prince ne l'ait habité que rarement; mais on sent là toute l'importance que cette ville avait déjà prise sous les premiers Capétiens.

* Il en était de même de l'épée de Roland. Voy. ci-dessus pag. 4.

AMIS ET AMILES. 77

— Cher compa^{gnon}, je vais aller voir ma femme que j'ai quillée ; je reviendrai sous peu. Toi, reste à la cour, mais garde toi bien de toucher à la fille du roi, et défie-toi d'Arderay *, car il est félon.

— Sois tran^{quille}, dit Amiles, je ferai à ta volonté, mais sois de retour le plus tôt possible.

Sur ce, Amis s'en alla. Mais à [Deine était-il }>arti qu'Amiles s'c[)! it de la fille du roi, et la commt le plus souvent qu'il put *. Mais cette aventure n'a rien d'étrange, car Amiles, jeune et beau, pouvait bien ne pas être plus saint que David, ni plus sage que Salomon.

Arderay, le iélon, qui lui portait envie, vint le trouver et lui dit :

— Compagnon, tu ne sais pas qu'Amis a volé le trésor du roi; c'est pour cela qu'il a pris la fuite. Jure-moi amitié sur l'Evangile, et je ferai le même serment.

Le serment prêté, Amiles eut la faiblesse de révéler à Arderay le secret de ses amours.

Et quand Amiles présenta au roi l'eau pour se laver les mains, le traître Arderay dit à ce prince :

— Sire roi, ne prenez pas l'eau que vous présente ce félon

* Ce nom est «^crit par l'auteur de diverses manières : Arderay, Adeii, André. Nous faisons ceUe remarque pour constater que les noms propres au moyen âiie n'avaient point d'orlliographie fixe. Au dix-seplième siècle, il en ôlait encore de môme, car le nom de Pocquelin dans les actes du temps eï.t écrit de ciïif| manières dilférenles.

* Au jioint de vue de l'histoire, le conteur était autorisé à supposer cet amour, car on sait que les lilles de Charlemagne étaient loin d'être truelles. Elles étaient aus>i fort coquettes, et lis poCtes du temps parlent avec ailiiii'.tion des fourrures d'hermine que Berlhe }orlail dans le« grandes chasses d'automne, et de la garniture de peaux de taupes (pii ornait le manteau de Théodrade. Ce n'était point la faute de leur père, car il pensait comme Molière que le ménage devait être leur.doite entretien, et ce maître redouté de l'empire des Francs voulait qu'elles prissent, comme les ouvrières des gynécées, l'habitude de travailler la laine et. le lin, et de tenir la quenouille et le fuseau.

clH'valicr, rar il méritt; la mort. Il a cui.iili è voire fillft la fleur de sa viigiiiilé.

Kn entendant ces mots, Amiles tomba d'épouvante kur les carreaux de la salle, et ne put dire un mot. Mais le roi, qui était très-hou, le releva et lui dit :

— Ainilcs , ne cr.iins rien , je te défendrai contre ce blâme.

— Sire roi, dit Amiles, vous êtes un juge érjuitable ; vous ne vous détournez jamais de la voie droite, par amour ou par haine : c'est pourquoi je vous prie de me donner quelque répit, afin que je puisse me purger de la lausse accusation d'Arderay, par le combat^ t-n présence de toute votre cour, en forçaiitce traître, quand je l'aurai vaincu, à confesser qu'il a menti.

Le roi donna aux deux champions répit jusqu'à trois heures du soir, en leur disant de se présenter a cette heure devant lui, pour faire leur devoir. Ils furent exacts au rendez-vous. Ardcray amena pour témoin le comte Herbert*, mais Amiles ne trouva personne pour l'assister, excepté la reine Hilde» garde. Elle obtint du roi que le combat serait différé jus. qu'au retour d'Amis, à condition que si ce bon chevalier ne se présentait pas à un jour fixé, elle serait bannie du fit royal.

Or, il arriva justement qu'Amis revenait de son voyage. Amiles le rencontra au moment où il entraît dans le palais; il descendit de cheval, et se mit à ses genoux :

— o loi, ma seule espérance, j'ai mal gardé les comman-

* C'est-à-dire : pour prouver mon innocence,] 'appellerai Arderay en duel Le duel servait de preuve dans les contestations privées ; le vaincu était regardé comme ayant tous les torts. On trouvera sur les duels ou combats judiciaires un résumé fort complet dans l'excellent Dictionnaire historique de la France de M. L. Lalanne. Paris, 1872, grand in-!S».

* Il s'agit sans doute ici d'Herbert P^fils aîné de Pépin, premier comte de Vermandois.

déments. J'ai encouru le blâme à cause de la fille du roi, cl j'ai appelé en duel le traître Arderay Amis répondit en soupirant :

— Laissons ici nos compagnons, et entrons duns ce bois pour causer de cette affaire.

Et Amis commença à blâmer Amiles, et lui dit :

— Changeons d'habits et de chevaux; toi, va-t'en dans ma maison, et moi je combattrai le traître Arderay.

Et Amiles lui répondit :

— Comment irais-je en ta maison ? je ne connais ni ta femme ni tes serviteurs ; je ne les ai jamais vus en face.

El Amis lui dit :

— Ne t'inquiète pas, tu auras bientôt fait leur connaissance, mais siulout garde-toi bien de touciier à ma femme.

Les deux con:pagnons se séparèrent en pleurant. Amis s'en alla à la cour du roi en semblance d Amiles, et Amiles en la maison de son compagnon en semblance d'Amis.

La fenmie d'Amis, en le voyant arriver, courut au-devant de celui (pi'elle prenait pour son mari, et voulut l'embrasser, mais Amiles lui dit :

— Laisse-moi, j'ai plus grand sujet de pleurer que de faire des caresses, car depuis (jne je t'ai quittée, j'ai éprouvé bien des malheurs, et j'en éprouverai euore.

La nuit venue, ils se couchèrent ; Amiles mit son épée entre elle et lui :

— Garde-toi bien de me toucher, dit-il, car tu mourrais de cette épée. Et ainsi se passèrent les autres nuits. Amis revint en secret chez lui pour savoir si Amiles respectait sa femme, comme il l'avait promis.

Le jour fixé pour le combat était passé ; la reine attendait Amiles en grand émoi, et le traître Arderay disait tout haut qu'elle ne devait plus approcher du lit du roi. En ce moment.

80 LKS CO.NTLL'US FRANÇAIS.

Amis cillruit dans le palais, vers midi, velu des habits de son conipa/^Mion ; il dit au roi :

— Siif, (It'ltoimairc et loyal justicier*, y. suis prêt à f^ire Ija-laille contre h^ traître Ardijaiy, pour délendie moi, li leine et ses filles contre sescalofimies.

Le roi lui rû|ioii(lit avec Ijonté :

— Sois traupjille; car après la bataille je le donnerai f)our femme D«'lizard, ma fille.

Le ienduiniin matin, Arderay et Amis entrèrent en champ clos, tout armés, en présence du roi et de sa cour. La reine, en grande coiiipagnie de vierges, de veuves et d-i f» mmes, allait pendant ce temps d'église en église, priant pour le champion de sa fille, faisant des offrandes, donnant des luminaires.

Amis commença à penser en lui-même que s'il tuait Arderay, il SL-rait coupai le de ^a mort devant Dieu, et que s'il était vaincu ce serait pour lui une hojite éternelle :

— Comte, dit-il à Arderay, tu es vraiment fou de vouloir me tuer et de te mettre toi-même en péril de mort ! Si tu voulais convenir que rien n'est vrai dans les bruits que tu as fait courir, et renoncer à la bataille, tu pourrais avoir mon amitié et mes services.

Arderay, hors de lui, répondit:

— Je n'ai que faire de Ion amitié et de tes services; ce que j'ai dit e^t vrai, et je te couperai la tête.

Il jura qu'Amiles avait déshonoré la fille du roi ; celui-ci jura qu'il en avait menti. lisse Lmcèrentrun contre l'autre,

1 Le surnom de justicier était un des plus honorables que l'on pût donner aux rois de France. Nos anciens érudits renjarqualent même que tandis que tous les autres princes Je l'Europe (étaient représent-js sur leurs sceaux à cheval, l'Ypce nue à la main, le roi de France seul était assis sur son Irône tenant la main de justice. Clarlemagne jugeait luimême les débats qui survenaient entre les grands de son empire, et Amis était dans la vraie tradition quand il l'appelait loijal justicier.

AMIS ET AMILES. 81

et se ballirent depuis heure de tierce jusqu'à none. Arderay fut vaincu, et Amis lui coupa la Ic^{le}*.

Le roi était en même temps triste d'avoir perdu Arderay et joyeux de voir >a fille lavée de tout reproche. 11 la donna en mariage à Amis avec une grande somme d'oret d'argent, et une belle habitation sur les bords de la mer. Amis, heureux de son mariage et de sa dot, retourna au plus vite à son hôtel, oij il avait bis>é son compagnon Amiles,et quand celui-ci le vit arriver au milieu

d'une grande troupe de cavaliers, il pensa qu'il avait été vaincu et se mit à fuir; mais Amis lui manda de revenir en toute confiance, car il l'avait vengé d' Arderay, et avait épousé la fille du roi.

Amiless*en alla habiter dans la maison de sa femme.

Amis devint lépreux*, par la volonté de notre Seigneur; il ne pouvait se bouger, car Dieu éprouve ceux qu'il aime.

Sa fenmie, qui se nommait Obias, le détestait; elle avait essayé [d]lusieurs lois de l'étrangler. Amis, se voyant en danger, appela deux de ses sergents : Azonem et lloratus, et leur dit :

— Otez-moi des mains de cette mauvaise femme, et portesmoi au château Béricjuain.

Gomme ils apirochaient, les gens du cliâteau vinrent audevant d'eux, et leur demandèrent quel était le malade qu'ils portaient.

* Cet acte de barbarie peut étonner de la part d'un chnvalier aussi parfait qu'Amis; mais il était dans les mœurs du nioyen âge et l'on vil plus d'une fois des chevaliers qui avaient provoqué à des joutes guerrières des gens qu'ils ne connaissaient pas leur couper la tête quand ils les avaient vaincus.

- 11 est dilficile de dire au juste ce qu'était la lèpre. Tout ce que l'on sait, c'est que cette maladie se répandit en Europe à la suite des eroisades et qu'elle y causa de grands ravages. La condition des lépreux était des plus malheureuses; ils étaient mis hors du siècle. Voy. les ordonnances des 18 août lô21, lévrier 1371, 25 mai 1413, et Lahourt, Rccher' cfies sur les léi>roscrics, 1854, in-8\

Ils n'poiidiereiit que c'était Amis, le seigneur du lieu, qui était lépreux et jts prièrent de le lecevoir ciaritablement , mais ceux-ci s'éciièrent qu'il» ne voulaient point g.if.'ner la lèpre : ils f'nip-pèrcent les sergents, et jettèrent Amis en bas de sa voilure. '

Amis se mit à pleurer :

— Dieu tout-puissant, dit-il. Dieu déboimaire, donne-moi la mort, ou viens à mon secours.

Puis il (lit à ses sergents :

— Menez-moi à l'égli.se de Père de Rome, car Dieu, par sa grande miséricorde, soulagera ma misère.

L.ors(|u'ils arrivèrent à Rome, le pape Constantin, plein de charilé et de sainteté, et les chevaliers romains qui avaient tenu Amis sur les fonts baptismaux vinrent au-devant de lui, et lui donnèrent assistance, ainsi qu'à ses sergents. Trois aiiâ après, il y eut une si grande famine, que les pères chassaient leurs entants de leurs maisons. Azonem et Horalus dirent alors à Amis :

— Beau sire, vous savez que nous vous avons servi loyalement ; mais aujourd'hui nous ne pouvom- rester plus longtemps avec vous, car nous ne voulons pas mcurir de faim. C'est pourquoi nous vous prions de nous donner congé.

Amis leur dit en pleurant :

— Vous qui n'êtes point mes serviteurs, mais bien mes enfants, vous, mes seuls soutiens, ne m'abandonnez pas, mais portez-moi dans la maison du comte Amiles, mon compagnon.

Les sergents, qui voulaient donner une preuve de bon vouloir à leur maître, le portèrent là oii était Amiles, et en approchant de

sa demeure, ils firent jouer leurs crécelles, comme il est enjoint aux lépreux de le faire*.

* « Quand tu demanderas TaurDÔne, que tu sonne* ta tarlarrelle. > — (Statuts synodaux du diocèse de Troyes.)

AMIS ET A MILES

Amiles, eu entendant le bruit, dit à un de ses gens de porter au pauvre malade du pain, de la viande et du vin, plein la coupe que le pape lui avait donnée au moment de son baptême. Lorsque le serviteur eut fait la commission, il dit en revenant :

— En vérité, monseigneur, si je n'avais tenu votre coupe dans mes mains, j'aurais cru que c'était celle (que le lépreux) porte avec lui, tant elles se ressemblent par la forme et le travail.

Et Amiles lui dit :

— Va de suite et amène-moi ce lépreux.

Quand le lépreux fut devant son compagnon, celui-ci lui demanda (lui il était, et comment il possédait cette coupe.

— Je suis, dit-il, du château Bériquain, et je tiens la coupe du pape (qui m'a ba)ptisé.

En entendant ces mots, Amiles reconnut son compagnon Amis, qui s'était battu pour lui.

Il se jeta dans ses bras, l'embrassa et se mit à sangloter. Sa femme accourut tout échevelée, pleurant et menant grand deuil,

parce qu'Amis avait tuéArderay; ce qui ne les empêcha pas de le mettre en un tiès-beau lit.

— Demeurez avec nous, lui dirent-ils, seigneur chevalier. Jusqu'à ce que Dieu vous appelle à lui. Tout ce que nous avons est à votre disposition.

Amis resta dans la maison avec ses deux serviteurs, Azonem et Horatus.

Une nuit qu'Amis et Amiles étaient couchés dans la même chambre, sans aucune compagnie, Dieu envoya son ange Raphaël à Amis.

— Dors-tu? lui dit l'ange.

Amis, croyant que c'était Amiles qui l'appelait, répondit:

— Non, je ne dors pas, cher compagnon. Et l'ange lui dit :

8* LES CO.NTKIKS I IUNÇAIS.

— Tu us bien n'poiidu, tu es soldat de la mdice céleste, car tu as suivi r('x.m|.l(-' de Joh et do Tobin. Moi, je suis Fh- |iliaël, r.iiigo du Sei-fienr, (jui viens t'jiitporler le remède qui to guérira. Tu diras à Ainiles, ton compagnon, qu'il tue ses deux enfants : tu te laveras avec leur sang et lu seras ;uéri.

Amis lui dit :

— Il ne (oiiviciit pas que mou compagnon commette des meurtres pour me rendre la santé*.

Et l'aiigi; Ini dit :

— Il fait qu'il en soit ainsi.

A ces mots, il s'envola. Amiles, quoique endormi, avait tout entendu; il se réveilla et dit:

— Qui donc t'a parlé?

— Persoime, répondit Amis. J'ai prié Dieu comme de coutume.

Et Amiles dit :

— Ce n'est pas vrai ; j'ai bien entendu quelqu'un te parler.

Alors il se leva, s'approcha de la porte de la chambre, la trouva fermée, et dit :

— Mon frère et compagnon, mais qui donc est venu te parler pendant la nuit?

Amis commença à pleurer :

— C'est l'ange Raphaël, dit-il ; il m'a annoncé que Dieu t'ordonnait de tuer tes deux enfants, pour que je me guérisse en me lavant avec leur ^ang.

Amiles, profondément blessé de ces paroles, répondit :

— Eh quoi ! j'ai mis à tes ordres mes serviteurs et les jeunes servantes de ma maison, et tu inventes une fable pour me faire tuer mes deux enfants.

Amis pleura plus fort et dit :

— Ce n'est que pour obéir à l'ange, que je t'ai dit une si tçrrible chose ; je t'en prie, ne me jette pas hors de ton hôtel.

AMl> HT AMI IIS. 85

Et Amiles lui dit. qu'il litiîdrait sa piomessse jusqu'à la mort. Mais, ajouta-t-il, par la foi que nous nous sommes jurée, par notre auilié, par le baptême (jue nous avons reçu à Rome ensemble, dis-moi si c'est un ange ou un homme (jui t*a parlé.

— C'est un ange, rien n'est plus vrai.

Alors Aniiles commença à pleurer dans son cœur, et se dit en lui-même:

— Amis s'est présenté devant le roi Charles, pour mourir à ma place; pourquoi ne tuerais-je pas mes enfants pour lui? Il m'a gardé sa foi; pourquoi ne lui garderais-je pas la mienne? Abraham fut sauvé par la foi; les apôtres ont soumis les royaumes par la foi; et Dieu dit dans l'Évangile : « Vous devez faire aux autres ce qu'ils font pour vous. »

Amiles se rendit auprès de sa fenmie; il lui dit d'aller à l'église en'eiHlre la messe, et la comtesse s'en alla à l'église comme de coutume.

Le comte prit son épée et s'approcha du lit où dormaient ses enlauts. Il se pencha sur eux, versa d'abondantes larmes et s'écria :

— A-t-on jamais vu un père tuer volontiers ses enfants? Hélas ! hélas ! mes pauvres enfants, je ne serai plus un père, mais un cruel meurtrier.

Les enfants se réveillèrent en sentant ses larmes tomber sur eux. Ils le regardèrent en souriant, et comme ils avaient déjà près de trois ans, il leur dit :

— Votre sourire tournera en larmes, car votre sang innocent sera bientôt répandu.

Cela dit, il coupa leurs têtes, les replaça sur le lit, en les ajustant aux corps, les couvrit comme si les enfants dormaient, et lava son compagnon avec leur sang, en prononçant ces [laroles :

— Seigneur Dieu, Jésus-Christ, qui commandes aux hommes

(le garder ta loi sur la tern;, et qui as gu»Ti le lépreux [Dar un seul mot, (laine guérir aussi mon com|Kiguon, pour leifuel j'ai versé le sang de mes enlants '.

Amis fut guéri ; et ils rendirent grâce à Ijicuendisaiit :« Bt'rii soit Dieu, qui sauve eux (jui ont confiaiciei en lui ! »

Aiiiiles habilla i?on compagnon avec su plus belle robe; ils allèrent tous deux à l'église, et comme ils entraient les cloches se mirent à sonner d'elles-mêmes. Tout le peuple de la ville accourut pour savoir comment elles sonnaient ain>i miraculeusement, et (piand la femme du comte les vil tous deux ensemble, elle se demanda lequel était son mari.

Va le comte lui dit :

— Je suis Amdes, et voilà mon compagnon Amis qui est guéri.

La comtesse s'émerveilla et dit :

/ — Je le vois en bonne santé, mais je voudrais bien savoir comment cela a pu se l'aire.

— Bénissons Dieu, dit le comte, et ne vous inquiétez de rien.

L'heure de tierce était déjà passée, et le père et la mère ne s'étaient point rendus près des enfants. Mais le père soupirait

souvent, et la comtesse les demandait. Le comte lui dit :

— Laissez-les dormir.

Et il entra tout seul en leur chambre pour pleurer sur eux, mais il les trouva jouant sur leur lit. On voyait seulement sur leur cou, à l'endroit où l'épée l'avait tranché, comme un petit fil rouge.

Il les prit dans ses bras, les porta à leur mère et dit :

— Réjouis-toi, chère dame, car tes fils que j'avais tués par

' Le sang des enfants joue un grand rôle dans les maléûces du moyen âge. Les sorciers lui attribuaient des propriétés surnaturelles, et Ion accusait les juifs de s'en servir dans leurs cérémonies religieuses et de voler les enfants des chrétiens pour s'en procurer.

AMIS ET AMI LES

ordre de l'ange, sont vivants, et leur sang a guidé Amis. La comtesse répondit :

— Et toi, comte, pourquoi ne m'as-tu pas menée avec toi, pour recevoir le sang de mes enfants? J'en aurais lavé Amis.

Le comte lui dit :

— Laissons là ces propos, et dévouons-nous au service de Noire-Seigneur qui a fait aujourd'hui de si grands miracles dans notre maison.

Ils vécurent depuis en parfaite chasteté, et pendant dix jours, le pays fut en lèté.

Le jour même où Amis fut guéri, les diables tordirent le cou à sa femme ^ et emportèrent son âme. Quant à lui, il s'en alla vers le château Bérijuain ; il en fit le siège, et ipiand il l'ont pris, il pardonna à ceux qui l'avaient si mal traité. Il vérAit depuis en bonne intelligenc' avec eux, garda près de lui le fils aîné d'Amiles, et servit Dieu de tout son cœur.

Tandis (jue ceci se passait, le pape Adrien - envoya di s îê.c- >agers à Charles, roi de France, pour le prier de lui venir eu aide contre les Lom"bards, qui le tourmentaient fort, ainsi que l'Église. Chailes était alors dans la ville de Théodoziou'. Le messager du pape, qui se nommait Pierre, vint l'y trouver et lui exposa l'objet de son voyage. Charles écrivit aussitôt à Didier, pour le prier de rendre au saint-père les villes et toutes les choses (ju'il lui avait pri>es, en promettant de lui donner en échange quatorze mille sous d'or et d'argent. Mais Didier ne \oulut rien entendre, ni rien recevoir. Alors le roi Charles ordioiua à toutes manières de gens, évoques, abbés, ducs *,

* Pour expliquer celte conduite du diable, il faut se rappeler, que dame Obias, la femme n'Amis, avait voulu l'ébran-ler, comme il a été dit page 81.

* Ce pape dans le texte est appelé Désir.

' Thionvilli% en latin du dixième siècle lliedonis villa.

* A l'époque oùracliondu conteest supposée se passer, les ducs étaient des olficiers royaux préposés au gouveraeinent de? grandes circonscrip-

8 LES CONTEUaS IRVNÇAIS

princes et marquis de venir les rejoinfire en armes. Il en envoya quelques-uns 5 Cluses pour garder les passa;;cs, cl de ce nombre était Albin, évêque d'Angers, homme de grande sainteld.

Le roi Charles, avec plusitfurs guerriers, marcha \ (r.s Cluses p;ir le mont de Siuen>e*, et envoya Bernart, son oncle, avec d'autres guerriers par le mont de Jovis*. Didier s'étail avancé contre eux jus(|u'à Cluses, qu'il avait fait fortifier avec des chaînes et des pierres ^.

Eu appiocliant de Cluses, le roi Charles envoya de nouveaux messa^urs à Didier pour lui dire de rendre au saint-siège tout ce qu'il lui avait pris; mais celui-ci refusa, comme il l'avait déjà fait. Charles lui demanda en otage trois fils des juges de Lombaidie, en di>ant que s'il voulait les lui donner ju-qu'à ce qu'il eut rendu les villes, il partirait avec son armée sans faire noise ni m.dice, mais tout fut inutile.

Lorsque le Dieu toul-puissant eut vu l'entêtement de Di«Her,

tions lerritoriales.Leurs attributions étaient avant tout militaires, et quand les armées entraient en campagne ilsremplis-saient les fonctions de généraux. Quelques-uns d'entre eux, au moment des invasions normandes, furent spécialement charges de la défense du littoral ; c'est ainsi qu'Angiibert, gendre de Cliarlcmagne, fut préposé à la garde des côtes de la Manche avec le titre de : dux Franciœ marîlimœ scu ponticœ. A l'origine de la troisième race, le titre de duc prit une autre acception ; il fut j appliqué aux grands feudataires, et se trouva ainsi altatlié à la propriété teiriloriale. Plus tard, il devint un titre honorifique, à la collation de? rois. Les marquis étaient des officiers préposés à la

garde des frontières, on les nommait *marcJûones* parce que les f: entières s'appelaient *marcfue*, les marches. Le nom de *marquis* disparut avec les *Cirlovingiens* et ne roparnt que beaucoup plus tard, comme dignité nobiliaire.

* Le mont *Ccnis*.

* Le mont *Saint-B«Tnard*.

"^ MM. *MolanJ* et d'*IIéricault* font remarquer avec raison que, dans la dernière partie d'*Amis* et d'*Amiles* le récit lourne à la chronique pure et simple. Les deux guerriers ne sont plus que des accessoires; la guerre de *Charlemagne* contre *Didier* est le seul fait important. C'est pour cela que dans cette partie nous avons fait des coupures, car, en fait d'histoire, le conteur ne peut rien apprendre d'exact.

AMIS ET AMIL.ES

et que les Français no voulaiLMil [D]oiiiil s'en aller, il mit une si grande peur et un si grand tremblement au cœur des Lombards qu'ils prirent la fuite, en laissant là leurs tentes el leurs bagages. *Cliarles* et toute son armée se mirent à leur poursuite, et les Fiançais, les Allemands, les Anglais et toutes manières de gens entrèrent en Lombardie.

Amis et *A miles* étaient dans les rangs de l'armée de *Cliarles*, et sur toute la route, ils s'aj)pliquaienl à laie de boimes œuvres, jeûnant, priant, secourant les pauvres, aidant les veuves et les orphelins, apaisant souvent la colère du roi.

Quoique CliaUs eut une aimée tiès-nombreuse eu Lombardie, le roi Didier marcha contre lui avec une petite armée, car là où il avait un [Drêtre, Charles avait un évêjue; là où il avait un moine, Charles avait un abbé; là où il avait un chevalier, Charles avait un prince ; là où il avait un liomme de pied, CliaUs avait un duc ou un comte.

On se battit trois jous avec un grand acharnement, mais le troisième jour, les Lombards lurent mis en déroute, et se retirèrent au|)rès de Mortaire* en un lieu appelé la belle Sylve^ pour s'y refaire et soigner leurs chevaux*.

Le lendemain, le roi Charles vint les attaquer. Le choc fut rude. Un grand nombre de chevaliers lurent tu<'s, ainsi qu'Amis et Amiles, car Dieu qui les avait unis dans la vie par une si grande amitié ne voulut pas qu'ils fussent séparés dans la mort. La reine, saint Albin, évêque d'Angers, et plusieurs autres évêques et abbés conseillèrent à Charles de faire ensevelir les braves qui étaient tombés dans la bataille. Il trouva <|ue le conseil ét;iit bon, et fit bâtir à Verceil une église en riiioineur de saint Kusèbe, et la reine en fit bâtir une autre en l'honneur du saint-père.

* Aujourd'hui Morlara.

* ici nous su|>pituiuns divers détails'sans intérêt.

90 LES CONTEU'.S FILAKÇAIS.

Cliiirics (it faie deux cercueils en pierre * où furent placé» Amis et Ainiies. Arnih-s fut porté û l'église du Saint-I'ère ; Amis à i'cVIise de Saint-Eu<èbe. Kt le haideniaiu matin, le ccT(iiL-il d'Aiiiiiles fut trouvé dans celte é;5'lise à aîté du cercueil d'Amis. Aduurable amitié, qui ne put être brisé»; par la mort !

Le roi et la reine, frappés de ce miracle, firent odébrer des messes pour ceux qui avaient péri dans la bataille *. Saint Albin ordonna des diacres, des prêtres et des clercs dans l'église de Saint-Eusèbe, et leui- commanda de garder assidûment les corps des deux com|jagnons Amis et Amiies, qui souffrirent la mort sous Didier, roi de Lombardie, le douzième jour d'octobre.

Régnant Nolre-Seiîneur Jésus-Christ,

qui vit et règne sans fln

avec le Père et le

Saint-Esprit.

AMEN

* Les cercueils de pierre ont été en usage dans la Gaule jusqu'au dixième siècle» On en trouve très-souvent dans la France du Ncrd ; mais il est facile de voir que la plupart ont été violés, et que les profanateurs ny ont laissé que les os et quelques morceaux de fer sans valeur.

* Ici nous supprimons encore des détails étrangers aux deux personnages sur qui roule toute l'action.

COMME^T RENART FIT PRIMAILT, LE LOUP, PRÊTRE

(xiv* siècle)

Quelque sommaires que soient les détails que nous avons dormes dans notre introduction au sujet du roman de Renart, ils nous dispensent de revenir ici sur cette œuvre célèbre. Il nous

suffira de dire que nous avoïis choisi de préférence l'épisode de Prim;tut, d'.tbord ^^arce qu'en certaines parties le roman est d'une obscénité si grossière qu'il eut été impossible d'eu repro- duire ici la traduction, ensuite parce que Renaît, dans cet épi- sode, se montre peutêtre mieux que dans tous les autres sous son véritable jour, c'està-dire connue un être rusé, mé haut, hypo- crite, qui ne respecte rien et ne cherche qu'à faire des dupes et à jouer de mauvais tours.

Un prêtre passait dans la campagne; il perdit une boîte (l'ou- blies^; Renart, qui se trouvait aux environs, trouva la hoite,et s'enfuit à travers champs, sans faire noise ni bruit*. Miand il l'ut loin du chemin, il se dit :

* C'est-à-dire une boîte d'hosties.

• En son sain la mist justement,

On-iues n'en lisl no se ne bruit, Toz en travers les clian^ s'en fuit Tant qu'il fut bien loin de la voie.

I.ors tlist Renart : se Diex me voie, Si vorrai-je que ici a.

La boiste ovril, si y ireva iloull bien cent oublies et plus, il-î

02 LES CfJ.NTKULLS FRANÇAIS.

— Voyons ce qu'il y a dedans.

La boîte ouverte, il y trouva ufi cent d'onl^lfes et filus, et les mangea toutes, moins quatre qu'il emporta en sa bouche.

En courant à travers la campagne, il aper(;oit unt; petite élé- vation, et moiit« dessus pour voir de pins loin, frimant, le frère

crYsangrin le Loup,vient à passer ; il reconnaît lienait et le salue coui toisement.

— Sire Renart, portez-vous bien.

— Primant, que Dieu te béni>se ! D'où viens-tu si gail- .ard? où vas-tu d'un pas si pressé?

— Je vais chanter au iutrin d'un monastère qui est près d'ici. Je marche vite, car j'ai faim. Mais que portez-vous donc là, sire Renart?

— Par ma foi, ce sont de bons et beaux gâteaux de moines.

— Des gâteaux de moines ! Où donc les avcz-vois pris ?

— Je les ai pris là où ils étaient.

— Oh ! de grâce, donnez-m'en quelques-uns.

— Volontiers, dit Renai t ; et voilà Primant qui les mange sans en laisser un seul.

— Renart, dit-il, je n'ai dans l'estomac ni pain ni viande ; ces gâteaux sont e.veellents, mais ils sont bien légers, et si j'en avais encore, je m'en régalerai volontiers.

— Ne sois pas en peine, mon ami ; je puis t'offrir quelque chose de plus nourrissant, et si tu veux me suivre, nous irons dans un mona^tère où tu trouveras de bonnes provisions.

— Volontiers, dit Primaud ; et les voilà parlis pour se rendre au monastère. Mais en arrivant, ils trouvent les portes de l'église fermées. Renart, qui était un habile mineur, se mit à creuser une galerie sous le seuil, et quand il se fut ouvert un passage, il entra

dans l'église avec Primaut. Celui-ci se mit à fureter partout ; il trouva sur l'autel des oublies envc-

COMMENT RENART FIT PRIMAIT, LE LOI'I», l'RfîTRE 9>

loppées dans un beau linge blanc*, et n'en fit (juurie bouchée.

•

— Renart, dit-il, je vous remercie de ni'avolr conduit ici, mais je voudrais quehiue chose de plus substantiel. Je vois là une huch, et je crois que nous y trouverons de quoi nous régaler; ouvrons-la.

— Ouvrois-la, dit Renart.

Primant fait sauter la serrure; la huche était pleine de provisions, pains, poissons, viandes et vins, mis en réserve i)our le desservant.

— Renart, dit Primant, pour cetle fois nous en avons assez pour un bon repas. Apportez la nappe qui est sur l'au tel. N'oubliez pas le sel et mangeons.

Ils s'asseyent par terre, et les voilà qui mangent et boivent à leur aise. Mais la cervelle de Primant ue larde pas à bouillir. Renart s'en aperçoit et l'excite à boire encore, en faisant semblant de boire lui-même. Piimaut s'en donne à cœur-joie, et ses yeux luisent dans sa tête comme un charbon ardent.

— Renart, dit-il, Dieu en nous conduisant ici, nousa rendu un grand service. Nous n'aurions pas mieux dîné, si nous avions été pairs ou moines. J'en veux rendre grâce au ciel; je

* On a peine à comprendre comment les trouvères se permettaient de pareilles facéties à une époque où li foi exerçait encore

sur la société une autorité souveraine, mais nos bons aïeux ne s'en scandalisaient nullement, quoiqu'ils fussent profondément catholiques. Cette contradiction se retrouve à toutes les époques de notre histoire. Les bourficois qui, au seizième siècle, faisaient leurs délices des moqueries dirigées contre le clergé, étaient les premiers à demander que les réformés fussent inipitoyablouient poursuivis. H ne leur déplà.s.iit pas de voir aliaquer les moines, mais il leur plaisait encore davantage de voir brûler les hérétiques. Ils étaient à la fois aniicléricaux comme nos lilires penseurs, et intolérants comme des suppôts du saint offue. On ne s'expliquerait pas un pareil fait, si la sottise humaine n'était pas là pour rendre laison do tout.

^.'4 LLs coMtiJiis ^^..\^(;AI.s.

vais (lin; la mosse, et ji» vous jure que je m'en tirerai bien, car étant enfant, j'ai appris à clianler et à lire.

— Tu sais bien, dit Henait, (jue personne ne peut dne la messe s'il n'est prêtre, cb;jpelainoii tout au moins tonsnré.

— Sire Renart, répon*! Prunaul, vous avez beau diie, je ne m'en irai \mnt d'ici, que je n'aie chanté vêpres, vigdt; et messe ; il ne s'agit que de savoir qui me lonsurera.

— Si j; puis Ironver un rasoir, dit Renart, la chose sera bientôt laite. Je te mettrai i'élole au cou sans le congé de l'évêque*.

— C'est au mieux, dit Primant.

Les voilà tous deux cherchant dans tous les coins, Primriut chantant à tue-tête et se heurtant à tons les piliers.

Renart, plus avisé, va regarder derrière l'autel Saint-J icqnes; il y voit une armoire, il Touvre et en tire un rasoir bien affilé, des ciseaux et un bassin de cuivre.

— A la bonne heure ! dit Primant, rien ne m'empêchera plus de chanter la messe.

— JI;ilte-là, mon bel ami, dit Renart, avant de chauler la messe, il faut la sonner. Sonne-la donc.

Prim lut couit aux cloches, il saisit les cordes, et sonne à glas, à tremble et à carillon. Renart se tenait les côtes.

— Mon ami, tire les cordes; tire-les bien, tire-les toutes deux ensemble. Quelles belles cloches! quel beau son !

Celui qui aurait vu Primaut s'escrimer au jeu, n'aurait pu s'empêcher de rire, même s'il eût appris que ses parents venaient d'être mis dans la bière.

— Assez, dit Renart, tu n'en peux plus, repose-toi.

* On peut voir dans ce passage une allusion sitirique à la prétention qu'av, ienl les rois de France de conférer les dignit-s ecclésiastiques. Ces prétentions remontaient très-haut dans notre histoire, car il est question sous les Mérovingiens d individus qui sont tonsurés évêques par les rois.

COMMENT RENART FIT PIHMAUI', LE LOUP, PUÊTUE

— Comme vous voudrez, répoud Primaut, et le voilfi (lui lâche les cordes et s'apprête pour la messe. Il mot Vinihe l'imimsse, la ceinture, l'étole et le fanon; il endosse l;i chasuble, passe la main sur sa tonsure, moule à l'autel, ouvre le missel et se met à tourner les i'euillets.

Reiiart en ce moment, jugea qu'il était prudent de déguerpir ; il repassa parle trou (pi'il avait fait pour entrer, et rejetant la terre (ju'il en avait liée, il ferma le jiassage, laissant dans l'église Primant vêtu de ses habits ecclési>tiques, hurlant, brayant et chantint la messe.

Cependant le curé de l'église avait entendu les cloches et le tapage. Il saute en bas du lit, allnmesachandelle,ap|)elleson chapelain, sonclercGilain et sa femme,et les voilà partis, hardis comme limaces, portant l'un une fourche, l'aulie un levier, Taulre une haclie'. Ils arrivent à la porte de lé^'lise ; le curé regiude par une fente, et (juand il voit Primant ofliciant. à 1 ■\utel, la tête pelée et tonsurée, il croit voir le diable et se trouve pris d'une telle frayeur, qu'il tombe tout pâmé. Le chajielnin, sa femme, se mettent à crier, et le clerc court par la vill(! éveill'T les vilains :

— Debout, debout, aux armes ! les diables sont dans le monastère; i's ont tué notre curé.

Les vilains se lèvent, prennent leurs armes, et accourent au

* Ce tableau du curé marchant contre le diable rappelle le départ des héros du Lutrín, au moineñ où ils se rendent à l'égltsce

pour renverser le pupitre fatal. Le perru|uier prend une poignée de clous :

Sur son épaule il charge une lourde coignée, El di'rrière son dos, qui lreml)le sous le poids, Il attache une scie en forme de carquois; Il >(Orl au même instant, il se met à leur liHe; A -uivre ce grand chef l'un et l'autre s'appn'te. Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau. tiroQtin tient un maillet et Boirude un marteau.

Le Lutrin, chant II.

|)lus vile. Le cure', revenu de sa []ânioison, se relève et leur crie :

— Venez en hàlc, le diable est dans l'église. On ouvre les portes, les vilains entrent en foule. Priinaut veut s'esquiver, et Trouveie trou qu'il avait creusé sous la porte entièrement boiicl.é; il revient vers l'autel, court au nulieu des piliers, saute sur le curé, et reçoit de tels cou]s de fourches et de bâtons qu'il croit loucher à sa dernière heure. Cependant il ne perd pas s.t présence d'esprit; quand il voit qu'il n'y peut plus tenir, il avise une ft nôtre haute de dix pieds et demi, et par un vigoureux élan, il passe à travers. 11 était fort dolent d'avoir été battu et blessé, et s'en consolait cependant parce (pi'il avait emporté les habits sacerdotaux. Les vilains s'étaient mis à sa poursuite, mais la nuit était si obscure, qu'ils le perdirent bientôt de vue.

Primaut rentre en boitant dans la forêt, il profère des menaces contre le curé qui l'a fait si durement traiter, et promet de ne lui laisser ni brebis, ni agneaux.

— Je lui ferai, dit-il, tout le tort possible; j'ai déjà bien commencé, car j'emporte aube, surplus et chasuble, et demain s'il veut chanter la messe, il sera forcé de prendre la robe ou la chemise de sa prêtresse pour en faire une aube. Quant à Renart, qui s'est enfui quand il a vu les vilains, je vais le traduire pour trahison devant Nobê et je le ferai si bien punir, qu'on en parlera longtemps en France.

Il devisait ainsi avec lui-même tout en marchant, lorsqu'il aperçut Renart étendu sous un chêne et paraissant fort triste.

— Sire, dit Renart, je vous salue. Pourquoi marchez-vous si vite?

* Noble est le nom du lion, l'un des principaux personnages du roman. Il représente l'orgueil et la force brutale. C'est un baron féodal dans toute l'acception du mot. Aussi est-il continuellement mystifié par les animaux qui représentent la rotture.

COMMENT RENAUT FIT PILIMART, LE LOUP, PUEIN. 97

— Moi, (lit Priinaut, je ne vous salue pas; vous m'avez mis dans une belle passe, fils de ribaude, qui ne faites que tromper les gens; mais je saurai bien me venger.

Renart, se voyant tancé et menacé, fit semblant d'avoir peur :

— Sire, dit-il, nous sommes seuls ici. Vous pouvez me faire honte, mais je vous assure que c'est le prêtre, et non pas moi, qui a bouché le trou. Je l'ai prié de le laisser ouvert ; mais il n'a voulu rien (>nteindre ; il s'apprêtait même à me biter quand je me suis esquivé au plus vite. Je suis venu me reposer sous ce chêne, et je n'ai cessé de pleurer, jusqu'au moment où je vous ai vu venir vers moi.

— C'est vrai, dit Primaut, vous pleuriez encore quand je vous ai parlé; restons amis, et aidez-moi à faire domnia:e au curé. J'ai ses habits d'église ; refixons-nous cette nuit, et demain nous irons les vendre à la foire.

— Bien trouvé, répondit Renart

Ici se termine le chapitre : Comment Renart fit Primaut, le Loup prêtre. Le chapitre suivant est consacré au récit des aventures auxquelles donna lieu la vente des babils, et des mystifications nouvelles dont Primaut fut victime. (Voy. le Roman de Renart, publié par Mron, Paris, 1826, t. 1, p. 114 à 189.) Dans l'épisode ci-dessus nous trouvons un exemple frappant de l'irrévérence avec laquelle nos vieux poètes traitaient les choses saintes. D'autres épisodes les montrent attaquant avec une hardiesse singulière la noblesse et la royauté elle-même.

Le Roman de Renart est une source intarissable d'informations sur la société du moyen âge; et ce ne sont pas seulement les hommes des treizième et quatorzième siècles qui sont mis en scène, c'est aussi, en bien des passages, les hommes de tous les temps. L'observation y est en certaines pages aussi profonde que dans Molière ou la Fontaine ; mais par malheur l'inspiration ne se soutient jamais longtemps. D'épaisses ténèbres sillonnées de brillants éclairs, des fleurs semées de loin en loin dans des broussailles, un sentiment

^^ LES CONTEURS FRANÇAIS.

profond de la vie réelle à côté de ses inventions les plus invraisemblables. — Mes, tel est au fond le caractère du Roman de Renart; ce caractère est aussi celui de la littérature chevaleresque, où le grandiose se touche souvent à l'absurde, le héroïque au trivial, et

pour donner de cette littérature une idée just', on ne saurait mieux la comparer «ju'aux villes du moyen fige, où des catliédrrdes «plendides s'élevaient au mili(!u de rues infectes et boueuses et de misérables mesures.

Nous avons déjà dit que le lioman de Renart avait été très-populaire au moyen âge; nous ajouterons que la preuve de cette popularité se trouve sur rornem^ntation figurée des églises elles-mêmes, à Amiens, parmi les statues de la cathédrale, Renart pré(h.-, affublé de la coule monacale, un auditoire de poules qui l'écoulent le bec ouvert; celle qu'il porte dans son capuchon semble indiquer qu'il en a déjà séduit plusieurs jiar son éloquence; les artistes ne se contentent pas d'en faire un moine, ils l'élèvent aux plus hautes dignités, et ils en font même quelquefois un évêque ou un abbé mitre et crosse.

LE SENTIE K BATTU

(xiv* siècle)

Voici encore une pièce (jui contraste avec les poèmes chevaleresques, tout autant que la Mort de Roland avec le Moine sacristain ^ et onnme on va le voir, ce n'était pas dans les sphères idéales que ses auteurs, Baudouin et Jean de Condé, ont été puiser leurs inspirations.

Nous la traduisons d'après le texte des Fabliaux, édition de M. Méon.

C'est folie de critiquer les autres et de les attaquer par des paroles qui les blessent et les font rougir. On peut le prouver par

plusieurs exemples, car on dit, et la chose est vraie, que quand on paye bien on trouve à emprunter. Celui dont on se moque et que l'on injurie, injurie et se moque à son tour. Je vais à ce propos vous raconter une histoire.

Il devait y avoir un tournoi entre Péronne et Athies, et les chevaliers qui se proposaient d'y prendre part séjournaient dans le jaiys. Ils s'amusèrent un jour à de petits jeux, avec les demoiselles aimables et jolies, et firent une reine pour jouer au roi quine ment. Cete reine, belle, riche, adroite et parlant bien, fit plusieurs demandes et donna divers ordres. Elle s'adressa à un chevalier courtois et brillant causeur, qui

H)O LES CONTEUHS FRANÇAIS

l'eût aimée, et prise voloirilii rs pur femme, s'il avait en le don do lui pKiire. Mais il ne SL-mbluit point taillé pour faire ce qui plaît aux darnes, car il avait moins de barbe qu'elles n'en ont*.

— Sire, lui dit-elle, rendez compta de votre conduite et dilcs-moi si vous avez jamais eu des enfants.

— Madame, je ne m'en vante pas; je n'en ai jamais eu.

— Sire, je vous en crois, et d'autres demoiselles vous croiront comme moi, car on peut voir à la padle que l'épi n'est pas bon.

Elle ne lui parla point plus longtemps et s'en fut à un autre ; plusieurs de ceux qui l'entendiient notèrent les mots en souriant. Le chevalier, qui les entendit aussi, fut loin de s'en réjouir, mais il ne dit rien, et quand le jeu eut duré assez longtemps pour que la demoiselle eût fait ses demandes à toutes les peisonues du cercle, elle lui adressa, comme c'est l'usage, une nouvelle question. Il

n'avait pas oublié la plaisanterie qu'elle lui avait faite et il voulut s'en venger.

— Dame, répondez-moi sans détour. Avez-vous de la barbe oï vous savez?

— Par ma foi, dit la demoiselle, voici une belle question, et qui tombe juste. Non, je n'ai pas de barbe.

— Je vous en crois, dii le chevalier, car dans les sentiers, battus, il ne pousse point d'herbes.

Car D'ot pas la barbe cremue, l'oi de barbe ot, s'en eschiez Et taol qu'as femme en maint lies.

Sire, ce li disî la royne.

Diies-moi tant de vos covine, S'onques eustes nul enfant ?

Dame, dist-il, point ne m'en vant.

Car onques n'en oi nul, ge croi.

Sire, point ne vous en m'escroi Et si croi que ne suis pas seule.

Car il pert assez à l'esteule Que bons n'est mie li e[^]pis.

LE SENTIEU BATTU. 101

Toute la compagnie éclata de rire, et la demoiselle, qui jusqu'alors avait été gaie, devint triste et n'eut plus envie de plaisanter.

Vous tous qui avez enlendu ce coôte, vous pouvez juger que les railleries, lors même (ju'elles portent sur un fait vrai, ne valent rien et qu'il n'en peut sortir que du mal, car le chevalier n'eût rien dit si la demoiselle ne l'avait offensé la première.

ASSENETH

(xiv* SIÈCUC]

Le conte d'Asseneth ne ressemble en rien à tous ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici ; il est d'origine orientale, et la rédaction première en est attribuée à des juifs convertis des premiers siècles chrétiens, auxquels on doit un grand nombre de *lé^endes*, Vincent de Beauvais, l'auteur du *Miroir historial*. *Spéculum historiale*, l'a recueilli et mis en latin au treizième siècle, et dans le siècle suivant un religieux hospitalier de Saint-Jacques du Haut-Pas, à Paris, Jean de Vignay, l'a traduit en français à la demande de Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe de Valois. Nous l'avons à notre tour mis en langage moderne, d'après l'excellent texte qu'on nous a donné MM. Moland et d'Héricault dans les *Nouvelles françaises en prose* du quatorzième siècle ^

Le conte d'Asseneth^ qui rappelle à la fois la Bible et les Mille et une Nuits, suivant la juste remarque des érudits que nous venons de citer, a vivement excité l'attention des historiens littéraires par son caractère symbolique et la richesse de l'imagination qui brille dans les moindres détails. M. Saint-Marc Girardin en a fait l'objet d'une intéressante étude ^, et M. Gustave Brunet lui a consacré

* Paris, Jannet, 1858, in-18, pages 3 à 12.

• *Essais de littérature et de morale*. Paris, Charpentier, 1853, t. U, p. 110 à 121.

une notice qui est l'un des meilleurs morceaux de notre savant ouvrage intitulé : les fables apocryphes[^].

Le roi Pharaon, craignant la famine, envoya Joseph faire des approvisionnements de blé. Joseph se rendit dans la contrée d'Iléliopolis , où habitait Putiphar, prêtre et principal conseiller de ce prince. Sa fille Aseneth était la plus belle des vierges de la terre et ressemblait en toutes choses aux filles des Juifs. Mais elle était orgueilleuse, hautaine et méprisait les hommes; nul homme ne l'avait vue, parce qu'elle habitait une tour, haute et large, qui se trouvait dans la maison de son père. Au sommet de cette tour étaient dix chambres : la première était faite de marbres de diverses couleurs, et les parois étaient revêtues de pierres précieuses enchâssées dans des filets d'or. Le plafond était doré; et dans cette chambre, on voyait les dieux des Égyptiens, en or et en argent, auxquels Aseneth sacrifiait chaque jour.

Aseneth demeurait dans la seconde chambre, qui était ornée d'or, d'argent, de pierres précieuses et de tapis précieux. Tous les biens de la terre étaient réunis dans la troisième chambre ; et les sept autres chambres étaient habitées par sept vierges qui servaient Aseneth, et auxquelles jamais homme ni enfant mâle n'avait parlé.

Dans la chambre d'Aseneth étaient trois fenêtres ; une très-grande à l'orient, la seconde au midi, la troisième au nord. Dans cette chambre était un lit doré, couvert de drap de pourpre, tissu d'or et de jacinthes. Aseneth y dormait seule, et jamais homme ne s'était assis sur ce lit. La maison était environnée d'un enclos fermé de murs très-élevés, où s'ouvraient quatre portes de fer; et chaque porte était gardée

* Paris, Franck, 1849, p. 536.

• On retrouve ici, dans le nombre mystique sept, la tradition de U cabale et les souvenirs Je l'Apoorilypse.

101 LES CONTEUITS FUANÇAIS.

par dix-huit liommes jeunes et bien armés. A droite, coulait une (bataille d'eau vive qui se déversait dans unecilerne, laquelle entretenait la fraîcheur des arbres du l'enclos et leur faisait pio-Juirc Its i)liis heaux Iruils.

Assenetli était i^raude comme Sara, gracieuse comme l'iCbec-ca et belle comme Rachel,

COrEM JOSEPH RÉI'RIMANDA ASSENETH d'aDORER
LES IDOiJ

Joseph envoya un messenger à Putiphar pour lui annoncer qu'il voulait aller dans sa maison. Putiphar en eut grande joie, et dit à sa fille :

— Joseph, l'homme bien-aimé de Dieu, doit venir ici, je veux que tu sois sa lemme.

— Et moi, dit Asseneth toute dépitée, je ne veux pas être la femme de ce chétif. Je n'épouserai qu'un (ils de roi.

Elle finissait à peine de parler qu'un messenger vint lui dire :

— Voilà Joseph !

Asseneth s'enfuit au haut de sa tour.

Et Joseph vint sur le char de Pharaon. Ce char, tout doré, était traîné par quatre chevaux blancs comme neige, avec des freins et

des harnais dorés. Joseph portait une tunique éblouissante de blancheur et un manteau de pourpre tissu d'or. Il avait sur la tête une couronne d'or. Dans cette couronne étaient enchâssées douze pierres fines ornées d'étoiles d'or. Il tenait à la main le bâton royal et une branche d'olivier chargée de fruits.

Putiphar et sa femme vinrent au-devant de Joseph. Celui-ci entra dans l'enclos, dont on ferma les portes, et quand Asseneth le vit du haut de sa four, elle se repentit d'avoir parlé de lui comme elle l'avait fait et elle s'écria :

ASSKNETII. 105

— Voici le soleil qui est venu chez nous sur son cliar ' je ne savais pas (juc Joseph fût le fils de Dieu; (jui donc a pu mettre au monde un si bel homme, et c[uelle femme a porté dans ses entrailles cet astre de lumière?

Joseph entra dans la maison de Putiphar, et demanda quelle était la femme qu'il voyait à la fenêtre.

— Qu'elle s'en aille d'ici, dit-il, car il craignait (ju'elle ne s'éprenne (le lui, comme plusieurs autres femmes qui lui avaient envoyé des messages d'amour et des présents, qu'il avait refusés avec indignation. *

Et Putiphar lui dit :

— Sire, c'est ma fille, qui est vierge et n'a jamais vu d'autre homme que toi et moi. Si tu le veux, elle viendra te saluer.

Joseph se dit en lui-même :

— Si elle hait les hommes, elle ne sera point amoureuse de moi.

Et il dit à Putiphar :

— Si votre fille est vierge, je l'aimerai comme ma sœur. Sa mère l'alla chercher, et l'amena devant Jose[)]li,

— Salue ton frère, dit Putiphar, qui hait les femmes comme tu hais les hommes.

— Dieu te guide, répondit Assenetli, toi qui es béni du Dieu tout-puissant !

Et Jose[)]h lui dit :

— Que le Dieu qui donne la vie à toutes choses te bénisse loi-même.

Putiphar lui ordonna d'embrasser Joseph; elle le voulut bien, mais Joseph lui posa la main sur la poitrine, et dit : ^

— Il ne faut pas que l'homme qui adore le Dieu vivant, qui mange le pain de vie, et qui boit dans le calice incorruptible, embrasse une femme étrangère qui adore des idoles

sourdes ot muettes, qui s'.igeHOiilllii devant elles, (|ui mange à leur lubl(j le paiti maudit, qui boit au calice impur et se frotte d'une huile réprouvée.

DE LA PÉNHEENCE d'aSSENETII ET DE LA CORSOLATION DE l'âHGK , COMMENT IL VINT DU CIEL DANS LA CHAMBRE d'aRSENETH, ET LA CONFOhTA DOUCEMENT.

Quand Asseneth entendit ce quti disait Joseph, elle se désola et se mit à pleurer. Joseph eut pitié d'elle, il posa sa main sur sa tête et la bénit.

Assenelh fut heureuse de cette bénédiction ; elle se jeta sur son lit, malade de peur et de joie, renonça aux dieux qu'elle adorait, et fit pénitence. Joseph but et mangea, et quand il fut prêt à partir, Putiphar voulut le faire rester jusqu'au lendemain, mais il s'y refusa et s'en alla après avoir promis de revenir dans huit jours.

Et Asseneth s'habilla d'une cotte noire, comme elle l'avait fait à la mort de son frère, car c'était un vêtement de tristesse. Elle ferma la porte de sa chambre, pleura, jeta ses idoles par la fenêtre du nord, donna les viandes royales à ses chiens, couvrit sa tête de cendre, et versa pendant huit jours des larmes amères.

Le huitième jour, lorsque le coq chanta, lorsque les chiens aboyèrent au matin, elle regarda par la fenêtre, vers l'orient, et vit une étoile au-dessus de sa tête; le ciel s'ouvrit, une grande lumière apparut. Elle tomba par terre, et un homme descendit du ciel, qui se plaça près d'elle en l'appelant par son nom. Elle n'osait répondre, mais il l'appela une seconde fois :

— Asseneth ! Asseneth !

Et elle répondit :

ASSENEIH. 107

— Me voilà, sire! Qui êtes-vous?

Et l'homme lui dit :

— Je suis prince de la maison de Dieu et soldat de sa milice. Relève-loi, et je le parlerai.

Asseneth leva la tête et vit un homme qui ressemblait parfaitement à Joseph ; il portait l'épée, le bâton royal et la couronne,

son visa;,^e était comme la foudre, les yeux comme des rayons de soleil, et ses cheveux comme des flammes ; elli.' eiii peur et se laiss:i rlioir. L'ange la releva, la coul'orla et lui dit:

— Quitte ce vêtement noir, cette ceinture de deuil, secoue la cendre de ta tête, lave ton visage et tes mains avec de l'eau vive, revêts tes plus beaux h ibits, et je te parlerai.

Elle s'habilla en toute hâte, et revint près de l'ange, qui lui dit :

— Ole cet ornement de ta tête, car tu es vierge ; réjouistoi, car ton nom de vierge, Asseneth, est écrit au livre des vivants et n'en sera jamais effiicé. Aujourd'lmi tu n'es plus ce que tu étais hier. Tu es viviilée, tu mangeras le pain de bénédiction, tu boiras le breuvage incorinptible, lu seras l'ointe du Seigneur; je te donne pour épouse à Joseph, et ton nom ne sera plus Assenelh, mais un nom de grande puissance, car ta pénitence a prié pour toi le Très-Haut, dont elle est fille, et tu dois toujours être vierge riante et bénie.

Elle demanda à Tange quel était son nom, et l'ange lui dit :

— Mon nom a élé écrit du doigt de Dieu dans le livre éternel, et ce qui est écrit dans ce livre ne doit pas être dit aux filles des houuues.

108 IXS CONTEURS FRAÎÎÇAIS.

DE 14. TAU1.E ET DU MIEL QU'aRSENBTH PUÇA DETAM
l'aXGB. IT COMMENT l\NGE BÉMT A8SE!<ETH.

Assenetli tenait l'ange par son manteau, elle lui dit :

— Puisque tu veux bien me pardonner, assieds-loi sur ce lit, où jamais homme ne s'est assis, et je dresserai la table.

— Dépi'che-toi, dit l'ange.

Klle mit une nappe neuve et apporta un pain tout frais, qui exhiilait la plus douce odeur.

— Donne-moi un rayon de miel, dit l'ange.

Mais Âsseneth n'avait pas de miel, et elle en était trèscontrariée.

L'ange lui dit :

— Entre dans ton cellier, tu en trouveras sur la table. Elle alla dans son cellier, et elle y trouva du miel blanc comme neige, très-pur et de suave odeur. Alors elle dit à l'ange:

— Sire, je n'avais pas de miel, tu as parlé, et le miel s'est fait, et son parfum est doux comme le parfum de ton haleine. L'ange sourit et posa la main sur la tête d'Asseneth :

— Sois bénie, dit-il, parce que tu as renoncé aux idoles et ci'u au Dieu vivant. Ceux qui viennent à lui mangeront de ce miel, que les mouches du paradis cueillent sur les roses éternelles, et ils ne mourront jamais.

L'ange prit le rayon de miel, en cassa un morceau qu'il mangea, et en mit un autre dans la bouche d'Asseneth :

— iu as mangé aujourd'hui le pain de vie, tu es purifiée par le saint-chrême,tes chairs seront renouvelées, tes os seront guéris, tu ne vieilliras jamais, ta beauté ne se flétrira jamais, et tu seras comme la cité souveraine oij viendront se réfugier les enfants du Seigneur, roi tout-puissant de tous les siècles.

L'ange toucha le rayon de miel et le rendit tel qu'il était avant qu'il l'eût rompu. Ensuite il étendit la ma'n, toucha le

ASSENETH. IOD

miel en croix, et là où il po:>a son doigt, il fit jaillir du sang.

— Asseneth, regarde ce miel.

Assenelh regarda, et vit sortir du miel des mouthes blanches comme la neige, et quel(|ues-unes vermeilles comme des jacinthes ; elles voltigèrent autour d'Assenelh et pétrirent leur miel dans le creux de sa main.

— Mouches, dit l'ange, allez-vous-en dans votre demeure, et les moui lies s'envolèrent du côté du levant, vers lu paradis. L'ange toucha de nouveau le miel par tiosis fois; un grand feu s'alluma sous la table et consuma le mirl, sans brûler la table , et l'odeur que répandaient le miel et le feu était très-douce.

DE LA BENEIOGTIOM DES SEPT VIERGES ET DD MARIAGE D ASSENETH , SELON l'histoire.

Asseneth dit 5 l'ange :

— J'ai près de moi sept vierges qui ne m'ont point quittée depuis mou enfance, nous sommes nées la même nuit, je vais les appeler et lu l's béniras.

Elle les fil appeler, et l'ange les bénit en disant :

— Que Dieu, notre Seigneur tout-puissant, vous bénisse! Vous serez les sept colonnes de la cité du refuge. Il con_ manda ensuite à Asseneth d'enlever la table, et quand elle l'eul enlevée, l'ange disparut ; et quand elle se retourna, elle vit du côté de

l'orient un char attelé de quatre chevaux blancs qui montait vers le ciel. Elle pria Dieu de lui pardonner la familiarité avec laquelle elle avait osé parler à l'ange.

En ce moment, un messenger vint dire à Putiphar que Joseph, l'ami de Dieu, allait arriver. Assenelh s'empressa d'aller au-devant de lui, et s'arrêta devant les écuries de la

iiO LES CONTKURS FRANÇAIS.

maison. Lorsque Joseph entra, elle le salua, lui réf)éla les paroles de l'ange, et lav;« ses pieds. Le lendemain, Joseph pria Ph;iraon de lui donner Assenelh |X)iir femme. F'haraon posa sur leurs (êtes des couiormes d'or, les pl'is belles qu'il put trouver. Il leur ordonna de s'enibrasser, célébra de grandes noces et de grands festins, qui duièrent sept jours, dé. fendit à ses sujets de travailler pendant ce temps, et donna le nom de fils de Dieu à Joseph, et le nom de fille du roi toutpuissiint à Assenelh.

Avant que la famine fût arrivée, Assenelh eut deux fils ; elle appela le premier Manassès, c'est-à-dire Oubli, parce qu'il lui avait fait oublierses chagrins et la maison de son père, et le second fut appelé Éphraïm, c'est-à-dire Frudifiement , parce qu'il l'avait fait croîLre dans la terre de la pauvreté.

LE TRÈS-CLIEVALEUREUX COMTE D'ARTOIS

XV* tltCLE

Le récit qu'on va lire est emprunté à un roman du quinzième si?cle'. Tout en mettant en scène un personnage qui porte le nom d'un i;ran(l feudalaire, Tiiuteur ne s'e?t nullement inquieté de h vérité historique, et tous les faits consignés dans son livre sont de pures fictions. Nous donnons ici le dénouement de ce roman

d'imagination, en le faisant précéder d'une analyse qui en fait connaître les premières propriétés.

Le comte d'Artois avait épousé une femme jeune et jolie qu'il aimait tendrement ; mais elle ne pouvait lui donner d'héritier. Menacé de voir s'éteindre sa race et son nom, il résolut, pour se distraire et se consoler, de courir le monde en cherchant aventure, et fit serment de ne point rentrer dans son comté et de ne point revoir sa femme « jusqu'à ce que trois choses qui sont comme impossibles soient advenues, 1^{re} La première que sa femme fût enceinte de lui sans qu'il en sût rien; la seconde qu'il lui eût donné son meilleur cheval, sans savoir que c'était elle qu'il le donnait ; la troisième qu'il lui eût donné son plus beau diamant à la même condition.

Après avoir fait part à la comtesse de cette résolution étrange, il lui fit ses adieux, se mit en route, et marcha droit devant lui, adoucissant les fureurs, humiliant les orgueilleux, apaisant les dis-

* Ce roman a été publié par M. Barrales en un volume in-4*, qui a produit au trait les merveilles du manuscrit original.

112 LES COMTEURS FRANÇAIS.

cordes, et, plus heureux que le héros de la Blanche, menant à bonne fin une foule d'aventures plus extraordinaires les unes que les autres.

Pendant ce temps, la comtesse sa femme se mit à sa recherche, dans l'espoir de le relever de son serment en faisant advenir les trois choses impossibles. Après de longs voyages, elle le retrouva en Espagne, et se mit à son service, sous le nom de

rhili|)ol, en se déguisant si bien qu'il nV-ut garde de la recon-
naître. Elle ne tardn j)oirit à gagner ses bonnes grâces p:ir s»'S
prévenances et b*s soins dont elle l'entourait, lise sentait attiré-
versede par un charme dont il ne pouvait se renJre compte, et lui
confiait toutes ses [>ensées.

— Philipot, lui dit-il un jour, tu me vois triste et aballu. Sais-tu
pourquoi? C'e>t que la fille du roi de Caslille m'a navré d'amour.
Je ne sais que faire pour me mettre en grâce avec elle, et si lu
pouvais décider cette beauté si haut assise â me prendre à merci,
je fenjis pour toi plus que pour un frère, et quel que chose que tu
me deniandes, je ne te la refuserais pas.

La conjettesse sut habilement profiter de roccasion, et voici
comment elle fit iidveiiir les trois choses impossibles :

La bonne coiitresse d'Artois s'acointoit de la dame et saige
goiiverneresse de la fille du roy de Castille, tant fut la hantise
amoureuse des deux dômes que l'une ne pouvoit sans l'autie;et
de pluseiirs choses secrètes se devoisoienl souvent effois, aussi pri-
véenient que ce fussent deux bCiirs germaines.

— Je me descouvriray à vous, dit-elle, d'une chose qui tant me
touche de près que toute ma vie y gïst, laquelle je diroye hien en-
vys à bouche de prebstre, quant est eu cestuy pà\s; car j'ai espé-
rance que votre prudent conseil me sera tout jnyeulx confort.
Vray est, madame, que je suis femme comme vous estes; jù* toit
ce que pour dissimuler n:e soye mise en habillemens d'homme
comme vous veez à vos yeuk, si suis non pourtant fille au conte
de Bouloingne et femme

* Quoique.

espousée du conte d'Artois, qui là se devise à la fille du Roj*. Et adonr, pour aprouver sa pa?olle, se montra eu telle fuçon que la saige et léale djme vist que c'e^toit la plus belle et enlière femme qu'elle eust de sou vivant regardée; si l'ut joyeuse et esmerviillie oullre mesure de ceste nouvelle. Elle lui enquist plus avant, c'est-à-dire la cause du parlement de son mary le conte; comment elle s'estoit mise ainsi en tel daugier pour le quérir; ce à quoi la contesse respondit du commencement jusques eu fin.

— Si m'a Dieu tant aidié que je l'an ai trouvé, et qu'il m'a retenu pour sou serviteur, cnidant* que je fusse ung liomnie; et à vous tout dire sans ricu- celer, s'est tant lie en moy (ju'il m'a dit en secret qu'il est (ont amoureux de la fille du Roy,. ce dont je suis certaine et assurée, que s'il n'est en aulcune façon secouru bastivoment, il est en graut daugier de morir^ et ce ne puet-il eslre nullement à repos s'il n'est aydié par vostre couitoisie et boulé. A tout conclure, finabloment le bien et esjoy-semeiit de nous deux e^t en vojjs.

Sainclc Royne des cieulx! que ceste ancienne dame fust esba-bie de ce que la dame d'Artois luy raconta, et souverainement de sa constance et leaulté; elle iesj)ondit non pomla.it:

— Et comment cntendez-vcus dame, fait-elle, que je vous puis secourir et subvenir au confort de vous deux sans mon bonheur perdre? ce queje ne doye faire et ne f(i oye pour tout l'or de Venise, combien que^ vostre bien me voildroye jusques à tout employer. Mais quant est pour le resconfort et rescousse de vostre mary, je n'y voy tour de manière par quoy il ayt garison sans le

blasme et déshonneur de la fille du Uoy, à qui je vouldroye autant de bien qu'à ma fille mesmes.

* Qui cause là avec la fille du roi.

• Pensant.

' Quoique pour votre bien. La suppression des adverbes se rencontre assez souvoit dans le langage du moyen âge.

114 LES CONTEUIUS FI'.ANÇAIS.

— lia, h;i, deu! l'ait la rornlesse d'Artois, madame, vous n'estt'S paseiicoirc où je vmil venir, et ne vous desplaisc; car mon intention n'est mie (\\v: monseignenr .lit allégeice de sa maladie par ailtre que moy, et Dieu rt-n gaixl! Kt m'escoulez parler, et je vous diray honnoiable manière comment il se pourra faire; et pour ce que la besoigne me touche n'ay-je pensé, que si j<î avoye une verge d'or* que la fille du lioy porte en son doy pour eiv donner une pins belle et riche que véez cy, qui >vA'o'\\i esthange ligier à acorder, je la donneraye au conte mon mary, qui par ce penserait que ses besoiignes venissent à son plaisir ; et ainsi ne feroye nulle double que il n'eust foy et créance à mes parolles. Et lu y feroye entendre que du surplus il la trouveroit en vostre chambre, où je le conduiroye ; et tandis qu'il se desabilleroit, j'entreroye au iit où il me trouverait au lieu de vostre maistresse. Si seroye tant advisée en mon fait, tant en manières comme en langaiges, qu'il cuideroit esire parvenu à son joyeulx desir. Et pour ce que c'est la condition des liommes quant ils ont joys une fois de leurs amours que ils en veulent souvent parler, si luy diray-je estroictement que sans en iaire signes ne paroles, qu'il le die à son Philipot comme à celuyà qui je me veul seullement fier. Et je reviendray ycy comme devant ; si ne faictes double que je ne me

conduise en ceste chose trèsbien et si à point que tout prendra bonne fin ; et vous promeetz, se cestuy singulier plaisir me voulez faire, je seray vostre tenue tous les jours de ma vie; si vous en fais la requeste au nom d'icelluyDieu qui cognoist ma bonne et léalle pensée .

» C'est-à-dire une bague. Les bagues du moyen âge rappellent par leur forme massive les anneaux romains. Elles ont joué, comme signe symbolique, un très-grand rôle. C'était l'emblème de l'union, «c'est parce motif qu'on les plaçait au doigt des nouveaux mariés. On les portait, dans cette circonstance, au quatrième doigt, parce que l'on croyait qu'une veine de ce doigt correspondait directement au cœur.

LE TRÈS-CHEVALEUREUX COMTE D'ARTOIS

Philipot retourne vers le comte son mari, qui continue à ne pas reconnaître en lui sa femme et il lui annonce l'heureuse issue de ses négociations.

— Que vous semble de ceste verge, monseigneur ? l'avezvous point autrefois vue? A ces enseignes se reconnaît à vous cent mille fois celle qui pour votre amour se habandonne du tout à fin et ce qu'il vous plaira.

Le comte autant joyeux comme avoit esté desplaisant en sa vie*, répondit:

— Oy certes, mon ami Philipot, l'ay-je vehue pourter maintes journées à lu belle que Dieu gard.

Lors lui compta de mots en aullres jusques en fin la dame ce qu'il faire devoit, comme il est icy contenu dessus ; pour quoy le conte ne luy savoit assés faire feste ne dire du bien de l'ancienne dame de la pucelle, dont- il cuiduit ainsi estre parvenu à son intendon, ce de quoy il estoit bien loing. Si devez savoir se par avant avoit entendu à labourer, à faire coiiiplainctes piteuses, que tout au contraire faisoit-il ses remerciements à Amours et à Fortune.

En manières de louenges joyeuses passa son temps le conte d'Artois ; et d'aultrî part est à croire que si leïst la contesse, dont je me tairay à temps, laquelle, quand elle veyt 1 eïire approchier très désirée, vint à son seigneur et luy dist :

— Pensons de nous advancier, fait-elle ; car il est point de partir, et tous vo hommes sont jà reirais ^.

Le conte, qui ne scivoit s'il estoit ou non, tant fut alors joyeux, respondit:

— Certes, Philipot biaux sire, je suis prest piéça, et n*atendoy aultre chose; or nous mectons à bhemin, que Dieu nous doing* bonne adventure !

* Aussi joyeux qu'il avait élé autrefois désolé.

• Il est temps de partir tous, vos gens se sont déjà retirés. ' ^ous dooïie.

LES CONTEIUS FRANÇAIS.

Et ainsi s'en alèienl devers la chambre, qui fut bien préparée; et, pour abrégier l'istoire, le conle y entra ; si n'y avoit point grant clarté, ainsois ce ((ui eust fut caché vn la cbeminée, pour (juoy len ne veoit se pour non * enlour le bt. Alors printcongié lu contessede son mary, faindant de sjy relrjire à son logis; et le conte la commanda en la gaide Dieu, et ferma Tuys après elle. Si entra la dame en la garde-robe, comme il avoit estez conclub, et à cop* se desvestit de tous ses liabillemens, et entra par le petit huysset* qui re>pondoit en la ruelle de la chambre, oii le conte sedésbabilloit à grand baste, et se glissa tout coiument* au lit. Si ne s'en donna onajues garde* le conte, qui fut adonc à demy ravys pour le grant soûlas' qu'il aclendoit ; et devez croire qu'il eust tost fait son dépoillement, car d'aguilletescoupperettout ronjpre ne fut-il gaires tardif par le grand désir qui ad ce Tadmonestoit. Et pour conclure, il se coucha sans faire long bénédicité, et s'aproucha de la contesse en disant :

— Mille mercys, noble dame! mille mercys, et bien roe doy jugier eureulx et tout vostre serviteur, quant ceste gracieuse courtoisie m'avez faicte que de moy garir de ce dont nulle aultre que vous ne me pourroit guérir ne donner allégence ; et bien soyés venue, ma très désirée dame.

La dame, qui ne se volut pas estrangier' de son amoureux désir, respondit à basse voix :

— Certes, mon léal amy, se ung mal avez enduré pour moi, j'en ay souffert deux pour vostre amour.

Lors embrassa le conte, et sans plus avant touchier de cesfo

* On ne voyait rien.

* Sur-le-champ.

* La petite porte.

* Sans mot dire.

■ Le comte ne se méfiant de rieu.

* Plaisir.

' Se détourner.

LE TRÈS-CHEVALEUREUX COMTE D'ARTOIS. IH

besoigne, il ne lui fist chose que la dame ne receust etendurast paciemment ; et se la contesse l'ut joycu-e de la compagnie de son seigneur, il faut dire que si fut le conte, cuidaut avoir trouvé si précieuse dame comme fille de Roy. Et à la vérité, il la trouva tant entière, tendre et fresche, et cetera, qu'il ne fut jamais mieulx Ti son aise ni plus joyeux. Si ne dormirent oncques de l'œil toute la nuyt; ainsois menèrent le soûlas et pl:iisant (lesiluit d'amours ainsi que bon leur sembla, car pour ce estoient-ilz là assemblés. Si m'en souffise à tant le parler, pour garder les termes d'onncstelé, et vuell venir à dire (juc, après plusieurs devises amoureuses que les deux amans firent à leur privé, la contesse dit au conte, en telle manière de lan gaige :

— Je vous requiers d\me chose, mon Ical amy, fait-elle, asfin que mon honneur soit gardé, et est (elle que jamais ne parlés a moy, ne faictes quelque signe que ce soit, tant me puissiés tenir 5 secret, pour nos amours mieulx celer ; et quant vous vouldres moy avoir en vostre compagnie, si le me faictes scavoir par Pliliipot, vostre vailet de chambre, et non par aultre ; car plus me fie en luy pour le bien que je n'ay veu en créature qui vive en cest

monde; et aussi, pour tous dangiers, vous conseille de non jamais pourter la verge que je vous feys par luy présenter alors que premièrement se feist l'acointaice de nous deux; car tel ou telle, par adventure, le pourroit regarder qui m'en donnecroit blasme.

Le conte, tout esmerveillé du grant sens de la dame, luy créantea sa foy * que ainsi le feroit-il, et après infinis nombres de baisés gracieux et joyeuses devises, la contesse print le congé, et se paitit de celluy à qui il ne sembloit pas eiicoires une heure après mynujt, et ce fait, ne se leva le conte qu'il ne fust haulte heure. Et ainsi se passa ce jour, et autres

* Lui Jur.r.a Tassunnce.

lis LES CONTEUHS FRANÇAIS.

))lihiours, qu'il continua celte amoureuse vie avec la contessc, t;int scciètnicnt (juc luy ne créature de ce rnonde ne s'en [)rint oncijues ^';ude, faisant joye plus c oncques mais *; et ne scavoit comment il peust faire service à la dame qu'il créoit estre la fille au roy .de Castille; et tenoit son l'hilipot à ceste cause en telle chierté que sans luy ne |K)uvoit ne vivre ne durer.

Ung jour qu'ils se trouvèrent à part :

— Trojt m'esbaliis, iMiilipol mon amy, que piéça n'avez pensé moy demander aulcun riche don, en recompensacion de vostre biau service. Ne faites double de riens, car je n'ay chose nulle qui ne soit bien vostre; et assez ay de ce adverty; et me sembleroit par ce que ne daignissiés du myen aulcun bienfait lecevoir, ou que je ne fusse pas soiiftisaut ou puissant assés pour vous satisfaire.

De ceste paiole ne se courroça pas la dame, qui auyoit chanter
* ce à quoi elle vouloit de bonne volonté répondre, et dit:

— Par foy, sire, de vostre argent ni quelque aultre richesse ne fais-je force, quant à présent ; mais quant affection et désir avez que j'aye du vostre je ne scay quoy, de tant vous doy-je plus priser et amer, comme je y seray tenu, s'il vous plaist moy donner seullement, et pour toutes choses, le choisis de vos joyaulx, pour en jirendre ung, soit dyamant ou aultre bague f que je garderay soigneusement en mémoire de vous. Et véez là ce dont je fais la requeste ; ce que jamais n'eusse osé demander, ne fus t ce que tant de fois m'avez lorcié de faire.

— A cela ne fauldrés-vous mie, Philipot mon amy, respon- Jit le conte, lequel tout sur pied ala deffermer ung coffret,

* Étant plus joyeux qu'il ne l'avait jamais été dans sa vie.

* Qui entendait dire.

LE TRÈS-CHEVALEUREUX COMTE D'ARTOIS

et en tira plusieurs riches joyaulx, en disant : Tenez, Biauli sire ; or pensez du choisir, et en prenez autant qu'il vous plaira. La contesse veant le dyamant qui estoit rais en son traicté, le cognent légèrement, car moult d'autres fois l'avoit vehu. Si le prist, et dist que cestuy avoit-elle bien apené, si ne vouloit plus avant estre *.

Lls iniî< ni :1'; i'ini Mit, f^r» tmt plus croissoit Iç fruit de son ventre, et avoiL de iroio a i] i i.ic laoy» ; pour quov clic se appal-
lissoit par la tendreur de sa déliée nature, et perdit comme tout
appétit. Et bien se donna garde le conte de sa maladie ; non mie
qu'il se fust jamais doubté que ce l'iist raald'enlant, mais, ainsi
que les hommes ne sont pas toujours en honne disposition de
leurs corps ; si luy enquist de sa santé par telle voye :

— Trop faictes mate chièrè *, Philipot, fait-il; et bien scay et
voy que mie n'estes à vostre aise ; si me dictes privéement où ce
mal vous tient, et dont il puet vous estre venu, affin qu'on y re-
médie, ainsois huy que demain * ; car de vostre grande inliernjiré
que je vous voys avoir sent mon cuer grant méaise et d
splaisance.

Grant bien tirent 5 la contesse d'Artois les doulces paroles de
son seigneur oyr ainsi amiablemeiit dire; et, au vray entendre,
elles servoient bien à son jeu. Si lui respiidit comme celle qui
par grand sens et subtilité coiiduisoit sa poursuite, désirant la fin
d'icelle.

— Toujours ay trouvé en vous amours et humilité jusques à
oës*, monseigneur, fait-elle, et encores trouve si certaiune que
trop ne ra*en scaroie louer ; si ne doy riens tenir secret

* Et dit que ce diamant lui suffisait et qu'elle n'en voulait pas
choisir

un aulro.

- Vous vous nourrissez mal.

^ Plutôi aujourd'hui que demain,

* Jusqu'à présent.

120 LES COMEIN S F HANÇAIS.

conltre vous, qui de ma privelez daignés enquerir et voulos sca-
voir, pour moy iescoii(orter scuUemeiit, ce don*, mon Irèschier
seigneur, je vous remercie. Il est bien vray doncrjues (pie avant
mon département d'Amiens, que je voay et [ifomis payer ung pé-
lerinaige que je n'ay point faicl, pour ce que je me suis mis entre
vostre service et croy que pour cestuv délay Dieu s'est couroucié à
moy, comme je n'en fays nulle doubte, pour tant que je ne suis
plus sain et traictié comme cstre souloye, et que plus est ay grand
paour que pis ne m'en soit, se je laisse passer le terme que je y
avois mys ; pour quoy je Je (eroys volontiers à vostre congié, si je
pourroye avoir cheval qui me puist iégièrement pouiter jusques
là, ce que non *, dont je suis triste et mérencolieux trop plus que
je ne vous dist.

— De cheval, fait le conte, biaux sire, et en esles-vous en dan-
gier? jà ne savez-vous que j*ay ung coursier qui n'a point de pa-
reil pour voyager et pourter ung homme doucement, tant seur
du pied que nul plus, dont j'ay été bien servis er maint estour?
pour quoy je le doys moult amer, comme si fais-je, certes; mais
pour vostre santé, que je désire sur toute riens*, veul que le che-
val soit à vous comme à celluy que j'ayme mieux que nul homme
de ce monde; si le recepvez et prenez en gré, car je le vous donne
en pur don, avec ie congié de faire vostre pèlerinage.

Biaux Dieu 1 que la contesse d'Artois fut adonc pei fecleL ment
esjoye, et^nou sans cause; et dès lors luy fut deslivrez le cheval,
sur quoy elle monta et le mena au logis, oïi son vieillard Olivier

estoit, qui recogneut à cop le bon Blanchard. Et se tost que la dame fut descendue, elle le fist establer et

* Ce que je n'ai pas,

* Par-dessus tout.

LE TRÈS-CIEVALEUREIIX COMTE D'ARTOIS

penser, dieu scet comment, et compta à son léal serviteur Olivier ce qu'elle avoit exploicilé, et que toules les choses estoient acomplies pour reparier son seigneur, et retroire en sa compagnie comme devant, disant qu'il vendist le mendre de leurs deux chevaux, et que dedans deux jours elle separtiroit de la ville pour cheminer devers Artois.

Les trois choses impossibles étaient accomplies. De retour dans la ville d'Arras, la comtesse fit savoir à son mari la ruse qu'elleavait employée pour le relever de son serment. Le comte se hâta de revenir en France. Les deux époux, bénis de Dieu et chéris de leurs vassaux, passèrent tranquillement le reste de leurs jours dans le pays d'Artois, et, comme Vhomme aux quarante éciUy ils eurent beaucoup d'enfants.

Ceux de nos lecteurs qui connaissent la charmante comédie de Mademoiselle de Belle-hle, d'Alexandre Dumas seront frappés de l'analogie qui existe entre la pièce moderne et le roman du quinzième siècle. Ya-t-il eu imitation ou rencontre fortuite? et Dumas, comme Molière, a-t-il pris son bien où il le trouvait ? Nous ne

saillions le dire, mais s'il y a eu simplement rencontre, il faut convenir que les jeux du hasard sont pour le moins aussi singuliers que les jeux de l'amour.

LES BÊTES OU SO[^]T EN LA TERRE DE PRESTRE JEAN

(X^T* siècle)

Les animaux jouent un très-grand rôle dans les poèmes et les contes du moyen âge. Parmi ceux que les légendes pieuses et les légendes romanesques mettent en scène, les uns appartiennent au monde réel, les autres au monde fantastique, mais ceux mêmes qui vivent sur cette terre subissent sous la plume des conteurs les plus étranges transformations. Nous avons pensé qu'il n'était point sans intérêt de donner à nos lecteurs une idée de la zoologie merveilleuse du moyen âge, et nous leur présentons ici l'analyse d'un livre qui résume, en partie, les traditions étiologiques du passé. Ce livre, intitulé : les Bêtes qui sont en la terre de Prestre Jean, a sa source dans une légende qui remonte au douzième siècle. D'après cette légende, il existait un pays merveilleux situé aux environs de Babylone la déserte, et gouverné par un prince, Prestre Jean, qui s'intitulait roi tout-puissant sur tous les rois chrétiens. Ce pays était le rendez-vous de tous les animaux gigantesques qui avaient peuplé le monde dans sa première jeunesse. La reproduction du texte original, rempli de redites et de longueurs, eût tenu beaucoup trop de place dans ce volume, et l'exact résumé que nous en donnons ici suffira, nous espérons, à satisfaire la curiosité.

Prêtre Jean, qui s'intitule roi tout-puissant sur tous les rois chrétiens, écrit à l'empereur de Rome et au roi de France,

LES BÊTES QUI SONT EN LA TEEHE DE PRESTRE JEAN

pour leur donner des nouvelles de son pays, en offrant de leur céder, moyennant un tribut, la souveraineté liérédilaire de ses États, et certes, dans la description qu'il en donne, il y avait de quoi tenter l'empereur et le roi, tout en les effrayant un peu. Les bêtes qui vivent sur la terre de Prêtre Jean atteignent des proportions gigantesques : les lièvres y sont gros comme des moulons, les mouches y sont grosses comme des vautours. D'immenses troupeaux de bœufs à sept cornes, des ours blancs, des lions rouges, verts et noirs, peuplent les plaines, les montapnes et les forêts. Des oiseaux, nommés yllerions, portent des ailes tranchantes comme des rasoirs ; ils vivent soixante ans, et, comme le phénix, ils ont la faculté de ressusciter ; mais au lieu de se brûler pour renaître, ils se jettent à l'eau, se noient, et reparaissent bientôt dans la force, et l'éclat de la jeunesse. Des vers, longs comme des boas, filent, pour Prêtre Jean et pour sa femme, une soie magnifique, au milieu d'un brasier que quarante mille personnes entretiennent jour et nuit au sommet d'une montagne. Un serpent ailé à neuf têtes, qui ne dort (ju'une seule fois dans l'anure, garde, à une journée de marche du piradis terrestre, l'aibre de vie qui produit le saint-chrême. Prêtre Jean, qui participe de la nature merveilleuse des sujets de son empire, est âgé de cinq cent sept ans, mais il ne ressent point les atteintes de l'âge, et il entreprend sans fatigues les expéditions les plus aventureuses. Chaque an-

née, quand saint Thomas est venu prêcher le carême dans son royaume, il fait un pèlerinage au tombeau du prophète Daniel, avec dix mille clercs, autant de chevaliers , et deux cents éléphants qui portent, non plus des tours, mais des châteaux, pour exorciser et combattre les dragons qui guettent la caravane au passage; enfin, quand il entre en campagne, il se fait accompagner par des anthropophages qui se nourrissent de chair humaine en rémission de leurs péchés. 11 lâche contre

LES CONTEURS MU.M^US

ses ennemis ces mangeurs terribles, qui les dévorent sans en laisser une bouchée, et, quand ils ont fini leur besogne, il se hâte de les licencier, de peur d'en être dévoré lui-même. Après avoir rassemblé tous ces prodiges, Prêtre Jean termine sa description en disant que dans son royaume le mensonge est puni de mort.

Le moyen âge comme l'antiquité, on le voit par la description de la Terre de Prestre Jean^ avait sa géographie fantastique. Dans l'antiquité, c'était l'Atlantide et les îles Fortunées. Dans le moyen âge, c'était la Terre des heureux, et Vile de Saint- Drendan. Cette île découverte, dit la légende, par le saint qui lui donna son nom, et qui s'y trouva porté par une baleine, était habitée par des moines* qui vivaient aussi longtemps que les patriarches et peuplée d'oiseaux qui chantaient des cantiques. On croyait si bien à son existence qu'au dix-huitième siècle des armateurs irlandais équipèrent un vaisseau pour aller à sa découverte .

ET LA DAME OLI BELLES-COUSINES

(ZV* SlàCLX)

De tous les romans et contes du moyen âge celui dont nous donnons ci-dessous l'exacte analyse est le plus remarquable. Nous n'en avons pas reproduit le texte, bien qu'il soit très-compréhensible, parce que l'on y trouve, comme dans toutes les compositions du même genre, des longueurs et des horsd'œuvre qui en font disparaître agréablement. Déjà, au dix-huitième siècle, le comte de Tressan avait compris tout ce qu'il y a de grâce, d'imagination, d'habileté dramatique et de divagations fatigantes dans cette œuvre profondément originale, qui se rattache par certains côtés aux traditions idéales de la chevalerie, et qui touche par d'autres aux fabliaux dans leur expression la plus vulgaire et la plus triviale. Il avait tenté de la rapprocher par une traduction libre, qui obtint, toute infidèle qu'elle fût, un véritable succès au moment de sa publication ; mais, par malheur pour le mérite de son œuvre, il étendit une sorte de badigeon moderne sur la vieille fresque féodale, et transporta dans l'œuvre du quinzième siècle la fausse sentimentalité de Marmon- tel, de Rousseau et de Florian. Il ne nous en a pas moins donné un travail très-intéressant, et pour épargner au public l'ennui de notre vieille langue et l'ennui des digressions, il s'agissait de comparer l'œuvre de Tressan avec l'œuvre du vieux conteur, de conserver toute la partie de cette œuvre qui répondait le mieux

126 LES CONTES FRANÇAIS

au dessein du traducteur, de faire disparaître ce que nous pourrions appeler les interpolations romantiques, et de donner un Petit Jehan de Saintré, réduit à sa plus simple expression, mais vrai, pareil comme les hommes du moyen âge et débarrassé des rubans, des inutiles et des mouches dont il avait été

malencontreusement afful)lc. C*«'st ce que nous avons voulu faire dans les j)ag<squi vont suivre; avons-nous réussi? (Je n'est pas à nous qu'il ;ipj>artient (ht le préjuger, et nous laissons au lecteur le soin de prononcer en dernier ressort.

Et maintenant, si nous nous demandons quel est l'âge du roman de Saintré, quel est son caractère, à quelles idées politiques il se rattache, nous croyons pouvoir répondre :

1° Ce roman ne date pas du quatorzième siècle, comme on en dit souvent, et quoique l'auteur en rapporte les aventures au règne du roi Jean, les personnages qu'il met en scène, tels que les duchesses d'Anjou, de Ffray et de Bourgogne appartiennent à la seconde moitié du règne de Charles VI ;

2° Les idées politiques qui s'y font jour, et les faits qui s'y trouvent mentionnés sont postérieurs au règne du roi Jean, ce qui serait facile à démontrer si, au lieu de chercher à offrir au public une simple lecture littéraire, nous voulions lui présenter une dissertation érudite.

5' Le Petit Jehan de Saintré est une œuvre profondément satirique, antiféodale et antimonacale. L'auteur y fait un grand éloge de la chevalerie, mais il ne craint pas de prendre dans les plus hauts rangs de la noblesse le type de la feujme sans cœur, qui se laisse entraîner au hasard par les ardeurs des sens, et dans le clergé le type du moine sans scrupule qui se livre effrontément à tous les désordres.

Il y aurait, pour l'histoire des idées, des mœurs et de l'archéologie elle-même, une longue étude à faire sur Jehan de Saintré; à chercher si l'auteur, dans la Dame des Belles- Cousines, n'a point voulu peindre quelque grande dame du quinzième siècle, et peu-

tête la reine Ysabeau; mais les recherches de pure érudition n'en tiennent point dans le cadre de ce volume, et nous nous sommes borné à une analyse pure et simple, •

Dans un voyage qu'il fit à Paris pour rendre hommage au roi, le seigneur de Pouilly, chevalier renommé de la Touraine, avait amené le petit Jean, fils unique de son voisin, le seigneur de Saintré, dans l'intention de le présenter à la cour*, et de le former aux prouesses des chevaliers. Le petit Jean était à peine dans sa treizième année, mais il était déjà très expert en faits d'armes et de chevaux ; le roi le distingua parmi tous ceux de son âge et l'attacha à son service.

Une jeune et très-belle femme, veuve d'un vieux seigneur, et qui n'était connue que sous le nom de la Dame des Belles-Cousines venait souvent, sur l'invitation du roi, s'asseoir* à sa table, dans la salle du banquet royal * où Saintré faisait l'office de page.

Un jour qu'il faisait très-chaud, les dames de la cour délacèrent leurs corsages, et Saintré, placé derrière la Dame des Belles-Cousines, fut saisi d'une telle émotion en voyant ce qu'il n'avait jamais vu jusque-là, qu'il laissa tomber le plat qu'il lui présentait, et s'enfuit au plus vite. Mais la Dame, qui se sentait attirée vers lui, le rappela avec de douces paroles. Le repas terminé, elle rentra dans sa chambre, congédia les chevaliers qui l'accompagnaient et fit venir Saintré :

— Depuis longtemps, dit-elle, je veux vous adresser quelques questions : d'où vient ce beau zèle qui vous distingue entre tous les jeunes gens de la cour? •

— Il vient, madame, du désir que j'ai de bien servir le roi mon maître, dans sa maison, et de me rendre capable de le bien servir un jour à la guerre.

— N'est-ce point plutôt j'aurai plaisir à votre amie, et vous l'aiderai digne de ses bontés?

* C'était l'usage, dans les grandes familles féodales, d'envoyer les enfants auprès des seigneurs suzerains pour y faire leur éducation chevaleresque.

* Ainsi nommée; parce que les princes du Lang y étaient seuls admis de plein droit.

— Je n'ai point d'amie, répondit Saintré en rougissant.

— (Comment! il n'y a pas au monde une femme qui vous soit chère?

— Oli ! si vraiment; j'aime bien ma mère et ma sœur Jacqueline.

— Ce n'est pas d'elle que je veux parler, reprit la Déesse des Belles-Cousines, en prenant tout à coup un air sévère. Saintré, vous me donnez de vous une bien triste opinion. Je ne savez-vous pas que le premier sentiment nécessaire à tout noble poursuivant d'armes*, c'est de choisir une dame qu'il aime par amour, à laquelle il doit rapporter toutes ses pensées, toutes ses actions, car elle seule peut soutenir son courage? Et quel autre sentiment pensez-vous qui ait pu élever aux grandes actions Lancelot du Lac et Tristan de Léonois? L'un aimait et était aimé de la belle reine Genièvre, et l'autre adorait la blonde et charmante Yseult. Allez, allez, sortez de ma présence ; je n'espère plus rien de vous.

Saintré n  tait déjà plus en état d'obéir    cet ordre ; il levait des mains suppliantes vers la Dame, et se jetant    ses pieds il les baignait de ses larmes. Elle prit ce moment pour sourire    ses damoiselles et leur faire un si  aie qu'elles entendirent. Elles se levèrent toutes, et, se mettant    genoux autour de Saintré, elles conjur  rent la Dame des Belles-Cousines de le prendre en pitié.

— Chères amies, leur dit-elle, j'y consens ponr l'amour de vous, bien que j'espère peu de ce pauvre   cuyer, qui n'a point encore d'amie. Je lui donne jusqu'   demain au soir : qu'il se trouve dans la galerie lorsque je me retirerai de chez la reine.

Saintré s'en alla tristement, faisant de grandes révérences, mais les yeux en larmes, le cœur serré, et sans dif   mot. Le lendemain, au banquet royal, il se garda bien de se pré-

* Le poursuivant d'armes était un jeune homme noble qui faisait son apprentissage pour obtenir l'ordre de chevalerie.

senter pour servir la Dame des Belles-Cousines, et le soir il eut gnind soin de ne pas se trouver dans la galerie.

La Dame, qni l'avait cherché vainement des yeux pendant tout le jour, et (lui ne le vit pas sur sovj passage, dit    ses damoiselles en riant, lorsqu'elle fut rentrée dans sa chambre :

— Nous avons fait si grande peur au petit Saintré que nous ne le reverrons jamais.

Elle croyait rire, ma's elle r  va de Saintré toute la nuit. Le lendemain, elle le lit appeler et lui donna de nouveau l'ordre de se trouver le soir sur son passage dans la galeiie. Celte fois, il fallut obéir.

Saintré fut exact au rendez- vous. Interrogé de nouveau, devant les suivantes de la Dame aux Belles Cousines, au sujet de la lemnie qu'il aimait le mieux apiès sa mère et sa sœur Jacqueline, il répondit :

— MaLheline de Coucy,

— Mais, dit la Dame, Matheline n'a pas plus de dix ans comment voulez-vous que je croie qu'elle .vous ait navré d'amour? Saintré, qui pensait avoirbien parlé, resta confondu, et se mit à pleurer.

— Ayez j'itié de lui, dirent alors les damoiselles; il n'ose devant nous avouer le nom de celle qu'il aime, mais conduisez-le dans votre appartement; il craindra moins de s'expliquer.

— Vous avez raison, dit la Dame des Belles-Cousines, tout en ayant l'air de rire et de plaisantiîr. A ces mots, elle conduisit Saintré dans son appartement, et prenant sa main, qu'elle serra tendrement :

— Je vais, dit-elle, vous instruire de tous les devoirs d'un bon et loy;d chevalier : restez-y fulèle, et qu'ils soient la règle de toutes les actions de votre vie ; et le faisant asseoir auprès d'elle, elle lui expliqua le Pater, le Credo, le Confiteor qui sont la consolation de Tâme et la lumière de l'esprit, et dans

130 Mh i.u.M 1.11.5 H;A>t^Alx

un iioau (liscoiis (jiii dura liien deux heures S elle lui en-

S('i;^ia coniniuiit lui loyal clicvalier doit se défendre des se))t pécliés e:i|)it.iu\ qui soil les |ii6f,'es de Satan. Klle lui en montra

toile la laideur, et quand elle vint à parler du septième péché, qui est celui de luxure, elle lui dit :

— Pour celui là, il est bien laid, et (juiconque aime vraimeuf, doit le iiiiir de tout son pouvoir, mais s'il y tombe par trop vive contninle d'amour, les peines et les dangers que les loyaux amants ont à boufirir i?onl si grands, qu'il ne doit pas leur être compté pour péché mortel.

Elle se leva, dit à Suintré de marcher devant elle, et le conduisit dans un arrière-cabinet, voisin de sa chambre. Elle s'assit sur un petit lit et recommença ses questions d'un ton plus bas et plus doux, en faisant approcher Saintré debout plus près d'elle. Celui-ci rougit encoie, mais il ne pleurait plus ; et levant ses beaux yeux sur ceux de la Dame, qui brillaient du feu le plus doux, il s'enhaïdit à lui répon dre :

— Hélas ! quand même j'oserais former les premiers vœux de ma vie, seraient-ils écoutés? quelle est cell' qui daignerait prendre à merci un pauvre jouvenceau tel que moi?

— Pourquoi vous défier de vous-même à ce point? i éprit la Dame. N'êtes vous pas de très-noble race, bien fait, et distingué parmi tous vos compagnons?

— Vous êtes bien bonne, mais je me rends justice, et je

* Dans ce discours qui n'occupe pas moins de cinju me in-gesde texte la Dame épuise toute l'érudition de son temps. Elle cite la Bilile, les philosophes anciens, les poètes, Boëce et Virgile. En la faisant si savante, l'auteur du roman reste dans la vérité historique, car, quoi qu'on en ait dit, l'éducation des femmes de la haute noblesse était au. moyen âge aus^i soignée que le per-

mettait la civilisation de l'époque. Voir M. Léopold Delisle, Journal général de l'instruction publique. 9 janvier 1853 ; et M. de la Borderie, Mélanges d'histoire et d'archéologie bretonne t. I, p. 60.

LE PKTIT JKIIAN DE SAINTKË. 131

sens que rhonncur de servir une dame, et d'en être avoué, ne peut être euore mon heureux p;irlage.

— En vérité, Saintré, vous avez Iroj) mauvaise opiio!! de vous. N'avez vous p;is des \eux pour la voir, un ea^ur pour l'aimer, une bouche pour le lui dire, du couraue et des bras pour la servir? Vcus voulez donc n'être jamais bon à rien, et manquer de ce sentiment qui fut toujours Tâme des chev;diers les pbis renommés? Si par hasard vous étiez agréahle aux yeux (le ipit'l({ue femme, il faudrait donc qu'elle Vtius le déclarât tle-même, et qu'elle s'humiliât jusqu'à vous prévenir?

Saintré, commençant à se rassurer, lui répondit :

— Ah! madame, si cette dame vous ressemblait, (ju'elle aurait peu de peine à me faire tomber à ses genoux, et à s'assurer à jamais de ma foi !

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'eifrayé de ce qu'il avait osé dire, il baissa la tête et se mit à trenîbler. La Dame des Belles-Cousines commença à trembler elle-même; mais elle cachait son troublp, et, le prenant par la main :

— Écoulez-moi, Saintré, lui dit-elle, je sais que, quoique bien jeune encore, vous êtes rempli d'honneur : eh bien , si c'était moi (jui eût jeté les yeux sur vous pour m'attacher à jamais votre âme et vos volontés, et pour vous élever à la [)lus haute fortune, ose-

riez-vous me prêter le serment de m'être à jamais fidèle, de n'avoir d'autres volontés ([ue les miennei>, d'être d'une discrétion à toute épreuve, et de mourir plutôt que de chii-nger ?

— Ah! madame, s'écria-t-il, si je le jurerais! Ah!

oui, madame, je le jurerais ; et l'enfer ne me ferait pas manquer à mes serments.

— Eh bien, dit-elle, d'une voix aussi douce que tendre, jurez-le donc*; mettez votre main dans la mieime, et, de ce moment, regardez-moi comme votre amie.

* L'idée d'un rapprochement entre Tarluffe cherchualà scduire Elniire

132 LES COMKUnS FRANÇAIS

Saintr/i, (^morvcillc de la voir aussi savante que les (-lus savants entre les clercs et les docteurs, se mit à genoux devant elle, et répéta sou serment.

Elle lui doiuia douze écus pour qu'il se fît habiller [lar les couturiers du roi* « et quand il les eut pris, non sans avoir hésit', elle l'embrassa et lui dit:

— Mes damoiselles m'attendent depuis longtemps, je vais les rejoindre ; j'aurai l'air d'être foit en courroux, et vous aurez, vous, l'air tout houteux; mais croyez que je serai toujours votre fidèle amie.

Elle sortit en poussant violemment Sainlré par les épaules.

— Oli! pour le coup, dit-elle à ses damoiselles, je renonce à faire jamais rien de bon de ce cliétif écuyer. Je ne veux plus le

revoir.

Sainlré fit semblant de pleurer et courut au plus vile [X]rter les douze écus dans sa cbambre. Son cœur battait si fort, qu'il ne dormit pas de toute la nuit, et le lendemain dès le point du jour il alla chez les couturiers du roi, commanda des babits, qu'on lui rapporta le dimanche. Le capitaine du château lut tout étonné de le voir en si bel attirail.

— Petit Saintré, dit-il, je crois que vous avez compté avec vx)s receveurs !

— Vous vous trompez; c'est ma mère qui m'a envoyé

sous le masque de la piété, et la Dame des Belles-Cousines cherchant à séduire Saintré au nom des sentiments chevaleresi^ues, se présente involonlairement à l'esprit quand on lit le dialogue ci-dessus. D'un côté comme de l'autre, c'est la même hypocrisie cauteleuse, et l'on peut dire sans njanquier de respect au génie de Molière, que l'art avec lequel le vieux conteur a gradué les situations n'eût pas été désavoué par l'auteur de Tartuffe.

* Il faut avouer que l'idéal chevaleresque reçoit ici une rude atteinte, et que l'amour p.iyé ne répond guère aux prescriptions platoniques du rituel des poursuivants d'armes; mais nous en avons déjà vu un exemple dans le chevalier Graéient.

LE l»ETIT JLIIAN DE SVINTI'.É. 153

douze écus d'or, et l'iciilôt elle m'en enverra d'autres pour faire liouneui à mon service.

— Voilà qui est au mieux, fit le capitaine, j'en rendrai compte au roi, et je vous recommanderai près de lui.

Saintre parut le jour même à la cour avec ses nouveaux habits ; toutes les femmes le trouvèrent plus intéressant encore que d'habitude.

On fut curieux de savoir quelle livrée il portait à ses aiguillettes, mais il n'eut garde de répondre. La reine même lut du nombre de celles qui se tourmentèrent vainement à ce sujet ; et cette pucelle, instruite des scènes qui s'étaient déjà passées entre la Dame des Belles-Cousines et lui, la pria de les renouveler pour pousser à bout la discrétion du jeune page.

La Dame des Belles-Cousines ne demandait pas mieux. Saisissant ce prétexte, elle l'appela et lui dit :

— J'ai ce soir à vous parler de la part de la reine ; je vous ordonne de vous trouver dans la galerie et de m'y attendre.

Saintre eut l'air de recevoir cet ordre avec peine, car il savait déjà dissimuler, mais le soir il ne manqua pas au rendez-vous, se joignit aux écuyers., et donna le temps aux damoiselles de le retenir, lorsqu'il parut vouloir se retirer avec eux.

La Dame des Belles-Cousines, en passant le soir devant lui eut à peine le temps de regarder son nouveau costume lui fit, d'un ton impérieux devant ses damoiselles, des questions auxquelles il ne répondit rien.

— Jeune lionne, dit-elle, je vois bien que ma suite vous intéresse. Vous m'en direz peut-être davantage quand nous serons seuls. Venez donc avec moi sans tarder. Saintre la suivit, en feignant d'être vivement contrarié, mais lorsqu'ils furent arrivés

dans la cliambre, moins bien éclairée que de coutume, il donna libre cours à sa joie, et tomba aux genoux de sa mie.

1j4 les COMLLUS H'.ANÇUS.

La Dame des Belles-Ojusiru's, malgré son émotion, nialf-ré tout (e fiu'elle prévoyait et ne craignait déjà plus, fit relever Saiiilré, et parut ne s'occuper que de xm nouvel ;».juslenient; elle en examina toutes les pi(;ces avec altenlion, et (loiniu]de grands éloges aux couturiers du roi, qui s'étaient surpassés.

Saintré exanuna de même en grand détail la toilette de la Dame ; mais l'hisloiiie ne dit pas si cet examen fut ou non la seule octiipiition <ic la soirée.

Ai)rès avoir donné des leçons de prudence à Saintré, elle aperçut enfin que la conversation avait duré lon?:temps. Se» dimoïïi-Clles s'étaient ennuyées, et tUe savait que l'emiui de Irois jetines femmes de la cour ne peut être adouci que piir la médisance. Elle se pressa d'avertir le petit page (lu'elle allait, en apparence, le bannir pour toujours de son appartement, et qu'elle lui défendait dt; se trouver jamais le ioir sur son passage. Mais en même temps elle lui présenta une clef qui ouvrait la porte d'un cabinet doimant sur un corridor

écarté !

— Vous en ferez usage, lui dit-elle, quand la nuit sera venue Prenez, Saintré, les soixante écus d'or que renferme cette boui se tis-ue de mes cheveux. Ce n'est que par (iegré que vous pouvez briller dans cette coui', sans me compromettre ; les nouvelles jia-rures dont je vous prie de vous orner pourront passer pour un nouveau don de votre mère.

A ces mots, tirant une épingle et la mettant dans ses

dénis :

— Soyez attentif, ajouta-t-elle, à ce signal ; vous vous souviendrez, lorsque je le répéterai, d'y répondre en frottant votre œil droit: ne me parlez jamais en public que je ne vous appelle; personne ne pourra soupçonner notre intelligence.

Saintré baisa la clef et la main qui la lui présentait, et tous

deux allèrent retrouver les damoiselles, qui s'étaient endormies après avoir fini leurs ouvrages ^

— Eli l)ien, danic ('allierine, dit-elle à la plus âgée, aurezvous encore la fiiihlesse de prendre comme vous le faites toujours le parti de ce gentilliouune, sans foi, sans cœur? Sortez pour toujours de chez moi,ajouta-t-elle en regardant Saintré; vous vous montrez trop peu digne de mes bontés, pour y ôtre sou lier t.

Saintré parut anéanti ; et, saluant avec un air pénétré, il se retira le cœur rempli du sentiment de son bonheur. Peu de jours aj-jrès il parut à la cour, plus brillant que jamais. H iivait une robe de fin bleu doublé de fins agneaux de Romélie ; un chaperon •:at ni de martre de Sibérie. Ptude seigneurs parurent aussi bien vêtus ; aucun n'avait autant de grâces et la taille aussi déliée. La reine s'arrêta quelques instants pour le regarder en allant à la messe; mais la Belle-Cousine, qui la précédait, avait passé sans avoir eu l'air de l'apercevoir. La reine, en sortant de son oratoire, le voyant une seconde fois, le fit remanpier à cette princesse.

— Je suis bien curieuse de savoir, lui dit-elle, comment le jeune Saintré peut faire autant de dépense pour se parer : vous devriez bien l'interroger à ce sujet.

— J'ose vous avouer, ré[on]dit la Dame, que je suis si peu satisfaite des réponses qu'il a faites, que je n'ai nulle envie maintenant d'être informée de ce qui le louche ; et ce ne sera que pour vous j[ou]ir et pour vous obéir que je l'interrogerai.

lui effet, lors>;que la reine fut rentrée d:uis son appartement, la Dame lit appeler Saintré.

— Nous vous trouvons toutes si paré pour un simple pai^e, lui dit-elle, (que nous sommes curieuses de savoir qui p[ou]t î^ous en fournir les moyens?

- Ces oiivrairos l'iait^il orilinniroment des tapisseries.

136 LES CONTEURS FFLANÇUS.

— Madame, répondit S^intré d'un air respectueux, mon père et ma mère m'aiment tendrement; ils veulent que je fasse lionneur à mon service; et me voyant d'âge à espérer que le roi daignera continuer à m'employer dans un nouvel office, i's m'ont envoyé de quoi me mettre en état de par.îltre quelquefois à ses yeux sous d'autres habits que ceux de page, que je suis honteux de porter à dix-sept ans. Ali! madame, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, que vous seriez bonne, si vous daigniez me protéger et m'obteiiir la place d écuyer tranchant ! Mes parents n'atteignent que ce moment pour m'envoyer tout ce qu'il me faut encore pour me soutenir avec honneur dans ce nouvel état,

— Nous verrons, répondit la Dame d'un air sec ; en attendant, remerciez Dieu de vous avoir donné une si bonne mère, et priez-le de vous la conserver.

La Dame des Belles-Cousines, rentrée chez la reine, ne s'empressa pas de satisfaire à sa curiosité. Elle attendit que cette prin-

cesse lui dît :

— Eh bierî, Belle-Cousine, avez-vous interrogé Saintré sur ce que nous voulons savoir?

— Vraiment, ré[on]dit-elle, il se vante que ses parents le son-tiendront en tel état que le roi voudra lui donner; il se plai!:t de n'être que simple page à dix-sept an>; il a même osé me prier de vous en parler, et de demander pour lui la place d'écuyer tran-chant: mais je m'en garderai bien avant de savoir s'il la mérite.

— En pouvez-vous douter, lui dit la reine, à tout le bien que les écuyers et ses autres chefs rapportent de ses mœurs, de sou ap-plication à ses devoirs et de sa i;entillesse? Oui, Belle- Cousine, il a raison ; et puisque vous me paiaissez si froide sur ce qui le louche, je veux me charger moi-même d'en parler au roi.

La famille royale alors était prête à se mettre à table ; et

LE PELii it'lfAW l)E SAINTRE. 137

dès que le roi parut, la reine lui fit remarquer Saintré qu'il n'avait pas d'abord reconnu sous sa riche et nouvelle parure. Il lui plut assez pour accorder sur-le-champ à la reine ce ^ qu'elle demandait pour lui; et curieux de voir coniuK nt il a s'. 'icfpit-le-rait de sa nouvelle charge, il appela son j)reniier maître d'hôtel, et lui ordonna de nuttre sur-le-cham[] Saintré en fonctions. Celui-ci se pi éparait 5 remplir sa tache ordinaire, lorsque le maître d'hô-tel vint lui attacher la serviette et les] autres marques de sa charge. 11 le conduisit ensuite aux genoux du roi.

— Mon ami Saintré, lui dit ce bon et brave prince, moi même je vous ai choisi pour mon page ; vous m'avez toujours plu, et j'espère vous voir croître toujours en honneurs et en loyale clh-

valcrie. Je vous porte sur l'étal de ma maison pour trois chevaux et deux hommes pour vous servir, en attendant mieux. Remerciez la reine, qui m'a parlé de vous.

Saintré, embrassa les genoux de ce bon maître, et baisa le bas de la robe de la reine. Toutes les dames Bellos-Gousines, assises au banquet royal, applaudirent à la faveur que le roi venait d'accorder, et toutes donnèrent une marque de bonté au nouvel écuyer, hors la Dame, que cette faveur pénétrait de la joie; la plus vive.

— Vraiment, Saintré, lui dit-elle, bien avez-vous à travailler pour mériter le guerdon que vous recevez avant de l'avoir mérité, de préférence sur vos pareils. Saintré l'écouta d'un air soumis sans lui répondre, et sur-le-champ commença son service avec une grâce et une adresse qui firent applaudir

de nouveau à l'honneur qu'il venait d'obtenir. '

La Dame des Belles-Cousines le regardait souvent du coin de l'œil, et se réjouissait des louanges qu'on lui donnait. Ne pouvant résister à l'émotion qui l'agitait, elle employa le signal de l'épingle, auquel Saintré répondit avec la joie la plus vive, en se frottant l'œil droit. La nuit vint, et Saintré fut

18 LES COMTES HANS, II.

II (l'homme) des feintes rigneurs de la bécasse.

La Dame des Belles-Cousines s'était occupée déjà des dépenses auxquelles le nouvel état de Saintré l'obligeait. Quatre cents d'or qu'elle lui donna furent plus que suffisants pour payer ses trois chevaux, les faire équiper superbement, faire couvrir les valets de riches livrées, et récompenser ses libéralités sur

fous les ^icns des écuries du roi, qui lui avaient prouvé leur alta-
cliement peiid.ujt sou premier service.

Saintré se fit estimer de plus en plus en exeïçautson nouvel
emploi. Le roi Jean ne pouvait se passer de lui à sa table; il s'en
faisait suivre à la chasse. Adroit à la joule, redoutable dans les
tournois, lcg»r, plein de^'râces, et dans un bal occupé de plaire
sans cesse, les vieux chevaliers le tloinaient pour exemple à la
jeunesse : les dames louaient son air noble et galant; plusieurs
peut-être rêvaient sa conquête. La Dame des Belles-Cousines
était la seule qui conservât un air froid et sévère lorsqu'elle le
rencontrait en public : mais l'épingle jouait souvent son jeu.

C'est ainsi que Saintré i)assa phisieurs années. Lorsqu'il eut
atteint l'âge de pouvoir prétendre à l'honneur d'être chevalier, les
bienfaits de sa dame le rendirent le plus magnifique des
aspirants.

11 était d'usage que le bachelier ou écuyer-expert * qui deman-
dait l'ordre de la chevalerie débutât par (quelque entreprise
d'armes qui signal lit son courage, et rendait son nom assez célc-
bre'pour lui mériter l'accolade et les éperons dorés. Il avait si
souvent traité ce sujet avec la Dame des Belies-Cousines que,
quoi qu'il lui en coûtât de se séparer de lui pendant quelque
temps, elle ne s'occupait plus qu'à diriger son entre-

* Pour tout ce qui se rapporte aux coutumes chevaleresque;,
voir Lacurne de Saint-Palaye, Mémoires sur V ancienne chevale-
rie, Paris, 1781, 5 vol. in-12, et 1826, 2 vol. in-8«. -

prise de nianièie à le rendre égalcraenl célèbre par sa magnifi-
cence et par sa valeur.

— Je veux, dit-elle, que vos hérauts portent votre défi dans les quatre cours les plus puissantes de TEurope, où vos combattants recevront de vous de riches présents; et pour marque de votre entreprise, vos hérauts publieront que ceux qui se présenteront pour jouter contre vous, ou seront tenus de vous enlever à force d'armes le riche bracelet que je veux moi-même attacher à votre bras, ou de vous faire un riche présent pour gage de votre victoire, qu'à votre retour vous présenterez à votre dame.

A ces mots, elle ouvrit un grand coffre plein d'or; et Saintré fut obligé de faire trois voyages du cabinet de la Dame au sien, pour porter la somme immense qu'elle le força de recevoir. Lorsqu'il fut prêt à se retirer, elle lui remit une petite cassette pleine des plus belles pierreries, parmi lesquelles elle choisit celles qui devaient enrichir le bracelet qu'elle voulait attacher à son bras.

Saintré fit préparer en secret tout ce qu'il lui fallait pour exécuter son projet. Il fit acheter des chevaux en Andalousie, et dans le pays des Sarrasins*. Les meilleurs ouvriers lurent employés à ses harnais, à ses armes, à ses livrées; et le premier orfèvre du roi fit un chef-d'œuvre du bracelet qu'il devait porter.

Pendant le temps que demandaient ces préparatifs, la petite épingle renouvelait souvent le signal ; la réponse ne se faisait pas attendre.

Tout était prêt au mois d'avril, et dans le moment même où le roi Jean, l'aimait et l'estimant de plus en plus, venait

* A propos de ces achats de chevaux arabes par le petit Jehan de Saintré, nous pourrions remarquer (comme le conteur ne fait que constater un fait historique. Au moment des guerres saintes, un

certain nombre de ces chevaux furent ramenés en France. Ces guerres terminées, les seigneurs

de l'iciver à la di^Miitéde chambellan, Saintré, se jetant à ses genoux, s'écria :

— Ah ! cher siie, mon redouté seigneur, permettez-moi de me rendre digne des Ijonneurs et des hienlaiLs dont vous me comblez.

Il lui fit part du projet de tournois, et le supplia d'en autoriser Texécution par des lettres d'armes.

— Eh quoi! mon ami S;iiintré, lui répondit ce bon maître, c'est au moment où je vous attache encore plus intimement à ma personne, que vous voul'Z vous éloigner de moi? Mais, ajouta ce bon roi, je ne peux vous condamner; je peux encore moins vous refuser une occasion de me faire honneur et de me mettre en droit de vous armer chevalier.

Dès que le jeune Saintré eut obtenu cette permission de son maître, il ne dissimula plus son entreprise. Ses héraiiti richeujent vêtus, et leurs cottes d'armes brodées et ll.i sonnées, parurent en public, ainsi que sa nombreuse livrée, et les beaux chevaux que jusqu'alors il avait tenus éloignés dans un village à quelques lieues de Paris.

Chacun félicita Saintré sur l'honneur que lui faisait son entreprise et sur la magnificence de ses prép.iratifs. L'usage de ce temps était que le roi, la famille royale et les princes du sang fissent un don au jeune gentilhomme dont l'entreprise faisait honneur à la nation. Le monarque lui donna deux raille écus d'or de son épargne; la reine en donna mille de la sienne; messei-

gneurs de Bourgogne, d'Anjou, de Berry, en donnèrent autant; les princesses leurs épouses renrichièrent de bracelets, d'attaches, d'anneaux, de pierreries, pour qu'il pût répandre ses dons dans les différentes cours où il allait combattre. La seule Dame des Belles-Cousines ne lui avait en grands propriétaires fonciers, et surtout les seigneurs normands, en firent acheter en Orient; ils le croisèrent avec la belle race normande, et c'est de là que sont sortis les chevaux anglais dits de pur sang.

LE PETIT JEAN DE SAINTRE. li

core rien donné. La reine ne put s'empêcher de lui en faire des reproches.

— Vraiment, madame, répondit-elle, êtes-vous bien sûre qu'il que Saintre puisse faire honneur à votre cour et à la nation? f

— J'ose en répondre, dit la reine.

— Je me rends, alors, et je trouve de la justice à le dé-) dom- mager de la prévention que je lui ai souvent témoignée; je veux payer le bracelet qui doit être la marque de son entreprise; j'espère qu'il saura le défendre, et (qu'il en 'i coûtera cher à celui (qui voudra le prendre. Je veux bien même lui faire l'honneur de le passer moi-même à son bras

le jour de son départ. Mais, ajouta-t-elle (comme par réflexion), il serait bon de savoir si Saintre s'est pourvu de tout ce qui lui est nécessaire pour répondre avec éclat à la haute protection dont vous Thonorez ; et vous devriez peut-être lui ordonner de faire rassembler ses équipages et son cortège dans le préau : Voir Mijesté, et nous toutes, nous pourrions les voir du grand balcon, en revenant demain de la messe. La reine approuva fort

la Belle-Cousine ; elle fit donner l'ordre à Sainlré, (qui païut le lendemain, mais sans être encore armé, dans le préau, à la tête de son cortège. 11 était monté sur un beau cheval sarrasin, qu'il maniait avec une grâce sans pareille.

On admira le poursuivant d'armes et son éjuipage. La Dame * des Belles-Cousines ne se récria point comme les antres : mais !| elle se réjouissait en elle-même, "et l'épingle fut mise en jeu. ,| Sainlré, en se jetant le soir aux genoux de la rtine, lui présenta le bracelet, dont elle admira le travail, tt (Qu'elle garda f pour rattacher à son bras le jonr de son départ.

Gjjour n'était pas loin. Loïsqu'il fut arrivé, la reine tint un grand cerele. Les hérauts d'armes, revêtus des marques de leur charge, se tinrent di-bout derriiVe la famille roy.ile. Saintré parut armé de toutes pièces, renouvela aux pieds du roi

Vrl LES CONTECns FIUNÇA '*"

Ju scimcïit (l'olu'issiinc.c et de lidélilé, et reçut de sa miin, qu'il l);»is;i, la lettre d'iirnic. La l):imo dos BeHffi-Cousiif'v, joiiiuit 1,(Iroideiir, s'avatiça d'un air plfiri de noblesse ot «le fli;^ni!c,.et s'npprochant de Snintré, attarlra de sa main le riche bracelet. Saiiitré hais» le bas de sa robe avec le i-lii» grand respect en la renierci^int ; et, suivi des plus anciens seigneurs et chevaliers de la cour, il descendit dans le pr«';uj, s'éleanea légèrement sur son cheval <t't piit la route d'Arai'on, où son premier héraut l'avait déjà d<^vancé*.

Des chevaliers catalans gardaient diflerents passages dans les montagnes ; vaincus par les armes, les dons el la courtoisie de Saintré, ils le précédèrent à Barcelone, où les seigneurs du pays marquèrent sou arrivée par des fêtes. Il s'y arrêta pendant

quelques jours pour faire réparer ses équipages, et les rendre encore plus brillants. De là il envoya trois hérauts, dont le principal était couvert des attributs et des livrées de France ; les deux autres l'étaient des siennes. Il les députait pour présenter les patentes du roi de France, qui autorisait son entreprise, et pour demander la permission de paraître à la cour du roi d'Aragon, d'embrasser les genoux de ce prince, et de lui présenter lui-même les lettres d'armes. Tout lui fut accordé; et, peu de jours après, il arriva près de Pampelune, où était alors la cour d'Aragon. La grande réputation du noble poursuivant d'armes français l'avait devancé; et Saintre vit accourir à sa rencontre un nombre infini de chevaliers et de dames, qui furent frappés de sa magnificence.

Le roi d'Aragon lui parla avec bonté, et lui demanda des nouvelles du brave chevalier qui régnait sur la France, ajoutant

« On trouvera peut-être que les détails du tournoi sont un peu « on^s et ne présentent pas le même intérêt que le reste du roman; mais tout en les abrégant encore beaucoup, nous avons cru devoir en conserver la plus arande partie, parce qu'ils donnent une idée très-exacte de ces jeux qui ont tenu une si grande place dans la vie de nos aïeux.

Li: PtlTlt .IKIIAN in. >\i\!i>h. 143

tant (qu'il le légitimait d'avoir fait un pareil élève. Les premiers chevaliers étaient prêts à se disputer l'honneur de le combattre; mais il eurent céder cet honneur à monseigneur Enguerand, le premier d'entre eux, et proche parent du roi, dont il avait épousé la nièce, madame Aliénor, princesse de Cardonne, l'une des plus belles et des plus parfaites dames de toutes les Espagnes. Au moment où Saintre rejoignit le roi, monseigneur Enguerand vint à

lui ainsi ([ue toute la noblesse, avec l'air galant et ouvert des chevaliers aiagonais et de ceux lies deux Caslilles.

— Mon frère, dit-il à Sairitré en lui tendant les bras, m'accep!ez-vous pour vous délivrer *?

— Oui, seigneur, répondit Sautré; et riionneur que vous daignez me faire est déjà si grand, rpie je rougis de l'avoir encore si peu méiité.

Enguf^rand, charmé de tant de modestie, embrassa Saintré, détacha le bracelet qu'il portait au bras, y attacha un rubis - uperbe et le présenta ensuite aujp dames et aux chevaliers.

Il y eut le lendemain une fête magnifique, et la reine daigna donner l'ordre de tout préparer pour la pas.^e d'armes.

Les leltres de Saintré jmlaient que le premier jour les ileux ten.inis lompraient cinq lances, et que le prix serait adjugé à celui qui aurait rempoité qnehjue avantage. Les mêmes lettres portaient que, dans la seconde journée, les tenants condiatlraienl à pied avec l'épée, la dague et la hache, et tjue le vainqueur recevrait un riche don du vaincu.

Le roi et la reine, suivis d'une cour nombreuse, honorèrent les joutes de leur présence.

L'homieur des trois premières joutes fut absolument égal entre les combattants. A la quatrième course, Enguerand pa-

* En lernics de chevalerie, délivrer signifiait ei. lever dans une joute à on advcijaie l't'cliarpc aux couleurs de sa dame, ou les attributs qu'il s'était engagé à porter et à défendre dans la lutte.

IU LES CoMLUnS KHAKÇAIS.

riil avoir quoique avaiilu;^c , mais Saiiilré lui poita rji coup décisif (luis la ciiciuièriic. Lliigiierand ayant iiiiarypié son atteinte, Saiiitié ralleignit dans la visière de son ca.M]ne et lui (it jiloy'T la Ida presque sur la croupe de son cheval, sans toiitelois le PMiversfT.

Le combat fut arrêté. Les juges du camp, ayant saisi les adversaires, les conduisirent au balcon royal. Aragon, prtniiier héraut d'armes, ayant recueilli les voix, Saintré fut pro- I lamé vaiMf-jjionr. Eii;,Mierand prit le nihis des mains du héraut, le présenta à Saintié, et lui dit :

— Mon licre, puisse ce rubis pai'er les cheveu de la naute et vertueuse dame qui préside secièlement 5 votre entrepri'^e !

Tous deux furent admis le soir au festin royal, et ti ailés avec la dislinclir»:i la plus glorieuse. Le lendemain fut un iour de plaisirs publics.

Le troisième jour, les trompettes annoncèrent un combat plus sérieux ; et les licies rétiécies furent préparées ditiéremment pour le combat à pied. Ce combat fut assez long et assez violent pour que les deux adversaires fassent obligés de reprendre quelquefois haleine, et de relacer leurs armes que la violence des coups avait, en partie, faussées et désassemblées. Le dernier assaut fut le plus terrible. Le jeune Saintré, ayant laissé échapper sa hache, eut recours à son ép"-avec laquelle il para longtemps les coups qu'Engutrand lui portait. Se servant alors de toute son adresse pour esquiver ou parer, il saisit un moment favorable pour porter un si furieux coup sur le poignet de son ennemi, que, sans la force de la lrem})e du gantelet, il eût peut-être coupé le bras d'Engueranil, dont la hache vola à plusieurs pas de distance. Saiiitré ramassa

alors la sieime avec la plus grande agihté, et en présenta la pointe à la visièrè du casque d'Enguerand, sauvant légèrement et posant le pied sur la hache tombée, que

celui-ci voulait ramasser ^ Kugueraiul, di'sespéré de se voir désarmé, s'élança sur Saintré; et, l'embrassant étroitement, il essaya vainement de le jeter par terre : Saintré, le saisissant aussi du bras gauche, tenait sa hache levée du bras droit, mais sans lui porter un seul coup; il se contentait de résisttr à ses elforls, et de l'empêcher de lui saisir le bras. Le roi d'Aragon, voulant faire finir cette lutte dangereuse, jita sa baguette. Les juges saisirent les combattants, qu'ils séparèrent sans clfort. Enguerand, levant aussitôt sa visièrè de la main fjuil lui restait libre, s'écria : — Noble Français, nion courageux frère Saintré, vous m*avez vaincu pour la seconde fois.

— Ah! mon frère, que dites-vous, s'écria Saintré ? ne suis-je pas vaincu moi-même par votre main, puisque ma hache d'armes est tombée la première?

Pendant ce noble débat, ils furent conduits au balcon royal, et le roi descendit pour les recevoir l'un et l'autre dans ses bras. Tandis que les hérauts recueillaient les voix pour proclamer le vain(jueur. Sain! ré courut vers le roi d'armes, reprit son bracelet, et vint la main droite désarmée, le pré. senler à Enguerand, comme à son vainqueur, sans vouloir donner aux hérauts le temps de l'aire leur proclamation.

* Il y avait deux sortes de joutes guerrières: les tournois proprement dits et \es joutes à outrance ; dans \es uns on comhalt;il avec des armes t'moussées; daiij-les autres on couiballait avec de vérilables armes de b.itailleel l'on était toujours

libre de tuer son homme. Les joutes àoulrance n'avaient point pour motif la liaine ou la venpeance; on voulail seulement y montrer son adresse, et ceux qui figuraient dans ces jeux sanglants croisaient le fer avec le premier venu qui s-e présentait pour répondre à leur défl. C'est ain-i que, le '29 août 1 i'iG, Charles VU assi>ta avec toute sa cour au combat qui eut lieu à Paris entre un écuyrr français, nommé Pierre Mosse, et un écuyer anglais, nommé A^tey, qui courait le monde pour briser des lances. Pierre Mosse fut tué sur place, et Astey emporta son casque pour en faire hommage à sa dame. Tout cela ressemblait fort aux jeux des gladiateurs, ce qui n'empêche point M. de Marchangy, auteur de la Gaule poétique, et autres historiens de la même force, de vanter lei tournois et les joutes comme des écoles de politesse.

Engucraïui, loin de l'ïccepler, lui présenla aussitôt son <^f)ée |)ai le |)onmu!au. Le roi eut de la peine à an ê 1er ces înouveauiits (le gcjiHiOsilé ; et décitiant enfin que Saiii'r<î devait panier son riclie brjicelet, (elui-ei, sur-le-(lianip, connit au i).d(on de la i eine ; et, nu ttant un genou (n terre, il voulut le faire accepter à madame Aliénor. Elle refusa d'abord, mais, sur la piière même de la reine, elle finît par l'accepler; « t, délaeli.int un ri(he carcan de diamants dont son cou était paré :

— Seigneur, lui dit-elle, il ne convient pas que vous re tourniez près de la dame de vos pensées sans des m.irques de votre victoire.

Malgré la gloire et les honneurs dont il était entouré, l'heureux vainqueur regrettait Paris et sa dame. Il revint en toute hâte et sou premi' r soin fut de se rendre auprès du roi. Celui-ci, après l'avoir embrassé, le conduisit à la reine, qui avait en ce moment dans sa compagnie la Dame des Belles- Cousines. Celle-ci avait

attaché , de sa main , au bras de Saintré le riche bracelet, marque de son entreprise; il se voyait en droit de lui faire hommage de sa victoire, et de lui T)résenler le rubis éclatant et le riche carcan de diamants 5u'il avait acc(pté secrètement pour elle. Autorisée par la présence de la reine et les succès de Saintré, l:i Dame put laisser paraître une partie des sentiments dont elle était pénétrée; et se laissant entraîner par le désir si naturel de ne pas perdre un moment de vue son ami, qu'elle prévoyait devoir bientôt être enraîné par une cour nombreuse, emjressée à le féliciter sur sa victoire :

— Madame, dit-elle à la reine, si Votre Majesté daigne penser à la fatigue que le pauvre Saintré vient d'essuyer en courant jour et nuit pour venir lui faire hommage, elle croira iïire une œuvre charitable, en l'en menant dans son cabinet, »ù elle n'admettra que nos Belles Cousines. Saintré trouvera

LE PETIT JEHAN DE SAINTIE. 147

de este le temps de parler de joutes et de rondj.its à ses compagnons. J'aimuiais bien qu'il commençât par lums parler de la cour d'Aragon, et des Lcaulés renominéet. dont elle est p;irée.

La ruine approuva fort cette proposition ; et, prenant S:iintré-sous le bras, elle le conduisit dans son a[»partemiMit, où les seules Belles Cousines furent admises. Saintré leur ra- onla d'abord tout te (pii pouvait satisfaire leur curiosilé. Pendant ce lécit, il levait souvent les yeux sur sa dame. Ses leiiards étaient encore plus suppliants que tendres : il atlendaïi lo sijial de la |)t'tile é[»ingle. Hélas! la dame des Belle -Couhul'S n'en avait pas sous sa main, et en cbeubait vainement dans toute sa parure. Un dernier regard de Saintré comblant son impatience, elle o.>a

s'approcher de la reine ; et, feignant d'admirer l'éclat d'une agrafe de diamant, elle prit adroitement une épingle. La reine l'avait surprise. — Bon Dieu! chère Cousine, lui dit-elle, n'avez-vous pas peur de gâter vos belles dents? J'ai remarqué que depuis quel[Ui] temps vous aviez pris 'ette habitude. Vous devriez mieux ménager un des charmes les plus parfaits de votre agréable figure. — Vraiment, madame, tous avez bien raison, dit la Belle Cousine; mais vous savez que je suis distraite, et quelle est la force de l'habitude : je sens qu'il serait à présent bien difficile de me corriger.

Le reste du jour, Saintré fut obligé de se livrer aux empressements de ses anciens compagnons, et d'une cour dans laquelle il n'avait pas même un seul ennemi secret. Il attendait avec impatience le moment heureux de voir en liberté celle à qui il suppliait si justement le même désir. Ce moment vint, et fut le plus doux qu'il eût encore passé auprès d'elle.

Ces moments se renouvelèrent souvent, mais leur douceur fut troublée, au bout d'un mois, par l'arrivée inattendue du comte Loisseling, l'un des plus grands seigneurs de la Pologne,

148 LES COMES FRANÇAIS.

(L'ancien officier de celle couronne. Ce brave palatin vint admirer la cour de Jean, le comte de Mignard, qui était d'un rang 5 peine inférieur au sien. Tous les cinq, ayant fait la même cérémonie d'armes, portaient au bras un carcan d'or et une chaîne qui l'attachait au pied, sans leur ôter la liberté de se servir de l'un et de l'autre. Ils firent supplier le roi (le leur permettre d'attacher dans son château qu'il se présentât le même; nombre de chevaliers pour les délivrer.

Sainlré n'osait rien demander à la Belle-Cousine; mais il ne lui parlait jamais de l'entreprise d'amour des seigneurs Polonais sans la plus vive émotion. Elle lui accorda donc la permission de se présenter au roi pour délivrer les nobles esclaves d'amour polonais.

Le roi Jean ne balançait pas à le nommer le premier des cinq qui devaient combattre les chevaliers étrangers. La cérémonie se fit avec la plus grande splendeur. Sainlré, s'avançant avec grâce, alla demander au comte Loisel, s'il l'acceptait pour le délivrer. Celui-ci regarda comme un honneur le choix que le roi des Francs avait fait du jeune seigneur le plus renommé de sa cour. Il serra tendrement Sainlré dans ses bras, tandis que celui-ci se baissait pour le délivrer de la chaîne et du carcan attachés à l'un de ses pieds.

Les lices furent élevées près du palais Saint-Paul, dans la grande culture de Sainte-Catherine. Les combats durèrent deux jours, et furent également honorables pour les deux partis. Mais Sainlré fut proclamé vainqueur.

Le roi Jean descendit du balcon royal pour embrasser les deux combattants, et la Dame des Belles-Cousines fit jouer la petite épingle. Les seigneurs polonais repartirent pour leur pays, comblant Sainlré, qui alla les reconduire à une journée, de riches présents et de leurs caresses.

Peu de temps après, un courrier vint annoncer au roi que douze chevaliers anglais avaient passé la mer ; et qu'après

avoir séjourné quelques jours à Calais, dédaignant de se soumettre aux usages reçus, ils avaient pris le parti, nous ne saurions dire de ne point paraître à la cour, mais même de ne rien entre-

prendre ([ui pût les obliger à y envoyer un héraut, et à recevoir aucune espèce de permission d'un prince qu'il ne reconnaissent pas pour roi de France, étant le fils de Philippe de Valois, auquel leur maître avait disputé la couronne '. A cet effet, les chevaliers anglais avaient seulement dressé un pas d'armes sur les confins de leur territoire, et fait élever un perion où leurs douze écus blasonnés étaient attachés près des tentes où ils devaient attendre ceux des chevaliers français qui seraient assez hardis pour les toucher.

Cette nouvelle excita l'indignation des chevaliers français. Quelques-uns d'entre eux obtinrent d'aller châtier les orgueilleux étrangers; ils se rassemblèrent au nombre de douze et partirent pour le port d'Ambleuse pour aller toucher les écus de ceux qui tenaient le pas d'armes. Ils eurent presque tous du désavantage dans les premières joutes, genre de combat où la noblesse anglaise s'exerçait sans cesse en mémoire d'Arthur et des chevaliers de la Table-Ronde. On sut bientôt cette triste nouvelle à Paris. Le roi Jean jeta les yeux sur Saintré pour venger l'honneur de la nation '. Saintré partit, accompagné de chevaliers dont il connaissait l'attachement et la bravoure. A peine parut-il près du perron, que, touchant les écus, les Anglais sortirent de leurs tentes tout armés ; et,

* Ce maître était Édouard III. Charles IV étant mort, en 15"28, sans laisser d'enfants mâles, Édouard réclama la couronne comme étant d'un degré plus proche parent du feu roi, par sa mère Isabelle, fille de Philippe le Bel, que Philippe de Valois son compatriote. La question soumise aux grands vassaux lui tranchée en faveur de Philippe de Valois et ce fut là la cause de la guerre de Cent ans.

- L'aventure des douze chevaliers anglais et français, ici rapportée par le chroniqueur, est évidemment inspirée par le Combat des Trente (\\x\ eut lieu le 27 mars 15j1, dans la lande de l'ioërmel.

1!.,o LES CONTEURS FHVNÇAIS.

croyant mnrcilr^r contre de fiiil)lfis ennemis, ils ne craignirent |)()int(le leur montrer les houchiers français renverst's et traînt's dans la poussière. Saisis d'une Juste indignation, Sainln^î et sescoinpa^non-- cliarj^èront le> Anjjlais avec lur<;ur. Ceux-ci j)lièient bicnlot. Les lances, la liaclie et l'épée leur furent ég dément fumslcs. Saintré en renversa cincj sous ses coups, elles oligea de demander merci.

S lintié s'étant emparé de leurs boucliers et de leurs bannières, fit relever ceux des Français, et les plaç;» sur le perron avec honneur. Il dédaign i de s'emparer des clievauX ; et, renvoyant les Angbiis à Gelais S il leurdit<Ju'il garderait le même perroîi pendant trois jours, prêt à le défendre contre ceux qui sortiraient de Calais pour l'attaquer. Mais les trois jours s'étant écoulés sans qu'il vît paraître aucun adversaire, il revint à Paris et y entra aux acclamations du peujde. Les boucliers furent déposés aux pieds du roi, qui, dès le lendemain, con voqua une assemblée brillante, et Saintré lut leçu chevalier.

Il n'était pas d'usage que la reine cbaussât de sa main les éperons, même aux premiers princes dii sang ; mais quand elle voulait honorer cette cérémonie, elle la faisait accomplii en sa présence par la princesse qu'elle niniait le mieux. La Dame des Belles-Cousines fut l'objet de son choix. Celle-ci reMi|)!it d'un air noble et plein de grâce une charge si chère à son cœur; elle attacha l'éperon, et saisit ce moment poiU faire le signal, que Saintré

avait toujours l'air de lecevoir comme il l'avait reçu quinze ans auparavant pour la première fois.

Le roi Jeandéclara le même jour, qu'ayant été invité à se joindre aux autres princes chrétiens qui formaient alors une es-pèce de croisade pour aller au secours de la Prusse, de la Hongrie et de la Bohème, désolées par les Sarrasins, il avait pris la lésolu-tion d'accorder un puissant secours aux chevaliers

1 Parce que Calais était devenu une ville anglaise après la ba-taille de Crécy, en 1346.

LE ROI JEAN DE FRANCE. É. 151

Teutoniques» ; que la bannière royale serait confite à la ha-vourte de Saintre. La résolution du roi et le choix (qu'il avait fait (le Saintre pour garder la hennière furent approuvés de tous. Mais la Dame des Belles-Cousines ne pouvait se défendre d'une vague tristesse, et ce ne fut que lentement et d'une main tremblante qu'elle porta la petite épingle à ses lèvres. Saintre qui n'était pas moins triste qu'elle, partit bien tôt avec les cinquante lances, et trouva près des barons (qui allaient secourir le plus brillant accueil; ils s'empressèrent tous de le reconnaître) Pour leur chef, et marchèrent avec lui contre les Sarrasins, auxquels ils firent durement sentir la force de leurs bras.

Pendant ce temps la Dame des Belles-Cousines tomba dans un ennui profond. Elle portait souvent la petite épingle à sa bouche, mais personne n'était là pour répondre au signal, et peut être n'eût-elle pas été lâchée (qu'un autre chevalier l'eût comprise, car elle ne regrettait plus seulement, elle désirait, et le désir plus encore que le regret la fit tomber en langueur, La reine s'en aperçut, et lui envoya son médecin, messire l'hué.

Celui-ci obéit aux ordres de la reine; il alla voir la Dame des Belles-Cousines; et, du ton le plus respectueux, lui lit les questions ordinaires. Des réponses vagues ne lui apprirent rien de particulier sur l'état de sa santé. Il s'aperçut seul inen, quoique la chambre l'obscurcissait, que ses yeux paraissaient rougis par des larmes; et quelques soufflés, une voix entrecoupée, lui firent juger facilement que son âme était occupée d'un sentiment [U'long et douloureux. Il lui tâta le pouls et fut surpris de voir combien il était agité, mais il ne se contenta point de cette épreuve; et passant d'abord la main sur son beau corps, il vit la Dame tressaillir

* Ceci sans doute une allusion au projet de croisade formé ou l'été par le roi Jean. Mais, comme les romanciers du moyen âge n'ont toujours l'imagination à leur service, l'auteur raconte cette croisade connue si elle avait eu lieu réellement.

I.V-i LES CONTES FRANÇAIS

Il venait, et jusqu'à d'autres signes encore qu'un accès de sa fièvre n'était point la seule cause des langueurs de la malade.

La reine, d'après le rapport de messire Lhuë, passa chez la Dame des Belles-Cousines au sortir de la messe; et touchée de l'air pâle et défaite, elle l'embrassa tendrement, et s'assit sur ses maux. Celle-ci répondit qu'elle était en effet très-souffrante, mais (que le médecin lui avait conseillé de prendre de la diète, et qu'elle espérait bien se rétablir par le changement d'air, le séjour de la campagne neet beaucoup d'exercice. La reine le pensant comme elle, d'après l'avis du médecin, la, pressa de hâ-

tur son dé|'art; et, peu de jours après, elle partit, suivie des fidèles damoiselles Catherine, Jehanne et Ysabelle, pour se rendre dans son magnificiue château qui était situé à goixatile lieues de Paris, sur les bords d'un beau llcuve, enlouréà demi d'une vas'e foret.

Arrivée dans son domaine, la dame s'occupa les premiers jours à le parcourir et à donner ses ordres pour l'embellisse, ment des jardins.

Elle eut d'abord un peu de peine à se faire aux galeries, à l'épaisseur des murs et aux appartements voûtés, et son premier soin fut de se ménager un appartement commoJe, et surtout un petit oratoire bien retiré qu'elle arrangea comme celui dont le souvenir lui était si cher; elle parut jouir d'abord d'une meilleure santé, mais les mêmes regrets, les mêmes inquiétudes secrètes commençaient à la faire retomber dans son premier état, lorsqu'un incident imprévu vint la distraire des rêveries, où sans cesse elle aimait à se replonger.

Un matin, ses damoiselles étant ras^enlblées de bonne heure dans sa chambre pour y déjeuner avec elle, entendirent une belle et forte sonnerie qui paraissait sortir de la forêt.

Elieappi'la le capitaine du château pour lui demander d'oii venait ce bruit.

— Madame iguore-t-clle, dit le capitaine, que l'abbaye de

, dont SCS ancêtres sont fondateurs, est située à moins d'une lieue d'ici ? C'est sans doute pour annoncer la fête des pardons, qui se célèbre tous les ans dans ce temps-ci, que les religieux l'ont sonner toutes leurs leurs cloches.

Le désir de gagner les pardons la détermina à faire venir promptement ses voilures pour se rendre à l'abbaye, où sa qualité de fondatrice lui donnait droit d'entrer.

L'abbé qui gouvernait celle abbaye avait tout au plus vingt-six ans ; il était fils d'un riche laboureur des environs qui avait mérité Jeux fois d'être récompensé par les officiers du roi pour s'être mis à la tête des communes contre les grandes compagnies qui, pendant la paix avaient pénétré dans la province. Il avait gagné dix procès contre les curés envahisseurs du pays, dont il avait défendu les habitants qu'il aidait et nourrissait en temps de disette. Ce brave homme ne savait ni lire, ni écrire ; mais n'imaginant pas qu'un peu d'instruction pût nuire jusqu'à un certain point à ses enfants, il avait permis à son curé de les instruire à sa manière, tandis qu'il s'occupait de les former aux vertus honnêtes, et de les endurcir aux travaux de la campagne. L'aîné de ses fils ne promettait que d'être un jour le meilleur laboureur et le meilleur père de famille des environs ; mais le second était un vrai prodige. Dès l'âge de seize ans, il savait lire et chanter au lutrin, d'une voix qui couvrait celles du vicaire et du maître d'école ; portant légèrement la grande croix d'une main à la procession, il encensait de l'autre à six pieds de hauteur ; il sonnait deux cloches à la fois, mangeait la moitié d'un pain bénit, buvait le vin des burettes ; et le curé ne cessait de dire à son père que s'il voulait mettre son fils en religion, il deviendrait une des lumières de l'Église. Ce curé même, qui voyait tout en beau dans son disciple favori, l'ayant vu battre souvent les compagnons de son âge, assurait qu'il était né pour commander aux

liiiiiiiincs, et qu'il surviendrait aux grandes dignités de son ordre. I.e l)on [lèreiic [ml se reluser à ces pronostics brill mis; et s'apercevantqiiL' les jtunes filles du village cominenç.iient à jouer avec son (ils les jours de lète, et qu'il en avait niénie conduit (jiiel(jiiies-unes dans le bois, il ne difiéra plu^ à suivre les conseils du curé, et alla le présenter à l'ubUiycîde **',oij il fut reçu à bras ouverts

Le jiMiiie novice s'y forma sans peine, .lamui- umi n.ui i\\>porté dans son état de plus lieureuses et de plus brillantes dispositions. 11 di vint le héros du chœur, de la cuisine et du cellier; levant un muid d'une main pourle ran.:er sur les tréleieux, composant les meilleures sauces, chantant les leçons à ténèbies et les hymnies d'une voix éclatante. Ses talent-, sa figure charmante, sa force, sa haute taille se perfectionnièreul dejour en jour. Il se fit aimer de l'abbé, de ses conlrères et, reçu profès, il passa rapidement par toutes les charges de l'abbaye. Cinq ou six ans après, l'abbé mourut d'indigestion, mais avant de rendre l'âme, il le désigna, aux moines rassemblé> autour de son lit, comme devant être son successeur, et ceux-ci le nommèrent d'autant plus volontiers qu'ils n'avaient point avec lui à craindre une réforme ^

Lorsque la Damo des Belles-Cousines arriva dans l'abbaye, quatre pères, portant un d;iiis, l'attendaient à la porte de l'église : un riche carreau était préparé pour elle ; et l'abbé, couvert de sa mitre, tentât sa crosse d'argent d'une main, et de l'autre le goupillon pour lui présenter l'eau bénite. La Dame la prit de sa main ; et l'abbé l'ayant conduite sur un riche prie- Dieu près de l'autel, entonna le Te Deum.

La voix de l'abbé fit impression sur la Dame, et les yeux de la Dame firent impression sur l'abbé.

* Brantôme donne sur les élections de certains abbés au seizième siècle des détails exactement semblables à ceux-ci. « Les moines, dit-il, pour boire à leur aise, portent leur choix sur les meilleurs biberons. »

La messe étant dite, la Dame des Belles-Cousines se préparait à partir, lorsque l'abbé, Tayaut conduite à la porte de l'abbaye, lui dit respectueusement (pi'il était bien tard pour recloluner dîner à son cbâteau ; et la supplia, comme l'ondatrice de l'abbaye, de venir s'y reposer, et prendre un reps frugal (lansun monastère aimé de ses aïeux. Elle ne trouva aucune raison de reluser, et sa surprise l'ut graiide en entrant dans une vaste salle placée entre deux jardins, où déjà l'on dressait une table couverte du plus beau linge, et (pii bientôt fut joncbéede fleurs! Un festin superbe fut proprement servi ^ ; et ry.bbé parut encore»plus aimable à cette table, qu'il n'avait paru majestueux à l'église. La Dame le regardait du coin de l'œil, elle suivait sans cesse, et peut-être niôine sans s'en douter, tous ses mouvements, et n'en trouvait aucun qui ne fût animé par une grâce naturelle.

Los 3xcellents vins de toute espèce, et surtout le vin de Tordre de Cîteaux, le bon vin de Voujeaux, béni par saint Bernard, les vins des Pyrénées et de la Grèce, (pie l'abbé faisait venir à grands frais, et (lui brillaient sur la table dans des banaps de cristal, firent naître la gaieté qui bannit la contrainte. L'une des trois damoiselles, madame Catherine, que quelques années de plus rendaient plus hardie que ses compagnes, aimail beaucoup à parler, et, trouvant Tabbé trèsaimable, elle l'agaça par quelques plaisanteries. L'abbé lui répondit de gaillarde laçoiï. La Dame des Belles-Cousine^ dit son mot; et Tabbé cjui buvait toujours, se mit à comparer la fundairice de sou couvent aux saintes du paradis et à

Vénus même, dont il avait appris l'histoire sur une ancienne tapisserie; il fit rougir la Dame des Belles-Cousines : mais il ne déplut pas. « J'espère bien, dit-elle, madame que notre fondatrice

* La déesse on entrant qui voit la nappe mise

Admire un si bel ordre et reconnait l'Église.

BOILEAU.

150 LES CONTEITS KI'ANÇMS.

ne voudra pas nous faire manquer aux stituls de noire maison, dont SCS aicux l'oiiL fiilu la {irolectrice. L*iii) des plus sacrés (que notre bon el. suit père liernanl nous ait laissé, c'est celui d'exercer l'hospitalité. Quiconque, dit-il, cilreiii dans les monastères de mon ordre, doit y être reçu et traité, peinant trois jours, connue le serait lui des enfants de l'abbaye. Les religieux même sont en droit d'exiger qu'il y reste au moins un jonr franc, pour qu'il assiste à leurs prières, à leurs repas, et qu'il puisse s'associer aux mérites attachés à l'ordie. Songez, niadime, que vous êtes veime dans cette maison pour gagner les pardons; et que vous ne pouvez les obtenir qu'en observant notre règle, et en nous accordant au moins toute la journée. Nous avons des chambres commodes; demain vous pourrez assister à notre office, gagner les pardons, prendre un dîner comme celui-ci, et retourner le soir à votre château. i

Cette fois encore la Dame des Belles Cousines ne put trouver aucune bonne raison pour refuser ; elle promit donc de ne partir que le lendemain, et elle le promit avec un si doux sourire, que l'abbé tomba à ses pieds, et baisa tendrement le bas de sa robe.

Elle trouva que, dans cette biimble altitude, il avait encore plus de grâce que sous ses ornements abbataux.

Après avoir vidé quelques petites coupes remplies d'une exquisite liqueur de la Dalmatie, l'abbé conduisit la Dame des Belles-Cousines dans un vert et beau préau, oii des fauteuils étaient préparés à l'abri du soleil, et il lui dit d'un air riant:

— Madame, vous devez être lasse de ces joutes et de ces tournois présentés si souvent dans les grandes cours. Permettez-moi de vous laire voir les jeux que les enfants de saint Bernard se permettent pour s'entretenir dans une souplesse de nerfs et dans un exercice utile à la santé.

A ces mots, donnant l'exemple aux jeunes moines de son couvent, il fut le premier à secouer son long scapulaire et «on chaperon ; il retroussa sa robe dans sa ceinture, et

. Iais5:ant voir des bra^ l)lancs et nerveux ilétouverts jusqu'audessus du coude, il provoijua les relii:icux à la course, au saut et même à la lutte.

Quelques-uns des jeunes moines parurent des émules dignes de lui dans les deux premiers jeux; mai?, quocioje presque tous fussent grands et bien faits, aucun n'approchait de sa taille nerveuse; aucun n'eût osé se présenter pour la lutte, si l'ablié, en provoquant les deux plus forts, ne les eût piqués d'hoinieur. 11 les laissa, pendant (quelque temps, faire des efforts inutiles; et voulant enlin terminer ces jeux qui duraient depuis une heure, il enleva tout à la fois ses deux adversaires, et alla les porter entre ses bras aux pieds de la Dame des Belles-Cousines.

Celle-ci se rappela les joues où, dans un temps bien éloigné déjà, elle avait admiré la grâce et la souplesse de Saiiitré, mais elle trouvait l'alibé beaucoup) plus vigoureux, et quand il vint mettre ses deux compagnons à ses pieds, en lui disant : a Madame, c'est à vous de nommer le vainqueur; et c'est de voire main qu'il doit recevoir le prix de sa victoire. » Elle rougit, et tirant de son doigt une grosse émeraude, entourée de diamants jaunes :

— Sire abbé, lui dit-elle, qui pourrait ici vous rien disputer? Recevez donc de ma main ce léger prix de votre victoire, dans ces jeux plus agréables pour moi que les combats souvent ensanglantés de nos tournois.

L'abbé, se jetant une seconde fois à ses genoux, présenta sa main pour recevoir la bague; en voulant la placer elle-même» elle Serra le doigt, et l'abbé embrassa la main qui le pressait.

L'un et l'autre se levèrent enfin. L'abbé la conduisit à une voiture qu'il avait fait préparer pour une chasse et une promenade à travers les belles routes de la forêt. Bientôt des fauconniers, bien montés, entourèrent la voiture; l'abbé, vêtu

118 LES CONTES FRANÇAIS.

(Il lui dit) il doit venir, parut sur un beau cheval. Les chiens se levèrent le gibier d»; toutes parts*, et les alouettes furent élevées par les écoliers; les perdrix furent portées à terre. par le coup de talon des tiercelets; et un héron s'étant élevé» d'écureuil de roseaux, trois laçons (qui furent l'instant d'après décapités, s'élevèrent en l'air pour suivre le héron, (qui déjà se dérobait aux yeux et paraissait avoir percé la nue; quelques moments après on le vit se précipiter sous les coups redoublés des laçons, qui l'ayant à la fin surmonté dans

son vol, le frappaient tour à tour de Knjrs talons, et descendirent avec assez de rapidité, pour le li<T dans leurs Serres au moment qu'il allait toucher la terre. L'abbé s'avançaiit promDtenient, re- çut de ses fauc Miniers la patte et les belles plumes de l'ai^Tette du héron, et vint les offrir à la Dame.

La chasse étant fini-', lu voiture prit la route de la foret. Bien- tôt un repas friand lut olfert à la compagnie et la Dame des Belles Cousines se dit en elle-même, qu'elle avait agréablement pa;?sé la journée et que les abbés étaient aussi aimables que les chevaliers.

En arrivant à l'abbaye, les premières ombres de la nuit, aug- mentées Dar un léger orage, lui firent voir la façad ■ illuminée; et ce fui à la clarté de vingt (lamb&iu>L tenus à la main, que l'abbé la conduisit dans Tappartementl qu'il lui avait lait préparer. Un concert se fit bientôt entendre; mais la Dame très-agitée ne put prêter attention à cette nouvelle fête; quelques moments de repos lui paraissant préférables, elle passa dans l'intérieur de son ap- partement avec ses damoiseUes et l'aLbé, qu'elle eût trouvé bien impoli de bannir d'auprès d'elle.

L'abbé resta seul avec la Dame aux Belles-Cousines, après le

• Ceci nous donne un renseignement peu connu sur les chasses à loi- «eau, c'est-à-dire l'emploi des chiens pour battre la plaine.

Lt: PETIT JEHAN DE SAINTIIÉ. 159

ooparl de ses suivantes. Le lendemain il élail près d'elle au moment de su loilolLe, et quand la nuit lut venue, il ne vint J)as au cliœur pour chanter vigiles avec les moines. Ias pardons de-

vant encoïc duriT cinq jours, la Dame pensa (jn'elle ferait bien de ne point partir, afin de gygner une iui'ulgence plénière, et trois mois après elle était encore dans l'abbaye, lors(ju'un messenger lui apporta une lettre de la renie, (jui la rappelait à la cour. Prévenue de son arrivée, elle ent grand soin de rester au lit et de ferinev ses rideaux, de peur qu'il 'je la vit fraîche et vermeille.

— Je souffre encore trop, lui dit-elle, pour retourner à la cour ; mais le Irailement, ordonné par messire Iluë me fait {jjiand bien, et je veux encore attendre quelque temps avant de le cesser.

Le messenger partit avec cette réponse.

Saintré pendant ce temps, s'était acquis une nouvelle gloire par la défaite des Sarrasins; ils avaient fui devant lui et la chrétienté tout entière célébrait ses exploits. Il enrenx de mettre aux pieds de sa dame les trophées qui témoignaient de sa vaillance, il revint à Paris, et se présenta au château royal; il pensait trouver la Dame des Belles-Cousines chez la reine, et recevoir le signal de la petite épingle; mais quelles furent sa surprise et sa douleur, en apprenant de la bouche de la reine même, que depuis plusieurs mois la Belle-Cousine s'était retirée dans l'un de ses châteaux, qu'elle donnait rarement de ses nouvelles, et se servait même de nouveaux [uélextes]our prolonger son absence! Li douleur et les inquiétudes deSain- Iré ne portèrent que sur la langueur et la maladie qui retenaient depuis si longtemps celle qu'il aimait: il prit le prétexte de la mort de son père, de la nécessité d'aller se faire reconnaître par les vassaux de sa baroimie ; et dès le surlendemain, suivi d'un seul écuyer, il se rendit au cliàleau de la Dame des Bellos-Cousinci.

Arrivé dans le parc, il apprit par un valet que sa maîtresse » jouissait de la santé la plus parfaite, et qu'elle venait de liaverser le parc, moulée sur sa haquière*, et suivie de ses trois dames, pour aller rinsser dans la fontaine. Saintré se mit à sa toilette; et, dirigé par le hennissement des corsets la voix des clameurs, il Tapçut bientôt arrêtée dans une clairière. Voler près d'elle, se jeter à bas de son cheval, embrasser ses genoux, fut l'ouvrage d'un moment. La Dame, qui ne l'attendait pas, qui ne pensait plus à lui, que sa présence accusait, fit un cri de surprise :

— Ah! c'est vous, monseigneur de Saintré? lui dit-elle, vraiment je ne vous attendais pas si tôt. Mais pourquoi donc avez-vous quitté votre bon maître? pourquoi êtes-vous venu me chercher ici?

— Juste ciel ! madame, dit Saintré, est-ce bien vous qui tenez ce langage, et me recevez avec une si cruelle froideur?

— Si je ne me trompe, répondit-elle d'un air sec et hautain, vos propos renferment un reproche ; de quel droit venez-vous troubler mes amusements?

Saintré pensa mourir d'étonnement et de douleur. Il n'avait pas la force de se relever, et la Dame des Belles- Cousines était déjà prête à s'éloigner, lorsque l'abbé arriva à toutes jambes, un cor passé dans le bras gauche, et, sans prendre garde à Saintré, il dit à la dame :

— Ne perdez pas un moment, si vous voulez voir le cerf encore vivant.

— La dame frappa sa haquenée, et s'éloigna brusquement avec l'abbé.

Saintré chercha   deviner quel était cet homme. Il le suivit tristement de loin et le vit bientôt qui levait le pied du cerf pour l'offrir   la dame. Celle-ci avait eu le temps

* haquenée était le nom des chevaux montés par les dames.

d avertir l'abbé que le chevalier qu'il venait de voir était le c h ve Jehan de Saintré, l'élève du roi, qui possédait un château près de son abb; ye.

Saintré ne tarda pas   rejoindre la Dame des Belles Cousines, il la salua profondément (quand il fut près d'elle.

— Sans doute, sire, lui dit-elle, vous êtes venu de votre château pour voir un moment la chasse?

— Non, madame, lui répondit-il; arrivé depuis très-peu de jours de l'armée d'Allemagne, je n'ai paru qu'un moment   la cour. L'indigène que me donnait la maladie d'une dame qui m'a toujours protégé, ne m'a pas permis de différer un moment de venir moi-même m'informer de son  tat.

— Vraiment? répondit-elle, vous aviez grand tort de vous en inquiéter : vous pouvez voir qu'il n'a jamais été meilleur qu'aujourd'hui ; et même, ajouta-t-elle en regardant l'abbé qui souriait, jamais mon âme ne fut plus tranquille que depuis que je goûte ici des plaisirs qui m'étaient inconnus.

L'abbé empêcha Saintré de répondre, et, s'approchant de lui d'un air familier :

— Monseigneur de Saintré, lui dit-il, j'apprends que nous sommes voisins ; il ne tiendra pas   moi que nous ne vivions dans la meilleure intelligence.

A ces mois , sans même attendre la réponse de Saintré, il s'approcha d'un air familier de la Dame :

— M.ulame, lui dit-il assez haut pour être entendu, ne me conseillez-vous pas de prier le seigneur de Saintré de venir souper ce soir à l'abbaye?

— Eh mais, dit-elle assez embarrassée, comme vous ▼oudrez;... ci pendant... ne déchirez pas sa robe pour l'arrêter, s'il se re(u^e à votre iuviliition.

Saintré, qui voulait pénétrer ce mystère, se rendit à l'invi* tation ; et tous ensemble ils prirent le chemin de l'abbaye, m y entrant, il se crut dans un château préparé pour les noces

du seignnnr du lieu, plutôt que daus le séjour d'un moiue lûtcc mémti d'iui uioine de l'ordre de Citeaux.

Le soijior lut assez gai , Saint? 6 ne cliercliant d«'j,*i plus à |tcnctier les seiitinnls de la I)om«j des Ij<'llc's-Cou,siueb et 1 abhé se livrant à la joie bruyante d'un lioninie lieureux. Bientôt même, excité par les regards et les applaudissement> de la Darne, qui ne se contraignait plus, il essaya de faire quelques plaisanteries sur la chevalerie, et sur ceux qui tiraient leur Itouneur et leiu- renommée de cet état. Le vin, la bonne chère, les œilhclesde 1 1 dame remportant encore plus loin, il osa lui presser les genoux. Sainlré vit le mouvement; et, quoiqu'il eût pris le parti de n'avoir [dus qu'un Iroid mépris pour l'infidèle, il ne put s'emiiêcher de rougir pour elle. Le moine, voyant son air sérieux et embarrassé, se crut en droit de le braver. « Qu'est-ce donc, monseigneur de Saintré, lui dit-il, vous avez l'air de vous ennuyer avec nous? Le vin ne V3US paraît-il pas bon, ou Li pitance d'un

simple religieux ii'esl-elle]Das digne d'un chevalier souvent admis à la table des phis grands souverains? »

Saintré l'assura qu'on ne pouvait rien ajouter à Texcellence du vin et à la bonne chère ; et que d'ailleurs, la présence d'une aussi grande dame honorerait la piu> vile diaumière.

— Tous ces chevaliers et ces écuyers, dit l'abbé, qui vont si souvent courir le monde, seraient bien heureux de trouver quelquefois de pareilles chaumières en leur chemin.

La Dame sourit de la réponse de l'abLé, et, le pressant du genou à son tour, semblait l'animer à poursuivre la plaisanterie.

— Convenez, seigneur de Saintré, lui dit-il, que de tous ces batailleurs il en est bien peu qui soient co/iduits par l'amour de la gloire. Se trouvant oisifs dans une cour, ils comakenvent par y chercher quelque lolle ou quelque beauté

niaise, facile à séduire ; s'ils la trouvent, ils la tronipcnl ; s'ils sont rebutés, ils gémissent, ils pleurent; et les ftinines, qui ne sont que trop portées à croire aux grandes passions, en sont souvent les dupes. Mais un des moyens les plus sûrs de ces quêteurs d'aventures, c'est défaire avec éclat pour tles oo qu'ils nomment des entreprises d'amour. Alors s'attadiant quelque espèce d'eniprinse* sur le bras, au cou ou à la jambe, ils l'ont accroire en]articulier à toutes ces pauvres dmjes, qu'ils les ont prises pour elles, et que c'est pour leur en apporter le prix qu'ils vont courir les plus grands hasards. Ils trouvent même un double avantag;e à cette feinte; l'ancien usage des grandes cours étant de favoriser de pareilles entreprises, ils savent (ju'ils recevront de la bonté du maîtie de la fanulle royale le moyen d'aller courir le monde, et de se donner du bon temps. Successivement ils par-

courent les cours de l'Europe, ne songeant qu'à s'y amuser. Les salles de bal sont leurs lices. Lorsqu'ils ont bien battu le pays, ils reviennent avec un valet menteur qu'ils habillent en héraut d'armes; et le chargeant de mentir encore plus (pi'eux, il ré^ulte des contes les plus faux la [D]lus fuisse renommée et le plus brillant accueil. Qu'en pensez-vous, madame?

— Je pense, dit la Dame, que vous venez de peindre, trait pour trait, tous ces jeur.es aventuriers*.

* On donnait le nrin deinprinse à certaines marques que portaient les chevaliers, en l'honneur de lour diinie. C'est ainsi (jne Jean, duc de HourhoM, voulant, cumnie il disait dans son dôfi, « eschiner oisiveté, avancer son honneur et acquérir la grâce de la très-hcUc dame dont il étoit serviteur », fit puhlier en 1 il4 un cartel où il s'engageait, en son nom et au nom de seize autres chevaliers, à portor à la j;;nihe jiaiK lie un anneau de pri-oniiier, c'e^t-à-dire une emprinse, en or pour l s chevaliers, en jir^ent pour les écuyers, jusqu'à ce qu'il eût trouvii seize ailver>aires disposés à accepter Icionibat.

* Cette vive et souvent juste critique de la chevalerie est la pic-micre de ce genre qui se r. nconlre dans nos anciens' romans, le. homs de la WaiicLe, et le curé, dans le chel'-d œuvre de Corvanles, ne paileionl pas

Jr,\ LES CONTErnS FRANÇAIS.

■ — Tons! s'écria Saintié on la (ixaiit, tous!... Ah! mriflanip, i) n'est pas possible que vous le pensiez; et je suis étonnéque];i [troteclrice née de la noblesse du roy.mnie, et rpil s'est nionlréc; telle ju>(ju'ii re jour, la laisse avilir en sa pré-ence, avec autant d'audace et de fausseté.

— Parbleu ! monseigneur de Sainiré, reprit rabl)é, il peut bien y avoir qu«lques exceptions ; mais, en général, c'est riiistoire fi-dèle de tous ces gens qui se couvrent de fer, et qui souvent au-raient grand'peur, s'ils rencontraient un véiitable danger.

— Père abbé, répondit Saintré, vous osez trop ; respertez ini-état qui vous dote, vous protège, et vous aide à recueillir tran- quillement les richesses dont souvent vous abusez. Si vous (tiez d'état à soutenir les propos téméraires que vous venez (le hasar- der, vous subiriez bientôt la punition qu'ils m"ritent.

— Ma foi, monseigneur de Saintré, du brusquement le moine, je les soutiendrais envers et contre tous, si ce pouvait être avec des armes égales, et dont je fusse accoutumé à me servir. Il est vraiment bien aisé à un homme si enveloppé de fer qu'on aurait peine à le blesser avec une aiguille, de braver un pauvre moine qui n'a que son froc et son scapulaire : mais si, pour soutenir vous-même ce que vous m'avez dit, vous me présentiez un cham- pion qui acceptât de lutter avec moi, madame connaîtrait bientôt qui de nous deux a rai-on.

La Dame des Belles-Cousines se pâmait de rire de cette dis- pute : ses yeux, ses pieds, ses mains encourageaient l'abbé, et pa- raissaient lui applaudir. Bientôt, perdant toute retenue, et Ue cherchant plus qu'à braver et à mortifier Saintré, con-

autrement, François !•' essaiera en vain de faire revivre la chevalerie, elle ne sera plus désormais qu'un souvenir, et de toutes ses institutions ellene laissera que de vains litres et la cou- tume barbare du duel où les adversaires s'égorgeront avec poli- tesse, comme les champions dos tournois.

naissant les forces de 1*1111 et de Taitre, et jugeant l'abhô supérieur par ce (|u*elle avait déjà vu sur le préau :

— Père abbé, dit-elle avec un rire moccipnr, savez-vousce que vous risquez |)ar un pareil défi ? et ne voyez-vous pas que le seiprieur de Saintré, qui se trouve maintenant sans armes, ne doit point balancer de raccepler?

— A la bonne lieure, dit l'abbé, si le jeu plaît à monseigneur, je suis son homme. Non, je ne m'en dédirai pas; et je serai cliarmé si madame veut bien être témoin de cette lulle, et couronner de sa main celui qui remportera la victoire.

Saintré sentit bien toute la noirceur et l'adresse de celle qu'il méprisait déjà d «ns son âme. Mais son grand cœur ne put souffrir d'être défié par un moine insolent; et il ne résista point à son premier mouvement qui le portait à celte lulle inégale : il se leva de table le premier, et regardant la dame avec fierté :

— C'est, en effet, madame, lui dil-il à demi-voix, la seule espèce de combat que vous méritez qu'on accepte aujourd'hui pour vous.

Dès que l'abbé vit Saintré debout, il quitta la table en faisant un saut de joie ; il courut s'emparer familièrement de la main que Saintré avait si souvent pressée, et il entraîna plutôt qu'il le conduisit la Dame dans le préau voisin. Là, dès qu'il fut arrivé, il se dépouilla proiiiptementdetous ses babils monasti(jues, et ne conserva pas même le dernier vêtement que la décence lui prescrivait de garder en présence des dames*. Pendant ce temps, le modeste Sainlré, servi par

* Ce moine se battant nu devant sa maîtresse ne faisait que continuer les habitudes du moyen âge. Au treizième siècle les magistrats municipaux d'une ville du Midi, voulant attirer le» étrangers, à leurs foires, donnèroni des courses où des filles de joie Tinrent toutes nues disputer le prix de l'agilité. Dans certaines communes, les femmes surprises en adultère étaient promenées nues par les carrefours, et les miniatures des manuscrits repré.-'entent souvent des femmes et des maris couchés tout

100 LES COMI'linS FKAKÇAIS

l'c'ciyer ({iii le suivait, roii^'is^ait de se voir forcé à iciiilre i»;s îiriics ('cilles, t't à ne con>oi*vi*r aiicnii rsjM'ce d'avaiilag»; sur 1 ;<1j1jû. Mesdames Callicrine, Is;iI)*III' et Jehanie l>ai>saMMil i^s jeux, ou se l>s couvraient avec leurs clias>e-m<iuclics, Umdis que la Dame admirait Talbé et faisait remarquer aux autres moines, tout lieis de la valeur de leur chef, la su|>riorilé qu'il annonçait sur son adversaire,

Santié se présenta de bonne j^râce aux bras l<m;j;s et nerveux de labbé qui pouvait en embrasser deux comme lui. 11 se soutint deux ou trois tours avec assez de forte; mais le moine, dès longtemps exercé dans ce genre de combat, lui tirant ibrtement un jarret avec le sien, les deux pieds de Saintré parurent bientôt en Tair; rin<oleiitabljé,s'éciant alors: « Ah! madame, priez un peu monseigneur de Saintré de m'épargner, » l'étendit sur l'herbe tout de son lon>'. Tandis que Saintré se relevait assez honteux de sa chute, le moine était déjà aux genoux de la Dame des Belles-Cousines.

— Madame, lui dit-il, je viens de soutenir mon dire; mais si monseigneur de Saintré veut recommencer une seconde lutte en

l'honneur de ses amours, je lui ferai voir que lorsque j'ai mis bas mon scupulaire, je peux aussi bien que lui accomplir l'usage des joutes qui prescrit de rompre une dernière lance en l'honneur des dames.

— Ah ! vraiment, s'écria-t-elle, je crois monseigneur de Sainiré trop galant pour se ref'iser à remplir cet usage; et s'il y manquait, je le tiendrais le reste de ma vie pour une honte mince valeur, et lui en ferais la honte en présence de la reine et de mes Belles Cousines.

Furieux de cette infâme conduite, et de ces propos d'une nature dans leurs lits. La chemise figurait au nombre des présents que les dames faisaient aux chevaliers, et c'était là, il faut en convenir, un singulier gage de leur pudeur. Les chemises de la Vierge figurent aussi parmi les reliques du moyen âge.

femme il avait des pins haïssable qu'elle avait été plus aimée, Sainiré se présenta pour la seconde fois à la lutte, et ne lut pas plus lieueux. Le vinoureux moine s'amusait de ses vains efforts le mit hors d'alignement, et retendit encore une fois sur le dos. (Celle-ci n'était qu'une plaisanterie n'ayant été déjà que trop prolongée, les trois demoiselles de la piuce, qui aimaient aussi tendrement Sainiré (ju'elles l'estimaient, ne purent s'empêcher de faire entendre à leur Dame combien elles étaient scandalisées de voir qu'elle l'eût si longtemps souffert; rentrant à peu près elle-même, elle revint à table avec elles, et fit signe aux frères servants d'apporter les confitures et les vins de liègeur.

L'abbé s'abaissa prudemment pour revenir joindre la Dame des Belles-Cousines. La joie et l'audace brillèrent dans ses yeux, et la Dame des Belles-Cousines s'applaudissait secrètement de

son choix, et d'avoir vu le plus biave et le plus renommé des chevaliers français terrassé par un moine qu'elle lui avait préleré.

(Juaut à Saintré, froissé de ses deux chutes, il reprit ses habits; et cachant sa colère, il méditait sur les moyens de s'assurer une prompte vengeance.

Cette lutte, le train de vie que l'abbé menait depuis cinq mois, excitaient alors un grand miirmure parmi les anciens religieux de l'abbaye. Us se repentaient déjà d'avoir élu riioiime K' moins propre à remplir les vrais devoirs de son état; el l'aïuien procureur de l'abbaye leur ayant représenté que le nom it la personne de monseigneur de Saintré devaient leur être chers et respectables, et que ses ancêtres étaient (om[])tés paiiui le? bienlaiteurs ilont les fondations les avaient eiu ichis, ils craignirent, avec raison, le juste re.^st'utiment de ce seigneur, et députèrent snr-le-champ deux d'enlreeux pour faire les repré^eiitalions les plus fortes à l'abbé, et pour exiger même de lui qu'il se soumit à tous les moyens possibles de

108 LES CONThUnS FflANÇAIS.

réparer en partie la faute mi'il venait de commettre. Les députés ayant ou le temps de lui piu 1er avant que Saintré se fut remis a table, Tabljé convint avec eux qu'il avait poussé trop loin ce qu'il osait nommer une plaisanterie : et il promit de faire on soi le (jue le SL'igneur de Saintré l'excusât, et en perdît le souvenir.

Saintré rcvmt peu de moments après et parut avec un maintien qu'il affectait de rendre ouvert et riant. L'al»bé se leva, et le conduisit respectueusement à sa place.

— Monseigneur, lui dit-il, tels sont les jeux de la campagne ; et vous n'avez pas moins marqué la bonté de votre âme en daignant vous y prêter, que vous avez prouvé son élévation les armes à la main, à la tête des armées. Saintré sut dissimuler son ressentiment; et recevant avec une cordialité apparente les respects de l'abbé :

— Eu vérité, madame, dil-il gaiement à la Dame dos Belles-Cousines, c'est bien domma[^]e qu'un homme de il ricbe taille, aussi bien fait et d'une force aussi prodigieuse, se soit consacré parmi les enfants de saint Bernard. De quelle utilité n'eût-il pas été pour le service du roi s'il eût porté les armes? Deux seuls chevaliers tels que lui renverseraient un escadron de nos plus braves hommes d'armes; et nous en tiouverions difficilement un qui ait un air aussi guerrier, aussi redoutable que l'aurait eu le père abbé, couvert d'une riche armure, et combattant à la tête de nos premiers rangs.

— Vraiment, répondit la Dame, je crois bien que la plupart de ceux qu'on voit briller aujourd'hui dans de pareils postes y seraient bien éclipsés par un tel gendarme.

Pour la première fois l'abbé ne reçut cette louange qu'avec une extrême modestie.

— J'aurais pu valoir quelque chose à ce noble métier, répondit-il, si j'avais servi longtemps d'écuyer au seigneur de Saintré, la fleur de notre chevalerie. Vous devez savoir, m[^]ia-

LE Pi-TIT JEHAN DE SAINTKÉ. 109

soigneur, continiia-t-il, lous les droits que vous avez dans ce monastère, don! les liommes, les trésors et les équip;igt.'S seront

à vos ordres, (juand il vous plaira de vous en servir. C'est le moins que nous devions au petiUfds de nos hienlaiteui"s.

Alois Sainlré, tirant l'abbé à l'écart, lui dit de l'air le [ilus simple et le plus lionnnête :

— Je suis sensible à vos offres, et je soutiendrai désormais, contre l'opinion la plus générale, qu'il est possible de trouver ^quelquefois de la reconnaissance dans les monastères. Vous autres bernardins, vous êtes tenus, plus que la plupart des autres ordres, à pratiquer cette noble vertu. Votre saint instituteur* naquit lionime de liant parage, et tenait à la maison royale par le sang. Ses enfants doivent conserver quelque cliose de ses sentiments; et le froc, l'esprit de cloître, ne doivent pas entièrement les détruire. Mais, père abbé, comblé des bienfaits de mou auguste et bon maître, je n'ai besoin que de It'S méiiter par ma conduite, et de travailler à los et lionneur acquérir. Je vous dirai cependant, qu'arrivé depuis peu dans une dépendance de ma baroiuie, il me serait bien lionorable parmi mes égaux, que la Dame des BelLs-Cousines se trouvant dans ces cantons, elle me donnât une marque de distinction précieuse, ipu serait de venir dans mou château et y dîner demain avec vous et sa suite. Je n'ose l'un supplier; mais le seul et premier don (jue je vous requière, c'est que vous lâchiez de m'obteuir l'iionneur de sa présence.

* Saint Bernard, l'un des plus grands esprits du moyen âge, né en 1091, mort en lirS 11 fui le fondateur et le premier abbé de Cl-lairvaux. Il fallait que les moines de son ordre se fussent étrangement relâchés de la règle qu'il leur avait donnée, pour que, même dans une fiction romanesque on ait pu leur faire jouer le rôle que l'auteur attribue au rival heureux de Saintré. Le traité oclèhre de

Nicolas de Clémangis : de Corrupto Ecclesiæ statu, ne montre que trop du reste combien le relâchement était profond.

lu

170 LES CONTUKUS FR\NÇAIS.

— Je vous le proiiielsf irpond l'alibé sans hésiter; et se sentant l'orl de fout li* pouvoir qu'il avait sur elle : Vous pouvez, monseigneur, le lui propo^ei dès ce moment, en nu piésence.

Quoique S.iintré sentît intérieurement l'humiliation de ne devoir qu'à la protection d'un moine heur»»ux une faveur qu'autrefois la Dame lui eût offerte d'elle-même, il fei;jnit de la recoiuiaisance; et retournant vers la Damt; d»'S B<%l<s- Coisincs, il la [DiIm, de l'air le [ilus re>peclu(ux, de lui fjire riouui^ur de venir dîner le lendemain dans son château, qu'elle ne coimaissait point encore, et oii elle pourrait varier •ses éimiisements. La Dame reçut la prière de Saintré avec la plus gntnde hauteur :

— Apprenez, seigneur de Saintré, que les Belles Cousines de la reine, jouissant des honneurs du hanquet royal, ne peuvent accorder de telles demandes qu'aux princes de leur lignage. Quand la dévotion m'appelle dans cette ahbaye, je puis, sans conséquence, y prendre tous les rafraîchi semenls qui me conviennent, et nul, tel qu'il soit, ne | eut s'autoriser de cette démarche de ma part, pour me demander la même grâce. Non, non, seigneur de Saintré, je ne peux pas m'abaisser par une faveur qui serait désapprouvée par toutes celles de mon rang.

S'il y eût eu dans le cœur de Saintré quelque reste de ses anciens sentiments, cette nouvelle mai que de mépris eût bien achevé de le détruire. Il n'était plus niailre de son dépit, lorsqu'il aper-

cut l'abbé qui, prenant la Dame des Belles-Cousines à part, lui parlait d'un air d'autorité, et semblait exiger d'elle qu'elle tînt la parole qu'il venait de lui donner lui-même. L'instant d'après, Saintré ne put douter de ce qui s'était dit. La Dame le rappela avec des yeux un peu rouges, et l'air de dépit sur le front.

— Seigneur de Saintré, dit-elle, Tabbé vient de me repré-

sciifer que, dans la liante faveur où vous êtes en ce moment au |)ièsduroi, mon redouté seigneur et mon cousin, il me saurait peut-être mauvais gré de vous refuser une grài e qu'il accorderait lui-même à celui qui vient de l'aire triompliei- sa L>annièrè. Je consens donc à dîner demain chez vous ; mais ne mettez aucun apparat à ce dîner ; je ne prétends pas que ma vivite ait l'air d'être annoncée ni marquée par une fêle : c'est bien assez, pour un simple baron t*el (pie vous, qu'on n'y voie que reliet du hasard et de la proximité de nos ehàleaux.

Saintré reçut, avec l'air de la reconnaissance, une grâce qu'en toute autre occasion son cœur eût peut-être rejetée. Le repas s'acheva, sans (jue rien de ce qui s'était passé dans la journée fût rappelé. La Dame des Belles-Cousines eut une contenance embarrassée, les dames de sa suite, celle de l'incertitude. L'abbé reprit bientôt l'air d'un amant heureux qui sort de table, pour passer le soir avec celle (ju'il aime. Saintré, toujours modeste et respectueux, piit con^é de la princesse, en l'assurant qu'il se conformerait à ses ordres.

Pendant lanuit, tout fut disposé pour un festin somptueux; et lorque la Darne des Bel es-Cousines arriva, vers le midi, montée >ur sa haipienée et l'émerillon sur le poing^ les gentils! lousmies et les pages de Saintré étaient rangés en haie dans la première

salle. Elle affecta de dire, en entrant, qu'ayant été entraînée par le vol de ses oiseaux, et se trouvant, à l'heure

* Les chevaliers et les châtelaines ne marchaient jamais sans porter un oiseau de chasse sur le poitrin, qu'on avait soin, pour éviter d'être blessé par les serres, de munir d'un gant de peau. La lête de loiscau était garnie d'une espèce de coiffe (qui lui couvrait les yeux, et qu'on enlevait au moment de le lâcher sur la proie. Cette coiffe se nommait chaperon. Là où l'oiseau était treccullivée par les lemmos « Chacun, dit Lacurue de Sainte-Alaye, s'empressait de témoigner combien il était jaloux de voir à sa dîme par les oiseaux et les allions qu'il avait pour son oiseau. » Aujourd'hui, les oiseaux sont remplacés par les petits chiens, et se montrer prévenant pour les chiens est encore un moyen de plaire aux dames.

Après le dîner, si près du château du seigneur de Saint-Luc, elle avait espéré qu'elle y serait reçue pour s'y rafraîchir pendant quelques heures. Surtout, pour la servir à sa guise, affecta d'être surpris de l'honneur qu'il recevait; et, pour prolonger une conversation intéressante, dès que la clef du château marqua douze heures, il lui présenta respectueusement sa main gantée d'un gant, et la conduisit dans un grand salon, où la table dressée achevait d'être couverte pour les maîtres-d'hôtel. La Danrie s'étant placée dans un fauteuil doré, préparé pour elle, l'abbé alla s'asseoir sans façon sur un tabouret; les dames prirent leurs chaises à dos; et Saint-Luc, une serviette sur l'épaule, se tint debout près de la Dame pour la servir. Il n'avait pas négligé de faire mettre devant le moine plusieurs hanaps, où l'on voyait briller le vin de Cahors et de Roussillon.

La conversation devint, en effet, plus vive et plus gaie au second service : la Dame parut même oublier qu'elle étiit chez Saintré; et le croyant bien maté par sa hauteur et par les propos qu'elle lui tenait, elle eut bientôt l'air de ne s'occuper que de l'abbé.

On compHmenta beaucoup le seigneur de Saintré sur la beauté de son château, sur la bonté de ses vins, l'excellence de son repas, et surtout sur les ornements nobles, simples et militaires qui paraient la grande salle et les trophées suspendus aux lambris.

Saintré saisit cette occasion de faire renaître l'entretien de la veille : il fit remarquer les grandes et fortes armes d'un des soudans qu'il avait tué de sa main, en ajoutant qu'il y aviiit bien peu d'hommes assez robustes pour les porter et s'en servir :

— Ma foi, monseigneur, dit l'abbé, s'il ne fallait que les porter pendant deux heures, courir, sauter même avec pour les gagner, vous trouveriez facilement tel qui souscrirait à ce marché.

LE PETIT JEiIAN DE SALNTRÉ. 173

— Peut-être bien, répondit Saintré; je crois wème que si quelqu'un pouvait gagner le pari, ce serait un homme de votre taille, et qui serait aussi robuste que vous : car le soudan qui les portait était le plus redoutable Turc dont j'aie jamais éprouvé la valeur; et je n'aurais pu en venir à bout, si son haubert, mal allaché, ne m'eût offert un passage pour lui donner n:on épée dans le corps. Au reste, ajouta-t-il, si je croyais qu'elles pussent vous servir, je serais charmé de vous les ofl'rir, sans vous proposer de les gagner par une semblable épreuve.

La Dame des Belles-Cousines fut absolument la dupe de l'air de politesse et même d'amitié que Saintré avait pris en parlant, et curieuse de voir à quel point ces belles armes pouvaient relever la taille de l'abbé, qu'au fond de sa pensée elle regardait déjà comme un héros, elle l'excita elle-même à les éprouver.

— Parbleu ! dit à la fin l'abbé, en vidant une large coupe de vin de [lous>illon, je me souviens d'avoir dans mou église un grand et vieux Saint-Georges tout délabié, à moitié couvert d'armes rouillées : si monseigneur de Saintré veut me mettre à l'épreuve, sous la condition de me donner celles-ci, je vais essayer de les gagner pour remettre mon Saint Georges en honneur.

Tout le monde applaudit à la proposition de l'abbé, qui se leva de table et se dépouilla promptement de ses habits, tandis que Saintré, préparant les différentes pièces du trophée d'armes, se disposait à les lui attacher lui-même. Il ne manqua pas de les joindre fortement par de doubles nœuds qu'il fit à chaque lacet; et dès qu'il eut pris les mêmes précautions pour le casque, il profila du temps où l'abbé, se promenant d'un air martial, arrêta ses yeux sur ceux de la Dame des Belles-Cousines et des autres dames. Alors il se couvrit lui-même de ses armes ordinaires qu'un de ses écuyers lui laça dans un in-

17 i LES CONTEURS FRANÇAIS.

siait. L*abl)é s'enflait des éloges que la Dame lui prodiait, et se disait; 'ii;it seulement (le ce que le cas<|uc était \)'u'\i plus lourd (jii son chaperon, lorsf^ne tout à coup il vîl paraître Saiiil-ré armé d<' Ion tes pièces, suivi d'nn Itérant d'-irnios et di" SCS livrées (|ni porlaient deux rondaches, deux épées de combat et deux dagues. Au même instant, on vit les deux portes de la salle

occupées par des lionunes d'armes, qui pi éSENTaient la pointe de leurs lances et de leurs épérs.

— Ou'e'st-ce que cela veut dire, Sainlrc? .>*écria la Dame des Belles-Cousines trcs-elfrayée ; que prétendez-vous donc laire?

— Piien que de très-juste, madame. Iliei, le seigneur l'abbé me provoqua chez lui à une csjièce de combat dont il connaît depuis longtemps Tusage : vous eûtes l'air de l'approuver, et vous sûles même par vos propos me forcer de me rendre à .son déii ; moi, je provoque à mon tour Tabbé à la seule espèce de lutte que j'aie apprise ; et vous èles trop juste, madame, pour ne le pas presser aussi Je ne me pas refuser.

Pendant ce temps, le héraut d'armes offrait le choix des haches, des épées et des dagues à l'abbé, qui les refusait constamment et avec une mine très-pileuse et très-embarrassée.

— Arrêtez! Saintré, s'écria la Dame des Belles-Cousines en prenant le plus grand air d'autorité, arrêtez! ou craignez les plus cruels effets de mon indignation.

Mais Saintré, perdant enfin toute patience, s'approcha d'elle, la pi il par le bras, et la fit rasseoir sur son fauteuil.

— Osez-vous bien encore, s'écria-t-il, perfide et déloyale que vous êtes, vous servir de votre rang, après vous être avilie par votre honteuse faiblesse pour un truand de moine, à qui vous avez sacrifié le plus fidèle et le plus loyal des servants d'amour? Non, je ne vous reconnais plus pour la souveraine de mon âme, ni pour la cousine de mon roi; non, vous n'êtes

plus à mes vœux (jue l;i créiiUire la plus coupable qui respire. Et loi, mallieureiix, m; balance plus à te siTvire de ta force et des armes à ré[iieuv dont je t'ai couvert : déleiids ta vie contre moi, ou dans Tiuslanl je te lais jeter par les fenêtres de mou cliàleau, armé comme tu l'es; et tu périras aux yeux mêmes de la ladié et indigne maîtresse.

Le moine, qui vit alors que son unique ressource était de se défendre, se confia dans sa force prodigieuse, et se saisit d'une hachette et d'autres armes que le béraut lui présentait. Lorsqu'il eut choisi, Saintré leçnt It s mêmes armes de la main du beraut; et l'ablié, jilus haut que son adversaire de toute la tête, courut de désespoir sur lui, espérant l'anéantir d'un seul coup. Mais l'adroit et valeureux Saintré détourna ce coup du dos de sa hache d'armes; et, sans vouloir en frapper le moine à son tour, il lui en poia seulement la pointe à la visière. Il l'enlirra, et le prenant du fort au faible, il le fit reculer dix pas jusque sur un des tréteaux de la table, sur lequel l'abbé tomba lourdement, fai>ant retentir la salle de sa chute et du bruit de ses armes. Il demeurait immobile sous la hache tranchante de Saintré, qui semblait se préparer à lui couper la tête, lorsque la dame des Belles-Cousines s'écria douloureusement :

— Arrêtez, ariêtez! hélas! Saintré, qu'allez -vous faire?

— Le punir à vos yeux, s'écria celui-ci, ô la plus déloyale de toutes les femmes! mais son sang ne sera point répandu par ma main.

A ces mots, il releva la visière de l'abbé, qui perdait la respiration et étouffait dans son casque :

— Tu seras seulement puni, dit-il, comme doivent Têtre tous les blasphémateurs, des propos injurieux que ta bouche impie a vomis contre l'ordre sacré de la chevalerie et contre ceux qui le compO;eut.

ITr. LES CONTEURS FHANÇAIS.

Alors il lui saisit la langue, qu'il tirait pour reprendre haleine , et se contenta de la percer légèrement de sa

dagno.

Sjinlré voyant ensuite que la D ime des Belles-Cousines était évanouie sur son fauteuil, et (\\U'. ses dames eflrayées étaient en pleurs autour d'elle, s'émut encore [m- un mouvement de pi lié. II se tourna vers les trois dames, et levant les 3 eux au ciel :

— Pouvais-je faire moins? leur cria-t-il. Je pars; ayez encore pitié d'elle, quelque indigne qu'elle soit de vos soins.

En achevant ces mots, il remarqua la ceinture bleue que portait la Dame des Belles-Cousines, et qui était alois l'emblème de la loyauté : il ne put le souffrir; et, dénouant cette ceinture, il la mit dans son aunionière et s'éloigna. Tout était préparé pour son départ : il monta à cheval et abandonna la Dame à ses remords, le moine à ses soins, son château à ses concierges.

Peu de jours après, Saintré rejoignit la cour, et fit observer à tous ses gens le plus profond silence sur l'événement singulier qui venait de se passer. Ses serviteurs, élevés sous l'œil d'un maître vertueux, furent fidèles au serment qu'il leur fit prêter; et lui-même eût cru commettre un crime impardonnable, s'il eût ré-vélé rien de ce qui touchait à l'honneur d'une dame, même de la plus coupable.

Quinze jours après, la Dame des Belles-Cousines ne pouvant plus prolonger une absence dont la reine commençait à se l'ailulre (car elle n'avait pu se refuser quelques légers soupçons), rejoignit aussi la cour, qui, revenue de la campgne, se trouviit rassemblée dans l'hôtel de Saint-Paul. Elle fut reçue à bras ouverts par Bonne de Luxembourg, et dut bien rougir en se voyant dans les bras de cette illustre reine, et dans ceux de mesdames de Berri, de Bourgogne et d'Anjou ses belles cousines. Son arrivée occasionna des fêtes, dans les-

LE ri:TIT JEHAN DE SAINTI'.É. 177

quelles Saintré se trouva près d'elle aussi respectueux et avec l'air aussi attaché qu'il avait toujours paru l'être à son ancienne protectrice. Ce fut, il est vrai, avec moins de regret qu'elk n'en avait peut-être alors, qu'il ne revit plus le signal de cette épingle, qui, pendant si longtemps, avait toujours été celui de son bonheur, et qu'il n'avait jamais reçu sans que son cœur en ticssaillît d'aise.

Un jour, après le dîner de la reine, toutes les Belles-C'iusineset(|uelques seigneuis distingués, tels queSainlré, furent admis dans l'intérieur des appartements, dont les gardes interdisaient l'entrée au reste de la cour. La reine n'était pas fâchée qu'on lui contât quelquefois des histoires; et comme personne ne racontait plus af;réablement que Saintré, ce fut lui (jue la reine choisit ce jour-là. Saintré prit son parti; mais ce ne fut qu'après avoir bien assuré qu'il ne pouvait croire que tous les faits fussent exactement vrais dans l'histoire singulière dont on venait, disait-il, de lui envoyer les détails du fond de la Hongrie. Ensuite il raconta, devant tout le monde, l'histoire fidèle de ses amours avec la Dame des Belles-Cousines, et ne su[]prinia aucune circons-

tance des événements arrivés dans l'abbaye, et, en dernier lieu, dans son château.

La reine se montra très-scandalisée : elle dit que la dame lui faisait horreur et méritait la punition la plus éclatante. Mesdames de Bourgogne, de Berri et d'Anjou, la comtesse de Périgord, la belle et vertueuse dame de Gravelle, enchérèrent sur le genre de cette punition, et imaginèrent tout ce qu'elles crurent de plus déshonorant et de plus cruel. Le tour de la Dame des Belles-Cousines étant venu, Saintré ne put s'empêcher de lui dire aussi :

— Et vous, madame, quel est votre avis?

La Dame, trop accoutumée à braver les remors Is, u*o-a pas excuser l'héroïne de l'histoire; mais elle blâma fortement la conduite du chevalier : elle le trouva inexcusable d'avoir porté

178 LES CONTEURS HIA«<;ai. ^.

si loin la vengeance, et surtout d'avoir osé enlever la ceinture hlcue (J(i son ancienne dume et lienefaitrice. Sainirc, pi'pié de ce qu'elle avait pris un ton très-haut en prononçant ces dernières paroles, lui laissa entrevoir un lx)ut de cette même ceinture qu'elle seule aperçut; et il la caeli,» presque aussitôt. ^•c lut la fin de sa vengeance et de son amour.

(âv* siècle)

Le recueil qui porte ce nom se compose de récits qui ont été fiiHs à Geriappe, petite ville du Brabant mt'ridional (Belgique), par les gens de la maison de Louis, dauphin de France, depuis Louis XI, qui avait été demander asile au duc de Bourgogne, au moment de b à querelle avec son père Charles VU. Ils ont été

composés de 115G à 1401. Louis XI en a fourni quelques-uns, mais c'est à tort qu'on les lui attribue d'une manière générale.

Sous le rapport de l'imagination, ils ne valent pas les fabliaux, mais au point de vue de la langue et de la mise en œuvre littéraire, ils peuvent être considérés comme l'un des modèles de notre vieille prose au moment où elle se dégage de la rouille du vieux temps. Le style en est simple, clair, souvent rapide ; quant aux sujets, ils sont presque tous tirés d'aventures galantes, empruntées les unes à la vie léello, les autres aux fabliaux et aux conteurs italiens. On a souvent loué leur naïveté ; mais ce n'est point assurément par là qu'ils brillent, et l'on serait plus près de la vérité, le lecteur en jugera lui-même, en les considérant comme l'expression d'une société très-rafinée, très-positive * et passablement corrompue.

* On trouvera sur les Cent nouvelles nouvelles une étude intéressante* placée en tête de l'édition qu'en a donnée M. Leroux de Lincy, dans la Bibliothèque Charpentier, 1813, 1 vol. in- 18.

LE TESTAMENT DU CHIEU

Or escouitrez qu'il advint l'antrier à un simple curé de villaige. Ce bon curé avoit un chien qu'il avoit nourry et pardé, qui tous les autres chiens du pays passoit sur le fait d'aller en l'eau querir le vielon; et à l'occasion de ce son maistre rayuoit tant, qu'il ne scroit pas légier à compter combien il en estoit assolé. Ains tant qu'il estoit toulesioiz, je ne sçay pas quel cas, ou s'il eut trop chault ou trop iroit, toutesfoiz il fut malade et mourut. Que fist ce bon curé lui qui son presbitaire avoit tout contre le cimetière, quant il vit son

chien trespas  , il pensa que grant dommaige seioit que une si saige et bonne beste demourast sans s  pultaie. Et pour tant il fist une fosse assez près de l'uy de sa maison et là l'enfouyt. Je ne scay pas s'il list une marbre et par dessus graver ung épitaphe, si m'en tays. Ne demoura guères que la mort du bon chien du curé fut par le villaige anunc   et tant espandu que aux oreilles de l'évesque du lieu parvint, et de sa sépulture saincleque son maistreluy bailla. Si le manda vers lui venir par une belle citacion par ung chicaneur :

— Helas ! dist le curé, et qu'ay-je fait qui suis cité d'office?

— Quant    moy, dist le chicaneur, je ne scay qu'il y a, se ce n'est pour tant que vous avez enfouy vostre chien en terre sainte, où l'on met les corps des chrestiens.

— lia, se pense le curé, c'est cela? Or lui vint en teste qu'il avoit mal fait, et que s'il se laisse emprisonner qu'il sera escorch   *, car monseigneur l'évesque est le plus convoiteux de ce royaulme, et si a gens autour de lui qui   aivent faire venir

* C'est   -dire, l'autre hier, l'autre jour.

* Qu'il aura une forte amende    payer.

i'eauc au moulin, Dit'u scait comment. Il vint    sa journée, et (le plaiii liout s'en ala vers monseigneur i'évesque qui lui fist nrig gi.ini [irolo^ue pour la sépulture du bon chien. Et sembloit    Touyi- que le curé eust j)is fait que d'avoir regni   Dieu. Et .ipiCN tout son dire, il commanda qu'il fust mené en la prison. (Juant monseigneur le curé vit (pi'on le voiloill)Outereti la boyU: aux cailloux, il fut plus esbaliy (|ue ungcanet, et requist    monseigneur l'évesque qu'il lust ouy, le quel lui accorda. Et devez savoir

que à ceste ealenge estoient graiit foison de gens de bien et de grant façon, comme l'official, bs promoteurs, le scribe, notaires, advocas, procureurs et plusieurs autres, lesquelz tous ensemble grant joye menoient du cas du bon curé, qui à son chien avoit donné la terre sainte. Le curé en sa delfense et excuse parla en brief et dist :

— En vérité, monseigneur, se vous eussiez autant congnéu mon bon chien à qui Dieu pardoint, comme j'ay fait, vous ne seriez pas tant esbahy de la sépulture que je luy ay ordonnée, comme vous estes, car son pareil, comme j*es[]oire, ne fut jamais trouvé, ne sera.

Et lors coiniuença à dire basme de son chien : — Aussi pareillenieni s'il fut bien sage en son vivant, eucores le fut il plus à sa mort, car il fistung très beau testament, et pour ce qu'il savoil vosiie nécessité et indigence, il vous ordonna cinquante escuz d'or que je vous apporte.

Si les lira de son sain, et les bailla à l'évesque, le quel les recéut vouleni^rs, et lors loua et approuva le sens du vaillant chien, ensemble son testament et la sépulture qu'il lui Lùlla.

i82 LES CONTEURS PHANÇAIS.

LE BOURDON DD FRÈRE COUnARD*

Au gentil pays de Breban, près d'un monasière de blan» moyiies est slué un^' aultre monastère de non nains qui très dévotes et ibniitables sont, dont l'istoire lai^t le nom et la marche particulière. Ces deux maisons, comme on dit de coustume, estoient voisines, la grange et les bateurs : car Dieu mercy, la charité de la maison aux nonnains estoit si très grande que peu de

gens estoient escondis de l'amoureuse distribucion, voire se dignes estoient d'icelle recevoir. Pour venir au fait de cesle bystoire, ou cloistre des blans moines avoit ung jeune et beau religieux qui lut amoureux d'une des nonnains; et defaiteust bien le couraige, après les prémisses, de luy demander à faire pour l'amour de Dieu. Et la nonnain qui bien cognoissoit ses outilz, jasoit qu'elle fust bien courtoise, luy bailla dure et aspre response. 11 ne fut pas pourtant enchâssé, mais tant continua sa très humble requeste, que force fut à la très belle nonnain, ou de perdre le bruit de sa très large courtoisie, ou d'accorder au moyne ce qu'elle avoit à plusieurs sans guères prier accordé. Si luy va dire :

— En vérité, vous poursuii'és et faictes graut diligence d'ob. tenir ce que à droit ne scauriés fournir ; et pensés vous que je ne saiche bien par oyr dire quelz outilz vous portés? créez que si fais, il n'y a pas pour dire grant mercy.

— Je ne scay, moy, qu'on vous a dif, respond le moyne, mais je ne double point que vous ne soies bien contente de moy, et que ne vous monstre que je suis homme comme ung aultre.

— Homme, dit elle, cela croy je assez bien, mais vostre

* L'auteur de ce conte est le sire de la Roche,

chose est tant petit, comme l'on dit, que se vous l'apportés en quelque lieu, à peu s'on se parçoit qu'il y est.

— 11 va bien a u(rement, dist le moyne, et se j'estoie en place je feroye, et par vostre jugement, menteurs tous ceulx ou celles qui ceste renommée me donnent.

Au fort, après ce gracieux débat, la courtoise nonnain, alfin d'estre quitte de l'ennuyante poursuite que le moine luisoit, alTin aussi que elle saichie qu'il vaultet qu'il sett faire, et aussi (ju'eile n'ouitlie le niestier qui tiuit luy piaist, elle luy baille jour à xij heures de nuyt, de vers elle venir et heurter à sa traile, dont elle fut liaultemeiit merciée :

Toutesfois vous n'y entrerés p:is que je nesaiche, dit-elle, à la vérité quelz oultilz vous portés, et se je m'en sçaurai aydr ou non.

— ConuTie il vous plaira, responJ le moyne.

A tant s'en va et laisse sa niaistresse ; et vint tout droit devers frère Courard l'ung de ses conqâignous, qui estoit outillé Dieu scet comment, et pour ceste cause avoit ung LTant gouvernement au cloistre des uonnains. 11 luy compta sua cas tout (lu long, comnienl il a prié une lelle, la response et le refius que elle fit, doublant qu'il ne soit pas bien soulier à son pié ; et en la parlin comment elle est coulenle qu'il entre vers elle, mais qu'elle î^ente et saiche premier de quelle lance il vouldioit jouter contre son escu :

— Or est ainsi, dit-il, que je suis mal fourny d'une grosse lance telle que j'espore et voy qu'elle désire d'estre rencontrée. Si vous en pryte tant comme je puis, que auiiyt vous venés avecques moy, à l'heure que je me doy vers elle rendre, et vous me ferés le plus grant plaisir que jamais homme fist à autre. Je scay 1res bien qu'elle voudra, là moy venu, sentir et taster la lance dont je altens à fournir mes armes; et en la fin me fauldra ce faire : vous serés derrière moy, sans dire mot, et vousmetlrés eu ma place, et vos-tregros bourdon en son poing

lijy mettiés : clii ouvrrera l'iys, je mtn «loibio point, ctpuis cela fait, vous vous en irés et dtdans j'ciilrrray ; et puis du sur|ilus laissés rnoy faire.

Frère Courard est en grant soucy comment il pourra faire et complaire à son compaigiion, mais loute^fois se meta l'adventnrc, etloil ainsi que lui avoit dit, s*en va et luy accorde ce maicliié. Et à l'ieure assi;nce se met avec luy en diemin par devers la nonnain. Quant ilz sont à l'endroit de la fenestre, maistre moyne, plus eschaufié que ung eslalon, de son haston ung coup lieiirla ; et la nonnain n'atlendit pas l'autre heurt, maisouvrist la fenestre etdistcn basse voix :

— Qui esse là?

— C'est nioy, dit il, ouvrez tostl'uysque on ne vousoye.

— Ma foy, dit elle, vous ne serez jà en mon livre enregistre, n'escript, que premièrement ne passez à monstre *, et que je ne saiche quel harnois vous poriés; approuchez vous près et me monstrez que c'est.

— Très voulenliers, dit-il.

Alors tire fière Courard le quel s'avançoit pour faire son personnage, qui en la main de ma dame la nonnain mist son bel et très puissant bourdon qui gros, long et rond estoit. Et laiïtost qu'elle le sentit, comme se nature luy en baillast la congnoissuice, elle dist :

— Nennil, nennil, je congnois bien cesluy cy, c'est le bourdon de frère Courard ; il n"y a nonnain céans qui bien ne le

congnoisse; vous n'avés garde que j'en soie deceue, je le congnois trop. Allez quérir voslre aventure ailleurs.

El à tant sa fenestre referma bien courroucée et mal contente, non pas sur frère Courard, mais sur l'autre moine. Lesquelz après ceste adventure s'en retournèrent vers leur hoslel, tout devisant de ceste advenue.

* On appliquait le mot montre aux revues que passaient les troupes.

LE DIABLE À LtPEE*

Ès marches de Picardie avoit nagucns iiiig gentil lioninie, lequel estoit tant amoureux de la femme d'iing chevalier son prochain voisin, qu'il n'avoit ne jour ne lonne heure de repos, se il ne estoit auprès d'elle, et elle pareillement l'aynioyt tant qu'on ne pourroit dire ne penser, qui n'estoit pas peu de chose. Mais la douleur estoit qu'ilz ne sçavoient trouver façon ne manière d'estre à part et en lieu secret, pour à loysir dire et desclairer ce qu'ilz avoient sur le cueur. Au fort après tant de maies nuitz et jours douloureux, amours qui à ses loyaulx serviteurs ayde et secoure, quant bien lui plaist, leur apresta ung jour très désiré, auquel le douloureux niary, plus jaloux que nul homme vivant, fut contrainct d'abandoimer le mesnaige, et aller aux affaires qui tant lui touchoient, que sans y estre en personne il perdoit une grosse somme de deniers, et par sa présence il la povoit conqnerii-, ce qu'il fisl; en laquelle guignant, il concejist bien meilleur hulin comme d'estre nonmié eoux, avec le nom de jaloux (|u'il avoit auparavant; car il ne fut pas si to^t sailli de lostel (pie le gentil homme qui ne glatissoit après autre besto, et sans faire long séjour, incontinent excécula ce pour quoy il venoit, et })rint

de sa dame tout ce que ung serviteur en ose ou peut demander, si plaisamment et à si bon loisir que on ne pourroit mieulx souhaiter. Et ne se donnèrent de g.inlc que la nuyt les surpiint; dont ne se donnèrent nul mal temps, espérant la nuyt parachever ce que le jour très joyeux et pour culx trop court, avoic'it encommencé, pensant à la vcrilé que ce dyable de mary ne déust point retourner à sa maison jusques

* L'auteur de ce conle est le sire de Conimesuram.

180 LES CONTKUnS FRANÇAIS.

à Iniidcmain , 'iu ilisiicr, voire -lu plus lanl. Mais aulcncr^nt en ala, car les dyables le rapoi tèient h l'oslel, ne scay fin quelle nianière^f. Aussi n'en diault de scavoir comment scéut tint abrégier de ses]desoiiigues; assez souffit de dire qu'il revint le soir dont la b(tllc compaignie, c'est assavoir de noz deux amoureux, fut bien e.>>babye, pour ce qu'il/, furent si ha^tivement surprins; car en nulle manière ne se doubloit-nt de ce dolant retourner. Aussi jamais n'ussent cuidé que si soudainement et si légèrement il eust fiist et acomply son voyage. Toutesfoiz nostre povre gentil homme ne scéut aullre chose que faire ne où se mussier, sinon que de soy bouter dedens le retraict de la c hanibre, espérant d'en saillir par quelque voye que sa dani(! trouveroit avant que le clicvallier y mist le pié; dont il vint tout autrement, car nostre chevalier, qui ce jour avoit cbevaucclié xvj ou xvij grosses lieues, estoit tant lasqu'il ne povoit les rains tourner; et voulut soupper en sa cbambre où il s'estoit desliousé, et s'i voulut tenir sans aller en la salle. Pensez que le povre gentil homme rendoit bien gaigne du bon temps qu'il avoit eu ce jour, car il mouroit de fain, de froit et de paour. Et encores pour plus engregier son mal, une toux le va prendre si grande et si horrible que merueille, et ne failloit gnères

que cbascun coup qu'il toussoit qu'il ne fust ouy de la cbambre où e>toit l'as-emblée du chevallier, de la dame et des autres chevalliers de léans. La dame qui avoit 1 œil et l'oreille tousjours à son amy, l'entreouyt d'avenlure dont elle eut grant fiéeur au cuenr, doublant que son mary ne l'ouyst aussi. Si treuve manière tantost après souper, de soy bouter seulette en ce retraict, et dist à son amy pour Dieu qu'il se gardast ainsi de toussir :

— Hélas! dist il, ma dame, je n'en puis mais, Dieu scait comment je suis puny; et pour Dieu pensez de moy tirer d'icy.

— Si feray je, dist elle.

Et à tant s'en jiart, et bon escuier de lecommencer sa chanson, voire si très liault qu'on l'eust bien peu ouyr de la chambre, se n'eussent esclé les devises que la dame faisoit mettre en termes. Quant ce bon escuier se vit en ce point assailly de la toux, il ne scéut auUre remède, affin de non estre ouy, que de bouter sa teste au trou du retraict où il fut bien enfensé, Dieu le scait, de la conlilure de léaiis; mais encores aimoit il ce mienlx que estre ouy. Pour abréger, il fut long temps la teste en ce retraict, crachant, mouchant et toussant, tant qu'il sembloit que jamais ne déüst foire aultre chose. Néanmoins après ce bon coup, sa toux le laissa et se cuiduit tirer hors, mais il n'estoit pas en sa puissance de se retirer, tant estoit avant et foit bouté léans; pensez qu'il esloit bien à son aise. Bref il ne scavoit trouver foçon d'en saillir, quelque paine qu'il y mist. Il avoit tout le col escorché et les oieilles esrachéez; en la parfm, comme Dieu le voulut, il se força tant qu'il arracha Tais percé du retraict, et le rapporta à son col; mais en sa puissance ne eust esté de l'en oster, et quoy (ju'il luy fut ennuyeux, si amoit il miiulx estre ainsi que comme il esloit par devant. Sa dame le vint trouver en ce point, dont elle fut bien

esbahye, et ne luy scéut secourir; mais luy dist, pour tous po-
tiùges, qu'elle ne scauroit trouver f içon du monde de le traire de
léans.

— Est-ce cela, dist il, par la mort dieu je suis assez armé pour
combattre ung autre; mais que j'.iye une espée en ma njain, dont
il fut tantost saisi d'une bonne.

La dame le voyant en tel point, quoy qu'elle eust grant doubte,
ne se scavoit tenir de rire, ne l'escuier aussi.

— Or çà, à Dieu me commant, dist il lors, je m'en voys essayer
comment je passeray par céans; mais premier brouillés moy le vi-
saige bien noir.

Si fist elle, et le commanda à Dieu. Et bon compaignon à tout
Tais du retraict à son col, l'espée nue en sa main, la face

pins noire (pie cliarbon, commença à saillii d»' la dinmbre ei
(le boime cnmiitie, le premier qu'il tronva n- lui le dolent mary
(pii ent He le veoir si grant | aoïir, (ui<l;iiit «jne ce fiist in
dyable, cpi'il se laissa tumbor dn lianll <ie luy à terre que à peu
(jn'il ne se rompit le col, el fut lonLiinMiimt p.'i>mé. Sa femme le
voyjint en ce point, saillit avant, inonsfrant [dus de sembbint d
eliny qu'elle ne sentoïl beancoiq», et le print au bras, en Iny
(leni;indant (pi'il avoit. Puis après (pi'il lut revenu, il dit à voix
cas>ée et bien piteuse :

— Et n'avez vous point véu ce deable (jue j'ay encontre?

— Certes si ay, dist elle, à peu que je n'eu suis morte de la
frayeur que j'ay eue de le veoir.

— Et dont peut il venir céans, dist il, ne qui le nous a envoyé? Je ne seray de cet an ne de l'autre rassuré, tant ay esté espoventé.

— Ne moy, par Dieu, dist la dévote dame, créez que c'est bignifiance d'aucune chose. Dieu nous vueille garder et deffendre de toute maie adventure! Le cueur ne me gist pas bien de ceste vision.

Alors tous ceulx de l'ostel dirent chascun sa râtelée, de ce deable à l'espée, cuydans que la chose fust vraye Mais la bonne dame scavoit bien la trainnée qui fut bien joyeuse de les veoir tous en ceste oppinion ; et depuis continua arrière le dyable dessus dit le mestier que chascun fait si volontiers, au desceu du mary et de tous autres, fors une chambrière se crête.

LÀ PECHE DE L AKNEAD

En la duchié de Bourgoii^ne eust naizucres un*? centil chevalier dont l'histoire passe le nom, qui marié estoit à une belle et gente dame. Et assez près du chastcau oii le dit chevalier

LES CENT NdUVELLES NOUVELLES 189

faisoit résidence, demouroit iing niusnier pareillement ù nne belle, génie et jeune femme marie. Advint une fois entre les autres ([ue comme le chevalier, pour passer lemps et prendre son c^batoment, se pourmeiiast entour son hostel, et du long de la rivière sur laipiel e estoit assise la maison et moulin du dit musnier qui à ce coup n'estoit pas à son ostel, m:iis à Dijon ou à Beautie, le dit chevalier ;ippercéut la femme du dit musnier, portant deux cruches et retournant de la rivière quérir de l'eau. Si se avança vers elle et doulcement la salua; et elle comme saige et bien

aprinse lui fist l'onneur et révérence qui lui appartenoit. Noslre bon cln^valier, voyant cesle musnière très belle et en bon point, mais de sens assez escharssement hourdée, se pensa de bonnes, et lui dit :

— Certes, m'amie, j'apperçoy bien que vous estes malade et en grant péril.

A ces paroles la musiniere s .-iprocha de lui et luy dist :

— Hélas! Monseigneur, et que me fault il?

— Vrayement, m'amie, j'apperçoy bien, >e vous cheminez gueres avant, que vostre devant est en très grant dangier de chcoir ; et vous ose bien dire que vous ne le porterez guères longuement qu'il ne vous chée, tant m'y congnois je?

La simple musnière, ouyant les paroles de Monseigneur, devint très esbaye et courroucée : esbiye comment Monseigneur povoit scavoir ne vcoir ce meschief advenir, et courroucée d'ouyr la perte du meilleur membre de son corps, et dont elle se servoit mieulx et son mai y aussi. Si respondi :

— Helas! Mon>eigneur, et à quoy coguei-sez vous que mou devant est en dangier de chéoir? il me semble qu'il tient tant bien.

— Dea, m'amie, souliise vous à (anl et soyez seure que je vous dy la vérité; et ne seriez pas la première à qui le cas est advenu.

— Helas! dit elle. Monseigneur, or suis je femme deflaicte.

di'slionon'e et perdue; et que dira mon mary, nostrc Dame, (jiiail il scaïua ce meschief, il ne tiendra plus comte de moi.

— Ne vous descoiifoitez que bien à point, m'amie, dit Monseif^nciir, encores n'est pas le cas advenu, aussy y a il bon remède.

Quant la jeune niusnière ouyt que on trouveroit bien remède en son fuit, le sang luy commença à revenir; et ainsi qu'elle scéut, pria Monseigneur, poiue Dieu, que de sa grâce luy vouldist ensoingnier qu'elle doit faire pour garder ce povre deviint de clicoir. Monseigneur, qui très courtois et gracieux estoit, mesmement toujours vers les darnes, lui dit : • — M'amie, pour ce que vous estes belle et bonne, et que j'ayme bien voslre mary, il me prent pitié et compassion de vostre fait; si vous enseigneray comment vous garderez vostre devant de cliéoir.

— Hélas! Monseigneur, je vous en mercy, et certes vous ferez une oeuvre bien méritoire, car autant me vauldroit non estre que de vivre sans mon devanL Et que doy jedonc faire. Monseigneur?

— M'amie, dit il, affin de garder vostre devant de chéoir, le remède si est que au plus tost que pourrez, le fort et souvent faire recoingnier.

— llecoingnier. Monseigneur, et qui le scauroit faire? à qui me fauldroit il parler pour bien faire cette besoingne?

— Je vous diray, m'amie, dit Monseigneur, pource que je vous ay advertie de vostre mechief qui très prouohain et grief estoit, ensemble aussi et du remède nécessaire pour obvier aux inconvéniens qui sourdre en pourroient, je suis content, affm de plus en mieulx nourrir amour entre nous deux, vous recoingnier vostre devant ; et le vous rendray en tel estât que par tout le pourrez tout seurement porter, sans avoir crainte ne doubte que jamais il puisse chéoir; et de ce me fais je bien fort.

Se nostre mu[^]nière fut bien joyeuse il iic le laiilt pas demander, qui mettoit si 1res grant peine du peu de sens qu'elle avoit de souliisaument remercier Monseigneur. Si niarliéreut tant, Monseigneur et elle, qu'ilz vindrent au moulin où. ilz ne furent guères sans mettre la main à Peuvre, car Monseigneur, par sa courtoisie, d'ung houslil qu'il avoit recoingnat en peu d'eure, troys ou quatre fois, le devant de nostre miisnière qui très joyeuse et lyce en fut. Et après que l'euvre fut ployée, et de devises ung millier, et jour assi[^]né d'encores ouvrer à ce devant, Monseigneur part, et tout le beau pas s'en retourna vers son hostel. Et au jour nommé se rendit Monseigneur vers sa musnière, en la façon que dessus, et au mieulx qu'il peut il s'employa à recoingnier ce devant; et tant et si bien y ouvra, par continuacion de temps, que ce devant fut tout assuré et tenoit ferme et bien. Pendant le temps que Monseigneur recoingnoit le devant de cette musnière, le musnier retourna de sa marcliandise et fist grand chièr, et fist aussi sa femme. Et comme ilz eurent devisé de leurs besoingnes, la très saige musnière va dire à son mary :

— Par ma foy, sire, nous sommes bien obligez à Monseigneur de ceste ville.

— Voire, m'amie, dit le musnier, en quelle façon?

— C'est bien raison que le vous die, afîn que l'en merciez, car vous y estes tenu. 11 est vray que tandiz qu'avés esté debors, Monseigneur passoit par cy droit à la court, ainsi que à tous deux cruches je aloye à la rivière; il me salua, si lis je lui, et comme je marcboie, il apperceut que mon devant ne tenoit comme rien, et qu'il estoit en trop grant aventure de chéoir ; et le me dist de sa

grâce dont je fuz si très esbaliye, voire par Dieu, autant courroucée que se tout le monde lust mort. Le bon seigneur qui me véoit en ce point lamenter, en eut pitié; et de fait m'en iliina ung beau remède poni' n>e i;arder de ce mauldit dangier. Et eucores me tist il bien plus qu'il n'eust

19'2 LES COMEUnS FIU>(^Al.S.

poiil iail à une aultre, car le remcde dont il me advei lit qui cs-loit iaie recoingnirr et recheviller mon devant, allin de le gjrdei de ciéoir, lui mesnies le niist à exécucion ; qui lui fut tn,'s gjaïit peine et en sua plusieurs fois, pource que mon cas leque-roitd'estre souvent visité. Que vousdirayjedeplus, il s'en est tant bien ac^fuitté que jamais neluy sauriez desservir, l'ar ma foy il m'a tel jour de ceste sepmaine recongnié les troys, les quatre j'ois, ung autre deux, ung autre troys; il ne m'ajà laissée tant que j'aye esté toute guarie; d si m'a mis en Id estât que mon devant lient à ceste heure, tout aussi bien et aussi fermement que celui de femme de nostre ville.

Le musnier, oyant cette adventure, ne fit pas semblant pardehors tel que son cueur au pardedans portoit; mais comme s'il fust bien joyeux, dit à sa femme :

— Or ça, m'amy, je suis bien joyeux que Monseigneur nous a fait ce plaisir, et se Dieu plaist, quand il sera po-siLle, je feray autant pour lui. Mais pource que vostre cas n'estoit pas honneste gardez vous bien d'eu riens dire à personne, et aussi puis que vous estes guarie, il n'est jà mestier que. vous travailliez plus Mou^ci^neur.

— Vous n'a\cz garde, dist la musnière, que j'en die jamais ung mot, car aussi le me deffendit lien Monseigneur.

Nostre musnier, qui estoit gentil compaignon, à qui les cri-
gnons de sa teste ramentevoyent souvent et trop la courtoisie que
Monseigneur luy avoit faicte, et si saignement se conduisit
qu'onques mon dit seigneur ne se percéut qu'il se doubta de la
tromperie qu'il lui avoit faicte et cuidoit en soy mesmes qu'il n'en
scéust rien. Mais hélas ! si faisoit et n'avoit ailleurs son cueur,
son estudie, ne toutes ses pensées que à soy vengier de lui, s'il
scavoit en façon telle ou semblable qu'il lui decéut sa femme. Et
tant fit par son engin que point oiseux n'estoit, qu'il advisa à une
manière par laquelle bien lui sembloit que s'il en pouvoit venir à
chier que Monseigneur auroit

beurre pour œufz. A chief de peclné, pour aucuns affaires qui
survindrent à Monseigneur il monta à cheval, et print de Ma-
dame congé bien pour ung mois, dont le musnier ne fut pas un-
peu joieux. Utig jour entre les autres, Madame eut volenté de soy
baignier, et fit tirer le baing et chauffer les échaufes en son hos-
tel, à part; ce que nostre musnier scéust très bien, pour ce que as-
sez familier estoit de léans. Si s'advisa de prendre ung beau bro-
chet qu'il avoit en sa fosse, et vint au chasteau pour le présenter
à ma dame. Aucunes des femmes de ma dame vouloient prendre
le lirochet, et de par le musnier en faisoient présent, mais il dit que
luy mesme il le présenteoit, ou vrayment il le remporteroit. Au
fort pour ce qu'il estoit comme de léans, et joyeux homme, ma
dame le fist venir qui dedans son bain estoit. Le gracieux musnier
list son présent, dont ma dame le mercia, et fist [l'orler en la cui-
sine le beau brochet, et mettre à point pour le soupper. Et entre-
tant que ma dame au musnier devisoit, il appercéut sur le bord
de la coupe ung très beau dyamant qu'elle avoit oslé de son doigt,
doubtant de l'en gaster. Si le croqua si supplément qu'il ne
fist de l'ame percé ; et quand il vit son point, il donna la bonne

nuyt à ma dame et à sa compaignie, et s'en retourna en son moulin, pensant au surplus de son alfaire. Ma dame qui faisoit grant ciière avec ses femmes, voyant qu'il estoit jà bien tart et heure de souper, habandonna le bain, et en son lit se boula. Et comme elle regardoit ses bras et ses mains, elle ne vit point son dyamant : si appella ses femmes et leur demanda après ce dyamant, et à laquelle elle l'avoit haillié. Chascune dist : Ce ne fust pas à moy, n'a moy, ne à moy aussi. On cherche haultet bas, dedans la cupve, sur la cupve, mais riens n'y vault, on ne le scait trouver. La quesfe de ce dyamant dura beaucoup, sans qu'on en scéust quelque nouvelle, dont ma dame s'en donnoit bien mauvais temps pource qu'il estoit nieschaniment perdu et en sa chambre. Et aussi

104 ivs roNTFrn»; rnANÇAis.

Monseigneur son inary liiy «ionna au jour de ses espoii<aille8, il l'en tenoit heiiiK onp plus < hier. On ne scyit qni nwscroire ne à (jui le deniitndeï , dont gnint dnel sourd [i.ir léans. L'une des femmes s'advisa et dist :

— Ame n'est céans entré que nous qui y sommes et le musnier, se me sembleroit bon qu'il fut mandé.

On le mand;i et il vint. Ma dame si très courroucée et desplaisanle rsloit (juo plus ne pavoit, demanda an musnier s'il n'.noit]toint véu son diamant? VA luy assuré autant en bourdes que ung autre à dire vérité, s'en excusa très liaultement. El mesmes osa bien demander à ma dame s'elle le tenoit pour larron.

— Certes, musnier, dit elle, nenni ; aussi ce ne seroit pas larrecin si vous l'aviez par esbatement emporté.

— Madame, dist le musnier, je vous prometz que de vostre-dyamant ne scayje nouvelle.

Adonc fut la compaignie bien simple et ma dame especiallement, qui en es' si très desplaisante qu'elle n'en scait sa contenance que dejetter larmes à grant abondance, tant a regret de ceste verge. La triste compaignie se met à conseil pour scauoir qu'il est de faire. L'une dit : il faut qu'il soit en la chambre, l'autre respond qu'elle a cherchié partout. Le musnier demande à ma dame s'elle l'avoit à l'entrée du bain ? et elle dist que ony :

— S'ninsi est certainement, ma dame, veu la grant diligence qu'on a fait de le quérir sans en savoir nouvelle, la chose est bien estrange. Toutcsfois il me semble bien que s'il y avoithomme en ceste ville qui scéust donner un conseil pour le recouvrer, que je seroye celluy ; et pource que je ne voudroye pas que ma science fusl divulguée, il seroit bon que je parlasse à vous à part.

— A cela ne tiendra pas, dit ma dame. Si fist partir la compaignie, et au partir (pie firent les femmes, disoient dame Jehanne, Ysabeau, et Gallierine :

— Helas! musnier, que vous seriez bon homme se vous faisiez revenu* ce dyamant.

— Je ne m'en fais pas fort, dit le musnier, mais j'ose bien dire que s'il est possible de jamais le trouver que j'en apprendray la manière.

Quant il se vit à part avecques ma dame, il lui dist qu'il se doubtoit beaucoup et pensoit, puis qu'en l'arriver du bain elle avoit son dyamant, et qu'il ne fust sailly de son doy et cbcu en l'eaue ; et dedans son corps s'est bouté, attendu qu'il n'y avoit

ame qui le voulsist retenir. Et la diligence faicte pour le trouver, si fist ma dame monter sur son lit, ce qu'elle eust volentiers refusé ce n'eust esté pour myeulx faire. Et après qu'il l'eust assez découverte, fist comme manière de regarder çà et là, et dist:

— Seurement, ma dame, le dyamant est entré en vostre corps.

— Et dictes vous, musnier, que vous l'avez percéu?

— Oy vraynjent.

— Ilelas! dist elle, et comment l'en pourra l'en tirer?

— Très bien, ma dame, je ne doubte pas que je n'en vienne bien à chief, s'il vous plaist.

— Se m'aïst Dieu, il n'est chose que je ne face pour le ravoir, dit ma dame; or vous avancez beau musnier.

Ma dame encores sur le lit couchée fut mise par le musnier tout en telle façon que Monseigneur mettoit sa femme, quant il luy reconguoit son devant, et d'ung tel houtil la tente pour quérir et peschier le dyamant. Après les re]Osées de la première et seconde queste que le musnier fist du dyamant, ma dame demanda s'il l'avoit point soutu? et il dist que ouy; dont elle fut bien joyeuse et luy pria qu'il peschast encores tant qu'il l'eust trouvé. Pour abbregier, tant fist le bon mus-

IPO LKSCOMEUnS FUANÇAIS.

iiicr(ju'il rendit à ma dame sou très beau dyamant, dont la très gnmt Joye \iiit]ar hiaus ; (t n'eust jamais musni< r tant d'onneur et d'avancement que ma dame et ses femmes luv donnèrent. Ce bon musnicr en la très bonne gracf de ma dame]iai t de Icans, et vint à sa maison sans soy vanter à sa femme de sa nouvelle ad-

venture, dont il estoit plus joyeux que s'il eust tout le monde gaignic. La Dieu mercy, petit de temps après Monseigneur revint en sa maison, oij il lut doucement reeéuetde ma dame bumblement bien venu, la(|uelle, après plusieurs devises qui au lit se font, luy conta la très merveilleuse adventure de son dyamant, et comment il fut par le musnier de son corps repeschié; pour abregier, tout du long lui compta le procès en la façon et manière que tint le dit musnier en la queste du dit d\ amant, dont il n'eut guères grant joye, mais pensa que le mnsnier luy avoit baillé belle. A la première fois qu'il rencontra le musnier, il le salua haultement et lui dist :

— Dieu gai t, Dieu gart ce bon pescbeur de dyamans. A quoi le musnier respondit :

— Dieu gart ce bon recongneur.

— Par nostreDame, lu dis vray, dist le seigneur, tays toy de moy et si ferai je de toy. à

Le musnier fut content, et jamais plus n'en parla ; non ûst le seigneur, que je saiche

LA YIE DE SAINCT n\ÎE\C

GLORIEUX MAUTYri, ET COMMENT IL FUT PESCHIÉ EN LA MER ET PORTÉ A DIEPPE.

(XV* sifcle)

Le hareng fut l'une des principales ressources alimentaires du moyen âge. Dès leur premier établissement sur les côtes de la Manche, les Normands se livrèrent en grand à la pêche de ce poisson, el en tirèrent des profils considérables. 11 était d'autant

plus eslimé de nos aïeux que la délicatesse de sa chair formait contraste avec celle des baleines et des marsouins, qui se trouvaient encore en grand nombre au moyen âge sur notre littoral, et dont il était fait une grande consommation, il ne faut donc point s'étonner qu'il ait été célébré par les poètes en raison de sa grande popularité, et nous ne croyons pas nous tromper en disant que c'est à peu près le seul poisson qui figure dans nos vieux conteurs. Guillaume Bouchet, que nous rencontrerons plus loin, en parle également dans la *Sia:icme Serée*[^] et en fait l'objet d'une espèce de dissertation d'histoire naturelle, dans laquelle il se moque des bonnes gens des villes de l'intérieur qui s'imaginaient que les harengs-saurs étaient pêchés tout vivants.

La Vie de saint Harenc, comme les autres compositions rimées de la même époque, présente, au point de vue du rhyllhine, une différence très-notable avec les compositions des âges antérieurs. Les rimes tombent régulièrement deux h deux, et Ton y trouve en germe

un essai d'enlre-croisement des drsincnes masculines clff'mi-nines. Mais la richesse des rimes, qui fait aujourd'hui l'unique talent de plus d'un poète, ne préoccupe encore que médiocrement le versilicalcul- |i.)piil;iirr, et il se croit en rè[^]le avec la prosodie lorsqu'il fait rimer cJiandelle avec taverne.

Graliculu[^] Ilarengio *, Super ignem tribu la tio, Vinaigria, linapium.

Jadis, au milieu de la mer, Entre Boulogne et Angleterre, Où l'on ne trouve point de terre.

Fut prins le corps de saint Harenc, Qui souffrit pis que saint Laurent.

Martyre fut et mis à mort.

Quarante tyrans d'ung accord Dedans un basteau se boutèrent;
De nuyt et de jour tant peschèrent A leurs rais et à leurs filetz
Que saint Harence fut attrapez, Et de ses frères plus de cent;
Mas il leur vint un si grand vent One à peu qu'ils ne se noyèrent.

Adonc saint Harenc apporlèieilt; A Diepe fut son saint corps
mis.

Il vint ung yvrogne estourdis, Entour minuyt, à la clundelle,
Qui le porta à la taverne; Sur le gril le mist pour rostir, Et puis le
gourmant, sans faillir,

* Le texte que nous reproduisons ici est emprunté au Recueil
det poésies françaises d<s quinzième et seizième siècles, publié
par M. Anatole de Montaiglon, t. II, p. 525.

LA VIE DE SAINT HARENG

Le mangea avec les aulx.

Les autres l'ont chargé sur leurs chevauk . Et les enimaient à
Paris, Et si en eut, ce m'est advis, Que en cacques forment
sallèrent.

De telz y eut qui le brûlèrent Tout vil, dont ce fut grand
dommage.

Oncciues on n'en fist tel oultrage Conmie ou en fist ceste an-
née :

Car il lust rais à la fumée, Pendu en guise de larron, El depuis mangé en cresson, Au vinaigre et à la moutarde; Mais je me donnay de garde Que cesaint dont nous parlons Fut mis avec des ongnons En ung pot par niaintz morceaulx, Et fut happé de deux ribaux^ /

nui remportèrent par grande haste.

Et puis fut mis le saint en pa^te.

Eu quaresme certainement 11 fait criin- bien souvent Dedans Paris, en plusieurs lieux.

SaincL llarenc est moult précieux; Il hiit des miracles sou\ent :

Il l'ail tousser assez de gens; Chacun sait bien que pas ne ment, Il lait gagner le tavernier.

S>iuict llarenc est moult à priser, Qui tant est renommé en France; Sainct llarenc donne pitance

- Le ne m de ribauds est synonyme de gens sans aveu.

Aux Cainics et aux Augiislins; Aussi faict-il aux Jacopiris.

Sniiict llarenc, qui bien se nomme, Il est coiigiieu jusques à Rommo; Aussi est-il en Aiigli terre.

En Fhiuireset en plusieurs lerre».

Ce sîiincl dont ouy avez Fust né au milieu delà mer; Ef) son saint corps n*eust point d'amer» Ne n'en mangea onc en sa vie, De cela je vous affie* ; Mais bien souvent voulust-il boire.

Mais, bonnes gens, vous devez croire Que, quand on mange
saint Ilirenc, On y doit boire bien souvent.

Aussi comme vous m'orrez relraire»

Il y en a de deux manières :

^ L'un est sor et l'autre est blanc, Et si en a de bien puant :

Car on dit tout communément, En uig proverbe bien souvent
:

Ce harenc put, c'est si nature ; Si fleure bon, c'e^t adventure.

Povres gens ne le dient mye.

Car souvent leur sauve la vie.

Tant est gracieux et courtois.

On le mange avec les poix En karresme certainement ; Chacun
sçctbien si je mtns; Et les bonnes gens de village En font souvent
de bon polage.

* Je vous assure.

LA VIE DE SAINT HARENG

C'est gr.iiit pitié que saiiict ILienc Est mai tiré ainsi souvent ; Sur
le gris ou sur le charbon; Mais il viendra une saison Que saint
Harenc lera miracle, Qu'on doit niieul.v prisier que triade.

Dictes Amen dévotement.

Gy fine le sermon saint Haicnc.

La Vie de saint IJarenc, comme le roman de Renart montre à quel point les traditions catholiques étaient déjà affaiblies avant la Reforme. On sent, en lisant cette parodie triviale des poétiques légendes du moyen âge, que le mysticisme a replié ses ailes, et que le temps approciie où les miracles elle clergé seront voues aux sarcasmes les plus irrévérencieux. Ce conte estcomme la préface rimée de Rabelais, de Henri Estienne, de Béroald de Verville, et de tous les moqueurs impitoyables que nous allons rencontrer.

Parmi les poissons célébrés par les poètes du quinzième siècle, il faut encore compter le maquereau. Le roi René lui a consacré quelques vers dans le roman de la Très-douce Mercy. L'un des personnages allégoriques de ce roman, Amitié, invite Cuer d'amour i dîner ; elle lui sert du maquereau et lui dit •

Or, saichez, noble cut-r cl veuillez cscouler Que ce poisson ici, du quel vous vois gouster, Eïl appelé en France maquereau Traiineui, Le quel e^t savoureux et (rè:>-bon pour l'amant. Pour ce mangez-en fort, etc.

Ce passage, en constatant les vertus aphrodisiaques du maquereau, explique peut-être la significati^on grossière que le nom de ce poisson a prise dans le langage moderne.

DINDEN.VL'LT ET LES MOUTONS DE L'AMRGE

Bien que Rabelais soit l'un de nos vieux écrivains les plus lus et les plus connus, nous ne pouvions publier un recueil des conteurfrançais sans lui donner place au milieu de ceux qui l'ont précédé, et qu'il a souvent imités en les surpassant toujours, et de ceux qui Tout suivi et qui Tout imité sans pouvoir jamais l'égal.

?ious avons choisi de préférence Vépisode de Dindenault et des moutonde Panurge, parce que cet épisode forme un tout complet, et que sans aucun doute, nos lecteurs aimeront à retrouver ici dans le texte même un conte qui revient chaque jour, par voie d'allu^>ions et de citations proverbiales, dans les conversations courantes.

COMMENT PANTAGRUEL REKCOMRA DKE KALF DE VOYAGIELS RETÛDRKANS DU PAYS LANTEP.XOIS.

Au Cinquième jour, ja commençans tournoyer le pôle peu à peu, nous éloignans de l'équinoctial, découvrimes une na^ vire marchande faisant voile à horcho vers nous. La joye ne fut petite, tant de nous comme des marchands : de nous, entendans nouvelles de la marine ; de eux, entendans nouvelles

DINDKNAULT ET LES MOUTONS DE PANURGE

de terre ferme. Nous rallians avec eux cogneusnies qu'ils esioient Fiançois Xautongeois. Devisant et raisonnant ensemble, f^anta-gruel enleiulit qu'ilz venoient de Lanternois. Dont eut nouveau accroissement d'alaignesse, aussi eut toute l'assemblée mesmement, nous enquestans de i'estat du pays et des mœurs du peuple Lanternier, et ayant adverlissement que, sus la fni de juillet sub-séquent, estoit l'assignation du chapitre général des Lanternes : et que, si lors y arrivions (comme facile nous estoit), vo\ rions belle, honorable et joyeuse compaignie des Lanternes : et (jue l'on y laisoit grands apprestz, comme si l'on y deust prolongé-

menl lanterner. Nous fut aussi dit que, passans le grand royaume de Gebarim, nous serions honorifiquement receuz et traictés par le roy Ohabé, dominateur d'icelle terre. Lequel et tous ses subjectz pareillement parlent langage françois tourangeau ^

Ce Dendant que nous entendions ces nouvelles, Panurge prit débat avec un marchand de Taillebourg, nommé Dindenault. L'occasion du débat fut telle : ce Dindenault, voyant Panurge sans bniguette, avec ses lunettes attachées au bonnet, dist de lui à ses compaignons :

— Voyez là une belle médaille de coqu.

Panurge à cause de ses lunettes, ayoitdes oreilles beaucoup plus clair que de coustume. Donc, entendatit ce propos, demanda au marchand :

— Comment diable serois-je cotju, qui ne suis encores marié, comme tu es, selon que juger je peuz à ta troigne mal gracieuse?

— Ouy vraiment, respondit le marchand, je le suis : et

* ^ous ne chercherons point, comme on l'a fait tant de fois déjà, à découvrir le sens caché que Rabelais, d'après ses conimentaleuis, aurait pour ainsi dire attach.' à chacune de ses phrases Les inler[]ri'tatitotis touchent ici de trop p'.ès à l'hypothèse pour que nous ne craignons pas d'induire le public en erreur.

20i LES coMEUus fran<;ais.

ne voudrois ne l'cslre pour toutes les luneUes (l'Euro[»e, non pour toutes les besicles d'Afrique. Car j'ay une des plus belles,]lus advcnunles, plus honuestes, []lus prudes femmes eu mariage, qui soit eu tout le pays de Xaiitouge; et n'en déplaie aux

autres. Jeluy porte de mou voyage um; belle et de urize poulcécs
longue branche de coural rouge, [D]Our ses eslrenues, qu'en as tu
à faire? De quoy te m» blés tu? Qui es lu? [D]ond es tu? o lunetier
de l'antichrist, responds si tu es de Dieu.

— Je te demande, dist Panurge, si, par consentement et conve-
nence de tous les elemens, j'avois sacsalliezevczineranssé ta tant
belle, tant advenante, tant honneste, tant prude femme, de mode
que le roide dieu des jardins Priapus, lequel icy habite en liberté,
subjection forcluses de braguettes attachées, luy fut on corps de-
meuré, en tel désastre que jamais n'en sortiroit, éternellement y
resteroit, >inon que lu le tirasses avec les dents, que lerois-tu : Le
laisserois tu là sempilernellement? ou bien le tirerois tu à belles
dents? Responds, o belinier de Mahumet, puis que tu es de tous
les diables.

— Jeté donnerois, respondit le marchand, un coup d'espée sus
cestc oreille lunetiere, et te tuei ois comme un béliier.

Ce disant desgainoit son espée. Mais elle tenoit au fourreau,
comme vous savez que, sus mer, tous h:unois iacilement
chargent rouille, à cause de l'humidité exces-ive et nitreuse. ' Pa-
nurge recourt vers Pantagruel à secours. Frère Jean mit la main à
son bragmard franchement esmoulu, et eust felonnelïient occis le
marchant, ne fust que le patron de la nauf, et autres passagers
supplièrent Pantagruel n'estre fait scandale en son vaisseau.
Dont fut appointé tout leur différent, et beurent d'autant l'un à
l'autre de lait, en signe de parfaicte réconciliation.

DINDENAI'LT ET LES MOUTONS DE PANURGE. 205

COMMENT, LE DtBAT APPAISE, PANURGE MARCHANDB
AVEC DK>i- DENAULT UN DE SES MOUTONS.

Ce débat du tout appaisé, Panurge dist secrètement à EpislemoM et à fière Jean :

— Relirez-vous icy un peu à l'écart, et joyeusement passez temps à ce que vous voirez. Il y aura bien biau jeu, si la cliorde ne rom[dt].

— Puis s'adressa au marchand, et derecliefbeut à luy plein hanap de bon vin Lanternois. Le marcliant le pleigea gaillard, en toute courtoisie et honnesteté. Cela fait, Pjniirge dévotement le prioit luy vouloir de grâce vendre un de ses moutons. Le nfarcliait luy respoudit :

— Ilalas, bala?, mon amy, noslre voisin, comment vous savez bien truphjr des pauvres gens. Vraycment vousestesun gentil cbalant. O le vaillant acheteur de moutons. Vraybis, vous portez le minois non mie d'un acheteur de moutons, mais bien d'un coupeur débourses. Deu Colas, faillou, qu'il feroit bon porteibourse pleine auprès de vous en la tripperie sus le dégel ! Ilan, hau, qui ne vous cognoisloit, vous feriez bien des vostres. Mais voyez hau, bonnes gens, comment il taille de l'historiographie.

— Palience, dist PauurgB. Mais à propos, de grâce spéciale, vendez moi un de vos moutons. Combien?

— Comment, respoudit le marchand, l'entendez vous, nostre amy, mon voisin? Ce sont moutons à la grand.; laine. Jason y prit la toison d'or. L'ordre de la maison de Bourgoigne en fut extraict. Moulons de levant, moutons de haute fustaye, moutons de haute gresse.

— Soit, dist Panurge, mais de grâce vendez m'en un, et

200 LES CONTELS FIANÇAIS.

jiour cûisp, l)ien et prompt (rneiit vous pyy.iit en moiinovo
de [Donjuit, de tîillis, et de l)usse gresse. Ojniliicii?

— iNostre voisin, mon amy, respondil le niarliail, e^coutez ça
uîi pou de l'aiilrt! oreille.

Panurge. — A voslre commandement.

Le Marchant. — Vous allez eu Lantemois.

Paniivfje. — Voire.

Le Marchant. — Voir lemond^

Panurge. — Voire.

Le Marchant. — Joyeusement.

Panurge. — Voire.

Le Marchant. — Vous avez, ce croy je, mon liobin mouton.

Panuge. — 11 vous plaist à dire.

Le Marchant. — Sans vous fascher.

Panurge. — Je l'eulends ainsi.

Le Marchant. — Voiis estes, ce croy je, le joyeux du roy.

Papurge. — Voir e.

Le Marchant. — Touchez là. Ha, iia, vous allez voir le monde,
vous estes le joyeux du roy, vous avez mon Robin mouton; voyez
ce mouton là, il a nom Robin comme vous. Robin, Robin, Robin,
— bes, ks, bes. o la belle voix!

Panurge. — Rien belle et harmonieuse.

Le Marchant. — Voicy un pact (jui sera entre vous et moy, nosLre voisin et amy. Vous qui estes Robin mouton, serez en ceste conppe de balance, le mien mouton Robin sera en l'autre: je gaige un cent de huytres de Rusch que, en poidz, en valeur, en estimation, il vous emportera haut et court : en pareille forme que serez quelque jour suspendu et pendu.

— Patience, dist Panurge. Mais vous feriez beaucoup pour moy et pour vostre postérité, si me le vouliez vendre, ou quel que autre du bas cœur. Je vous en prie, sire monsieur.

— Nostre amy, respondit le marchand, mon voisin, de la

DINDENAULT ET LES MOUTONS DE PANURGE

toison de ces moutons seront faits les fins draps de Rouen ; les loucht-tz des balles de Limestone, nu pris d'elle, ne sont «pie bourre. De la peau seront faits les beaux maro(|uins, lescpielz on vendra pour niarroquins, Turquins, ou de Montélimart, ou de I*]spagne, pour le pire. Des boyaulx on fera chordes de violons et harpes, lesquelz tant chèrement on vendra comme fussent chordes de Nuncan ou Aquileie. Que pensezvous?

— S'il vous plaist, distPanurge, m'en vendrez un, j'en seray bien fort tenu au counail de vostre huys. Voyez cy argent content.

Ce disoit monstrant son esquarcelle pleine de nouveaux Ilcnricus

CONTINUATIOÏ DU MARCHE ENTRE PAM'RGE ET DINDENAULT.

— Mon amy, rosfondit le marchant, noslre voisin, ce n'est viande que pour roy et princes. La chair en est tant délicate, tiint savoureuse, et tant friande que c'est blasme. Je les ameine d'un paysenquel les pourceaux (Dieu soit avec nous) ne mangent que myrobalans. Les truyes en leur gesine (saulve l'honneur de toute la compaignie), ne sont nourries que de fleurs d'orausiers.

— Mais, dist Pauurge, vendez m'en un, et je vous le payeray en roy, foy de piéton. Combien?

— Nostre amy, respondit le marchant, mon voisin, ce sont moutons exlraictz de la propre race celui qui porta Phrixus et Ilellé par la mer dite Ilellesponte.

— Cancre, di>t Pauurge, vous estes dericua vel adiscens,

— Ita, sont choux, respondit le marchant, vere ce sont pour-roaux. Mais rr. rrr. rrrr. rrrr. Ilo Robin rr. rrrr. rrrr. Vous n'entendez ce langage. A propos. Par tous les champs

es(Jiiclz ilz pissent, le bled y provient comme si Dieu y eusl pissé. Il n'y Tint aïltre marne ne fumier. Plus y a. Ile leur urine lesquintessentiaux tirent le meilleur salpêtre du monde. De leurs croltes (mais qu'il ne vous desplaise) les médecins de nos pays guérissent soixante et dix-huit espèces de maladies. La moindre di >(juf'll<*s est le mal Saint Kutrope de Xaintes, dont Dieu nous saulve et gard. Que Densez vous, nostre voisin, mon amy? Aussi me coustent ilz bon.

— CousLe et vaille, respondit Panurge. Seulement vendez m'en un, le D)ayanl bien.

— Nostre amy, dit le marchand, mon voisin, considérez un peu les mcf veilles de nature consistans en ces animaux que voyez, voire en un membre que estimeriez inutile. Prenez moy ces cornes là, et les concassez un peu avec un pilon de fer, ou avec un landier, ce m'est tout un. Puis les enterrez en veue du soleil la part que vous vouMrez, et souvent les arrosez. En [tcu de mois vous en voirez naistre les meilleurs nsperges du monde. Je n'en dédaignerois excepter (jue ceux de Ravenne. Allez moy dire que les cornes de vous autres messieurs les coques ayent vertu telle, et propriété tant mirifique.

— Patience, respondit Panurge.

— Je ne scay, dist le marchand, si vous estes clerc. J'ay veu prou de clercs; je dis grands clercs, coques, ainz dea. A propos, si vous estiez clerc, vous sauriez que, es membres plus inférieurs de ces animaulx divins, ce sont les pieds, y a nn os, c'est le talon, l'astragale, si vous voulez, duquel, non d'autre animal du monde, fors de Tasne Indian et des dorcades de Libye, l'on jouoit anti-quement au royal jeu des taies, auquej l'empereur Octavian Auguste un soir guaingna plus de cinquante mille escuz. Vous autres coqs n'avez garde d'en guaingner autant.

— Patience, respondit Panurge. Mais expédions.

DINDENAULT ET LES MOUTONS DE PA?hURGE. 20t)

— Et quand, dist le niarcliant, vous auray je, nostre aray, mon voisin, dignement loué les membres internes; les espauls, les esclanges, les gigotz, le haut cousté, la poicLrine, le foye, la râtelles, lestiippes, lagogne, la vessie, dont on joue à la balle. Les cous-telcttes, dont on lait en Pygmion les beaux pelits arcs, pour tirer des noyaux de cerises coiUie les j^rties. La teste, dont, avec un

peu de soulpbre, on en fait une mirifique décoction, pour faire viander les chiens constipés du ventre.

— Bien, bien, dist le patron de la nauf au marchand, c'est trop icy barguigné. Vends luy si tu veux, si tu ne veux, ne l'amuse plus.

— Je le veulx, respondit le marchand, pour l'amour de vous. Mais il en payera trois livres tournois de la pièce ea choisissant.

— C'est beaucoup, dist Panurge. En nos pays j'en aurois bien cinq, voire six pour telle somme de deniers. Advisez que ne soit trop. Vous n'estes le premier de ma cognoissance qui, trop tost voulant riche devenir et parvenir, est à l'envers tombé dans la pauvreté, voire quebiuefois s'est rompu le col.

— Tes fortes fiebvres quartames, dist le marchand, lourdault sot (|uo tu es! Par le digne veu de Charrons, le moindre de ces moulons vault quatre fois pins que le meilleur de ceux que jadis les Coraxiens en Tudilanie, contrée d'Espagne, vendoient un talent d'or la pièce. Et que penses tu, ô sot à la grande paye, que valoit un talent d'or?

— Benoist monsieur, dist Panurge, vous vous eschauffezea vostre harnois, à ce que je voy et cogrioy. Bien tenez, voyez la vostre argent.

Panurge, ayant payé le marchand, choisit de tout le trou» peau un beau et grand mouton, et l'emportoit criant et bellant, oyans tous les autres et ensemblement bellans et re-

710 LKS CONTEIIIS FfIANÇAIS.

gaiduns quelle part lucioit leur conifiaifjriou. Cependant le marcïiant à ses moutonniers :

— o (pi'il a l)icn sceu choisir le chailant! Il s'y entend le pailla-
ri! Vraycmeiit le bon vraycmont je le réservoirs [Dour le i^eigne'ur
de Gancale, conime bien cognoi.ssant son n «turel, (lar, de sa na-
ture, il est tout joyeux et csbandy, quand il tient une cspaule dti
mouton en main bien séante et advenante, comme une raquette
gauschiere, et, avec un cousteau bien tranchant, Dieu scait
comment il s'en escrime.

COMMENT PANURGE FIT EN MER KOYER LE MARCHANT ET LES

MOUTO.NS.

Soudain, je ne sçay comment, le cas fut subit, je n'eus loisir le
considérer, Panurge, sans autre chose dire, jette en pleine mer
son mouton criant et bellant. Tous lesautres moutons, crians et
bsllans en pareille intonation, commencèrent soy jetter et saulter
en mer après à la file. La foule estoit à qui premier y saultroit
après leur compaignon. Possible n'estoit les engarder. Gomme
vous savez estre du mouton le naturel toujours suivre le premier,
quelque part qu'il aille. Aussi le dit Aristoteles, lib. 9 de histor.
anim.^ estre le plus sot et inepte animant du monde.

Le marchant, tout effrayé de ce que devant ses yeulx périr
voyoit et noyer ses moutons, s'efforçoit les empescher et retenir
de tout son pouvoir. Mais c' estoit en vain. Tous à la tile saul-
loient dedans la mer, et perissoient. Finalement, il en prit un
grand et fort par la toison sus le tillac de la nauf. Guidant ainsi le
retenir, et saulver le reste aussi conseqiieusement. Le mouton fut

si puissant qu'il emporta en mer avec soy le marchant, et fut noyé, en pareille forme que les moutons de Polyphemus le borgne cyclope emportèrent hors la caverne

DINDENAULT ET LES MOUTONS DE PANURGE

(Jlyxes et ses compnlgnons. Autant en firent les autres bergicrs et moulonniers, les prenants les uns par les cornes, autres par les jambes , autres par la loison. Lesquelz tous lurent pareillement en mer portés et noyés misérablement.

Pannrge, à cousté du fougon, tenant un aviron en m.iin, non pour aider les moutonniers, mais j)Our les enf^arder de grimper sur la nauf, et évader le naufrage, les preschoit elo- (juentement, comme si fust un petit frère Olivier Maillard, ou un second frire Jean Bourgeois * ; leur remonstrant par lieux de rlii"torie({ueles misères de ce monde, le bienet l'iieur de l'autre vie, afiermant plu> lieureux estre les trépassés que les vivans en ceste vallée de miseie, et à un chascun d'eux l)romett;uU ériger un beau cenotapbe, et sepulchre lionoraire au plus haut du mont Genis à sou retour, de Lanternois : leur optant ce neantmoius, en cas cpie vivre encores entre les humains ne leur fasehast, et noyer ainsi ne leur vint à propos, bonne adventure, et rencontre de (piel(|ue baleine, laquelle au tiers jour subséquent le rendist sains et saulves en quelque pays de satin, à rexem[])le de Jonas.

La naul viudée du marchant et des montons, reste il icy, dist Pauurge, ulle ame moutonnière? Où sont ceux de Thibault

Tai^iielet? et ceux de Regnauld Belin, qui dorment quand les autres paissent? Je n'ysçay rien. C'est un tour de vieille guerre.

* Olivier Miiillard et Jean Bourgeois sont des prédicateurs populaires du quiiièuie si(cle, (|ui ont altaqié avec une grande vigueur les vices et les al)us de leur temps. Maillard surtout ne ménageait rien, pas même Lou's XI. Ce roi, qui n'entendait pas raillerie, lui envoya un jour un de ses olficiers lui dire qu'il eût à tenir sa langue; mais celui-ci ne se laissa pas intimider, et quoi-qu'il pût s'attendre à tout de la part de Louis XI, il répondit à l'oflicior : a Va dire à ton maître qu'il fasse de moi ce qu'il voudra; que* j'irai en paradis plus vile que lui avec ses chevaux de poste.
»

Personne plus que nous ne rend justice ii Rabelais, nous ferons remarquer cependant que, parmi les écrivains faiitai«ifeles du Reiziènie si("clu, il en est quelques-uns qui rappellent son originalité et son style, et, comme on le verra plus loin, >ocl du Faill et Béroalde de Verville rapprochent quduelois d'assez j)rès, sinon par retendue des conceptions générales, du moins par les détails et la veiv<moqueu&e.

LA REINE DE NAVARRE

(xvi* siècle)

La femme célèbre que Ton désigne sous ce nom est Marguerite de Valois, fille (le Charles d'Orléans, duc d'Angnulème et sœur de François !«'. Née en 1499, elle épousa en 1527, après un premier veuvage, Henri d'Âlbret, roi de Navarre, donn le jour à

Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, et mourut en 1549. Oti lui doit, outre le recueil de contes connu sous le nom à'Heptaméron, un volume de poésies intitulé : Marcjuarites de la marguerile des princesses^ et dans lequel se trouve un poème mystique, le Mi-roir de l'âme pécheresse.

La reine de Navarre aimait à s'entourer de poètes et de sa-vants; elle était liée avec Calvin, Marot, Dolet, Despériers, et sa petite cour de Nérac était comme un péristvle de l'hôtel de Ram-bouillet, oiï venaient se réunir une foule de beaux esprits, les plus vaillants soldats de la Réforme, et quelques-uns de ses martyrs. C'est de là que sont sortis les Contes, dont quelques-uns sont imi-tés de Boccace et qui sont, com.me le dit l'nn des personnages qu'on y voit figurer : c le Recueil de tous les mauvais tours que les femmes ont faits aus pauvres hommes*. »

* En 1851, M. Scribe a fait jouer une pièce intitulée : les Conte* de la reine de Navarre qui est l'une des meilleures de son répertoire.

2ï'* LES CONTKLIIS FRANÇAIS.

Les Contes de Vlléptaméron sont au nombre de soixrinte-<louxp. Nons en reprodiisiisriinq choisis parmi ceux qui nou£ ont pani offrir le plus dinlrèl.

Nous en;;ageons les personnes qui veulent se faire une idée exacte des évoliili.ins fie l'esprit fr.inçais U comparer les'Co;j(e* de la reine de Nnvarre et les romans de mademoiselle de Srud.-rv. La reine de Navarre est morte en 1547; mademoiselle ne Scudt-rv est née en 1 GO ! . et qu;md on les lit toutes deux, on les croirait séparées par la distance de plusieurs siècle>, car les

modes littéraires changent en Fiance aussi vile que les modes du costume.

UN GENTILHOMME EST hNOPINEMENT GUARF DC MAL D AMOCR, TROUVAINT SA DAMOISELLE RIGOUREUSE ENT-FIÉ LES BRAS DE SON PALEFRENIER.

Au pays du Dauplùn , y avait uu gentilhomme, nommé le seigneur du Ry ml, qui était de la maison du roi François, premier de ce nom, autant beau et hoimcte qu'il était pos?ible. Or, il fut longuement serviteur d'une dame vefve, laquelle il aimait et r v rait tant, que, de peur qu'il avait de perdre sa bonne grâce, ne l'osait importuner de ce qu'il désirait It  plus. Et lui, qui se sentait beau et digne d'être aiiiiip, croyait l'ermement ce qu'elle lui jurait souvent, c'est qu'elle l'aimait plus que tous les gentilshommes du monde, et que, si elle était contrainte de faire quelque chose pour un gentillioaime, ce serait pour lui seulement, comme le plus pariait qu'elle avait jamais connu ; et lui priut de se contenter sei.lement, sans oultre-passer, de cette hoim te amitié ; assurant que, si elle connaissait qu'il pr tend t davantage, sans se contenter de la raison, que du tout il la perdrait. Le pauvre gentilhomme non-seulement se contentait de cela, mais aussi se tenait lr s-heureu\ d'avoir gagné le cœur de celle qu'il pensait tant honnête. Il serait long de vous raconter le di-cours

LA CU RISON DU MAL D'AMOUR

de son amitié et longue rr (jiu; it;ilion qu'il eut ;ivcc elle, et les voyages (ju'il Taisait pour la venir voir. Mais, pour conclusion, ce pauvre martyr d'un feu si plaisant, que plus on ea brûle, plus ou

en veut brûler, cherchait toujours le moyen d'augmenter son
 martyre. Et, un jour, lui prit fantaisie d'aller voir en poste celle
 qu'il aimait plus qu'elle-même et (ju'il eslimait par-dessus
 toutes les femmes du monde. Lui arrivé, alla en sa maison et de-
 manda où elle était. On lui dit qu'elle ne faisait que venir de
 vêpres et qu'elle était entrée en la garenne ^ [tour tenir son ser-
 vice. Il descendit de cheval, et s'en vint droit en la gareime où
 elle était, et trouva ses feniFuesqui lui dirent (ju'elle s'en allait
 toute seule promener en une grande allée étant en ladite garenne.
 11 commença plus que jamais à espérer ((uehpic bonne lorieue i
 our lui ;et, le plus doucement qu'il put, sans faire bruit, la cher-
 cha le mieux qu'il fut possible, désirant sur toutes choses de la
 pouvoir trouver seule. Mais quand il fut auprès d'un pavillon
 d'arbres ployés, qui était un lieu tant beau et [daisant, qu'il n'était
 possible de plus, entra fort soudainement dedans comme celui à
 qui tardait de voir ce qu'il aimait. Mais il trouva, à son entrée, la-
 damoiselle couchée sur l'herbe entre les bras d'un palefrenier de
 la maison, aussi laid, ord * et infâme que le gentilhomme était
 beau, honnête et aimable. Je n'entreprends pas de vous dé-
 peindre la dépit qu'il eut; mais fut si grand, qu'il eut puissance
 d'éteindre eji un moment le feu si embiasé de longtemps. Et, au-
 tant rempli de dépit qu'il avait été d'amour, lui dit :

* Le droit de garenne était un droit féodal. Il y avait des ga-
 rennes dans la plupart des terres seigneuriales; elles offrirent
 une grande res- ^olln•<^ pour l'alimentation, et Olivier de Serres
 nous apprend. dans le Traité de VrujricuUure, qu'il ne l'allait pas
 dans de deux cimes douzaines de lipiis poiu' l'alimentation de
 la maison d'un bon gentilhomme.

* Ord, sale; cet adjectif a disparu de la langue, mais il nous a laissé le mol uniure.

tte LES CONTEUUS FRANÇAIS.

— Madame, prou vous fasse *! Aujourd'hui, par voire mé-
(lianceté connue, suis ^;uari et délivré de ma conlinuelle dou-
Jeuf, dont l'hoiHiételé que j'estimais en vous était occasion.

El, sans autic adiL'u, s'en retourna plus vite qu'il n'était vpnu.
La pauvre femme ne lui fit ;iulre i épouse, sinon de meltre la
main devant son visage, car pui>)qu*elle ne pouvait couvrir sa
honte, elle couvrait ses yeux.

EXÉCRABLE CRUAUTÉ d'uN CORDELIER* POUR PARVE-
NIR A SA DÉ- TESTABLE PAILLAHDISE, ET LA PUNITION
QUI E» FIT FAITE.

Aux terres sujettes ï l'empereur Maximilien d'Autriche, il y
avait un couvent de cordeliers fort estimé, près duquel un gentil-
homme avait sa maison, et portait telle amitié aux religieux de
léans, qu'il n'avait bien qu'ii ne leur donnât, pour avoir part eu
leurs bienfaits, jeûnes et disciplines. Et, entre autres, y avait
léans un grand et beau cordelier que le gentilhomme avait pris
pour son confesseur, lequel avait telle puissance de commander
en la maison du gentilhomme, que \ui-même. Ce cordelier,
voyant la femme de ce gentilhomme

* Grand bien vous fasse.

• A propos des cordeliers que la reine de Navarre met en scène
dnns ses contes, nous ferons remarquer que ces moines sont
cloisis de préférence par les écrivains du seizième siècle, comme
sujets de ."ûurj gausseries. Dans l'ixTRODucTiox au traité de la

conformité des metTeilles anciennes avec les nouvelles, de Henri Estienne, on ne trouve pas moins de vingthuit liisloires de cordeliers, toutes moins édifiantes les unes que les autres. Les autres ordres religieux, tels que les bénédictins, les cisterciens, Il s dominicains, no figurent jamais dans les joyeux devis. Les conteurs n'en parlaient pas, parce qu'ils n'avaient rien à en dire, et que ces moines menaient une vie régulière, et conforme aux lois de l'Église. On s'est si souvent autorisé contre le clergé des satires des conteurs, qu'il est juste de faire des résenres en faveur de ceux qui les méritent

FA PUNITION DU CORDELIER

tant belle el sage, qu'il n'était possible de plus, en devint si îiniouieux, qu'il en perdit le boire et manger, et toute raison naturelle. Kt, un jour, délibérant exéiuler son entreprise, s'en alla tout seul en la maison du gonlilbomme, et, ne le trouvant point, demanda à la danioiselle où il était allé. Elle lui dit (ju'il était allé à une sienne terre, où il devait demeurer deux ou trois jours; mais, s'il avait aifaire à lui, elle y enverrait un homme exprès. Il dit que non, et commença à aller et venir parla maison, comme celui qui avait quelque adaire d'inq)ortance en son entendement. Et, quand il fut sorti bors de la cbambre, elle dit à une de ses femmes (des quelles n'avait que deux) :

— Allez près le beau père, et sachez ce qu'il veut; car je lui trouve le visage d'un homme qui n'est pas content.

La cbambrière s'en alla à la cour lui demander s'il voulait rien. Il lui répoiulit qu'oui; et, la tirant en un coin, printu/* poignard

qu'il avait eu sa manche, et luimit dedans lagorge. Ainsi qu'il eut achevé, arrive en la même cour un serviteur du gentilhomme, étant à cheval, lequel apportait la rente d'une ferme. Incontinent qu'il fut à pied, salua le cordelier qui, en l'embrassant, lui mit par derrière le poignard en la goïge, et ferma la [D]orte du château sur lui. La danioiselle, voyant que sa chambrière ne revenait point, s'ébahit pourquoi elle demeurait tant avec le cordelier, et dit à son autre chambrière :

— Allez Voir à quoi tient que votre conq)agne ne revient. La chambrière s'y en va, et, si tôt qu'elle fut descendue,

1 1 que le beau père la vit, il la tira à part en un coin, et en fit comme de l'autre; et quand il se vit seul en la maison, s'en vint à la damoiselle et lui dit qu'il y avait longtemps qu'il était amoureux d'elle, et que l'heure était venue, qu'il la lia il qu'elle lui obéît. Elle, qui ne s*en fût jamais doutée, lui dit :

2KS LES CONTKI RS I RANÇAIS.

— Mon p?in', je crois (juc, si j'avais une folonté si malh^Ureusc, que me voudriez lapider le premier.

Le II li'^ioux Itii dit :

— Sortez en c(ttc (our, et vous verrez que j'ai fait, (juaiid clin vil ses deux chundirières et son valet morts, ell<î lui si très-el-Trayée de peur, (ju'fîle demeura commeiiiiie statue sans sonner mot. A l'tieuie, le méchant, qui ne voulait point] iiii d'cllo pour une lieure seul»3, ne la voulut prendre par force ; ni;\is lui dil :

— Madenjoiselle, n'ayez peur ! vous êtes entre les mains de riionime du monde qui j)lus vous aime.

Disant cela, il dépouilla son grand liabit, dessous lequel en avait un plus petit qu'il présenta à la damoiselle, en lui disant que, si elle ne le prenait, il la mettrait au rang des trépassés qu'elle voyait devant ses yeux. La damoiselle, plus morte que vive, délibéra de feindre lui vouloir obéir, tant pour sauver sa vie que j)Our gagner le temps qu'elle es[>était que son mari reviendrait. Et, par le connnaudement dutli^ cordelier, commença à se décoiffer le plus longuement qu'elle put ; et, quand elle fut en cheveux, le cordelier ne regarda à la beauté qu'ils avaient, mais les coupa hâtivement, et ce fait, la fit dépouiller tout en chemise et lui vêtît le petit babil qu'il portait, reprenant le sien accoutumé, et, le plus tôt qu'il put partir de léans, menant avec soi son pe^it cordelier, que si lon;i temps il avait désiré ; mais Dieu, qui a {>itié deTiimocent en Iriiulalion, regarda les larmes de cette pativre damoiselle; en sorte que le mari ayant fait ses affaires plus tôt qu'il ne cuidait, retourna en sa maison par un même chemin que sa femme s'en allait. Mais quand le cordelier l'aperçut de loin, il dit à la damoiselle : -

— Voici votre mari que je vois venir. Je sais que si vous le regardez il vous voudra tirer hors de mes mains; parquoi, mardiez devant moi et ne tournez nullement la tête du côté

LA PUNITION DU CORDELICU. 2V

là où il ira, car, si vous faites iiii seul signe, j'aunu {dus U't mon poignard tn votre gorge qu'il ne vous aura dclivioe do ma main.

Et, en ce dis:»nt, le gentilhomme approcha et lui demanda d*où il venait. 11 lui dit :

— De votre maisou, où j'ai laissé mademoiselle voire femme, qui se porte très-hien et vous attend.

Le gentilhomme passa outre, sans apercevoir sa femme ; mais le serviteur (pii était avec lui. le(iu(d avait toujours accoutumé d'entretenir le compagnon du cordelier, nonmié frère Jean, comença à appeler sa maîtresse, pensant que ce 'ùt frère Jean. La pauvre femme, qui n'osait tournei' la tête du côté de son mari, ne lui répondit mot; mais son valet, pour la voir au visage, traversa le chemin, et, sans répondre rien, la damoiselle lui fit signe de l'œil (pi'elle avait tiut plein de larmes. Le valet s'en alla après son maître et lui dit :

— Monsieur, en traversant le chemin, j'ai avisé le compagnon du cordelier, qui n'est point frère Jean, mais ressemble à mademoiselle votre femme, qui, avec l'œil plein de larmes, m'a jeté un piteux regard.

Le gentilhomme lui dit qu'il rêvait, et n'en tint compte. Mais le valet, persi>tant, le supplia lui donner congé d'aller après, et qu'il attendît au chemin pour voir si c'était ce cpi'il - pensait. Le gentilhomme lui accorda, et demeura pour voir que son valet lui rapporterait. Mais quand le cordelier vit derrière lui le valet qui appelait frère Jean, se doutant que la damoiselle eût été connue, vint avec un grand bâion ferré qu'il tenait, et en donna un si grand coup par le coteau valet, (ju'il l'abaltit du cheval à terre; incontinent sauta sur son corps et lui coupa la gorge. Le gentilhomme, qui de loin vit trébucher son valet, pensant qu'il fût tombé par tpieîqne fortune, courut tôt après pour le relever, et, -si tôt que le cordelier le vit, il lui donna de son bâton ferré, comme il avait fait

à son valet, et, le portant j)ar terre, se jeta sur lui; mais le gentilhomme, qui était l)onvoir de lui laire mal, et lui fil saillir le poignard des poings, le(juel sa femme incontinent alla prendre tt le bailla à son mari, et, de toute sa force, tint le cordelier par le chaperon, et le mari lui donna plusieurs coujts de poign.ird, en sorte qu'il lui requit pardon el lui eonfessa tonte la vérité de sa méchancelé. Le gentilhomme ne le voulut point luer; mais pria sa femme d'aller en sa maison quérir des gens et quelque charrette pour le mener : ce qu'elle fit, et, après avoir dépouillé son liabit, courut tout en chemise, la tête rase, jusques en sa maison. Incontinent accoururent toutes ses ^'ens pour aller à leur maître, lui aider à mener le loup qu'il avait prins, et le trouvèrent dedans le chemin, oî il lut prins et mené en la maison du gentilhomme. Lequel après le fit conduire à la justice de l'empereur, en Flandres, où il confessa sa méchante volonté ; et fut trouvé, par sa confession et preuve faite par commissaires sur le lieu, qu'en ce monastère y avait été mené un grand nonibre de gentilles-femmes et autres belles-filles, par le moyen que ce cordelier y voulait mener celle damoiselle; ce qu'il eût fait sans lagrâcedeNotre-Seigneur, qui aide toujours à ceux qui ont espérance en lui. Et fut ledit monastèie spolié de ses larcins et belles filles qui étaient dedans, et les moines enfermés et brûlés avec ledit monastère, pour perpétuelle mémoire de ce crime : par lequel se peut connaître qu'il n'y a rien pluscruel qu'amour, quand il est fondé sur vice, comme il n'est rien plus humain ni louable, quand il habite en un cœur vertueux.

PAMPELUNE

Il y avait au temps du roi Louis douzième, un jeune seigneur, nommé Ni. d'Âvaunes, fils du sire d'Albret et frère du roi Jean de Navarre, avec lequel ledit seigneur d'Avaiiues demeurait ordinairement. Or, était ce jeune seigneur de l'n^e de quinze ans, tant beau et plein de tontes bonnes giâces, qu'il semblait n'être fait que pour être aimé et regardé : ce qui était de tous ceux qui le voyaient, et, plus que de nul autre, d'une femme demeurant en la ville de Pampelune, en Navarre, laquelle était mariée à un fort riche homme, avec lequel elle vivait fort bonnèlement; et combien qu'elle ne fût âgée que de vingt-trois ans, si est-ce que, parce quj son mari approchait du cinquantième, s'habillait modestement qu'elle semblait plus vefVe que mariée; et jamais à noces ni à festins homme ne la vit aller sans son mari, duquel elle estimait tant la verlu et la bonté, qu'elle le préférait à la beauté de tous les autres. Le mari, l'ayant expérimentée si sage, y prit telle sûreté, qu'il lui commettait toutes les allaires de sa maison. Lu jour, lut convié ce riche homme avecques sa femme aux noces de l'une de ses paientes. Auquel lieu, pour les honorer, se trouva le jeune seigneur d'Avannes, qui naturellement aimait la danse, comme celui qui en son temps n'y trouvait son pareil. Après dîner, que le bal commença, fut prié, ledit seigneur d'Avannes, par le riche liomnie, de vouloir danser. Ledit seigneur lui demanda qui il voulait qu'il menai; il lui répondit :

— Monsieur, s'il y en avait une plus belle et plus à mon accomodement que ma femme, je vous la pré;cnterais, vous suppliant me faire cet honneur de la mener.

Ce que fit le jeune prince, duquel la jeunesse était si - rande, qu'il prenait plus de plaisir à sauter et danser qu'à regarder la beaulté; des dames, et celle qu'il menait, au contraire, regardait plus la grâce et la beaulté* dudit seigneur que la danse où elle était, combien que, par l' grande prudence, elle n'en fit un seul rmbianl.

L'heure du souper venue, M. d'Avannes dit adieu à la compaignie, et se relira au château, où le riche homme racontait sur sa mule, et, en allant, lui dit :

— Monsieur, vous avez aujourd'hui tant fait d'honneur à mes parents et à moi, que ce me serait incommode si je ne m'occupais avec toutes mes facultés à vous faire service. Je sais, Monsieur, que tels seigneurs que vous, qui avez pères rudes et avaricieux, avez souvent plus de faute d'argent que nous, qui par un petit train et bon ménage ne faisons que d'en amasser. Or, est-il ainsi que Dieu, m'ayant donné femme selon mon désir, ne m'a voulu totalement en ce monde bailler son paradis, étant frustré de la joie que les pères ont des enfants. Je sais, Monsieur, qu'il ne m'appartient de vous adopter pour tel, mais s'il vous plaît me recevoir pour serviteur et me déclarer vos petites affaires, tant que cent mille écus de mon bien se pourront étendre, je ne faudrai de vous secourir en vos nécessités.

M. d'Avannes fut fort joyeux de cette offre, car il avait un père tel que l'autre lui avait déchiffré, et, après l'avoir* remercié, le nomma son père par alliance. De cette heure-là, ledit riche homme prit tel amour audit seigneur d'Avannes, que matin et soir ne cessait de s'enquérir s'il lui fallait quelque chose, et ne cela à sa femme la dévotion qu'il avait audit seigneur d'Avannes, dont elle l'aima doublement. Et depuis cette heure-là, ledit seigneur

d'Avannes n'avait, faute de choses qu'il désirât : il allait souvent vers ce riche homme boire et manger avec lui, et quand il ne le trouvait point, sa femme

LA DAME DE PAMPELUiNE. 223

lui baillait tout ce (ju'il demandait, et davantage parlait à lui si sagement, l'admonestant d'être vertueux, qu'il la craignait et l'aimait phis que toutes les femmes du monde Elle, qui avait Dieu et l'honneur devant les yeux, se contentait de sa vue et parole, où gît la satslacion de l'honnêteté el bon amour, en i-orte qu" jamais elle ne lui fit signe parquni il dût penser el juger qu'elle eut autre affection à lui que rraleinelle 1 1 cluélienne. Durant celte amilic couverte, M. d Avannes, par l'aide susdite, était fort gorgias et bien en ordre*; et approchant Tage de dix-sept an?, commença de chercher plus les dames qu'il n'avait de coutume. Et combien qu'il eût plus volontiers aimé la sage dame que nulles autres, si est-ce que la peur qu'il avait de perdre son amitié, si elle entendait tels propos, le fit taire et chercher ailleurs. Et s'alla adresser à une gentille femme près de Pampelune, qui avait maison en la ville, laquelle avait épousé un jeune homme qui surtout aimait les chiens, chevaux et oiseaux ; et conniienç^i, pour l'amour d'elle, à lever mille j)asse-tem[]s, tournois, jeux de courses, luttas, mas[]ues, festins et autres jeux, à tous lesquels se trouvait cette jeune dame. Mais, à cause que son mari était fort fantastique^ ses père et mère, la connaissant belle et légèie, jaloux de son honneur, la tenaient de si près, que ledit seigneur d'Av;innes ne pouvait avoir d'elle chose que la jiarole bien courte en queUiue bal, combien qu'en peu de temps et de propos, aperçut ledit seigneur d'Avannes, qu'autre chose ne délaillait en leur amitié, que le temps et le lieu.

Parjiioi, il vint à son bon pèi'e le riche homme et lui dit qu'il avait giand'dévotion d'aller visiter Notre-Dame de Montlerrat, le priant retenir en sa maison tout son train, et qu'il y voulait aller seul; ce qu'il lui accorda. Mais sa femme, qui avait en son cœur le grand prophète Amour, soupçonna in-

* En belle et riche parure.

LfcS CO.NTfcUloI FUA.NCAL.S.

continent la vérité du voy.ige et ne se put tenir de dire k M. d'A vannes :

— Monsieur, monsieur, la Notre-Dame que vous adorez n'est j)as hors des munilles de cette ville, l'arquoi je vous supplio, sur toutes (hoscs, regardez à votre santé!

Lui, qui ia craignail et aimait, rouj^it si f(jrt à cette parole, }ue, sans parler, il lui confessa la vérité. Et, sur cela, s'en alla; et (juaiid il tut acljelé une couple de beaux chevaux d'Espjigne, s'ia-hilla m palefrenier et déguisa tellement son visage que nul ne le connaissait. Le gentillioumie, mari de la folle dame, qui sur toutes choses aimait les chevaux, vit ces deux que M. d'Avannes menait, el incontinent les vint acheter; et après les avoir achetés, regardant le palefrenier qui les menait si bien, il demanda s'il le voudrait servir. Le seigneur d'Avannes lui dit que oui et qu'il était un pauvre palefrenier qui ne savait d'autre métier que de panser les chevaux, en quoi il s'acquitterait si bien (ju'il en serait content. Le i:en tilhomme, fort aise, lui donna la charge de tous ses chevaux, et, entrant dans sa maison, il dR à sa femme qu'il lui recommandait ses chevaux et son palefrenier, qu'il s'en allait au château. La dame, tant pour complaire à son mari que pour n'avoir meilleur passc-lemps, alla visiter les chevaux et regarda le

palefrenier nouveau, qui lui semijla homme de bonne grâce; toutefois elle ne le connaissait point. Lui, qui vit qu'il n'était point connu d'elle, lui vint faire la révérence en la façon d'Espagne, lui print et baisa la main, et, en la baisant, laseira si fort qu'elle le leconnut; car, eu la danse, il lui avait maintes fois fait le tour. Et, dès l'heure, ne cessa la dame de chercher le lieu où elle pût parler à lui à part : ce qu'elle fit le soir même; car étant conviée en un festin où son mari la voulait mener, elle feignit d'être malade et n'y pouvoir aller. Et le mari, qui ne voulait faillir ^ «es amis, lui dit :

LA DAME DE PAMPELUNE

— Ma mie, puisqu'il ne vous plaît venir, je vous prie avoir égard à mes chiens et sur mes chevaux, afin qu'il ne leur faille* rien.

La dame liouva celte commission fort agréable, mais, sans en faire autre semblant, lui répondit, |)uis(ju'en meilleure chose ne la voulait employer, qu'elle lui donnerait à connaître par les moindres combien elle désirait lui complaire. Et n'était pas encore le mari hors de la porte, qu'elle descendit en l'éfable, oii elle trouva que quelque chose défaillait, et, pour y donner ordre, donna tant de commissions aux valets d'un côté et d'autre, qu'elle demeura toute seule avec le maître palefrenier. Et, de peur que qu-clju'un survînt, elle lui dit :

— Allez-vous-en dedans mon jardin et m'atiendez en un cabinet qui est au bout de l'allée.

Ce qu'il fit si diligemment qu'il n'eut loisir de la remercier.^|It, après qu'elle eut doimé ordre à toute l'écurie, s'en alla voir ses chiens, faisant semblable diligence de les faire bien traiter, tant qu'il semblait que de maîtresse elle fut devenue chambrière. Et après retourna en sa chambre, oii elle fie trouva si lasse qu'elle se mit dedans le lit, disant qu'elle voulait reposer. Toutes ses femmes la laissèrent seule, fors une en (lui elle se fiait, à laquelle elle dit :

— Allez-vous-en au jardin et me faites venir celui que vous trouverez au bout de l'allée.

La chambrière y alla et trouva le maître palefrenier qu'elle amena incontinent à sa dame, qui la fit saillir dehors pour guetfer quand son mari viendrait. M. d'A vannes, se voyant seule avec la dame, se dépouilla des habillements de palefrenier, ôla son faux nez et sa fausse barbe, et, non comme palefrenier craintif, mais comme tel seigneur qu'il était, sans demander congé à la dame, audacieusement se coucha près

> Manque.

22G n:s roNTri:n^ fp-ancm?;

d'elle, où il fut reçu, iniiM (jik i«: [iluii iieau li ..■ <jiii lut eFi .'-on teiii|is, (le la plus i'olle cJaiiie du pays cl (J<iiciiru là ju.s(|irà ce (jui; le seimiedr relounia. A la venue duquel, re|in;iait son masque, laissa le plaisir que (lar Hncsse et lualice il usmjiait. Knlii legeutilbounne, entrant dans sa cour, entendit la djli;4ence qu'avait laile sa femme de bien lui obéir cl la le-meicia trf'js-foi t.

— Mou auii, ce dit la dame, je ne fais que mon devoir. Il est vrai que qui ne prendrait garde sur les méchants garçons, vous n'auiez clien qui ne fût galeux ne cheval qui ne lût maigre; mais pui-qiie je connais leurpare>sc et votre vouloir, vous serez mieux sei vi que vous ne fîtes on<(|ues.

Le gentillioiunie, qui j)cnsait bien avoir choisi le meilleur paleiienior du monde, lui demande que lui eu stmbail.

— Je vous assure, monsieur, dit-elle, qu'il sait aussi bien son métier que serviteur que vous eussiez pu choisir; mais si a-t-il besoin d'être 5^ollicité, car c'est le plus endormi valet que je vis jamais. /

Ainsi demeurèrent longuement le mari et la dame en meilleure amitié qu'auparavant, et perdit tout le soupçon et la jalousie qu'il avait d'elle, pource qu'autant qu'elle avait aimé les fe.-tins, danses et compagnies, telle était attentive à son ménage et se contentait bien souvent de ne porter sur sa chemise qu'un chamarre*, en lieu qu'elle avait accoutumé d'être quatre heures à s'accouîrLT : dont illeétiit louée de son maii et d'un chacun qui n'entendait pas que le pire diable chassait le moindre. Ainsi véquit cette jeune dame sous l'hypocrisie et habit de femme de bien, en telle volupté, (que raison, conscience, ordre ne mesure n'avaient plus de lieu en elle. Ce que ne put porter guère longuement la jeune et délicate complexion du seigneur d'A vanes; mais commença à devenir tant

* ^orte de robe de chambre.

LA DAME DE PAMPELINE

pâle el maigre (pic, sans porter mas(jiie, on le pouvait bien ii)écoiuiâtre. Toutefois, la folle amour (juil avait à cette femme, lui rendit tellement les sens hébétés, qu'il présumait de sa force ce qui eût défailli en celle d Hercule : dont à la fin, contraint de maladie et conseillé par la dame, qui ne l'aimait tant malade (jue sain, demanda congé à son mailre de se retirer chez ses parents, (jui le lui donna à grand regret et lui fil pronieitre (jue, quand il sirail sam, il retournerait en son service. Ainsi s'en alla le seigneur d'Avannes à beau pied, car il n'avait à traverser que la longueur d'une rue, et, arrivé qu'il fût en la maison de son père, n'y tiouva que sa limme, de la(|ui'lle l'amour vertueuse ([u'elle lui jiorlait n'était point diminuée poui voyage. Mais ([uand elle le vil.si maigre et décoloré ne s'y put tenir de lui dire :

— Monsieur, je ne sais comme il va de votre conscience, mais votre coips n'a [oint amendé de ce pèlerinage; et me doute fort que le chemin que vous avez fait par la nuit vous ait plus travaillé que celui du jour; car si vous fussiez allé en Jérusalem à pied, vous en fussiez bien venu plus hâlé, mais non pas si maigre et faible. Or, com[ilez celle-ci pour une et ne servez plus tels images qui, en lieu de ressusciter les morts, font mourir les vivants. Je vous eu dirais davanlai^e, mais, si votre corps a péché, je vois bien (juil en a telle punition, que j'ai pitié d'y ajouter fâcherie nouvelle.

Quand le seigneui- d'Avannes eut entendu tous ces propos, il ne (ut pas moins marri que honteux, et lui dit :

— Madame, j'ai autrefois ouï dire que la repentance suit de bien près !e péché; et maintenant je l'épreuve à mes dépens, vous

priant excuser ma jeunesse, qui ne se peut châtier ([u'eu expérimentant le mal (ju'elle ne veut croire.

La dame, changeant de propos, le fit coucher en un beau ht, oii il fut quinze jours, ne vivant que de restaurants. Et le mari et la dame lui tinrent si bonne compagnie qu'il avait

228 LES CONTEIJHS FRANÇAIS.

toujours l'un d'eux au[]rèsde lui. E' combien (ju'il eût fait les folies ([uo vous avez ouïes, contre la volonté et ronscil de la sage dame, si ne dimiiiua-t-elle jamais l'amour vertueuse qu'elle lui portait; car elle espérait toujours (prapn« avoir passé ses iirenii-ers jours en folie, il se retirerait et cf)ntr;iindrait d'aimer liomiè-leineut, et, [lar ce moyen, serait du tout à elle. El, durant ces quinze jours (ju'il lut en sa maison, elle lui tint de bons propos tendant à l'amour de vertu, qu'il commença à avoir horreur de la folie (ju'il avait faite; et regardant la dame, (jui en beauté passait la folle, connaissant de plus eu plus les grâces et vertus qui étaient en elle, il ne se put garder, un jour qu'il faisait, assez obs-cur, chassant toute crainte hors, de lui dire :

— Madame, je ne vois meilleur moyen pour être tel et si vertueux que vous me prêchez et désirez, que de mettre mon cœur à être entièrement amoureux de la vertu. Je vous supplie, madame, de me dire s'il ne vous |»Kîit m'y donner toute aide et faveur à vous possible ?

La dame, fort joyeuse de lui voir tenir ce langage, lui dit :

— Et je vous promets, monsieur, que si vous. êtes amoureux de la vertu, comme il appartient à tel seigneur (jue vous, je vous

servirai, pour y parvenir, de toutes les puissances que Dieu a mises en moi.

— Or, madame, dit M. d'Avannes, souvenez-vous de votre promesse, et entendez que Dieu, inconnu du chrétien, sinon par foi, a daigné prendre la chair semblable à celle du pécheur, afin qu'en attirant notre chair en Tamour de son humanité, tii al aussi notre esprit à l'amour de sa divinité, et s'est voulu servir des moyens visibles pour nous fdire aimer par lof les choses invisibles. Aussi, cette vertu que je désire aimer toute ma vie est chose invisible, sinon par les effets du dehors. Parquoi, est besoin qu'elle prenne quelque corps pour se faire connaître entre les hommes : ce qu'elle a fait, se revêtant du

LA DAMK DK PAMPELUNE. 22'J

vôte pour le plus iiailiit (ju'ellu ;i jai trouver: doncf|UC'S j» ; vous leionuais et coulisse iion-seulcnient vertueuse, mais la seule vertu. Et moi, qui la vois reluire sous le voile du plus parfait coips (jui oncques fut, qui est le vôtre, la veux servir et liouorer toute ma vie, laissant pour elle toute autre amour vaine et vicieuse.

La dame , non moins contente qu'émei veillée d'ouir ces pro[]OS, dissinuila si bien son contentement, qu'elle lui dit:

— Monsieur, je n'entreprends pas de répondre à votre théologie ; mais, comme celle qui est plus craignant le mal que croyant le bien, vous voudrais supplier de cesser en mon endroit les propos dont vous estimez si peu celles ([ui les ont crus. Je sais très-bien que je suis femme, non-seulement comme une autre, mais tant imparfaite, que la vertu ferait plus grand acte de me transformer en elle, que de prendre ma forme, sinon quand elle voudrait être inconiuie en ce monde ; car, sous tel habit que le mien,

ne pourrait la vertu être reconnue telle qu'elle est. Si est-ce, monsieur, (jue, pour mon imperfection, je ne laisse à vous porter telle aifection que doit et peut faire femme craignant Dieu et son honneur; mais cette aifection ne sera déclarée jusqu'à ce que votre cœur soit susceptible de la patience que l'amour vertueuse commande. Et, à l'heure, monsieur, je sais quel langage il faut tenir. Mais pensez que vous n'aimez pas tant votre bien, personne ne honneur, que je l'aime.

Le seigneur d'Avannes, craintif, ayant la larme à l'œil, la supplia très-fort que, pour sûreté de ses paroles, elle le voulût baiser, ce qu'elle lui refusa, disant que pour lui elle ne romprait point la coutume du pays. Et, en ce débat, survint le mari, auquel dit M. d'Avannes:

— Mon père, je me sens tant tenu à vous et à votre femme» que je vous supplie pourjamais me réputer votre fils.

20 LES CONTENUS HUNÇAIS.

Ccfjiic Icljonlioniime fil Ircis-volontiers.

— Kt pour sûreté de celte amitié, je vous haisc. Ce (ju'il fit, et ;i[]rès lui (Jii :

— Si ce n'était de peur d'offenser la loj, j'en ferais autntnt à ma mère votre femme.

Le mari, voyant cela, commanda à sa femme de le baiser ; ce qu'elle fit, sans faire semblant de vouloir on non vouloir ce que son mari lui commandait. A l'beuie, le feu que la parole avait commencé d'allumer ;iu cœur du pauvre seigneur com,mença à s'au^menter pui- le baiser tant dé>iré, si fort requis et si cruellement refusé. Ce fait, s'en alla ledit seigneur d'Avannes devers le

roi son frère au château, où il fit force beaux contes de son voyage de Montferrat; et là entendit que le roi son frère s'en voulait aller à Olly et Tafiares. Et, pensant que le voyage serait long, entra en une grande tristesse, qui le mit jusqu'à délibérer d'essayer, avant que pyrlii, si la sage dame lui portait [loint meilleure volonté qu'elle lui en faisait le semblant, et s'en alla loger en une maison de la ville, en la rue où elle était, et priiit un logis vieil et mauvais et fait de bois, auquel, environ minuit, mit le feu; dont le cri lut fort grand par toute la ville, qu'il vint à la maison du riche homme, lequel demanda par sa fenêtre où c'étiit qu'était le feu: entendit que c'était chez M. d'Avannes; où il alla incontinent avec tous les gens de sa maison, et trouva le jeune seigneur tout en chemise en la rue, dont il eut si grand'pitié, qu'il le print entre ses bras, et, le couvrant de saroLe, le raeuj en sa niaisou le plus tôt possible, et dit à sa femme, qui él^it dedans le lit:

— Ma mie, je vous donne en garde ce prisonnier, traitez-le comme moi-même.

Et, sitôt qu'il fut parti, ledit seigneur d'Avannes, qui eût bien voulu être traité en mari, sauta légèrement dedans le lit, espérant que l'occasion et le lieu feraient changer propos à

LA DAME DE PAMI'ELUNE. 251

celto sage dame; mais il trouva le contraire: car, ainsi qu'il saillit d'un côté dcdjns le lit, elle sortait île l'autte et print sa charmarre, de laquelle vêtue, s'en viut à lui au clievct du lit, et lui dit:

— Comment, monsieur, avez-vous pensé que les occasions puissent miner un chaste cœur? Croyez (jue toillaii»fi (juc loi s'éprouve en la fonruaise, aussi lait un cœur chaste an milieu des tentations, où souvent se trouve plus fort et verlueuv qu'ailleurs

et se refroidit, tant plus il est assailli de son contraire. Parquoi, soyez sûr que, si j'avais autre volonté que celle <]ue je vous ai dite, je n'eusse fnlli à liouver des moyens, (les(Juels, n'en voulant user, je n'en tiens compte; vous priant que, >i vous vouiez que je continue l'aiTection, qne vous ôliez non-seulement la volonté, mais la pensée, de jamais, pour chose (|ue vous sussiez faire, me trouver autre que je suis.

Durant ces paroles, arrivèrent ses femmes, auxquelles elle commanda que l'on apportât la collation de toutes sortes de confitures. Mais il n'avait pour l'heure ne faim ne soif, tant était désespéré d'avoir failli à son eiitieprius-e, craignant (jue la démonstration qu'il avait faite de son désir lui fit perdre la privante qu'il avait avec elle.

Le maii, ayant donné ordre au feu, retourna et pria tant M. d'Avannes qu'il demeurât pour cette nuit e?i sa maisoti, qu'il lui accorda; mais fut cette nuit passée en telle sorte que ses yeux furent plus exercés à pleuiei* qu'à dormir, tt, bien matin, leural-ladire adieu dans le lit, où, en baisant la dame, connut bien qu'elle avait plus de pitié de son offense que de mauvaise volonté envers lui, qui fut un charbon davantage ajouté au feu de son amour. Apre; dîner, s'en alla avec le roi à Tallares; mais, avant que partir, encore alla dire adieu à son bon père et à sa dame, qui, depuis le premier conuiiandement de son mari, ne fit plus de dilûcnltéde le traiter comme son fils . Mais soyez sûr que plus la vertu empêchait son œil et conte

232 LES CONTEL'US IKA.NÇAIS.

nance, plus devcnail iisnitportable; ensorlequf?, ne pouvant |>oi ter la 'jjuerre (|ue l'horirieiir et l'amour lui faisaient en '^on

cœur (laquelle! toutejois avait délibéré de jamais ne montrer, ayant perdu consolation de la vue et [)arole d'ic«^lni pour qui elle vivait), print une fièvre continue, causée d'une humeur inê-lancolique et ^.ouverte, tellement que les extrémités du corps lui vinrent tontes froides, et au dedans brûlait incese^anmienl. Les medecins, en la main desquels ne dépend pas la santé des hommes, commencèrent à douter fort de sa maladie, à cause d'une opilation qui la rendait mélancolique, et conseillèrent au mari d'avertir sa femme, de penser à sa conscience et qu'elle était en la main de Dieu, comme si ceux qui sont en santé n'y étaient point. Le mari, qui aimait sa femme parfaitement, fut si triste de leurs paroles, que, pour sa consolation, il écrivit à M. d'A vannes, le suppliant de prendre la peine de les venir visiter, espérant que sa vue prôûterait à cette maladie. A quoi ne tarda le seigneur d'Avannes, incontinent les lettres reçues, et s'en vint en poste en la maison de son bon père; et, à l'entrée, trouva les serviteurs et femmes de léans, menant tel dueil que méritait leur m.îtresse : dont ledit seigneur fut si étonné, qu'il demeura à la porte comme une personne transie, jusqu'à ce qu'il vit son bon père, lequel, en l'embrassant, se print à pleurer si fort qu'il ne lui))Utdire mot. Et mena ledit seigneur d'Avannes en la ch'im))re delà pauvre ma-lade; laquelle tournant ses yeux languissants vers lui, le regarda et lui bailla la main, en le tirant de toute sa fiible puissance, et, en l'embrassant et baisant, fit un merveilleux placet et lui dit ;

— o Monsieur, l'heure est venue qu'il faut que toute dissi»-mulation cesse et que je vous confesse la vérité que j'ai tant de peine à celer : c'est que si vous m'avez porté grande affection, croyez que la mienne n'a été moindre. Mais ma douleur a passé la vôtre, d'autant que j'ai eu la peine de la celer con-

tre mon cœur et volonté; car entendez, Monsieur, que Di^u et mon honneur ne m'ont jamais permis de vous la déclarer, craignant d'ajouter en vous ce que je désirais diminuer. Mais sachez. Monsieur, que le mot que si souvent vous ai dit, m'a tant fait de mal au prononcer, (ju'il est cause de ma mort, de laquelle je me contente, puisque Dieu m'a fait la grâce de n'avoir permis que la violence de mon amour ait mis tache à ma conscience et renommée, carde moindre feu que le mion ont été ruinés plus grands et plus forts édifices. Or, m'en vais-je contente, puis(jue avant mourir, je vous ai pu déclarer mon alfeclion égale à la vôtre, hormis que l'honneur des hommes et des femmes n'est pas seniLlahle. Vous suppliant, Monsieur, que dorénavant vous ne contraigniez à vous adresser aux plus grandes et vertueuses dames (|ue vous pourrez, car en tels cœurs habitent les plus fortes passions et plus sagement conduites. El la grâce, beauté et honnêteté qui est en vous, ne permetlrôn que voire amour travaille sans fruit. Je vous prie donc vous recorder de ma constance, et n'attribuez point à cruauté ce qui doit être imputé à l'honneur, à la conscience et à la vertu, lesquelles nous doivent être plus chères mille fois que notre propre vie. Or, adieu. Monsieur, vous recommandant votre bon père mon mari, auquel je vous prie conter à la vérité ce que vous savez de moi, afin qu'il connaisse combien j'aime Dieu et lui, et gardez-vous de vous trouver plus devant mes yeux ; car dorénavant je neveux penser qu'à aller recevoir les promesses que Dieu m'a faites avant la constilution du monde.

En ce disant, le baisa et embrassa de toute la force de ses faibles bras. Ledit seigneur, qui avait le cœur aussi mort par compassion qu'elle par douleur, sans avoir puissance de lui dire un

seul mot, se relira hors de devant elle et se mit sur un lit qui était dans la chambre, où il évanouit plusieurs fois. A l'heure, la dame appela son mari, et, après lui avoir fait

'234 LES UU.MLLU^b MiA.M[^]Alb.

l)tucoiip de remontrances lioniiôtcs, lui recommanda M. d'Av.uinos, rassurant qu'après lui c'était la [»er: ^oull«: du monde ([u'elh; avait le plus aimé, el. en bai-anl son mari, lu. dit adieu. Kt, à riieuie, (it apjjorler le saint sacrement de l'autel et puis a|très ronclion, les(|uels elle reçut avocqin'S joie, comme cell; (pii était sûre de son salut. Et voyant que la vue lui diminuait et les forces lui défadlaient, commença à dire bien haut son In manus.

A ce crj, se leva le sei;:neur d'Aviannes de dessus le lit, et, en la regardant intensément, lui vit rendre avec un soupir sa glorieuse âme à Celui dont elle était venue. Kt cpiand il s'aperçut qu'elle était morte, il courut au corps mort, duquel étant vivant il n*a})prochait qu'en crainte, et alors le vint embrasser et baiser de tdle sorte, qu'à iirand'peine le lui put-on ôter d'entre les bras : dont le mai i en fut fort étonné ; car jamais n'avait estimé qu'il lui portât telle affection. Et, en lui disant : « Monsieur, c'est trop ! n ils se retirèrent tous deux de là. Et, après avoir pleuré lon ^ue-ment, l'un, de sa femme, et l'autre, sa dame, M. d'Avannes conta tout le discours de son amitié, comment jusqu'à sa mort elle ne lui avait jamais fait un seul signe oii il trouvât autre clio ^e que rigueur : dont le mari, plus content que jamais, augmenta le regret et la douleur qu'il avait de l'avoir perdue ; et, toute sa vie, lit service à M. d'Avannes, qui à l'beure n'avait que dixhuit ans. Lequel s'en alla à la cour, où il demeura beaucoup d'années sans vouloir

ni voir ni parler à femme du monde, et porta plus de deux ans le noir.

DE DEUX AMANTS QDI, PAR DÉSESPOIR d'ÊTRE MARIÉS
ENSEMBLE,

SE rendiueiNT en religion : l'homme, a saint-françois, et
LA fille, a sainte-claire. '

Au temps du marquis de Mantoue, qui avait épousé la sœur

LES AMANTS DÉSESI'ÉNÉS. *231>

(Qu duc de Ferrare, y avait en la nuiison de la duchesse, une daiiioiselle nommée l^auline, laquelle était tant aimée d'un gentilhomme serviteur du marciuis, que la giandeur de son amour faisait émerveilliT tout le monde, vu qu'il était |»auvreet tant gentil conipagnon, qu'il devait chercher (pour l'amour que lui portait son miître) quelque fenune i ichc. Mais il lui semblait que tout le trésor du monde était en Pauline, lequel, en l'épousant, il pensait posséder. La marquise, désirant que par sa faveur Paulir'.e lût mariée plus richement, l'en dégoûtait le plus qu'il lui était possible et les empêchait souvent de parler ensemble, leur remontrant que, si le mariage se faisait, ils seraient les plus jiauvres et misériables de toute l'Italie ; mais cette raison ne pouvait entrer en l'entendement du genlilliomme. Pauline, de son côté, dissinuilait i le mieux qu'elle pouvait son am tié; toutefois, elle n'en pen sait pas moins.

Cette amitié dura longuement avec une espérance que le temps leu: apporterait quelque meilleure fortune. Durant lequel vint une guerre, où ce gentilhomme lut pi ins prisonnier avec un Français, (qui n'était moins anmureux en France que lui en Italie.

Et, quand ils se trouvèrent coup.ignons de leurs fortunes, ils commencèrent à découvrir leus secrets l'un à l'autre. Et confessa le Français, que son coën- était ainsi prisonnier que le sien, sans lui vouloir nommer le lieu ; mais, pour étié tous deux au service du marquis de Manteue^ savait bien, ce gentilhomme français, que son compagnon aimail Pauline, et, pour l'amitié qu'il avait en son bien et proulit, lui conseillait d'eu ôtersa fantaisie : ce quele-gentilhonmie italien jurait n'être en sa puissance, et que si le marquis de Mantoue, pour récompense de sa prison et des bons services qu'il avait faits, ne lui donnait s'amie, il s'en irait rendre cordelieret ne seivrait jamais maître que Dieu, Ce que son compagnon ne pouvait croire, ne vovaiiL en lui un seul

2M) LES C(JMi.ii;> IliA.NÇAIS.

signe d6 reli^'ion, lors la dévotion qu'il avait en P.niline.

An l)ont (le neuf mois, lut délivré le gentilhomme français, et, par sa honne diligence, fit tant, qu'il mil son rompjignon en hher-té et poun li.jsr^a le plus qu'il lui fut possihl»?, envers le marquis et la marquise, le maiiagede Paulin»-. Mais il n'y put adxénir ni rien gagner, en lui metbnt la pauvreté devant les yeux, où il leur faudrait tous deux vivre, et aussi que de tous cotes les parents n'en étaient pas contenis ne d'opinion, et lui (léfrndaient qu'il n'eût plus à parler à elle, afin que cette fantaisie s'en allât par l'absence et impossibilité. Et, quand il vit qu'il était contraint d'obéir, demanda congé à la marquise dédire adieu à Pauline, puisque jamais ne parlerait à elle : ce qui fut accordé; et à l'heure, commença à lui dire :

— Puisque ainsi est, Pauline, que le ciel et la terre sont contre nous, non-seulement pour nous enifiécher de mariei ensemble,

mais, qui plus est; pour nous ôter la vue et parole, dont maître et maîtresse nous ont fait si rigoureux commandement, ils se peuvent bien vanter qu'en une parole ils ont blessé deux cœurs, dont les corps ne sauraient plus faire que languir, montrant bien par cet effet qu'onques amour ne pitié n'entrèrent en leur estomac. Je sais bien que leur fin est de nous marier bien et richement chascun ; car ils ignorent que la vraie richesse gît au contentement; mais si m'ont-ils fait tant de mal et de déplaisir, qu'il est impossible que jamais je leur puisse faire service. Je crois bien que si jamais je n'eusse parlé de ce mariage, ils ne fussent pas si scrupuleux qu'ils ne nous eussent assez souffert parler ensemble, vous assurant que j'aimerais mieux mourir que changer mon opinion en pire, après vous avoir aimée d'une amour si honnête et vertueuse, et pourchassé envers vous ce que je devrais défendre envers vous. Et, pource qu'en vous voyant je ne saurais porter cette dure patience, et qu'en ne vous voyant mon cœur, qui ne peut demeurer vide, se remplirait

LES AMANTS DESESPERES

de quelque désempoigné dont la fin serait mallicieuse, je m'en sens délibéré, et de longtemps, de me nutre en religion : non que je siche très-bien qu'en tous états l'homme se peut sauver; mais pour avoir plus grand loisir de contempler la bonté divine, laquelle, comme j'espère, aura pitié des larmes de ma jeunesse et cliangera mon cœur, pour aimer au tant les choses spirituelles, qu'il a fait les temporelles. Et si Dieu me l'ait la grâce de gagner la science, mon labeur sera incessamment employé à prier Dieu pour vous ; vous suppliant, par cette amour tant ferme et loyale,

qui a été entre nous deux, avoir mémoire de moi en vos oraisons et prier Notre-Seigneur qu'il me donne autant de constance en ne vous voyant point, qu'il m'a donné de contentement en vous voyant. Et, pour ce que j'ai espéré toute ma vie avoir de vous par mariage ce que l'honneur et conscience permettent, je me suis contenté d'espérance ; mais, maintenant que je la perds et que je ne puis jamais avoir de vous le traitement qui appartient à un mari, au moins, pour dire adieu, je vous prie me traiter en frère, et que je vous puisse baiser.

La pauvre Pauline, qui toujours lui avait été si rigoureuse, connaissant l'extrémité de sa douleur et l'honnêteté de sa requête, et qu'en tel désespoir se contentait d'une chose si raisonnable, sans lui répondre autre chose, lui va jeter les bras au cou, pleurant avec une si grande amertume et saisissement de cœur, que la parole, sentiment et force lui défailirent, et se laissa tomber entre ses bras évanouie ; dont la pitié qu'il en eut, avec laniour et la tristesse, lui en firent faire autant ; tellement que l'une de ses compagnes, les voyant tomber l'un d'un côté et l'autre de l'autre, appela du secours qui, à force de remèdes, les fit revenir.

Alors, Pauline, qui avait désiré de dissimuler son affection, fut honteuse, quand elle s'aperçut qu'elle l'avait montrée si véhémente ; toutefois, la pitié du pauvre gentilhomme servit

238 LES CONTIKIERS FRANÇAIS.

à elle (le juste excusé. Elle ne pouvant plus [ajouter cette parole <Je dire adieu pour jamais, s'en alla vider le cœur et les dents > à ses larmes, (pénétrant dans sa conscience, comme un corps sans esprit, se laissa tomber sur son lit et passa la nuit en si piteuses lamentations, (que ses serviteurs pensaient qu'il eut perdu tous

ses parens et amis, et tout ce qu'il pouvoit avoir de bien sur la terre. Le matin se reconnoît à Notre-Seigneur, et après qu'il eut départi à ses serviteurs le peu de bien (qu'il avait, en partage avec lui) que quelque somme d'argent, (l'éléndit à ses gens de le suivre et s'en alla tout seul à la religion de l'Observance * demander l'habit, délibéré de jamais n'en porter d'autre. Le gardien, qui autrefois l'avait vu, pensa, au commencement, (que ce fût moquerie ou songe; car il n'y avait en tout le pays gentilhomme qui moins que lui eût grâce de cordelier, pour ce qu'il avait en lui toutes les bonnes grâces et vertus que l'on saurait désirer en un gentilhomme. Mais, après avoir entendu ses paroles et vu ses larmes coulant sur son visage comme ruisseau, ignorant d'où venait la source, le reçut humainement; et, bientôt après, voyant sa persévérance, lui bailla l'habit (qu'il reçut bien dévotement: dont furent avertis le marquis et la marquise, qui le trouvèrent si étrange, (qu'à peine le pouvoient-ils croire. Pauline, pour ne se montrer sujette à nulle amour, dissimula le mieux qu'il lui fut possible le regret qu'elle avait de lui, en sorte que chacun disait qu'elle avait bientôt oublié la grande affection de son loyal serviteur, et ainsi passa cinq ou six mois sans en faire autre démonstration. Durant lequel temps, lui fut par quelque religieux montrée une chanson que son serviteur avait composée, un peu après qu'il eut pris l'habit, de laquelle le chant est italien et assez commun; j'en ai voulu traduire les mots en français le plus près de l'italien qu'il m'a été possible, qui sont tels:

* Nom du couvent.

LES AMANTS DÉSESPÉRÉS. y^

Que dirai-je, Que fera-t-elle, Quand moi verra de ses yeux

Las! la pauvrete, Toute soulctle, Sans parler longtemps leni
Échevelôe, Déconsolée ;

I/étrariïie cas pensera " Snn penser, par aventure.

En monastère et clôtüre A la lin la conduira.

Que dira-t-elle, etc.

Que diront ceux

Qui, de nous deux, Ont l'amour (t hl'u privé;

Voyant (|U*ami)ur,

Par un tel tour, Plus prfail ont approuvé!

Refia niant ma conscience, Ils en auront repentance.

Et chacun d'eux pleurera.

Que dira-t-elle, etc

El, si prier

De marier Nous viennent pour noui tenter,

En nous disant

L'état plaisai.t Qui nous pourrnit contenter; Nous répondrons
que noire âme Est de Dieu aimi'c et formée, Qui point ne la
chanjjera.

Que djra-t-elle, etc.

240 LES CONTEUaS FflASÇAIS.

o amour forte,

Qui cPlle porte Par regret m'a fait passer;

Fuis qu'en ce lieu,

D(î prier Dieu, Je ne nw puisse l.isser ; Car noire amour mutuelle Sera tant spirituelle, Que Di<;u s'en coillentert

Que dira-l-elle, etc.

Ainsi qu'au monde

Fut pure et munde* Notre parfaite amitié;

Dedans le cloître

Pourra paroître Plus grande de la moilié; Car amour loyale et ferme Qui n'a jamais ffin ne terme.

Droit au ciel nous conduira.

Que dira-t-elle.

Quand elle eut bien au long lu cette chanson, étant à part à une chapelle, se mit si fort à pleurer, qu'elle arrosa tout le papier de larmes. Et, n'eût été la crainte de se montrer plus aflectionnée qu'il n'appartient, n'eût failli de s'en aller incontinent mettre en quelque ermitage, sans jamais voir créature du monde ; mais la prudence qui était en elle la contraignait, pour quelque temps, dissimuler. Et, combien qu'elle eût pris résolution de laisser entièrement le monde, si feignitelle le contraire, et changeait si fort son visage, qu'étant en compagnie, ne ressemblait, de rien qui soit, à elle-même. Elle porta en son cœur cette délibération couverte cinq ou six mois, se montrant plus joyeuse qu'elle n'avait de coutume. Mais, un jour, alla avec sa maîtresse à l'Observance ouïr la i

« Pure.

LES AMANTS DÉSESPÉRÉS. 241

grancel*messe, et, ainsi que le prêtre, diacre et sous-diacre sortaient du réfectoire pour venir au grand autel, son pauvre serviteur, qui n'avait encore parfait l'an de sa probation, servait d'acolyte, et, portant les deux canettes * en ses deux, mains, couvertes d'une toile de soie, venait le premier-, ayant les yeux contre terre. Quand Panline le vit en tel liabilicnient, où sa beauté et grâce étaient plutôt augmentées que diminuées, fut si fort étonnée et troublée, que, pour couvrir la cause de la couleur qui lui venait au visage, se prit à tousser. Et son pauvre serviteur, qui entendait mieux ce son là que celui des cloiios de son mona>tère, n'osa tourner la tcte; mais, en passant par devant elle, ne put garder ses yeux qu'ils ne prissent le chemin que si longtemps avaient tenu. El, en regardant piteusement Pauline, fut si saisi du feu qu'il croyait quasi éteint, que, le voulant plus celer qu'il ne pouvait, tomba tout de son haut devant elle. Et la crainte qu'il eut que la cause en fut connue, lui lit dire que c'était le pavé de l'église qui était rompu en cet endroit.

Quand Pauline connut que le changement de l'habit n'avait changé le cœur, et qu'il y avait si longtemps qu'il s'était rendu, que chacun pensait qu'elle l'eût oublié, se délibéra de mettre à exécution le désir qu'elle avait de rendre la fin de leur amitié semblable en habit, forme et état de vivre, comme ils avaient été vivants en une maison sous pareil maître et maîtresse. Et, pource que \Aus de quatorze mois auparavant avait donné ordre à tout

ce qui était nécessaire pour entrer en religion, un matin, demanda congé à la marquise d'aller ouïr la messe à Sainte-Claire, ce qu'elle lui octroya, ignorant pourquoi elle lui demandait. Et, en passant par les Cordeliers, pria le gardien de lui faire venir son serviteur, qu'elle appelait son parent; et, quand elle le vit en une chapelle à part, elle lui dit :

* L^{es} deux bureUes.

212 LES CONTEUⁿs F^HANÇAIS.

— Si mon honneur eût pernnriis qu'aussitôt (que von« y me lu^{sc} osé moUre en religion, je n eusse tant attendu; mais, ayant rompu par ma patience \is opinions de ceux cpⁱⁱ plutôt jn^{ci}it mal que li^{cn}, je suis (léli^lx^rée de prendre l'éti^t, la robe et la vie telle que je vois h vôtre, sans enquér^{it} quH^l y fait ; car, si vous avez du bien, j'en aurai ma part; el, si vous avez du mal, je n^{*}en veux pas être exempte; car, par tel chemin que vous irez en paradis, je vous veux suivre, étant assurée que Celui qui est le vrai, parlait et digne d'être nommé amour ^ nous a tirés à son service par une amitié honnête et raisonnable, laquelle il convertira, par son Saint-Esprit, du tout en lui; vous priant que vous et moi oubliions ce corps qui périt et tient du vieil Adam, pour recevoir et revêtir celui de notre époux Jésus-Christ.

Ce serviteur religieux lut tant aise et tant content d'ouïr sa sainte volonté, qu'en pleurant de joie lui lortifia son opinion le plus qu'il lui fut possible, en lui disant, puisqu'il ne pouvait avoir d'elle au monde autre chose que la parole, qu'il se tenait bienheureux d'être au lieu où il avait toujours moyen de la revoir, et qu'elle serait telle que 1 un et l'autre n'en pourraient que mieux valoir, vivant en un état d'un amour, d'un cœur et d'un esprit, ti-

rés et conduits de la bonté do Dieu> lequel il suppliait les tenir en sa main, oii nul ne peut périr. Et, en ce disant et pleurant d'amour et de joie, lui baisa les mains; mais elle abaissa son visage jusqu'à la main et se donnèrent par vraie charité le saint baiser de dilection. Et, se contentant, s'en partit Pauline et entra en la religion de Sainte-Claire, où elle fut reçue et voilée. Ce qu'après elle fit entendre à madame la marquise, qui en fut tant ébahie qu'elle ne la pouvait croire ; mais s'en alla le lendemain au monastère pour la voir et aussi s'efforcer la divertir de sou propos. A quoi Pauline lui fit réponse, que si elle avait eu puissunce de lui ôter un mari de chair (l'homme du monde qu'elle avait le

LE PRIEUR RÉFOÏIMATEUR. 243

plus aimé), elle s'en tlivail coiUenler, sans cherclier de la vouloir séparer de Celui qui était inunorlel et invisible; car il n'était j)as en sa puissance ni de toutes les créatures du monde. Adonc la niarqnise, voyant son bon vouloir, la baisa, la laissant à fort grand regr(t. Et, depuis, vé(j)!ïrent Pauline et s(ai serviteur si saintement et dévotemerït en leur observance, quiuï l'on ne doit douter que Celui, duquel la fin de la loi est cbarité, ne leur dit à la fin de leur vie, comme à la Madeleine, que leurs pécliés leur étaient pardonnés, vu qu'ils l'avaient beaucoup aimé, (ju'il ne les retirât c\\ paix au lieu où la récompense passe tous les mérites des liommes et donne loyer de leuis bienfaits.

UN PRIEDR RKFORMATEUK, SOUS OMBRE DE SON HYPOCRISIE, TENTE TOUS MOYENS POUR SÉDUIRE UNE SAINTE RELIGIEUSE *. d'oNC ENFIN SA MALICE EST DÉCOUVEKTE.

En la ville de Paris il y avait un prieur de Saint-Martin des Champs, duquel je tairai le nom pour l'amitié que je lui ai <o\ tée. Sa vie, jusques à l'âge de cinquante ans, fut si austère, (jue le bruit de sa sainteté crût par tout le royaume de France, tellement qu'il n'y avait piince ni princesse (pii ne lui fitgnnd honneur et révérence quand il les venait voir; et ne se faisait réformation de religion qui ne fût faite par sa main, car on le nommait le père de vraie religion. Il fut élu le visiteur de la grande religion des dames de Foutevrault^ des(|uelles il était tant craint, que, quand il venait en quelqu'un de leurs mona>lères, toutes les religieuses treiublaioiit de \mn\ et, pour Tapiiser des grandes riiueurs qu'il leur tenait, le traitaient comme elles eussent fait la personne du roi : ce qu'au commencement il refusait; mais, à la fia,

* Ablayo cclebre dans Maiiic-el-I.oire, fuiutce en 1099.

îtH LES CONTEURS FRANÇAIS

venant sur les cinquante ans, commença à trouver fort lion U in\\rmoul (juM av.iit .m comriicncemcnl refusé, el, s'eslimaiit liii-nième le bien puMic de toute nligion, (lé>ira de conserver sa santé niieiix qu'il n'avait accoutumé. Kt combien (jue sji règle portât de jamais ne manger chair, il se dispensa lui-même (ce qu'il ne faisait à nul autre), disant que sur lui était tout le faix de la roli^'ion. Pourquoi, si bien se fe>toya, que d'un moine niai;,'re il en fit nn bien gras; et, à relte mutation de vivre, se fit une mutation de cœur, telle qu'il commença à regarder les visages, dont auparavant il avait fait conscience; et, en regardant les beautés (jue les voiles rendent]plus désirables, commença à les convoiter : dont, [jour satisfaire à cette convoitise, cben lia tant de moyens subtils, qu'en lieu de faire office de pasteur, il devint loup, tellement •qu'en plusieurs bonnes religions, s'il s'en trouvait quel-

qu'une un peu sottie, il ne faillait à la décevoir. Mais, après avoir longuement continué cette méchante vie, la bonté divine, qui print pitié des pauvres brebis égarées, ne voulut plus endurer la gloire de ce malheureux règne, ainsi que vous verrez. Un jour, allant visiter un couvent près de Paris, qui se nomme Gif, advint qu'en confessant toutes les religieuses en trouva une, nommée sœur Marie Hérouët, dont la parole était si douce et agréable, qu'elle promettait le visage et le cœur être de même. Parquoi, seulement pour l'ouïr, fut ému d'une passion d'amour qui passait toutes celles qu'il avait eues aux autres religieuses; et, en parlant à elle, se baissa fort pour la regarder, et en aperçut la bouche si rouge et plaisante, qu'il ne se put tenir de lui hausser le voile, pour voir si les yeux accompagnaient le demeurant : ce qu'il trouva; dont son cœur fut rempli d'une ardeur si vëbëmente, qu'il perdit le boire et le manger et toute contenance, combien qu'il la dissimulait. El quand il fut retourné en son prieuré, il ne pouvait trouver le repos; parquoi, en grande inquiétude, passait

LE PRItUa RËFORMATEUⁿ. 245

les jours et les nuits en clierchant les moyens connue il pourrait parvenir à soi» désir et faire d'elle comme il avait fait de plusieurs autres : ce qu'il connaissait être fort difficile, parce qu'il la trouvait sage en paroles et d'un esprit subtil ; et, d'autre paît, se ^oy: il si I.miI (^l vieil, qu'il (li'lib'ia dt; ne lui en parler point, mais de chercher à la gagner par la crainte. Parquoi, bientôt après s'en retourna audit monastère de Gif, auquel lieu se montra plus austère que jamais il n'avait fait, se courrouçant à toutes les religieuses, reprenant l'une que soir voile n'était pas assez bas, l'autre, qu'elle haussait trop la tête, et l'autre, qu'elle ne faisait pas bien la révérence en religieuse. Et, en tous ces cas-là, se mon-

trait si austère, qu'on le craignait comme un Dieu peint en jugement. Et lui, qui avait les gouttes*, se travailla tant de visiter les lieux réguliers qu'environ 1 heure de vêpres, heure par lui apostée, se trouva au dortoir. L'abbesse lui dit :

— Père révérend, il e>t temps de dire vêpres. A quoi il répondit :

— Allez, mère, allez, iaitez-les dire; car je suis si las que je demeurerai ici, non pour reposer, mais pour parler à sœur Marie, de laquelle j'ai ouï très-mauvais rapport; car l'on m'a dit qu'elle caquette comme si c'était une mondaine.

La prieure, qui était tante de sa mère, le pria de la bien chapitrer et la lui lais^a tonte seule, sinon un jeune religieux qui était avec lui. Quand il se trouva tout seul avec sœur Marie, commença à lui lever le voile et commander qu*elle le regardât. Elle lui répondit que la règle lui défendait de,, regarder les hommes.

— C'est bien dit, ma fille, lui dit-il ; mais il ne faut pas que vous estimiez qu'entre nous religieux, soyons hommes.

* On disait alors les gouttes et non la goutte.

Parquoi sœur Marie, (Tuignanl f.iillir par (lé>ob<"i\$sance, le nganla au vis.igi; : elle le trouva si laid, qu'elle peii^a faire plus (le pénitence que cJe péché à le regarder. Le beau père, après lui avoir leiii plusieurs propos de la gniide amitié qu'il lui |)oi-lait, lui voulut mettre la maiii au tétln, rpji fut par elli; bien re[]oussé, conune elle devait; <-t fut ^i ' "tii rr.iir.'. qu'il lui <lit :

— Faut-il qu'uuue religieuse sache qu'elle ait des télins? Elle lui ré}JOudit :

— Je suis que j'en ai, et certainement que vous ni autre n'y toucherez point; car je ne suis si jeune n'ignorante, que je n'entende rien ce (jui est f)écbé et ce qui ne l'e^t pas.

El quand il vit (jue ces propos ne la pouvaient gagner, lui en va bailler d'une autre, dis.mt :

— Hébis! m 1 fille, il faut que je vous déclare mon extrême nécessité, c'est que j'ai une maladie que tous les médeius trouvent incurable, sinon que je me réjouisse ti joue avec quelque femme que j'aime bien fort. De moi je ne voudrais pour mourir faire péché mortel; mais, quand l'on viendrait jusque-là, je sais que simple fornication n'est nullement à comparer au péché d'bomicide. Parquoi, .-i vous aimez ma vie, en sauvant votre conscience de crédulité*, vous me la sauverez.

Elle lui demanda quelle façon de jeu il entendait de faire. Il lui dit qu'elle pouvait bien reposer sa con-cience sur la sienne, et qu'il ne ferait chose dont l'un ne l'autre fut chargé. Et, pour lui montrer le commencement du pas>elep5 qu'il lui demandait, la vint embrasser et essaya de la jeler sur le lit. Elle, connaissant sa méchante intention, se défendit si bien de paroles et de bras, qu'il n'eût pouvoir de toucher qu'à ses habillements.

' Du latin crudelitas. Cruauté.

LE Pr.IEUK RÉFOUMATEUU. 247

A riieurc, quand il vit toutes ses inventions et efforts être ourncs en lien, comme un homme furieux, et non-seulement horsdeconscience, miiisde raison naturelle, lui mitla main sous la robe, et lout ce qu'il put toucher des on;:les, é^iali^na de telle fureur, ((ue la [»auvre lille, eu criant bien fort, de tout son haut

tomba à terre tout évanouie, Et, à ce cri, entra l'abbesse dans le dortoir où elle était; laquelle, étant à vêpres, se souvint avoir laissé cette religieuse seule avec le beau père, qui était fille de sa nièce, dont elle eut un scrupule en sa conscience qui lui fit à l'issue des vêpres, et alla à la porte du dortoir écouter ce qu'elle l'ouïrait. Mais, oyant la voix de sa nièce, poussa la porte que le jeune moine tenait. Et, quand le prieur vint vers l'abbesse, en lui montrant sa nièce évanouie entre ses bras, lui dit :

- Sans doute, notre mère, vous avez grand tort (que vous ne m'avez dit les conditions de sœur Marie; car, ignorant sa débilité, je l'ai fait tenir debout devant moi, et, en la chapitrant, s'est évanouie comme vous voyez.

Ils la firent revenir avec une saignée et autres choses propices, et trouvèrent que de sa chute elle était blessée à la tête. Et, quand elle fut revenue, le prieur, craignant qu'elle contât à sa tante l'occasion de son mal, lui dit à part :

— Ma fille, je commande, sur peine d'inobédience et d'être damnée éternellement, que vous n'ayez jamais à parler de ce que je vous ai fait ici: car entendez que l'extrémité d'amour m'y a contraint, et, puisque je vois que vous ne le voulez, je ne vous en parlerai jamais que cette fois, vous assurant que, si me voulez aimer, je vous ferai élire abbesse d'une des meilleures abbayes de ce royaume.

Elle lui répondit qu'elle aimait mieux mourir en chartre perpétuelle, que d'avoir jamais autre maître que Celui qui était mort pour elle en la croix ; avec lequel elle aimait mieux souffrir tous les maux que le monde pourrait donner, que,

sans lui, avoir tous les biens; et «ju'il n'eût plus à lui parler de ce propos, ou elle le dirait à sa m^hic abbesse; m^{iis} qu'en ce faisant, elle se tairait.

Ainsi s'en alla ce n^auvais pasteur, lei|uel, pour se montrer tout autre qu'il n'était, et pour encore avoir le plaisir de regarder celle qu'il aimait, se retourna vers l'abbesse, lui disant :

— Ma mère, je vous prie, faitL's chanter à toutes vos filles un Salve Reyina, en l'bonneur de cette vierge où j'ai mon espérance.

Ce qui fut fait; durant lequel ce renard ne fit que plorer, non d'autre dévotion, que de re;;ret qu'il avait de nôtre venu au déçu de la sienne, tt toutes les leligieuses, pensant que ce fut d'amour à la vierge Mai ie, l'estimaient un ^aint homme. Sœur Marie, qui connaissait sa malice, pria en son cœur de confondre celui qui déprisait la virginité. Ainsi s'en alla cet hypocrite à Saint-Martin ; auquel lieu, ce méchant feu. qu'il avait en son cœur ne cessa de brûler jour et nuit, et de chercher toutes les inventions possibles pour venir à ses fins. Et, pource que sur toutes choses il craignait l'abbesse, qui était femme vertueuse, il pensa le moyen de l'ôter de ce monastère. Ainsi s'en alla vers madame de Vendôme, pour l'heure demeurant à la Fère, oii elle avait édifié et fondé un couvent de Saint-Benoît, nommé le Moiiit-d'Olivet. Et, comme celui qui était le souverain réformateur, lui donna à entendre que l'abbesse dudit Mont-d'Olivet n'était pas assez suffisante pout gouverner une telle communauté, la bonne dame le pria de lui en donner une autre qui fût digne de cet office. Et, lui, qui ne demandait autre chose, lui conseilla de prendre l'abbesse de Gif, pour la plus suffisante qui fut en France.

Madame de Vendôme incontinent l'envoya quérir et lui donna la charge de son monastère du Mont-d'Olivet. Le prieur de Saint-Martin, qui avait en sa main la voix de toute la reli-

LE PniEUU RÉFORMATEUR. 249

gion, fit élire à Gif une abbesse à sa dévotion. Et, après cette élection, s'en alla audit lieu de Gif essayer encore une fois si, [D]ar prière ou par douceur, il pourrait gagner sœur Marie Hérouët. Et, voyant qu'il n'y avait nul ordre*, retourna en son prieuré de Saint-Martin ; auquel lieu, tant pour venir à sa lin que pour se venger de celle qui lui était trop cruelle, de peur aussi que son affaire fût éventée, fit dérober secrètement les reli(iues dudit Gif, de nuit, et mit à sus au confesseur de léans, fort vieil et homme de bien, que c'était lui qui les avait dérobées, et pour celte cause, le mit en prison i\ Saint- Martin; et, durant qu'il le tenait prisonnier, suscita deux témoins, lesquels ignorammeiit signèrent ce que M. de Sjint- Martin leur commanda : c'était qu'ils avaient vu dedans un jardin ledit confesseur avec sœur Marie en acte vilain et deshonnête, ce qu'il voulut fûre avouer au vieil religieux. Mais, lui, qui savait tontes les fmles de son prieur, le supplia de vouloir mener en Chapitre, et que, là, devant tous ses religieux, il dirait la vérité de tout ce qu'il en savait. Le prieur, craignant que la justification du confesseur fût sa condamnation, ne voulut point entendre à cette requête; mais, le trouvant feime i*» son propos, le traita si mal en prison, que les uns disent qu'il y mourut, les autres, qu'il le (ontraifrnil de laisser son habit et s'en aller hors du royaume de France. Quoi qu'il en soit, jamais depuis on ne le vit. Quand le prieur estima avoir une telle prise sur sœur Marie, s'en alla à la religion oij l'abbesse, étant faite à sa poste, ne le contredisait en rien. Et, là, commiença vouloir user de so!i autori-

té de visiteur, et fit venir toutes les religieuses l'une après l'autre, pour les ouïr en une chambie, en forme de confession et Visitation; et, quand ce fut au rang de sœur Marie, qui avait perdu sa bonne tante, il recommença à lui dire:

* Chances de succès.

2»0 LES CONTES FUNNÇAIS.

— Sœur Marie, vous savez de l'ic\ r. rimer \ous êtes arcuf^e l'tque la dissimulation que vous faites d'être luit diastc ne vous a de rien servi; car on connaît bien que vous^êtes le contraire.

Sœur Marie lui répondit d'un visage assuré :

— Faites-moi venir celui qui m'a accusée, et vous.* \ nez si devant moi il demeurera en sa mauvaise opinion.

Il lui dit:

— Il ne vous faut autre preuve, puisque le confesseur même a été convaincu.

Sœur Marie lui dit :

— Je le pense si homme de bien qu'il n'aura pas confessé telle méchanceté et mensonge; mais, quand ainsi s'en ira, faites-le venir devant moi, et je prouverai le contraire de son dire.

Le prieur, voyant qu'en nulle sorte il ne la pouvait étonner, lui dit :

— Je suis voire père, qui, pour cette cause, désire sauver votre honneur ; parlant, je remets cette vérité à votre conscience, à laquelle j'ajouterai foi. Je vous demande et vous conjure, sur peine

di péché mortel, de me dire vérité, à savoir si vous étiez vierge quand vous lûtes mise céans.

Elle lui répondit :

— Mon père, l'âge de cinq ans que j'avais doit être témoin de ma viiiiinilé.

— Or, bit 1), ma fille. Depuis ce temps-là avez-vous point perdu celle belle (leui?

Elle lui jrra que non, et que jamais n'avait Irouvé empêchement que de lui. A (luoi'il dit qu'il ne la pouvait croire et que la chose gisait en preuve.

— Quelle preuve, dit-elle, vous en plaît-il faire?

— Comme j'en fais aux autres, dit le prieur; car, tout ainsi que je suis visiteur des âmes, aussi je le suis des corps. Vos

LK l'iiILLi; REFORMATEUR. 251

abbesses et prieures ont passé par mes mains; vous ne devez craindre que je ilésire votre vir^'inité. l'arfjuoi jetez-vous sj.r le lit et mettez le devant de votre habillement sur votre visage. Sœur Marie lui répondit par colère :

— Vous m'avez tant tenu de piopos de la folle amour que vous me portez, que j'estime plulôt que vous me voulez ôler ma virginité, que de la vouloir visiter. Paniuoi croyez que jamais je n'y coii>enlirai.

Alors, il lui dit ([u'elle était excommnnuiiée de refuser l'obédience de celte religion, et, si elle consentait, ([u'il la déshonore-

rait en plein ch'pitre, et dirait le mal qu'il savait entre elle et le confesseur. Mais elle, d'un visage sans peur, lui répondit :

— Celui qui connaît le cœur de ses serviteurs me rendra autant d'honneurs devant lui, que vous me ferez de honte devant les hommes. Parquoi, puisque votre malice en est ju->que-là, j'aime mieux qu'elle parachève sa cruauté envers moi que le désir de son mauvais vouloir, car je sais que Dieu est juste juge.

A l'heure, il s'en alla amasser tout le chapitre et fit venir devant lui à genoux sœur Marie, à laquelle il dit par un mer-
▼ eilleux dépit :

— Sœur. Marie, il me déplait grandement que les bonnes admonitions que je vous ai données ont été inutiles, en un tel inconvenient, que je suis contraint de vous enjoindre une pénitence contre ma coutume. C'est qu'ayant examiné votre confesseur sur aucuns crimes à lui imposés, il m'a confessé avoir abusé de votre personne, au lieu où les témoins disent l'avoir vu. Parquoi, ainsi que je vous avais élevée en état honorable et maîtresse des novices, j'ordonne que vous soyez mise nonseulement la dernière de toutes, mais mangeant, à terre, devant toutes les sœurs, pain et eau, jusqu'à ce qu'on connaisse votre contrition snflisante d'avoir grâce.

Sœur Marie, étant avertie par une de ses compagnes, qui

(Milendail tout son afftire, que, si elle répondait chose qui dé-
|)lûl au prier, il la m» tirait injpace^ c'est-à-dire eu clnrlre perpr-
cliille, endura celle sentence, levuut les yeux au ciel et priant
C»ilni qui avait étii sa n'sislance conlre le péclie, vouloir tHrc sa
patience conlie sa Iribulatioii. Kncore délcndil ce vériciable
prier que, quand sa mère ou ses parents viendraient, qu'on ne la

souifrilde trois ans parler à eux, n'écrire étires, sinon (ailes en communauté. Ainsi s'en alla ce malheureux homme, sans plus y revenir; et fut celle pauvre fillt; longtemps en la tnbulalion. que vous avez ouïe; mais sa mère, qui sur tous ses enfants l'aimait, voyant qu'elle n'avait plus de nouvelles d'elle, s'en émerveilla fort et dit à un sien lils, sage et honnête gentilhomme, qu'elle pensait que sa hlle était morte, et que les religieuses, pour en avoir la pension annuelle, lui dissimulaient ; lui priant en quelque façon que ce lût de voir sa dite sœur. Lequel incontinent alla à la religion, en la. quel on lui fit les excuses accoutumées : c'est q\j'il y avait trois ans que sa sœur ne bougeait du lit. Dont il ne se tint pas content et leur jura que, s'il ne la voyait, il passerait par-dessus les murailles et forcerait le monastère. De quoi elles euientsi grande peur, qu'elles lui amenèrent sa sœur a la grille, fiquelle l'abbesse tenait de si près qu'elle ne pouvait dire à son Irèie chose qu'elle n'entendît; mais elle, qui était sage, avait mis par écrit tout ce qui est ci-dessus, avec mille autres inventions que ledit prieur avait trouvées pour la décevoir, que je laisse à con'er pour la longueur ; si ne veux-je oublier à dire que, durant que sa (ante était abbesse, pensant qu'il lût refusé pour sa laideur, lit tenter sœur Marie par un jeune et beau religieux, espérant que, si par amour elle obéissait à ce religieux, qu'après il la pourrait avoir par crainte. Mais d'un jardin oii ledit religieux lui tint propos, avec ge-«tes si déshonnêtes, quej'aurais honte de les référer, la pauvre fille courut à l'abbesse, qui par- Lait au prieur, en criant :

LE PRIEUR RÉFORMATELR. 253

— Ma mère, ce sont diables en lieu de religieux, ceux qui nous viennent vlsitir!

Et, à riieure, le prieur, ayant peur d'être découvert, commença à dire en riant :

— Sans Huite, ma mère, sœur Marie a bonne rai<on. Et, en la prennnt par la main, lui dit devimt l'abbesse :

— J'avais L'utendu que sœur Marie parlait fort bien et avait le langage si à main qu'on l'estimait mondaine, et, pour cette occasion, je me suis contraint contre mon naturel tenir tous les propos que les hommes mondains tiemient aux femmes, ainsi que je trouve par écrit ; car, d'expérience, j'en suis aussi ignorant comme le jour que je suis né; et, en pensant que ma vieillesse et laideur lui faisaient tenir propos si vertueux, je commandai à mon jeune religieux de lui en tenir de semblables : à quoi vous V(»yez qu'elle a bien vertueusement résisté. Dont je l'estime si sage et si vertueuse, que je veux qu'elle soit dorénavant la première après vous, et maîtresse des novices, afin que son bon vouloir croisse toujours de plus en plus en vertu.

Cet acte ici et plusieurs autres que fit ce bon religieux, durant trois ans qu'il fut amoureux de la religieuse, laquelle, comme j'ai dit, bailla par la grille à son frère tout le discours de sa piteuse histoire; ce que le frère porta à sa mère, qui, toute désespérée, vint à Pans, oii elle tiouva la reine de Navarre, sœm- unique du roi, à qui elle montra ce fort piteux discours, en lui disant :

— Madame, or donc, ne vous Gez pas une autre fois en tel hypocrite. Je pensais avoir mis ma fdleaux faubourgs et chemin de jiaradis, mais je l'ai mise en enfer, entre les mains des pires diables qui puissent être ; car les diables ne nous tentent, s'il ne nous plaît, et ceux-ci nous veulent avoir par force où l'amour nous défaut.

La reine de Navarre fut en grande peine, car entièrement

. ; LES CONTEUHS HUNÇAIB.

elle se confiait en ce prieur de Sairil-Martin, 5 qui eWn avait baillé la cliaige des al)l)esse8 de Moilivilliers et de C.i)en, ses beiles-h^œurs. D'autre côté, le crime si ;rand lui donna l^lle horreur et envio de venger l'iinocence de celle pauvre fille, qu'elle connimniqua au chancelier du roi, pour lors légal en France, de ralVaire, et fil envoyer quérir le prieur, lequel ne trouva nulle excuse, sinon qu'il avait soixante-dix ans, et parla à la rtinc. de Navarre, lui priant, sur Ions les plaisiis qu'elle lui voudrait jarimis faire cl pour récompense de tous ses services, qu'il lui plût de faire cesser ce procès, et qu'il confesserait que sœur Marie Hérouët était une perle d honneur et de virginité. La reine, oyantcela, fut tant émerveillée, qu'elle ne sut que lui répondre : anis le laissa là; elle pauvre homme, tout confus, se relira en son moua>tère, oii il ne voulut plus être vu de personn .', et ne véquit qu'un au après. El sœur Marie Hérouët, estimée comme elle méritait pour les vertus que Dieu avait mises en elle, fut ôtée de la-dite abbaye de Gif, où elle avait eu tant de mal, et faite obbesse, par le don du roi, de l'abbaye nommée Gien, près de Montargis, qu'elle réforma ; et véquit comme pleine de l'esprit de Djcu, le louant toute sa vie de ce qu'il lui avait plu lui donner honneur et repos.

NOËL DU FAILL

(xn* siècle)

La date de la naissance de cet écrivain n'est ç)as cornue, mais on peut la rapporter aui premières années du se.ziènie siècle. Il était genlilhomme et fut nommé conseiller du roi au parlement

de Rennes en 1571; il mourut vers 1585. On lui doit les Propos rustiques et facétieux, les Baliverneries et coules nouveaux et les Contes (VEulrapel, C'est à ce dernier recueil que nous avons emprunté les contes qui suivent. Nous les avons reproduits d'après l'édition donnée dans la bibliothèque Cliaipentier, Paris, 1850, par M. Marie Guicbard. Cette édition est accompagnée d'une intéressante élude sur Noël du F«ill. En comparant cet écrivain avec ceux de son époque, le lecteur romariiuera qu'il s'en distingue sur bien des points; il n'est pas, comme la plupart d'entre eux, exclusivement occupé d'aventures galantes ; il est observateur pénétrant, et ses récits sont toujours entremêlés de réflexions morales, pleines de justesse et d'à-propos. On seul du reste en bien des passages qu'il cherche à irailer Rabelais et qu'il s'en rapproche quelquefois.

D UN FILS QUI TROMPA L AVARICE DE SON PÈRE

Les anciens ont tant fait de casdenécorsité, qu'ils en tirent ' La jolie comédie d'Andricux, les Étourdis, olTre avec ce conte cer-

une déesse, voulant signifier qu'aux affaires où nous sommes pressés, notre esprit se réveille, devient brusque et gaillard, et sans être pesant et engourdi, comme lorsque nous sommes aux pleins souhaits, [jrofondts voluptés, et en la paille jusqu'au ventre. De vrai, celui de qui les biens et fortunes «-ont ou petites ou brouillées, se sait mieux avancer et rendre honnête homme, que ceux qui sont nés chaussés et vólus; comme l'on dil du roi Louis XI, le prenjjer qui ait mis ses successeurs hors de page, Gir

le parlement, piévôt et Université de Paris s'en laisoient croire aup.uavanl, et qui mieux savoit les nouvelles de ses voisins. Etant en la mauvaise gnïce de son père, oh! que régner et commander absolument est chose douce! se retira à son cousin le duc de Bourgogne, où il apprit à faire le petit pain, à ménager l'écu, qui le rendit tellement admiiable au maniement de ses affaires, qu'entre tous les firinces il a bien peu de com|tagons, et en lui fut vérifiée et accomplie la prophétie du roi Gli irles VII, son père, quand il fit dire à icelui duc bourguignon, quil nourrissoit un renard qui mangeroit ses poules. Car à la fin il dépeça et échantillonna si bien la maison de son hôte, qu'il lui en demeura de belles pièces, lesquelles il .« ^mtenoil lui avoir é(cé arrachées de la sienne*. Et à ce propos des pères qui sont trop rigoureux en l'endroit de leurs enfants, s'en est vu, puis peu

tains rapports qui pourraient faire croire qu'il n'était pas inconnu à l'auteur de la comédie.

* Louis XI, n'étant encore que dauphin, était entré en 1440 dans U ligue formée contre son père Cliaries VU par quelques membres de la haute noblesse, tels que Chabannes, la Trecmouille, le comte de Yendôme. Cette ligue fut vaincue ; mais en 1446, le dauphin Louis recommença ses intrigues et fut forcé de se retirer auprès du duc de Bourgogne, Philippe le Bon ; c'est à cet exil que Noël du Faill fait ici allusion. Nous avons vu plus haut, que les Cent nouvelles nouvelles ont été composées à la cour de Philippe le Bon. Les belles pièces arrachées à la maison de Bourgogne sont lu duché de Bourgogne, l'Artois et le Uainaut.

de temps en ce pays, un si tenant et fâcheux, qu'il ne l'aillait à sou lils (jue peu ou rien pour sou eulretieu; leijud, d'autre côté, enipruittait jiar-ci p;ir-là tout ce qu'il pouvoit, jusque-là d'être eulreiré bien avant aux brevets des marchands, usuriers, et autres gens de main mise et d'intérêt; bien souvent les affronloit, et couboit de sa conscience à toutes restes, lout l'emplâtre et dél'ensif qu'il appliquoit sur ce mot lomboil sur l'avarice de son père, jusque bien souvent dire à ses couqiagnons courant la même lorldune, et(jui étoient en même cause, plût à Dieu que ton père se fut rompu le col à porterie mien en paradis, et autres imprécations et maudissons* de sem« blable volume. Le père, à qui il couloit plus <le je ne sais combien pour espionner les actions de son fils, entendoit a^sez telles nouvelles, oij il faisoit la sourde oreille, prenant plaisir, qu'il estimoit profit, tenir ainsi ce jeune lionmie en telles altères* et calamités, le menaçant parfois se remarier, au cas qu'il feroit du compagnon, ou donner et mettre son bien en telles mains qu'il ne l'oseroit regarder. Au surplus, qu'il trouvât sa bonne aventure comme il pourroit, et qu'autrefois il avoit été sans denier ne sans maille, jusques à ce que pour le présent il ne daignoit dire, (e fils, voyant tant d'honnêtes voyages se passer sans être employé aux belles charges et entreprises de guerre, non pour la religion, que la fièvre (juartaine puisse serrer les veines à ceux qui eu soulflent les consultations poui- leur profit particulier aux conseils des jeimes princes, ains contre eux qurnous liennnL à fausses enseignes les provinces, royaumes et États tous entiers. Il s'avise donc, en cet le extrême nécessité, jouer un bon tour à la cliicheté de son père, et remettre sus l'honneur de ses ancêtres et de sa maison; se faisant fort que les braves et galants

* Malédiction.

* Trivalions,

258 LES COMEINS FRANÇAIS.

Liommos tiendroient son parti, prit à cet elTet choz le marchand force dr.'ips noirs n cr(^dit. Vous qui ne payez comptant, jugerez de la loyauté du vendeur, et des acrianiaiaionscl battement de poitrine qu'il fait aux prix et auna;;*. Il fait faire SCS accoutrements de deuil, les paquette en sa malle, et fouette vers le Poitou, où son père avoit une belle et riche terre, et de grand'valeur, le (cimier de laquelle, nn opulent vilain, avoit entre ses mains le revenu d'une année tout compté, prêt de porter à son maître. Mais il fut gardé de celte peine; car ce jeune gentilhomme ayant pris ses accoutrements de deuil, et valet, et laquais aussi renfro^né et triste, va descendre en la maison de son père, conta à peu de paroles au femiif r la mortd'icelui survenue, lequel en ses derniers propos se recommandoit à lui, ayant enjoint sous peine de désobéissance qu'il le changeât aucunement, et qu'il l'avoil trouvé toujours homme rond (t bon serviteur de la maison. Il étoit un peu dur et rigoureux, mais, fermier mon bon ami, vous entendez bien que tel ménage ainsi raccourci au petit pied ne revenoit que sur mon agrandissement et avantage.

— Oh ! monsieur, disoit le fermier poitevinant, et faisant bien la chatemite, pour être entretenu en la ferme, il n'y a remède, il faut tous passer par-là ou par la fenêtre; encore m'est-ce grand contentement qu'il a laissé un héritier qui m'aime, ou je suis bien trompé, duquel je m'assure tenir encore à l'avenir et continuer les fermes que le riche homme m'avoit fait de cette terre; vous suppliant m'excuser, courbant en ce disant, puis un genou, puis l'autre, si quelquefois vous ai refusé bailler argent, car, sur ma conscience, j'avois défense du défunt, et crois en avoir encore en

ma pochette ; non, c'est ailleurs, où je mets mes lettres, comme s'il vous eût tenu pour bien suspect; et entendez trop mieux, en chauvissant et riant en faux-bourdon, que depuis que les boites de nous autres pères peuvent servir à nos enfants, nous, comme

LE PERE A» Al.... 259

les chats, ne les voudrions voir qu'une fois an, i)Our chercher leurs avenluivs, puisque nous leur avons mis les ferrements et moyens en mains, })Our gagner leur vie.

— Il y II autre chose, dit le porteur de deuil , et vous remercie. Dea, vou< entendez les guerres où le roi est enipèrhé, et comhien me seroit re|trochal)Ie, et viendrait à déslioimeur de faillir en telles affiiics et endroits, où, (piehjue pauvreté qui m'ait conmandé, si me suis-je ordinairement trouve en tels bons lieux pour le service de Sa Majesté. Or, maintenant que la guerre est, et que j'ai fait tout hou office d'enfan! au bon homme, que Dieu absolve, il me fuit en toute diligence aller trouver les compagnies qui marchent oij je suis appelé, et jà partie de mon train a pris les devants; pendant, ce me sera un fort grand plaisir et à vous p. ^fit, que demeuriez en ma terre à pareilles conditions et charges que vous la teniez de feu monseigneur et père, combien que j'en a.irois bien davantage si voulois y entendre et prêter l'oreille.

— Ho! Pierre, c'étoit le valet, combien est-ce (pie ce gros homme m'en a olfert à la dhiée?

— Eh ! monsieur, disoit ce Jacquet, il n'est que lier son doigt à l'herbe cpi'on connoît ; ne changez jamais les anciens serviteurs : le bonhomme, Dieu ait son àme, avoit souvent ce dicton en la bouche; mais comme il étoit ménager, il lui falloir à chaipie re-

nouvellement de ferme ses cent écus pour le pol-de-vin, et une année d'avance; je ne sais comme vous en ferez.

Le fermier, qui pétillait de peur que tel marché lui échappât, eut bientôt conclu sa ferme. Lors notaires en besogne; cent écus baillés au maître, et dix à sire Pierre, qui avait, disait-il, bien soufflé aux éroupes; l'avance d'une année reçue, outre celle de l'an passé prête à échoir, chacun en ceci pensant avoir trompé son compagnon. Le fermier syllogisait sur «es doigts, il y a pour gagner tant pour cent. L'autre, il perdra

*-^of) LES CONTEURS FRANÇAIS.

quin!(|iift .ittente seul«;riient, mais par provision, j'emporteroi ccltî dnigé»; perlée, laquelle se fait tant chez Tcelier. Ne tarda pas demi-jour après le (lélo;5'emeiit de l'itéritiit. Voici la rliable-ri»' à quatre personnages; voici la halaille; voici lecondit de preuves, (pie l'un des f'ens du père, c'étoit un vieux notaire, monté sur la mule de la maison et liotlé de foin, n'arrivât à larni de quittances pour recevoir les deniers écus, avec ample procuration de faire nouveau bail pour l'avenir : il exhiba au fermier ses facultés, son pouvoir général et spécial, bien passé, bien instrumenté. Le l'ernier, au contraire, lui montre ses pièces, objecte le vnti sei;.'neur qui lui a fait b;iiil iouve;iu; informe sommairement que le fils a porté le deuil, tant et si longuement que tout va bien; que le notaire est un manifeste prévaricateur, et qui voudroit bien, avec sa mule, jouer à quitte ou à double. Le not.iire, au contraire, maintient son maître être vivant mourant, et si métier est confisquint, ainsi le prouvera; conclut toucher l'argent à ses périls et fortunes. Le juge, sur la contmriété des faits, car ils en étoient bien avant, appointa les parties à informer. Et fut bruit commun que ce pauvre misérable avaricieux de père, usurier tout

le soûl et tant qu'il pouvoit (à liennes, on l'eût appelé fesse-Matthieu, comme qui diroit batteur de saint Matthieu, qu'on croit avoir été changeur)*, en mourut de dépit, de rage, et tout forcené d'avoir perdu ce monceau d'argent, et trempé par ses propres entrailles. Ainsi en puisse-t-il prendre à ceux qui hrûlent la chandelle par les deux bouts.

* Saint Matthieu était le patron des changeurs, et l'on disait des avarés qu'ils le fessaient pour le forcer à donner tout l'argent qu'il avait dans sa bourse. Telle est l'origine, indiquée et insuffisamment expliquée par Koël du Faill, de ce mot qui est encore en usage aujourd'hui.

LA PENDAISON DU VILAIN

Un gentilhomme de ce pays, qui avoit nouvellement fait leMlir un gibet pour avoir haut tt bas la chemint'e, qui fut tant sollicité par les inoportuiiités de sa femme, qu'il hii promet fiiiievoir pendre un homme à iielui, d'autant qu'elle n'avoit oncquos vu tel passe-temps, comme elle disoit, ce qu'elle dé>iroit sur toutes clioses ; et pour complaire à telles impnrtunilcSj car autrement elle lui eût fuit le groin, jilus de deux lieues à pied, il s'avisa d'un pauvre compagnon sien voîl«in, qui lui dcroboit parfois quelque peu de bois pour soi chauffer, quelques pommes, et peut-être des poires, qu'il le meltroit en procès criminel. Ce qui lut fait; témoins pour cet effet administrés, et si fut écrit et rapporté par le greffier, ail! gens de bien, je ne vous (mis voir, mon chapeau est; percé : que l'accusé confessoit tout, en avoit bien fait d'autres, qu'il avoit au>si dérobé des prunes; et tellement exploité, que,

pour gratifier ladamoiselle, ce pauvre paysan fut pendu : et pour le réconforter, le prêtre de la mai>on lui disoit, étant jà en l'échelle :

— Mon ami, ce t'est un grand honneur d'être le premier pendu à cette bel. e justice toute neuve, joint le grand plaisir que tu donneras à ma damoiselle, qui autrement seroit en grand danger de perdre son enliuit : y a plus, car on chaulera pour toi à gorie déployée, et une bonne mine de blé pour ta femme et tes enfants.

A cette charge, fit le pauvret le saut périlleiiz^

* Nous ne pouvons dire si ce conte repose ?ur un fait réel, niais s'il n'est que de pure invention, il n'en louthc pas moins de bien près la vérité. Aux yeux de quelques sci;j;icurs haut-justiciers, la vie d'un vilain ne valait pas celle d'une bithe, et l'on a plu^ieul•s exemples de mal-

D vy APOTiricAinE d a?(oErs.

Tn la ville d'Angers y avoit un apothicaire, noire voisin» qu'on a|i|telait niaïtie IMerre, et parfois Pierre maître, [wrce (ju'il prcicioil fort grand plaisir être maîtrisé * et qurdifié, et ^i ne peiisoit, Tliomme do bien, qu'il eût à la jouriu'e d'un cheval, voire deux, un plus habile, o»i qui le secondât en son métier; combien qu'il n'eût su dispenser ne mettre quatre simples ensemble, et le plus beau de son métier étoit à f lire l'hypocras et louer des accoutrements de masques. Toutefois, })Our demeurer ordinairement sur la besogne carré et assuré en sa boutique comme un meurtrier, «donnant dessus sonmortiei" la Moulnière de Vemon, ou la Défaite d'un pairt de seigle à quatre per>onnages, et autres carillonnements empiriques et sp'igiriques, entra en tel crédit et si haute réputation du commun peuple, (|u'il n'y avoit chambnère qui ne

s'estimât bien fière d'avoir m irché avec lui, menaçant sans cesse les marier, et qu'il savait bien leur fait; en avoir déjà jeté quelques mots à la volée et en passant; mais qu'il fallait un peu attendre; que les ponts de Ce ne furent faits en un jour; que tout iroit bien, et que l'on verroit beau jeu, si la coide ne rompoit. S'il vendoit pour un double* d'huile ou raisin, i! menoit un bruit comme s'il eût vendu autant de drogues en gros que les Pepoli de Raguse, ou les Pihiers de Conetils à Melesse. A l'ouïr si haut louer et raconter ses sens, littérature, et prud'hommie, et expérience, comme il avoit

heureux qui furent pendus pour des délits du genre de ceux qui sont racontés ci-dessus On peut voir, dans les Mémoires de Fléclier sur les Grands jours de Clermont, à quels excès certain? gentilshommes de province se portaient encore sous Louis XIV envers leurs tenanciers.

^ Appelé maître.

* Petite monnaie qui valait deux deniers.

L'APOTHICAIRE D'ANGERS

demeuré à Sanmur et travaillé à Nantes, mais qu'il n'y avoit guère été, attendu les harengs frais d'i port Briaiid-Miillard, vous eussiez aisément et sans autre forme ne figure de procès jugé que ce n'étoit qu'un sot. L'im de nos compaiznons, appelé Gringalet, voulut un jour découvrir plus au long l'impudence de ce galant, comme les bons esprits font perpétuelle guerre à l'ignorance et à la gloire * sa comp;igie; et passant et se promenant à pas mesu-

rés, éloignés vis-à-vis sa boutique, ce maître aliboron ne faillit incontinent, comme font les fripiers du Paris, qui sont à la plupart juifs, à lira<ser Gringalet par la manche de son manteau, el que vraiment étant homme d'apparence, il goûteroit de sou bon vin. Le marché fut aisé à ftiire, et Gringalet et ses associés, lesquels de la rue il retenoit tout expiés, avoir mangé quelques olives et bu le coup, arraisonnent maître Pierre (car le mot désire ne lui étoii. encore convenable, pour n'être que garçon, et non marié), louant et magnifiant l'assiette de sa boutique, et l'heur (jue c'étoit à ceux de la rue, d'avoir un tel voisin (|ui avec son mortier regaillardisolt tout le quartier, y sonnait et jouant toutes espèces de chansons, aussi bien ou mieux qu'à Saint- Thomas du Louvre, à Paris.

— Et pensez-vous, se tournant vers ses compagnons, que les médicaments ainsi piles et battus musicalement n'en soient pas de meilleure opération?

— Ho! ma foi, répondit l'apothicaire, avec un demi-ris fourchu et enveloppé entre les moustaches, sauf votre grâce.

— Nos laquais, disoit Gringalet, avec le>quels il n'y a que perdre, car c'est argent comptant, ne sauroient plus commodément, et, quelque chose qu'il en soit, avec moindre dépense, aller quérir ligues, raisins et aulre marchandise latine que céans. Item, qu'un marchand sorti et équipé de tout

' Gluirc est pris ici dans le sens de vanité.

204 LES CONTEURS FIUNÇAIS.

comme vous, ne peut an long jamais demeurer en arrière, et faillir à fain- son profit.

— iVnsez-vous, r('plif|uait le vaillant hommi-, grossissant et enflant sa voix, craclianlà quartier d'un accent |K)intu,({uc j'aie perdu mon temps, comme j'en connoi> qui, par manière de dire, ne sauroient avoir donné le droit fil, ne en ligne directe, un clys-tère, un antidotarium, mellusine, la légende Vigo ».

— Vous avez, dit Gringalet, de la droguerie autant que marcliand de deçà d'outre, et vos boîtes bier» peintes par dehors; avez-vous point de familiœ herciscundœ 1 un simple fort excellent, ainsi que mon bôlesse, c'est ici près la Trinité, m'a dit, pour avec un peu de finium regundorum, bien détrempés ensemble, guérir une colique en l'instant?

— Si j'en ai! répond l'apotbicaire', ouï^per diem^ du plus beau et du meilleur qui fût à la Gnibrai dernièrement, et n'y a pas longuement. Ce disant il monloit en l'écliellede sa boutique pour chercher. Combien y a-t-il, hau, Jean, que tu en vendois à Périgaut de la Guerche pour un bel écu? il m'est avis que notre maître Hippocras ou je ne sais qui, je n'étudie plus guet e, les aflaires détournent tout, en a écrit sur les élégances de Roland et Olivier.

Ici l'un des personnages qui figure comme interlocuteur dans les contes d'Eutrapel, Lupold, interrompt brusquement le récit et se livre à la digression suivante contre les apothic^iïres :

Allez vous y frotter, dit Lupold, et vous soumettre à la miséricorde de ces maîtres fous, avec leurs quipro quo, dont ils abusent le peuple et sa bourse : car ce qui vaut cinq sous ils le vendent vingt, sans être contrôlés ne policés * sur leurs

* Noël du Faill veut sans doute désigner ici Jean de Vigo, médecin do pape Jules II.

* Surveillés par la police.

I/APOTIIICAmE D'ANGERS. 265-

marchandises. Faut croire que ce vénérable, afin de ne bourder, et être reconnu pour étourdi et ignorant qu'il ('toit, eût mis, au lieu de ces beaux mots du dioit civil, significatifs de la manière de diviser et partager les héritages, quelcpie véhément diagrède * et laxatif, et puis, adieu Fouquet. Car les apothicaires en sont venus là, qu'ils ne veulent souffrir que les médecins voient les ingrédients de la médecine ordonnée, disant qu'on leur feroit tort si on ne s'en fioit en eux. Mais ils ne savent qu'ils disent, et errent en cela, comme aussi aux plantes et graines nouvelles qu'on leur afiporie, leur attribuant facultés et puissances admirables, oii ils ne trouvent rien du tout. Témoin un droguiste de Lyon, qui envoya à feu Champenois, docle apothicaire de Rennes, un fardeau de blé noir, appelé en aucun lieux froment noir ou sarrasin, avec entière description de ses qualités mirifiques, et le Drix, qui étoit d'un écu la livre. Mais, la piperie connue, on lui renvoya son patjuet, et (jne s'il en vonloit envoyer qnerir, il lui en iouniirroit dix mille charges de cheval, à un écu pièce. Car à la vérité, sans ce grain qui nons est venu depuis soixante ans, les pauvres gens de ce paysauroient beaucoup à souffrir, combien qu'il amaigrisse fort la terre.

Maître on sire Pierre fnt depuis niarié, et ceux qui s'en mêlèrent la lui baillèrent belle; mai> quand la cour vint à Angers, et qu'un grand fit convier les femmes de la ville, entre autres la sienne, étant des premières au brevet, pour aller au bal, qui étoit dressé en la grande salle de l'évêque, il fut bien étonné, sachant assez que par tel ajournement et assignation on y danseroit la danse du loup, la queue entre les jambes, et le branle : Tant vous

allez doux, Guillemette. Ce fut à lui aller au-devant, pai* derrière, contre cette embuscade, et y pourvoir en diligence, comme il fit de galant homme, et

* Diagrède, eau qu'on tire de la racine de laScammonée.

'.oc I.KS CONTKIUS FltANÇAIS.

niillcinciil loiinl.Mid, ainsi niôriie que depuis il fui ju^é par es îiulenrs di^ l'assomldrc. Dire, elle n'y in p.is, d n'erit osé, venant la prière, qui est un connnandenient, de trop haut : joint que inarlame l'éclievine f^a Qui(hie, ainsi nommé»' à cause d'une closerie* ap[Delée Qiiichy, du nom de laqn<lle<on mari se soiiffroit appelleT, et une autre grand' liste de madanies ysoroient, c'est la façon de prendre un cheval farouche, que d'amasser tous les vieux chevaux du village. Mais voici le lion tour :

— M'amie, dit-il à sa femme, je veux hien que tell s et telles invitées comme vous, sachent, outre être la plus belle et agréahle de toutes, vous soyez davantage jugée être femme d'un brave apothicaire qui entend b'S parfums, afin que si quelque seigneur vous baise, vous ayez l'haleine plus douce et soëve*, que pas une de vos compagnes ; et surtout gardez bien la trappe d'en bas.

A quoi elle obéit très-volo;;tiers : car qu'est-ce que les femmes ne feront pour être dites et vues belles : et avala trois petites pilules, hien odorifé;a:tes, mais des plus laxalives de ia boutique, haillées si à propîTS, et les heures et esjjaces de leur opération si dextrement mesurés et compassés, que sur les neuf à dix heures du soir, comme elle dansoit en la main d'un grand, qui lui contoïl des nouvelles de la cour {Scholasticus, disoit Bakle, loquens cum puella. non præsumulur dicere/Vfcr nos(er), commença, changeant de contenance, à gehenner et élrcindreles fesses, car la

taupe bécioit tint, que finalement le sac fut délié, le tonneau défoncé, et belle merde gallice loquiendo^ par les places, tous s'étouplant le nez réellement et de fait, et non imaginaiementet par fantaisie, comme un certain conseiller, qui regardant sur le bureau la figure d'un jirivé, dont étoit cas au procès, s'étoit bouché le nez ;

* Ferme.

* Suave.

L'IMAGE DE SAINT ROCII. JfïT

OU bien d'un présidtiitde ce temps, mais c'étoit pargalanlerie et trait de bon esprit, qui dit à l'avocat du roi, |)lai(laiit un port d'armes, et pour le rendre plus criminel, faisant contenances et gestes des mains, comme s'il eût voulu tirer d'une arquebuse : — Gens du roi, vous blesserez quelqu'un, baussez votre anfuebuse. Il y en eut en ce vacarme merdeux de bien trompés et d'abusés, et fui, la vérité de l'bisloire bien connue, d'orénavant maître Jean appelé sire, à pleine bouche, et estimé l'un des plu> avisés de tout le pays. Vrai que les femmes le reg;irdoient de travers en passant, ciu- il avoit accordé avec la sienne, par une transaction (pi'il portoit au fond de ses cb eusses; mais il ne s'en soucioit pas, alléguant le concordat:

Maudit soit-il qui fit amours, ♦

Qu'il ne les lit durer toujours El ainsi va le nionjc, Quand l'un descend l'autre mouto

L IMAGE DE SAINT ROCH

Le prieur de Châteauneuf-Bourg, successeur de ce docte Pierre Colson, qui a laissé une belle mémoire par sa l'ombarde, voyant que Tiuiage de saint Roch, quictoît eu sou église, gaguoit bonnement ses dépens, et étoitde bon revenu, encore qu'il fut tout poudreux et pourfdé d'iraignes, s'avisa le faire repeindre (oui à neuf, jugeant par l'argument a majori ad minus, qu'on estime valoir beaucoup en logique, et au midi deux degrés par deçà le bois de Viuceimcs, que si les bonnes gens lui apportoit force dons, présents et offrandes, étant SI pauvrement vêtu et accoutré en gueux, à plus forte raison bausseroient-ils les brevets et s'élargiroient davantage, quand il seroit magnifiquement babillé et bien en point. Mais, commô

268 LES CONTEUnS FRANÇAIS.

(li^oit (le bonne mémoire Mérence, la chose tourna sur le chose; il en arriva loiit au rebours, comme il survient bien des inconvenients enle bouche et cuiller; car les pauvres villageois, voyant ce bon patron saint Hoch ainsi brave * et en équipage (Je chevaliei- de l'ordre de la gramie aimée *, cessèrent lui rien donner, disant entre eux ; (t A cette heure qu'il est gcMitilhomme, pensez-vous qu'il voudroit prendre un denier, une poignée de filasse, deux œufs, comme il faisoit lorsqu'il étoit roturier et du tiers état? b Tels étoient les discours et pourparlers de cette su[)Crslitieuse simf)licité rustique en matière de théologie; car en choses poh tiques, et oij il va de leur profit ou perte, ils sont autant avisés qu'en autre saison qui ait jà pieça passé ; ce!a fut occasion que le saint fut remis en son premier état, sali et barbouillé comme devant. Ceci soit dit sans olf user la mémoire et vénéra-

tion des vertueux et saints personnages passés de ce siècle en l'autre, qui jouissent, bienheureux, du repos éternel *.

* C'esl-â-dire brillant, bien habillé.

* Il s'agit sans doute ici de l'ordre du Saint-Esprit créé par Henri III, en 1378.

* Le conte ci-dessus ne donne qu'une faible idée de l'irrévérence avec laquelle les catholiques du seizième siècle eux-mêmes traitaient les saints. Quant aux protestants, on peut dire qu'ils ont épuisé tous les outrages. Nous pensons, quant à nous, que si le culte des saints a donné lieu à des superstitions grossières, il n'a pas été non plus sans exercer sur les mœurs barbares du moyen âge et sur les destinées même du royaume une salutaire influence. Les milices communales marchaient sous la bannière de leurs patrons et s'en battaient mieux, parce qu'elles croyaient qu'ils intercédèrent pour leur donner la victoire. La France tout entière avait une invincible confiance dans le pouvoir de saint Denis; chaque ville se croyait protégée par le saint sous l'invocation duquel elle était placée. En temps de peste comme en temps de guerre, les bonnes gens du moyen âge attendaient toujours un secours d'en haut, et c'est là ce qui a fait tout à la fois leur force et leur consolation.

BEROALD DE VERVILLE

(xvi^e siècle)

Le Motjen de parvenir, contenant la raison de tout ce qui a été, et sera, nous a fourni les contes que nous reproduisons ici. Ce livre a pour auteur François Beroald, sieur de Verville, gentilhomme parisien et chanoine de Saint-Gatien de Tours, en 1593.

C'est une espèce de dialogue où figurent des personnages de tous les temps et de tous les pays, discutant sur toute sorte de sujets, et entremêlant leurs discussions d'historiettes et de contes. On y trouve quelques passages remarquables par leur verve, mais le cynisme y dépasse toutes les bornes et l'on a peine à comprendre parfois en le lisant qu'il ait pu obtenir la faveur dont il a joui de son temps. Les gens d'Eglise y sont surtout fort maltraités, et si lauteur n'â-iiit été chanoine, on pourrait le prendre pour un des pamphlétaires les plus violents de la Réforme.

LA FEMME BATTUE PAR MESURE

Un seigneur d'Orléans avait une femme assez fâcheuse, ce

* BeroaM, en publiant son livre, avait senti qu'il pouvait gravement le compromettre. 11 garda l'anonyme, et le Livre et la date de l'impression sont ainsi indiquées : yulle part; 1000700407.

l'7o LES COSTEUUS FHANÇAIS.

<|iii le lourmentait. Il la battit plusieurs fois et à dur, dont elle se cofitrasta, cl menaçai son mari dû consistoire, qui est le in-irg.iloin; des liu^MicnoIs. Remis* «piil lut au consistoire, il y iila, et on lui reinonlra que cela n'éUiit [las beau de battre sa icmme.

— Elle était balt.ble, dit-il.

— Allez, allez, lui dit le diseur*, sçacliant la pensée de notre seigneur le consistoire, retirez-vous, et qu'il y ait de la mesure en

vos actions, et qu'on n'oye plus)arler de vous.

Il retint fort bien ce congé, et quelques jours après, sa feninie se mit à faire la mécliante, et il la batlit; mais avec quoi? Avec une aune qu'il avait empruntée du sei;,'neur Lait, qui avait été jadis couturier, et la frotta dos et ventre sur ses babillemenls, à cause qu'ils n'ont jamais ôté les dii jours en ce pays-là. La pauvrete se plaignit, et fit encore appeler son mari au consisloie, auquel on fit la joyeuse et courte remontrance, parce que l'on n'avait pas le loisir de parler à lui, à cause que l'on faisait réponse à une lettre que 1 * duc de Savoie avait écrite à un traître. Au diantre soit le traître, il était alquemiste : il n'y eut jamais que lui qui lut de cette chose-là, et dit-on à ce maître officier :

— Allez, et soyez sage, et si votre femme vous fâche, ne la battez pas.

— Monsieur, je ne lui ai fait que ce vous m'avez commandé, je lai battue par mesure.

— ^- Oui, dit-; lie, messieurs, il m'a battue avec une des auies.de messieurs, et disait bien, pour autant que là, on mesure la justice.

— Gomment, dit maître Jean Pinaut, vous abusez des paroles saintes? IN y retournez plus.

* Cité devant le consistoire.

• Le greffier chargé d'appeler les affaires.

LE SAC DU PIED-GRIS

— Moii'^i ur, (lit-il, ce ne sont que nmontrances que je lui ai faites.

— Allez, dit le président Clerc, remontrez-lui l'Écriture sainte, ou bien on vous mettra céans.

Oiielqups jours d'après, elle lut encore mauvaise, et il la bail il; mais ci' fut ix\oc un fïros Nouvr'au Testament couverl (le bois et len<'!; i le lia en une serviette et la })lanla en cas jiendu, il n'y manqua rien. Elle s'en plaignit, et les formes observées, étant devant le benoît consistoire, qui s'ennuyait le le voir si souvent, il lut tancé.

— Messieurs, dit-il, je ne l'ai corrigée qu'avec l'Écrituie sainte.

— Hélas! quelle Écriliu'e sainte!

— Messieurs, dit- elle, c'a été avec un gros maudit Testament qu'il m'a bouirelée.

Gela oui et seu, il fut dit qu'il serait puni s'il continuait : et puis étant eniré devaiit messieurs, on lui rej)roclie son inrrédulilé; qu'il était milin contempteur et tergiversàteur, et enliu lui fut prononcé à peine de punition corpjrelle, qu'il n'eut plus à cliàtiei-sa femme que de la langue. A ce il ne faillit pas, d'autant que, quand elle le fâcha, il prit une langue de bœuf de fumée, dont il la battit tant que le diable eut le cul et le consistoire la lête; et leur allez demander qu'ils en ont fait.

LE SAC DU PIED-GRIS

Un gentilhomme avait fort long-temps recherché une de moiselle du pays, sienne voisine, qui ne l'osa accommoder, ponrce que la connuotlilé ne s'y offrait pas, et que possib'e lorsqu'il le voulait, il y en avait quelqu'autre; et notez (lu'il

272 LES CONTEI'P.S 1 ItAX^AIS.

n'y a que ces deux raisons qui empùclient les femmes... Un matin ce(t" demoiselle ayant aff;iirc on une sienne métairie, possible allail-elle \oir un de ses amis, passant fi travers ce jjois, L'Ile lut rencontrée de ce ^enlillionnue, <jui alhiit giboyer, et n'avait en main que son arquebuse. Le gentilhomme prit la renconlre et dit à celle-ci :

— Vraiment il y a assez long-temps que vous m'attermoyez; je vous prie que ce soit à cette heure; il y a toute occasion à propos.

— Hélas! lui dit-elle, que pensez-\ous faire? attendez à une autre fois. A celte-ci et à une autre tout sera bon. Mais quoi ! je me salirai toute.

Ce geililliomme voit un pied-gris passant auprès d'eux, lequel avait un sac; il le prit et lui dit :

— Goujpère, attendez-moi.

Ayant ce sac, il le lui montra :

— \lh bien, lui dit-il, voilà pour mettre sous vous.

Elle se voyant pressée, et qu'il fallait passer par là, en dépit qu'elle le voulut l)ien, lui dit :

— La donc, dépéchez-vous, afin que le bon homme ait son sac.

Cela avint en Anjou en un bois qui est près de la Rochefonques.

LE MIMSTRE MARCHAND DE LANTERNES

Il y avait un certain M. de la Tour, ministre en Poitou, lequel par hazard (comme le diable est subtil à séduire les enfants de Dieu) ayant avisé une belle femme qui ne lui appartenait pas, et qui avait père et mère, il la convoita suivant l'intention du canon 17 du 1174^e Concile qui démontre que la fille d'autrui n'est pas défendue : parquoi il la besogna

LE MARCHAND DE UNTURNES

toute vive (j'eusse pu dire, il oublia son devoir et sa charge, si que indiiëment il raccoûlra, natui ellement, charnellement, et vous pouriez dire individuëmcîU, pour l'instant de la conjonction récipn que et mutuelle), mais je hais ces para-]]hiasies; il faut, donner dedans, il commit atlultère. Ce qui était connu du consistoire, il lut corrij,^e; et averti fraternellement, dont il ne tint conte, parce qu'il continua, tellement que (e scandale fut grand, et fut passe pirles consistoires, puis par le synode, et enlin déposé co;i;nie un pot en tez, et leur fut inventé le jeu au ministre dépouillé,

La triste condition de M. Jacques de la Tour le mit presque au désespoir : toutefois il eut meilleur cœur; il ne voulut pas se donner au diable après son âne, ni ieter le manche •iprès les ccourgées, comme font les petits garçons qui fouettent le sabot, mais s'avisa de trafiquer et laire profiter si peu d'argent qu'il avoit de reste de ses commodités passées. Il se mit donc à faire la marchandise, et profitant si peu il fut aflViandé de venir aux foires. Ainsi il se trouva à celle de Fontenai avec beaucoup de marchandises, et entie autres grande quantité de lanternes. Nous y fumes avec boime et joyeuse troupe de gentilshommes du pays. Me promenant j'aperçus ce marchand et le considérai fort, pource qu'il m'étoit avis que je l'avois vu autre part. Je le dis aux autres qui de même en pensoient comme moi. Ainsi que nous doutions et le trouvions de bonne façon pour un lanterniei-, et tpie déjà nous nous étions entredit cju'il ressembloit au minisire déposé, il s'aperçut que nous le regardions. Alors approchant, le Fouilloux lui demanda :

— Mon maître, mon ami, n'êtes-vous point parent de ce ministre qui fut déposé à l'autre synode?

Adoncques sans s'émouvoir il dit :

— C'est moi qui suis celui que vous dites.

ii":» LES CONTEUHS FHANÇA13.

— Et pourquoi et comment ast-il avvenu qu'aujourd'liui vous èio.s man liaiid de lanternes?

— o, lio, (lit il, et |)(Mirqioi lion? .le vous les ai aulrelois préchées, niaiiiLeiaait je vous les vends.

Nous ne Touloris point faire ici la critique des écrivains de noir.; temps, mais nous croyons pouvoir dire que les conteurs du seizième siècle peuvent sans désavantage et quelquefois même avec a\ant.i;,'e soutenir avec eux la coMij)araison. On ne trouve pas en effet dans leurs œuvres ces interminables longueurs, ces conversations traînantes, ces descriptions qui ressemblent à des inventaires de cornmiss;! ires-priseurs, et qui déparent les œuvres les plus remarqu:ibks des romanciers modernes. Ils ont le tour vif, le dialogue rapide, et ne prêchent pas des lanterne* , comme tels et tels que nous coq naissons bien.

FAIGNANT ÊTRE MÉDECIN, ET DE PLUSIEURS MARAUTZ

[XTI* siècle)

Celle prétendue histoire a été pul)lice dans le Recueil des poésies françaises des quinzième et seizième siècles ; c'est d'après cet excellent travail que nous la lepiduisoiiis ici.

**HISTOIhE D CM QUIDAM FAIGNANT ESTRE MEDECIN,
ET DE PLUSIEURS MARAUTZ.**

Certain quidam, congiiioissaiit bien les lours Et grans abus,
les(jueis par chascuns jours Font les marautz pour attraper argent,
Par décevoir et tromper mainte gent, Faignant d'avoir leurs
membres langoureux, Manquets, perclus, impotens, douloureux,
Et estre aussi de maladie altaiiis, Et tourmentez de plusieurs
maux de saints*,

* On avail au moyen âge donné des noms de saints à diverses maladies, telles que h danse b^ainl-Guy, le mal Saint-Jean, pai ce qu'on altribuail à ces saints le privilège de guérir ceux qui en étaient frappés.

Voulut nionlrr j)ar certaine efficace

ladis, au roy la c.iutille et fallace

De Itiis abus, et, pour ce f.iie ini«. 'UX

li a fait dire 1 1 crier eu maiiitb lieux

Oie le vouloir du roy estoit en somme

De délivrer et aumosuer grand somme

D'or et d'argent aux pauvres agitez

De mal, ayant regard aux (jualitez

De leurs langueurs, [>ouraux uns plus donner.

Aux autres moins, ainsi conmie ordoiuier

Plaiioit au roy. Or, après avoir

Telle nouvelle ou edict fait scavoir,

Tous les marauls et belistres d'enlour

Gestuy pays sont tous, en moins d'un jour,

Venus ensemble. Aucuns estoyent

Ameniclez, et les autres jettoient

Sang de leur bouche ; un autre se plaignoil

D'ydropsie, et un autre faignoit
Estre goutteux ; un autre sembloit estre
A demy mort, tant monstroît piteux estre,
L'autre muet et perdre la parole,
L'autre vexé de la grosse verolle.
Quand au surplus, bien seroit difficile
De dire tous les abus de leur stille,
Dont je m'en tais; mais, s'on enquiert combien
Estoyent iceux, je vous respons que bien
Ils pou' jyent estre un cinq cens, tout enclos
C'est à scavoir dedans un certain clos,
Au bout duquel estoit aucun estage,
Dont contemploit le roy en son courage
Et en son cœur la peine et le martyre
Q'a son advis un chacun d'iceux tire.
IIISTOinE D'UN QUIHAM. 277
Biais ce quiilmi dessus dit, enleiid.int
Bien leur abus, est venu ce pendant
Auprès du roy, se meliant à luy dire :
A ces maraiils feroye-je un tour pour rire,

Tout pour inonslrct les abus dont ils usent,
Kt dont chacun communément abusent?
Ce que le roy, par Rrcalion,
Luy a permis. Lors, sans dilation,
^esluy quidam, pour venir mieux à fin
De son affaire, s'est fait lors médecin.
Lit est venu à visiter ces gueux.
Puis après avoir veu chacun d'eux,
il leur a dist : « Je veux vous guérir tous
« Qui estes cy, mais il faut que de vous
c J'en prenne trois voir les plus malsains
f Et (lui de mort semblent les plus prochaïna,
€ Pour les brusler et en cendre réduire,
c A celle fin d'icelle cendre oynre
c Dedans un pot, et puis faire de l'eau
f Et de la cendre un oygnement nouveau
c Pour guérir tous les autres, sans aucun
« Sans excepter. » Ce qu'entendant, chacun
De ces marauts fut fort espouventé ;
Par (juoy voyant ce quidam absenté

Un peu arrière, à fuyre ils ont tous prins.
 Ainsi comment craignant estre surprins
 Pour l'un des trois lesquels on devoit prendre,
 Comme il est dit, pour estre mis en cendre.
 Or avoyent-ils si grande haste d'aller
 El estre hors, à vray dire et parler.
 Que ceux lesquels feignoient estre débiles,
 Quant au courre, du corps estoient agiles.
 '78 LES CONTEILFIS FRANÇAIS.
 Pour dire au vray, il n'y avoit hoyteux,
 M;iiiigui't, aveugle, impotens ny f^outleux.
 Qui iH'. fnyoit chacun en son euriroit,
 Trop plus soudaiu (ju'un homme loit et droit,
 Tant (preu ellcct et \>m\ petit d'e^[Kice,
 De telles geus vuydée fut la place.
 Ce que voyaut, le roy fut si joyeux
 Qu'il a ilouué d'escus uii cent ou deux
 A ce (piidam, (jui tel bon tour a fait
 En le (lisant médecin très pai faict.

Ce conte a été évidemment inspiré par la cour de Hircan. C'était, dans le Paris du vieux temps, une espèce de cité qui servait d'asile aux vagabonds et aux mendiants. Les individus qui l'habitaient et dont le nombre s'élevait, dit-on, à plus de 15,000 au seizième siècle, simulaient une foule de maladies, afin d'attirer la pitié. Les uns exerçaient la profession de boiteux, les autres la profession d'aveugles. Lorsqu'ils avaient fait leurs quêtes, et qu'ils rentraient dans leur repaire, ils reprenaient leurs allures naturelles; les boiteux marchaient droit, les aveugles voyaient clair, et c'est de là qu'est venu le nom de cour des Miracles. Nous ferons remarquer que les médecins ne commencèrent guère qu'au seizième siècle à figurer dans la littérature populaire. Sauf le fabliau du Vilain mirre, et messire Hue du petit Jehan de Saintré, ils ne sont que très-rarement mentionnés dans la littérature du moyen âge. Mais à l'époque de la Renaissance, ils deviennent l'objet de nombreuses satires, et Molière n'a fait en quelque sorte que résumer les moqueries dont ils étaient devenus l'objet depuis un siècle, et que ne justifiaient que trop leur pédantisme et leur ignorance.

HOMAIEN

— Cuius très-véritable — (xvi^e siècle)

l'écrivain dont on vient de lire le nom vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il a écrit des comédies et des tragédies complètement et justement oubliées, mais ses contes ont conservé toute leur réputation, ils sont intitulés : les Contes aux heures perdues du sieur d'Ouille, ou Recueil de tous les bons mots, réparties, équivoques, brocards, simplicités, naïvetés gasconnes et autres contes facétieux, non encore imprimés. Paris, 1615, \ vol. iii-8. On voit, rien que par ce titre, qu'ils ne res-

semblent pas à ceuï que nous avons publiés ci-dessus. On peut même dire qu'ils inaugurent un genre entièrement nouveau.

Les conles pioproment dits sont peu nombreux dans le recueil du sieur d'Ouville. Ils cèdent la place aux jeux de mots et aux bons mots, à des facéties souvent triviales et quelquefois spirituelles; ils ouvrent U <^érie des Ana, et mettent pour la première fois en scène les types provinciaux qui figi;renl si souvent aux deux derniers siècles dans les s:ilircs populaires et les comédies, c'est-à-dire les Normands et les Gascons. C'est là ce qui fait leur originalité et leur nouveauté. On 5-enl en les lisant qu'un pouvoir ombrageux et fort a imposé silence aux bardinesses des libres penseurs du siècle précédent, que Ricbelieu a posé des bornes à la satire politique et religieuse, et que le temps est venu où les livres ne paraissent plus qu'avec le privilège du roi. Ces contes peuvent encore donner lieu

'280 LES CONTELIIS FRANÇAIS.

îtlonfjiignn trI pnr Rxri'llrnre le conleur liislorique du Reizi^me 8lô(le, (t J):is plus (jue lt:il)clais nous ne pouvions l'ouilicler dans ce volume. Le morceau (pic nous avons choisi est, comme il le dit lui-merne « i;n (oiite Irrs-vri ihihlc ; • cesl un genre loul k fait i

pai l dans la liU«"i;iluic de l'époque.

Des bonnes femmos, il n'en est pas à douzaines, conime chascun sçait, et nolarrimeil aux devoirs de mariape ; car c'e>t un nKiiclié plein de tant d'espineuses circonst;inces, qu'il est nialay-sé (jue l,i volonlé d'une femni'i si niainlienne entière long temps : K-s hommes qnoycjii'ils y soyentavec|nes un peu meilleure eondiliori, y ontirop affaire. La toncliejl'un bon mariage, et sa vrayc

preuve, regarde le temps que ij société dure ; si elle a esté constamment doulce, loyale, et commande. En nostre siècle, elles re^eivent plus communément à Chtaler leuis bonsolfices et la ve-liem nrc de leur affection, envois leurs maris perdus; cliercîent au moins lors à donner esmoignage de leur bonne volonté : tardif tesmoignage et hors de saison ! Elles preuvent pluslost par là qu'elles ne les aiment que morts : la vie e>i pleine de combustion, et le trespas, d'amour et de courtoisie. Comme les pères cachent l'affection envers leurs enlanîs ; elles volontiers, de mesmes, cachent la leur envers le mai-y, pour maintenir un honneste respect. Ce mystère n'est pas de mon goust : elles ont Leau s'escliever et s'esgratigner, je m'en vo\s à l'aureille d'une femme et d'un secietaire : « Comment esloient ils? Comment ont ils vescu ensemble? » Il me souvient toujours de ce bon mot, iactantius mœrent, quœ minus dolent : leur rechigner est odieux aux vivants, et vain aux morts. Nous dispenserons volontiers qu'on rie apiez, pourven qu'on nous rie pendant la vie. Est ce pas de quoy resuscitr de despit. qui m'aura craché au nez pendant que i'es-tois, me vienne h'olter les pieds quand ie ne suis plus? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ri : celles qui ont pleuré

en la vie, qu'elles rient en la mort, au dehors comme au dedans. Aussi, ne regardez pas à ces yeulx moites et à cette piteuse voix ; regardez ce jiort, ce teinct et l'emboiipoiict de ces loues sous ces grandes vodes ; c'est yav là qu'elle parle françois, il en est peu de qui la sanlé n'aille en amendant, qualité qui .çait pas meulir. Celte cerimonicuse contenance ne regarde pas tant derrière soy, que devant ; c'est acquest, plus que payement: en mon enfance, une honncste très belle dame (jiii vit eiieores, veufve d'un prince, avoit ie ne sçais quoy plus m sa j)aruic (ju'il n'est

permis par les loiv de nostre veufvage : àeeulx qui le luy reproe-
lioienl, « c'est, disoit-elle, que je ne practicjne plus de nouvelles
aniitiez, et suis hors de volonté de me remarier. »

Pour ne disconvenir du tout à nostre usage, j'ay icy choisi trois
femmes qui ont aussi employé l'eiToi l de leur bonté et affection
autour la moit de leurs mais : ce sont pouilant exemples un peu
aullres, et si pressant? qu'ils tirent hardiment la vie en
conséquence.

Pline le leune avoit, prez d'une sienne maison en Italie, un voi-
sin merveilleusement tourmenté de quelques ulcères qui lui es-
toient surveimesez parties honteuses. Sa femme, le veoyant si
longuement languir, le pria de permettre qu'elle veist à loisir et
de prez Testât de sou mal , et qu'elle luy diroit plus franchement
qu'aulcunaultre ce qu'il avoit à en espérer. Aprez avoir obtenu
cela de luy, et l'avoir curieusement considéré, elle trouva qu'il
e^toit impossible (pTil en peust guarir, et que tout ce qu'il avoit à
attendre, c'estoitde Iraisner fort long temps une vie douloureuse
et languissante: si luy conseilla, |)our le plus seur et souverain
remède, de se tuer; et le trouvant un peu mol aune si rude entre-
prinse: « Ne pense point, luy dict elle, mou amy, que les douleurs
q leicte veois souffrir ne me touchent autant (ju'à loy, et que pour
m'en délivrer ie ne me vueille servir uioy mcsme de cette
médecine

282 LIS CONTRI'fîS FMANÇUS.

(\\w iti t'ordonne. 1-; te ^-nlx .iccompagner à l.i ^uurison, fo-
ninic j'.iy laict à la niaLulie : oste cette crainte, el i enseque nous
n'ai/rons que plaisir en ce passage qni nous doiht délivrer de tels
torments : nous nous en irons heureusement en- M'mhle. » Gela

dict, et ayant rechauffié le couiape d»- !»on niary, elle résolut (ju'ils se precipiteroient en la m«T | ar une lenestrc de leur logis qui y resfondoit. Kl pour niaint'-nir iisques à sa fin citle loyale et vehenjente adertion d< quoy elle l'avoit embrassé pendant sa vie, elle voulut encores qu'il mourust entre ses bras : niais de peur quMs ne luy laddissentl, et que les esltreintes de ses enlacements ne veinssent à se relasclier J)ar la clieuteet la crainte, elle se feit-lier etattacher bien cslioiteniciU avecques luy par le fauls du corps; et abandonna ainsi sa vie jjour le rejos de celle de son mary Celle là estoit de bas lieu; et parmy telle conditions de geits, il n'est pas si nouveau d'y veoir quelque traict de rare bon-té :

Exirema pcr illos Justiia excl'dens terris vestigia feciU

Les aultres deux sont nobles et riches, où les exemples de vertu se logent rarement,

Arria, lemme de Cecina Paetus, personnage consulaire, feut meie d'une aultre Arria, femme de Thrasea Paeu^ celui duquel la vertu feut tant renommée du temps de Néron, et par le moyen de ce gendre, mère gi and' de Faunia ; car la ressemblance des noms de ces hommes et femmes, et de leurs foi tunes, en afaict mes-conter plusieurs. Cette première Arria, Cecina Paetus, son mary, ayant esté prins prisoimier J)ar les gents de l'empereur Claudius, oprez la desfaicle de Scribonianus, duquel il avoit suyvi le party, supplia ceulx qui PerameiKMent prisonnier à Rome, de la recevoir dans leur navire, où elle leur seroit d*^ beaucoup moins de despense et

d'iicommodité qir-un nombre de personnes qu'il leur fauldroit pour le ser\ice de son niary; et qu'elle seule fouiniroit à sa chauibre, à sa ciisine, et à tous aultres oflices. Ils Ten refusèrent : et elle, s'estant iecte'e dans un batli-au de pesclicur qu'elle loua ^ur le champ, le suyvit en cette ^orte depuis a Slavonie. Comme ils leurcut à Rome, un iour, en présence de l'empereur, lunia, veulve de Scnbonianus, s'eslanl accostée d'elle familièrement pour la société de leurs loi tunes, elle la ropoulsa* rudement a\ec(jucs ces paroles: « Moy, dict elle, ijiie ie parle à toy, n'y que ie t'escoute ! à toy, au giron de laquelle Scribonianus l'eut (ué! et tu vis encores! » Ces paroles, avecqups plusieurs aultres signes, fcirent seritir à ses parents qu'elle csloit pour se desfaire elle-mesme, impatiente de supporter la iortunede ^or^ mary. Kt Tli-rasea, son gendre, la suj pliant sur ce pi opos de ne se vouloir perdre, et iuy disant ainsi : « Quoy? si ie courois pareille fortune à celle de Cecina, vouldriez-vous que ma femme, vostre fille, en feist demesme? — Comment donrques? si ie ie vouldrois, si elle avoit vescu aussi longtemps et d'aussi bon accord avec toy, que j'ay faict avec mon mary. » Ces rcsponses augmentoient le soing qu'on avoit d'elle, et fuisoient qu'on regardoient de plus prez à ses deportemenis. Un iour, après avoir dict à ceulx (jui la gnrdoient : « Vous avez beau faire, vous me [Douvez bien faire plus mal mourir, mais du me garder de mourir, vous ne sçauriez, » s'eslançant furieusement d'une cliaie oij elle estoit assise, elle s'alla de toute sa force tbocquer la teste contre la paroy voisine; duquel coup, estant cliente de son long csvanouïe, et fort blecee, aprez qu'on l'eut à toute peine faicte revenir : « le vous di-ois bien, dict elle, que si vous me refusiez quelque façon ayseede me tuer, i'enboisirois quelque aultre,pour mal aysee qu'elle feisl. » La fin d'un si admirable vertu leut telle : son mary Paetus n'ayant

{tas le cœur assez ferme de soy mesnic pour se donner la mort, à laquelle

'IH ^ES COMEUnS Fr.ANÇAIS.

la Cl uautc de l'cnipcTcur le rengcoit ; un loilr, entre aultres, aprez avoir picniieicnrierit cnj{)lo\é les discours et exliorteinerils propres au coiiiscii (iii'ellc luy donnoit à ce fiire, elle prinl le poi-gnard que son mary porloit, el le tenant nud en s^a main, pour la conclusion de exliortition, c Fais ainsi, Pse" tus, » luy dict elle; et en me-mo inslanf, s'en estant donne un coup mortel dans l'estomych, et [Juis rarradiant de sa playe, elle le luy présenta, finissant quand et quand sa \ie avecques cette noble, généreuse et immortelle parole : Poete^ non dolet. Elle n'eut loisir que de dire ces trois paroles d'une si belle substance. : « Tien, Paetus, il ne m'a point faict mal ; t il est bien plus vif en son naturel, et d'un sens plus riche : cai et la playe et la mort de son mary, et les siennes, tant s'en fault (|u'elles luy poi>assent, qu'elle en avoit esté la consediere et promotrice; mais ayant fiict ceste haute et courageuse entreprinse pour la seule commodité de son mary, elle ne regarde qu'à luy encores, au dernier Iraict de sa vie, et à luy oster la crainte de la suyvre en mourant. Paetus se frappa tout soudain de ce mesme glaive : honteux, à mon a\is, d'avoir eu besoin d'un si cher et précieux enseignement.

Pompeia Paulina, ieune et très noble dame romaine, avoit espousé Senequeen son extrême vieillesse. Néron, son beau disciple, envoya ses satellites vers luy pour luy dénoncer l'ordonnance de sa mort ; ce qui se faisoit en celte manière : quand les empereurs romains de ce temps avoient combhinné quelque homme de qualité, ils luy mandoient par leurs oificiers de choisir quelque mort à sa poste, et de la prendre dans tel ou tel delay

qu'ils luy faisoient prescrire selon la trempe de leur cholere, tantost plus pressé, tantost plus long, luy donnant terme pour l'isposer pendant ce temps là de ses affaires, et quelquesfois luy ostant le moyen de ce faire, par la briefveté du temps ; et, si le condamné estrivoit à leur ordonnance, ils menoient des gents propres à l'exécuter, ou luy coupant les veines

des bras et des iambes, ou liiy faisant avallor du poison par force; mais les [Dersoiujes d'ionieur n'atlendoiut pas celte nécessité, et se servoient de leurs propres medecins et cliiurgiens à cet effect, Seneque ouït leur charge, d'un visage paisible et asseuré, et aprez, demanda du papier pour faire son testament : ce qui luy ayant esté refusé par le capitaine, il se tourna vers ses amis : u Puisque ie ne puis, leur dict il, vous laisser aultre chose en rocoissance de ce que ie vous doibs, ie vous laisse au moins ce j'ay de plus beau, à sçavoir l'image de mes mœurs et de ma vie, laquelle je vous pue conserver en vostre mémoire; à fin qu'en ce faisant, vous acquériez la gloire de sincères et véiiiabls amis. » Et quand et (piand, a))paisant tantost l'aigreur de la douleur qu'il leur voyoit souffrir, par dou'ces paroles, tantost roidissanl sa voix, pour les en lanser : « Oii sont, disoil-il, ces beaux préceptes de la philosophie? Que sont devenues les provisions que par tant d*années nous avons faictes contre les accidents de la fortune? La cruauté de Néron nous estoit elle incognue? Que pouvions nous attendre de celuy qui avoit tué ^a niere et son frere, sinon qu'il feist encore mourir son gouverneur qui l'a nourry et eslevé? A[Drez avoir dit ces paroles en 'commun, il se destourne à sa fennne, et, l'embrassant estroictement, comme par la poisaiiteur de la douleur elle defailloit de cœur et de Ibrces, la pri.» de porter un })eu plus patiemment cet accident, pour l'amour de luy; et que l'heure estoit veime oii il avoit à montrer, non plus par discours

et par disputes, mais par effect, le fruit qu'il avoit tiré de ses études; et que sans doute il embrassoit la mort, non seulement sans douleur, mais avecques allégresse: « Panpioy, m'amie, disoit-il, ne la déshonore par tes larmes, à fin ((u'il me semble que tu t'aimes [plus (que ma réputation ; appaise ta douleur, et te console en la cognoissance que tu as eu de moy et de mes actions, conduisant le reste de ta vie par les honnestes occupations auxquelles tu es adon-

2>»6 LF.S CONTEURS FRANÇAIS.'

iiéi;. » A fjuoy Panlina, ay;inl un jku reprins ses o^prita, et jT'sclinuIfé la rnagnniiniilo do son counge, par uruî Ire^rioble Mlf<'ciioii : « Non, Seneca, n pondit elle, ie ne.suispa> pour \nun 1,'iisscr sans ma coriip.'iigiiiie en telle nécessité; i.; no vi ulx I as (juc \ous [lensicz que les vertueux exemples de vo^tie vie ne m'ayent encores appris à sfnvoir bien mourir : et (jiiand le poiir-rois ie ny mieulx, nyplns honnestemenl, ny plus à mon gré, qu'avecqnes vous? Ainsi laides estât que ie m'en voys quand et vous. » Lors Seneque, prenant en bonne pai t une si belle et glorieuse délibération de sa lemme, et pour se délivrer aussi de la crainte de la laisser aprez sa mort à la mercy el cruauté de ses ennemis : n le t'avois, Paulina. dictil, conseillé cequiservoit à conduire plus beureusement ta vie: tu aimes doncques mieulx l'bonheur de la mort ; waymeni ie ne te l'envierai point : la constance et la ^e^olution soyeut pareilles à nostre commune fin ; mais la beauté et la gloire soit plus grande de ta part. » Cela laict, on leur coupa en même temps les veines des bras ; mais parce que celles de Seneque, resserrées (ant par la vieillesse que par son abstinence, donnoient au sang le cours trop long et trop lasclie, il commanda qu'on luy coupast encores les veines des

cuisses, et, de peur que le tornient qu'il en souffioit n'altindrist le cœur de sa femme, et pour se délivrer aussi soy mesmede l'affliction qu'il porloit de la voir en si pileux estât, aprez avoir tresamoureusement prins congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportâst eu la chambre voi.[^]iue, comme on fait. Mais toutes ces incisions estant encores insuffisantes pour le faïi e mourir, il commande à Statius Anneus, son médecin, de luy donner un bruvage de poison, qui n'eut guèresnon plusd'elfect; car, par la foiblesse el froideur des membres, elle ne pust arriver iusques au cœur; par ainsin on luy fait en oultre apprester un baing fort chaud; et lors, sentant sa fin procliin[^], autant (ju'il eut d'ha-leine, il co^{'''}linua des discouis tresexcellenls sur le subiect

de lestât où il se lrou\oit, que ses sccrclaires recueillirent tant ({u'ils peurenl ouïr [^]a voix; et denieuierenL ses paroles dernières, longtemps depuis, en crédit et honneur ez mains des hommes (ce nous e[^]t unehien fascheuse perle qu'elles ne soient venues iusques à nous). Gomme il sentit les di-rnieis traicts de la moi t, prenant de l'eau du hain[^] toute sanglante, il en arrousa sa teste, en disant : « le voue ceste eau à lupiter le Libérateur, n Néron, adverti de loutceiy, craignant <pie lu mort de Paulina, (lui esloit des mieulx apparentées dames romaines, et envers la(pielle il n'avoil nulles particulieies inimitiez, Uiy veinst à repioche, renvoya en toute diligence liiy faire r'attacher ses playes ; ce que ses genls d'elle ieirent sans son seu, estant desia demy morte et sans au'cun sentiment . Et ce que, contre son desseing, elle vesijuit depuis, ce feut treshonablement et comme il a[()]partenoit à sa vertu, montrant, par la couleur blesme de son visage, combien elle avoit esoulé de vie par ses bleçiures.

Voilà mes trois contes très véritables, que le treuve aussi plai-sai/ts et Iragi-jnes que ceulx (|ue nous foi itérons à noslre poste jx)ur donner plaisir au commun ; et m'estonne que ceulx qui s'addoiment à cela, ne s'advisent de choisir plnstost dix mille tresbelies histoires (jui se rencontrent dans les livres, oii ils auroient moins de peine, et apporteï oient i)liis de plaisir et proufit : et qui en vouidroit bastir un corps efitier et s'entreteiiant, il ne faudroit qu'il fournist du sien que la liaison, cornue la souldure d'un autre métal, et pourroit enlasser par ce moyen force véritables ornements de tontes sortes, les disposant et diversifiant selon que la beauté de l'ouvrage le reqnerroit, à j)eu prez comme Ovide a cousu et rapiécé sa Métamorphose, de ce grand nombre de fables diverses,

GUILLAUME BOUCHER

(XTI* fliCLl)

On connaît au seizième siècle plusieurs écnTains du nom Je Boucher. Celui qui nous occupe ici portait le litre de sieur de Brocourt; né à Poitiers en 1506, il y fut libraire et juge consul des marchands et y mourut vers 1606. Il partage donc avec le centenaire Fontenelle la gloire d'une longévitè eiceptionnelle ; tout porte à croire qu'il ne quitta jamais sa ville natale, et c'est pour remercier ses concitoyens de l'avoir nommé juge consul qu'il co)nposa le livre des Serées.

Ce livre qui porte pour épigraphe : Post séria jocos, traite de toutes choses et de quelques autres encore : de omni re scibili et quibusdam aliis. « On y trouve ainsi que le dit l'auteur dans sa

préface, les choses les plus graves et les rencontres les plus gaillardes. » De bons bourgeois sont supposés se réunir pour dîner ensemble, et causer de tout ce qui leur vient à l'esprit, chaque Serée est comme le compte rendu analytique de leurs propos de table, et l'on peut juger par les titres du décousu de la conversation : du Vin, de l'Eau, de* Femmes et des Filles, des Chiens, des Monstres ^ des Meseaux ou Lépreux^ des Larrons et Picoreurs, des MédecinSy des Gens de guerre, des Gueux, etc. C'est tout à la fois une revue satirique et une espèce d'encyclopédie, le tout entremêlé de vers de toutes les mesures et de tous les rythmes.

GUILLAUME BOUCHER

Le livre de Guillaume Bouchera obtenu un liès-grand succès dans ion temps :

Mon Boucher, les discours sont autant de merveilles Qui captivent nos cœurs d'un r;ivisseinent doux: Ils sont tout pleins de laict où Mercure jaloux Trempe bon caducé pour charmer nos oreilles.

Tel est le témoignage flatteur que rend à son ami et coinpal-riole le sieur de la Roche d'Osseau ; un autre riineur du Poitou ne se contente pas de Mercure et de son caducée ;

Gomme on voit un es>ciiii d'avetlei

Sur un amas de fleurelles,

D'un labeur pécunicux

Moissonner la douce Ambroisie

Que la niepce d'Oritie
Ver^c uu grand baïKiu et des dieux.
Ainsi ta docte cervelle
Qui se vire à lire d'aile '
Dedans l'édén des nœuf sœun*
Peut cueillir dedans ce livre
Cette liqueur que délivre
Apollon i ses sonneurs.

Au milieu d'id(3^ souvent bizarres, et de dissertations scienti«> fiques plus ou moins ridicules, Bouclier rencontre parfois des vues exactes et justes, et quand le dix-huitième siècle faisait à Rousseau l'honneur d'avoir demandé le premier aux mères de nourrir leurs enfants, il avait oublié que le juge des marchands de Poitiers avait développé la même idée dans le chapitre xxiv des *Sérees* intitulé : *des Nourrices*, où il est dit « qu'ôster aux mères leurs enfants pour les donner à une autre nourrice, ne peut esdre autrement appelé que faire un contre-tempérament à la nature. »

Nous dévions regarder plus souvent dans les vieux livres, car nous pourrions y trouver bien des choses que nous croyons avoir ix^ Tentées.

LIS ÉCoRoMIB8 DD MÉIfAGE.

Un homme marié se plaignoit à sa femme de la grande des* pense qu'elle faisoit en habillement, et luy juroit qu'il ne luy

faisoit fois qui ne luy coislat plus d'un escu. Mais sa femme l'a bien rembarré, en lui disant : c fuites-le si souvent <|u il ne vous icvicume à un lianl *. »

Ceci est pour monlr< r ^u'il n'y a point de femme qui 8€ plaigne du tiop.

I.E DON SOMMEIL

Un soldaf, estant logé à l'csrarl, trouva un bon list garny de couverlureset de draps, et là estant bien à son aise ftsans bruit, dort depuis le soir jusques au lendemain après-midy : soit qu'il eut esté de garde la nnist précédente, ^oit qu'il i'ut grand dormard, pour avoir les veifies fort prjiites, soit que la froideur du cerveau luy causast un si profond dormir, soit qu'il eustla teste grosse, contenant beaucoup de vapeurs, soit qu'il enst mangé d'un lièvre, qui provoque le doi mir, soit qu'il eust travaillé, les esprits ayant besoin d'estre récréés. Or, estant ce soldat absiendormy, il arrive en ceste maison im scr;;ent, qui exécute* le licl où il estoit, et enveloppant dans la couverture le drap, le soldat, et le licl , les garrotte et cbarge dans une cbarrette, conduisant le tout jusques au plus prochain marché, sans que le soldat en sentist jamais rien, et sans que le sergent sceust que le soldat y fust. Estant le sergent airivé où se tenoit le marché, il fait la proclamation, reçoit les enchères, crie à pleine teste le licl à deux sols : Qui dit, qui dit, et ce pour la dernière fois.

Soit que le cry du sergent ou le bruit de la foire interrom-

* Le mot liard a fort exercé les étymologistes. On a dit que cette petite monnaie avait pris le nom du raonnayeur qui l'avait Irappée. lequel se serait appelé Liard. C'est une erreur, et voici la véritable etymologie ; les premières pièces de ce preneur ont paru sous Philippe le Hardi ; elles portaient pour légende : Li hardi; les dernières lettres di étaient à peine lisibles, ce qui faisait Li hard, et cette appellation fut consacrée dans la langue vulgaire.

C'est-à-dire qui s'empare du Ut.

LE DON SOMMEIL

pist le sommeil du soldat, soit (l'air leideur en snie oreille eust esté mou et poussé par un autre air venant du dehors, soit (que l'heure de son réveil fust venue, les vapeurs* montées au cerveau, procédantes de la viande digérée en l'estomac, estant cuites, atténuées et consumées par la chaleur qui se retire au dedans durant le sommeil, soit que les femmes qui mectoienn à l'encheure, en maniant le lict, fissent tourner le soldat d'un costé sur l'autre*, il se varesveiller sur les quatre heures du soir et se développant du lict, du drapeau de la couverture, sort hors tout nud, se jetant au milieu de la foire, comme une mouche sans teste, et ayant son pistolet bandé commence à crier - : a Goujat*, apporte une chemise.» Les femmes qui vouloient aciepter le lict et le remuoient eurent si grand peur que depuis ne furent en leur bon sens : le sergent qui n'a point fait son profit de ce temps-là, estoit estre un esprit qui le vouloit punir d'avoir exécuté de pauvres gens qui avoient tant de maux, les hommes n'estoient pas plus assurés que les femmes*, bref, comme si c'eust esté une

Iremeur pa nique, tous ceux de la loire s'enfuyient et arrivèrent bien tard à leur louis, à cause de la peur qui leur entravoit les pieds.

Le pauvre soldat se trouvant ainsi tout nud sans s'avoir qui l'avoit apporté là et que tous ceux de la foire le fuyoient comme

* Ce passage, entre bieu d'autr'-; du même genre qui se rencontrent dans les œuvres de Boucher, nous a fait connaître comment les phénomènes de la vie étaient compris et expliqués de son temps. Quand Sganarelle parle des vapeurs pesantes formées par les exhalaisons des influences (|iii s'élèvent dans la région des maladies, et Defoiiandrès « d'une pourriture d'humeur causée par une trop grande réplction > ils font de la médecine comme l'auteur des Séréés.

- On d 'signait sous le nom de goujats les vivandiers et les hommes de peine qui suivaient les armées pour faire le service des gens de guerre. Cette sorte d'individus était fort grossière, et le nom de goujat fut plus tard appliqué par extension aux gens mal élevés.

' Nous supprimons ici quelques membres de phrases, qui s'enchevêtraient dans le récit, elle rendent peu compréhensible.

'i92 M S CONTEUR FANÇAIS.

s'il eut été gallois*, peussait être \h en autre monde, et estre ciic.lianl»' et quo qu'il eut sorricre de Bodin, l'ayant grue (! et luy ayant nus nn hâton entre les jarril>es i*eust enlevé en Pair et laissé là, étant si étonné qu'il ne faisoit semblant de couvrir ce qu'on ne pouvoit dire sa pauvreté.

Ce conte est extrait de la 25^e série, intitulée «Le Génie de la guerre»; cette série donne de curieuses indications sur l'organisation et l'indiscipline des troupes au xvi^e siècle.

L'histoire de poisson.

Il y avait ces jours passés une damoiselle de grande maison qui étoit en danger de mort, à cause d'une arête de poisson (qu'elle avoit en la gorge, laquelle tous les médecins ne leurs remèdes n'avoient pu mettre dehors, ne faire avaler ne pourrir, soit en faisant avaler à cette pauvre fille un morceau de pain molet, ou une figue sèche un peu machée, ou la faire vomir avec un porreau huilé, ou lui jetant dans le nez un sternutatoire, ou lui procurant la toux avec choses aigres.

Les médecins de tous les pays étant hors de leur catholicon et cabale, dirent aux parents qu'il falloit laisser faire à nature et au vouloir de Dieu. Néanmoins cela, l'oncle de la fille s'advisa d'appeler un médecin d'assez loing qui se nommoit messire Grillo, après avoir enchanté par charmes les arêtes et les petits os arrêtés dedans le gaviou et en la gueule, selon que cet excellent médecin l'a écrit et pratiqué.

Ce messire Grillo avoit un grand bruit dans toute la contrée et voicy comment :

Il avoit une estude secrète bien près de la porte de sa raai-

* C'est-à-dire sergent des gabelles

L'ARÊTE DE POISSON

gon, et par un petit trou voyoit venir ceux qui lui apportoient des urineg : et estant entrez en la court, sa femme bien instruite, se venoit assoir près de l'estude, disant au porleur d'urine que son raary ne demeureroit guère à venir, elle l'inlerrogeoit du jour de la maladie, en quelle partie du corps étoit le mal, et conséque-meuL de tous les efls et sii^nes. Le médecin escoutoit tout par Je trou de son estude et sortant par la porte de derrière, enlroit par le devant, ayant regardé l'urine, il faisoit le discours de la maladie comme il l'avoit entendu ; le porteur d'urine estant de retour contoit comme le médecin avoit cognu toute la maladie.

Or, ce messire Grillo, ayant ainsi acquis ce bruit, arrivé qu'il fust, alla visiter la pauvre malade qui n'en pouvoit plus; ayant entendu son m.d l'asseura que ce n'étoit rien, et que s'il eust esté appelé plustost, qu'il y a longtemps qu'elle ne fust pas là , et que les médecins qui l'avoieut traictée n'y entendoient rien et si n'estoient qu'asnes; il va sur l'heure demander du beurre frais et de ce beurre, sans autre mystère, va oindre et gresser toutes les parties basses de ceste pauvre fdle, qui estant près de la mort et ne demandant que santé se laisse aisément manier et gresser là oii le médecin vouloit, mais elle, voyant (lue le njédecin ne faisoit autre chose que de la frotter où elle n'avoit point de mal, se print si fort à rire de la récepte et de la sottise du médecin qu'elle mit tt jetta l'areste hors de la gorge, dont elle fut incontinent guérie.

Les uns estimoient que ce n'estoit pas le ris qui estoit la principale cause de la guérison, mais que l'assurance que messire Grillo avoit donnée â ceste fille, ayant si bien foi tifié la nature jà affaillie, qu'elle fut assez forte pour chasser le mal et l'areste qui en es-

toit Ciuse; les autres disoient que le beurre pouvoit bien avoir guéry ceste fille, à cause de quelque vertu obscure et latente, ou bien à cause d'une similitude et sera.

21)4 LES CONTEUnS FfIXNÇAIS.

blunce du beurre à rare>le du poissfiu. (juoy (|u'il en soit ccsle onction ayant si bien succédé* à messire Grillo, il en fnt estimé savant et expert, tellrment qu'il esloit appelé 5 toutes mal. ((lies, principalement dc> femmes et des filles, auxiprelles il ne fiisoit (|ue presser leur je ne sais comment et leur derrière (le beni re frais.

Au temps de Guillaume Boucher, il y avait deux écoles médicale» en présence: Tune voulait guérir par les contraires «tl'autrepiir les semblables, ce qui se résumait dans la formule Similia similihiis. Contraria contrariis. De là celte opinion que le beurre avait pu à cause fie sa semblance faire sortir l'arête. La médecine est ccrLiinemenlTune des sciences qui sont restées le plus loni:lemus stationnaires en France. Tandis qu'un homme de génie, Ambroise Paré, jetait les bases de la chirurgie et lui faisait faire en quelques années des progrès extraordinaires, la médecine proprement dite vivait des traditions de l'astrologie judiciaire et du plus aveugle empirisme. Ses progrès sous Louis XIV étaient encore peu sensibles, et l'on peut s'en convaincre en lisant le Journal de la santé de ce prince, tenu par ses premiers médecins, et publié il y a quelques années en 1 vol. in-8°. On le purgeait une centaine de fois par an, on le saignait de même, et Ton peut dire que ce n'était pas trop des productions les plus rares et les plus précieuses des trois règnes de la nature pour composer ses clystères et ses onjjiuents. Louis XIII était encore plus médicamenté que Louis XIV. Son médecin dans une seule année lui fit prendre

deux cent dix-huit purges, deux cent quarante-trois ch stères et le saigna quarante-deux fois. C'était du reste un fort bon métier que celui de médecin du roi de France, car Coytier, le médecin de LouisXI, reçut d'une seule fois 90,000 écus d'or pour avoir guéri son client de la fièvre.

LE CHAUD ET l'hUMIDE.

Une dame durant un souper fut priée de tous les convys, et * Réussi,

LA PEINE DU TALION

mieux de son niaiy qui esloit plas jeune qu'elle, de faire boiiiie chère; elle s'en excusoil disant avoir sur le cœur une tristesse, sans savoir d'oii elle procédoit. Son mary lui va dire (|u'elle n'avoit ludle occasion de se fascher, veu qu'il ne lui faisoit faire rien, et (jue pour avoir de l'argent fraiz et une autre l'oMiine, il Tiudroit bien qu'elle eust plus ^'rande maladie que de l'ennuy, les femmes ne mourant jamais de mélancolie comme font les lionmies.

— Pourquoi non ? ré[)]liqua la dame.

— Parce, luiré[)]liquason mary, que Ks hommes ayant beau- (oup de chaleur, et la chaleur estant révoquée par la tristesse aux parties internes et au dedans elle opprime et suffoque par trop grande chaleur les parties les plus nobles, ce qui ne se feroit pas es femmes, ayant moins de chaleur et plus d'humidité.

— Vous voulez donc inférer, répliqua la dame, qu'il n'y a nul danger de contrister et ennuyer une femme, veu qu'elle n'en meurt pas? Bien, si je n'avois que cette fascherie, mais avec cela je me trouve parfois mal d'une reume et fluxion qui me tombe sur une es[]aule.

— M 'amie, luy va dire son mary qui estoit accort et lest, vieillesse est, une hostellerie de langueur, et oîj il pleut par tous endroits; cela n est rien, il ne s'en faut point fâcher, car communément en vieille maison il y a toujours quelque gouttière.

La dame, se sentant piquée, luy va dire :

— Ouy bien, quand on ne monte pas souvent dessus.

LA PF.INE DD TALION

Il y avait un recouvreur ipii en recouvrant une maison tomba sur un homme qui passoit la rue, de sorte que cet

290 I.KS CnNTKULLS IUANÇALS.

homme fut grièvement blessé, et s'adressait au juge, demandoit nlimons et niédicameiis, et réparation à rciiconltre de ce recoiivroir qui en tondjaiit l'avoit offi.'iisé, et ne s'i'loit fait nul mal, disant aujwgeî qu'il nedevoit pas se laisser tondjer, veu que c'e^t son mélier de monter sur les niai>ons et de s'y tenir bien; que ce n*étoit(jn'un événement qui par sa faute etconl(»o s'étoit laissé tomber sur luy, possible lui voulant du mal. Le pauvre recouvreur, alléguant son iuiiocence, disoit qu'il n'y avoit aucun dol de son côté, et que les meilleurs maîtres de leur estât ctoient sujets à tels

accidents. Le juge après mûre délibération ordonna que celui qui avait esté blessé par la chute du recouvreur, luy estant guéry, monteroit sur la mesme hauteur, et du même lieu tomberoit sur le recouvreur qui avoit tombé sur luy.

Je vous laisse à penser si le défendeur appela de la sentence.

LA CLEMENCE DE LOUIS II

Un pauvre malfaiteur condamné à esltre pendu par la Cour du Parlement, ainsi qu'on le menoit au supplice, advisa le bon roy Louis XI, le priant de lui octroyer un don, el qu'il ne lui demanderoit delà vie plus rien. Le roi passant outre luy va dire :

— Je scay bien que tu veux demander, c'est que je te sauve la vie.

Ce pauvre patient luy répliqua :

— Non, Sire, ce n'est point cela; que si je vous le dy, me promettez-vous sur vostre âme d'accomplir ce que je vous demande?

Leroy avec serment l'ayant assuré qu'oüy, moyennant qu'il ne le prie point de lui pardonner, ce pauvre pendu lui va dire :

LA CLÉMEÎSCE DE LOUIS XI. 297

— Je vous prie seulement, Sire, de me baiser au cul, mais que je soye mort*.

Le roy, qui vouloit tenir la promesse, pour ne le baiser au cul après sa mort, lui donna sa grâce*.

* Aussitôt que je sorai mort.

• Le droit de grâce s'exerçait de trois manières : par lettre de pardon, qui dispensaient purement et simplement le coupable de la peine à laquelle il était condamné; — par lettres de rémission, qui le rétablissaient dans les droits dont il jouissait avant sa condamnation; — par lettres d'abolition, qui effaçaient jusqu'au souvenir même du délit. Ces diverses sortes de lettres furent d'abord accordées gratuitement ; mais, peu à peu, elles devinrent un objet de trafic. — A l'époque de la première féodalité, les seigneurs s'étaient attribué le droit de grâce; mais, peu à peu, les lois se le réservèrent exclusivement et refusèrent même aux rois de l'exercer. L'usage voulut qu'à leur première entrée solennelle dans une ville, ils fussent grâces à deux prisonniers.

MÉTAMORPHOSE D'UN HOMME EN COUCOU

(16^{ème} siècle)

Les contes en vers sont assez rares au seizième siècle, et celui que nous publions ici nous paraît l'un des meilleurs de ceux que nous avons rencontrés. L'auteur, Jean Passerat, est né à Troyes en 1534. Il fut nommé en 1572 professeur royal d'éloquence, et travailla en 1593 au pamphlet célèbre connu sous le nom de Satire Ménippée. Il mourut en 1602, et peut être justement considéré comme l'un des meilleurs écrivains du seizième siècle. La Parodie dit, non sans raison, que le conte suivant est un petit chef-d'œuvre digne de la Fontaine.

Mars est passé; voici le premier jour

Du mois sacré à la mère d'amour :

Dites, oiseaux de diverse peinture,

Sentez-vous point rajeunir la nature?

Sus! mes mignons, recommencez vos chants;

Réjouissez les forests et les champs :

En récompense, ici gisant à l'ombre,

Je chanterai quelqu'un de votre nombre.

Qui autrefois entre nous a vécu,

Ore est oiseau, et s'appelle cocu ;

Fameux oiseau, de qui prit la semblance

îlÊTAMuia'ilUSi: D'UN HOMME KN COLCOU. 299

Le roi (lu ciel, qui la tempe[^]te luiicc, Pour assurer le courage
penreuN:

De sa JiHîOu, au combat auioieux.

Ce cocu lut un bourgeois de Corinthe, Fort ombrageux, et sujet à la quiutc, Puissant d'amis, père aux écus comptans, Mais qui avait passé son meilleur temps. Il épousj une femme geutille, Dclle, en sa fleur, fine, aecorte et subtile, Dont Gupidon le sçut tant enflammer, Qu'il l'aima trop, si l'on peut trop aimer. Il ne tasclioit, sinon qu'à lui complaire : Voire l l'aisoit plus qu'il ne pouvoit faire. Ce bon vieillot jn roi t tous ses grands dieux Qu'il l'aimoit |)lus que son cœur et ses yeux. En peu de teinj)s, l'épouse jeune et roide Romiiit les reins à la vieillesse froide*. Le bon hommeau, qui vit longuement* Ne fourniroit à tel appointment.

Ayant tiré ses plus grands coups de lance, Eut son recours à sainte remontrance.

De mari donc il devint sermonneur, Qui ne preschoit que vertu et qu'honneur. Que bon renom, c'étoit tout son langage. Qu'il faut garder la foi en mariage; Que du logis femme ne doit sortir Sans son mari. Il l'eust pu convertir, A ce qu'on dit, si Parcherot qui voie

• Passerai en écrivant ces vers se rappelait peut-être Louis XII, qui, à force de vouloir prouver à Marie d'Angleterre qu'il était plus jeune qu'il n'en avait l'air, avança de quelques années l'ouverture de la tu^o cession royale,

* Ce mol est ici scandé en quatre syllabes : lon-gu-e-ment.

300 LES COMKUUS FRANÇAIS.

Se coiitciiloiL scuhimciit de purol*'

Ce qu'il ne luit : il est par trop dispos,

Volage, ardent, ennemi du repos,

Pour enduivir qu'une belle jeunesse

Languisse à l'ombre, et moisissir; en paresse.

Assez de fois clic en montra semblant,

Dont le mari, cbaudc fièvre tremblant,

Laissa glisser dedans sa fantaisie

Un certain mal qu'on nomme jalousie.

Si tost qu'au vif de ce mal il fut [loinf.

Sot, il voulut tenir sa femme en mue,

Lui de se trouver en rue,
Veilloit après, ne cessoit d'épier;
A son œil mesme il n'osoit se fier.
Mal est gardé ce que craint la crainte.
Le corps étoit au logis par contrainte;
L'esprit debors, à ce seul but tendoit
De faire en bref ce qu'on lui dél'endoit.
C'est la coutume; il se pique et s'offense.
Ainsi voit-on les vilains troublés
Contre un torrent qui vient gaster leurs blés,
Dresser rempart de fagots et d'argile,
Se travaillant d'une peine inutile.
Cela ne sert, sinon que d'irriter
Le fier torrent qui ne veut s'arrêter :
Il pousse avant son onde courroucée.
Puis, quand il a mis à bas la chaussée,
A gros bouillons, de plus grande fureur,
S'en va noyer l'espoir du laboureur.
Pour abréger, dès la première année,
Elle trouva parti par sa menée :

* II fut frappé.

MÉTAMORPHOSE D'UN HOMME EN COUCOU

Alois coiiclut de quitter son grisou,
Quoi quil en fiist, et sortir de prison,
Assigne nn jour (Véims, c étoit ta l'uste) :
Tous ses ljbii.s dès le soir elle appreste;
Part au matin avec un jeune ami,
Sans dire adieu au bon-homme endormi.
A son réveil, qu'il se trouve sans elle,
Sauf du lit; ses valets il appelle,
Puis ses voisins; leur conte son malheur,
S'écrie au feu, au meurtre et au voleur;
Chacun y court : b nouvelle entendue
Que ce n'étoit (|u'une femme perdue,
Quelque gossenr, de rire s'éclatant,
Va dire : « o dieux ! qu'il m'en advienne autant! »
La perte, jointe avec la moquerie,
Firent tourner ses douleurs en furie ;

Sort de la ville, et sort aussi du sens ;
 Par les chemins il demande aux passans :
 « Savez-vous point oij elle s'est allée?
 Ma lemme, hélas! ma (emme on m'a volée l >
 Il arrachoit sa barbe et ses cheveux,
 Remplissoit l'air de regrets et de vœux
 Contoit aux vents, au soleil, à la lune,
 Aux durs rochers sa piteuse fortune.
 Menant tel deuil sept grands jours toutentîers,
 Alla, revint par voyes et sentiers,
 Par monts, par vaux, par bocage et par lande
 Sans avaler breuvage ni viande ;
 Et n'ayant plus que les os et la peau,
 Sembloit un corps déterré du tombeau.
 Le ciel, qui voit un si cruel martyre,
 En prend pitié, et enfin l'en retire
 302 IXS CnNTi:Ul:s ri'.AXÇAIS.

Car imo fois, dtt doilcnr coiisiinié, Goinnitî il iiKiiioit >cmi
 deuil accoiitnmi*, La voix lui Hiut, <t \>nr fuimele étrafi;,'^. Sa
 boiirJie oiivort^ en un long \nc se cli;in"e. Tirt^r pf^nsoit barhe
 et cheveux chenus; Barlic ôt cheveux plume étoient devenus; Phi-

rière devint sa robe par derrière; Il chaque bras est une aile légère.

Lors il perd terre, et s'élevant en l'air. Cocu parlait éicommence à voler, Dieu ébahi de perdre sa figure En un moment par sa mésaventure, Comme jadis Picus fut étonné, Quand une fée en picmars l'eut tourné, Fraj)pé trois fois de sa verge charmée, Par un dépit de n'estre point aimée :

Ainsi soudain ce misérable amant Est fait oiseau, et si ne sçait comment Il fut soi-mesiii; en sa forme nouvelle, Qui tient du sacre et de la colombelle. S'envole au bois, au bois se tient caché, Honteux d'avoir sa femme tant clieich'*; Et néanmoins, quand le printemps renflamme Nos cœurs d'amour, il cherche encor sa iemme, Parle aux passans, et ne peut dire qaoii^? Rien que ce mot ne retint le coucou D'humain parolei ; mais, par œuvres, il montre Qu'onc en oubli ne mit sa malencoître. Se souvenant qu'on vint pondre chez lui Venge ce tort, et pond au nid d'autrui. Voilà comment sa douleur il allège.

Heureux ceux-là qui ont ce privilège!

* C'est- à-dire : Où est ma femme ?

METAMORPHOSES D'UN HOMME EN COUCOU. 505

Les moeurs Ironiques, les cocus puisqu'il faut les appeler par leur nom, ne commencent à devenir sujet des sarriseries et des moqueries que vers la fin du quinzième siècle. Les trouvères avant celtique époque avaient eu bien souvent l'occasion d'en parler, puisque la plupart de leurs Chansons roulent sur les mauvais tours que les femmes, comme dit la reine de Navarre <(jouent aux pauvres hommes, » mais ils ne cherchaient point à les rendre

ridicules, car la façon terrible dont quelques-uns s'étaient vengés, et les cliâliniens cruels qui, au moyen âge, atteignaient les femmes loistpi'elles manquaient à leurs devoirs d'épouses, ne prêtaient point à la raillerie. Au seizième siècle, au contraire, les maris malheureux sont représentés comme des niais qui ne méritent que trop leur sort, et que leurs femmes peuvent mystifier, sans qu'ils s'en doutent, par les ruses les plus vulgaires et les mensonges les plus impudents.

Faut-il attribuer ce changement à rextrême importance que les fennnes, depuis Agnès Sorel, avaient prise à la cour, et les conteurs en se moquant des cocus voulaient-ils flatter et amuser les pimbêches et rosées femelles, — c'est un mot de Sully — qui se faisaient gloire de tromper leurs maris avec les rois? L'extrême corruption des mœurs qui sigmilo l'époque de la Kenais>ance portait-elle les esprits à justifier les désordres des femmes, en leur donnant pour excuse la sottise des hommes? Nous ne le saurions dire; et puisque nous sommes en train de poser des questions sans pouvoir les résoudre, nous demanderons aux étymologistes et aux érudits, qui seront sans doute plus heureux que nous, d'où viennent les mots : cocu viconiard, — pourquoi utie paire de cornes esi devenu le symbole de l'infortune conjugale, — pourquoi la couleur jaune est devenue la livrée des collègues de Georges Dandin — et pounjuoi le ▼ aillant chevalier Saint-Genulf. était regardé comme leur protecteur et leur patron? Il y a là, on le voit, pour les abstracleurs d'érudition matière à quelques beaux mémoires

HENRI ETIENNE

(xvi* siècle)

Les contes qui suivent sont tirés de l'Introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, par Henr. Etienne, deuxième de ce nom, né à Paris en 1528, mort en 1598. De même que son père et ses frères, il se rendit célèbre comme imprimeur et comme philologue ; il appartenait à la religion réformée et ne se fit point faute dans tous ses ouvrages d'attaquer le pape et l'Église.

On s'étonnera peut-être que deux des plus savants hommes de son époque se soient détournés de ses études habituelles, pour se livrer à des facéties dans le genre de celles qui vont suivre; mais au seizième siècle, les réformés faisaient, comme on dit, flèche de tout bois. Tout en commentant les Grecs et les Romains, ils cherchaient à déconsidérer le clergé catholique, et surtout les moines, par une foule d'histoires scandaleuses, les unes vraies, les autres de pure invention. Ils se vengeaient par là de l'intolérance dont ils étaient l'objet, et, comme Rabelais, ils faisaient marcher de front la science sérieuse et les joyeux devis.

LE QUESTEUR ET LES DEUX POURCEAUX

soit l'asne mort des besaces, passa par devant le logis d'un boudier: où le valet ayant sonné la clochette, la femme vint ouvrir, et les ayant fait entrer dedans, le neveu alla querir quelque pièce de chair. Cependant ce beau frère ayant aperçu

beaux pourceaux se goguayant sur un fumier, attendit que la femme fut revenue : et alors se tournant vers son valet,

— C'est grand dommage (dict-il) que ces deux belles bestes meurent si ijoudainement.

Ceste fennue dresse Torcille à ce propos, et s'emiette plus avant du beau père. Le pici luy fait] réponse :

— M'amie, je ne vous puis dire autre chose sinon que ces deux pourceaux me font grand pitié, qui s'en vont mourir soudainement : et il n'y a homme vivant qui s'en peut apercevoir s'il n'a la grâce du benoist saint Antoine. Mais il y auroit bien remède si j'avois deux des glaus que le secretain de nostre église b'tnit tout les ans. *

La femme, l'ayant prié à jointes mains de lui faire tant de bien que de luy en donner, avec promesse de reconnoître ce plaisir, il commença à regarder son ^ valet (qui estoit fait au badinage, et au profit de la besace) et lui demanda s'il en avoit de reste de ceux qu'il avoit donnés au village duquel il estoit nouvellement sorti. Le valet, après avoir bien cherché, dit qu'il n'en tronvoit que deux, lesquels il gardoit pour leur asne, qui estoit souvent malade. A quoy il rel]lique:

ordres mendiants, et quêlaient pour leurs maisons; les autres quétaient pour les)api's el le doiiiior do Sainl-l'irre. Les quêtes des ordres mendiants n'ont jamais été interdites, mais les aîltes l'ont été très-souvent, car les rois ne vouliient point permettre (que l'or de la Fiance s'en allât, comme on disoit, en pelermajrt' à Rome; l'ancienne monarchie était sur ce point beaucoup moins tolérante que nos iouveinants modernes.

* Il ne r ut point s'élòiinci qu'on ait hénì des i;lands pour guérir les porcs, quand on donnait aux malades des clystercs avec de l'eau danf laquelle on iaisait tremper des relique».

306 LKS CONTtUUS t i.A.^«..^^5.

— Si nostre a&iie devoit mourir, si faut-ii faire pl.ùsir j cellti bomi" dame, (jiic je conj^Mioy csldre foit afrecliormée J iiostrn^ religion.

tl. ce|und;mt d'un œil fnvyeux ayant guigné une oièce de loile, lui di(t, en continuant son propos:

— Ma Ijoiuiesœur, je m'asseure tant de votre libéralité, fjn' vous ne lefusurtz un peu de linge pour les pauvres malades dr notre maison.

Elle luy oHre et linge et tout ce qu'il voudra pourvu qu'il ^e haste de remédier à ce mal. Prenant donc ces deux glans en sa main, et un vaisseau plein d'eau, dedans laquelle il met un peu de sel, puis s'estant décapluthonné, vient à dire force menus suffrages (le valet respondant toujours : Amerij et la femme avec ses enfants estant à genoux.) Les oraisons estant dictes, il met ces glans en poudre dans cest eou, \m\r> ayant brouillé le tout ensemble, le fait boire aux j>onrC(aux, leur donnant une grande bénédiction sur le dos, et invoquant le bon baron saint Antoine à ce miracle. Ce qu'ayant fait, il dit à la femme que ses pourceaux estoyeut hors de danger. Elle, pour s'acquitter de sa promesse changea sa toile à un grand merci du beau-père. Le mari étant arrivé peu après leur départ, et ayant entendu toute la larce, et co'unient >a toile estoit du ieu, court après eux menant deux ou trois de ses compères avecsoy. Le moine les voyant venir envers >oi embastonuLZ fut aussi étonné qu'un coupeur de bourse

pris sur le laict, toutelois il essaya de gagner une maison qui étoit assez près du lieu où il se trouvoit, en laquelle le valet entre et secrètement apporte deux charbons, et les enveloppe au milieu de la toile. Gela faict, ils poursuivent leur chemin, sans faire semblant de rien. Le boucher bientôt après atteint le moine, et le saisit rudement par le froc, luy demandant la toile, en l'appelant larron et lui faisant de erandes menaces. A quoy il respondit :

LE QUESTEUR ET LES DEUX POUKCEAUX

— Doucement, mou ami, je vous la quitte volontiers ; priant Dieu de vous partioimer l'injure que vous me l'iictes en m'oslanl ce qui m'avoit été donné pour récompense du grand j)rofit .porté à vostre maison. Je n'ay pas regret à la toile ; mais j'espère pourtant que le glorieux b;iron saint Antoine moiitreia un évident miracle, et de bref, pour vous apprendre à ne traiter pas ainsi les bons serviteurs et amis de Dieu.

Le boueber qui ne prenait fjarde à de telles paroles, s'en retourna tout gay d'avoir sauvé sa toile ; mais estant à un trait d'arc du moine, il commença à sentir le brûlé, et voir quelque peu de fumée autour de luy: ce qui le rendit si entonné et ses compagnons aussi, que la toileestawl jetée sur le clianq», cliacun d'eux conunença à crier: « Saint Antoine l'b rmite, saint Antoine de Pade.wA cette voix accoururent le moine et son valet, fiiisant aussi bonne mine l'un (pie l'autre : niais le valet se mit incontinent à éteindre le feu ; le questeur commença à décbaï ger forces bénédictions sur les testes de ces pauvres suppliants, qui estoient agenouillez, ayant jà perdu la parole à force de crier mercy à luy et

au saint. Ce qu'ayant fait, il les mena à la messe de paroisse, où la toile ayant été déployée et bien visitée, aussi Thistoire racontée, fut solennellement crié : « Miracle! miracle! » Et pour pénitence fut en joint au pauvre boueber de faire compagnie audict moine par tout le pays de Calabre, pour porter témoignage à ceste liistoire. *

* Ce n't'laient pas seulement les moines qui faisaient de faux miracles» c'étaient ausj=i les va<;abon(ls. Au treizième siècle, dans la petite ville de Saiiit-Ritiuier en-Ponlhieu, deux individus promené) ent jetidant le temps d'une i'oirc une châsse renfermant des os de chat, qn ils faisaient pisscr pour des os de saints. Le peuple s';igenouillait devant la cliàssc. et des Compères étaient là, se disant [Dar:ilyliques el se faisant guérir p:w l'atloucheinent des os. les piétendus thaumaturges ramassaient de bonnes •iommes de deniers. Les faits de ce gcmc sniil assez communs, mais nous»

308 LES COMLLKiJ I I LANÇAIS.

SALNCT PIERRE DES BOUDINS

La chambrière * d'un prestre (à parlci par révérence) avoil reçu le sang d'un pourc^au dedans un grand plat d'estain, ayant au milieu l'image de saint Pierre eslevce en bosse; duquel plat le curé se survoit à recevoir les offrandes, et Icqu 1 aussi il metlait en parade sur Tautel, où estant un jour, lut apperceu quelque goutte de sang sur la face desiinct Pierre dont le curé commença à faire grand bruit, n'oubliant entre autres choses d'en faire les cloches sonner, comme d'un très certain et très bien qualifié miracle.

Ceci y fit incontinent assembler les processions de toutes les paroisses d'alentour. Ce que voyant un curé voisin fut tenté du péché d'envie : et pourtant s'enquit si soigneusement de ce fait, qu'il trouva que du sang que ceste chambrière du eu ré avoit reçu en ce plat, quelques gouttes estoient entrées en la concavité de la dicté bosse par quelque endroit où elle n'étoit bien jointe au plat; lesquelles s'estant gelées y estoient demeurées jusques au temps de dégel : et alors en sortant estant aperçues sur la face de saint Pierre, firent courir le bruit qu'il pleuroit. Lequel bruit depuis (ceci estant avéré) fut lié en risée, et en mo-

qui nous prétendons si avancés en civilisation, avons-nous le droit d'en rire, quand nous avons vu tant de gens, parmi ceux même qui se disent raisonnables, croire aux tables tournantes, aux esprits frappeurs, aux escargots sympathiques, aux effluves majestueux de mademoiselle Pigeaire, sans compter les miracles plus ou moins apocryphes dont le récit vient à tout instant nous surprendre?

* Les chambrières des curés figurent souvent dans les fabliaux, comme on le voit entre autres dans le fabliau du Boucher de V Abbeville. — Les chambrières paraissent aussi fréquemment dans les satires du seizième siècle. Voy. dans le Recueil des poésies françaises du quinzième et seizième siècle par M. A. de Montaiglon, t. II, aux pages 270, 278,

LE CHEMIN DU CIEL. fin

guerie de ce pource saint Pierre d'estain, car il en fut aperçue saint Pierre des boudins. '

LE CHEMIN DU CIEL.

Frère Robert ayant à prescher en la présence du pape l» de ses cardinaux, quant il eut bien consiliéré toutes leurs pompes, et nommôment comme on adoroit le pape, ne dict aultre chose estant en chaire, sinon : « Fy saint Pierre, fy saint Paul. » Et après auoir plusieurs fois reitéré ces mots, en crachant, puis d'un côté, puis d'autre (comme font ceux à qui quelque chose fait mal au cuer), il sortit vitemment de la chaire, laissant tous les auditeurs fort étoimcs : dont les uns pensoient qu'il auoit le cerveau troublé, les autres souspeçonnoient qu'il adhéroît à quelque secte contraire à la religion chrétienne. Or comme on étoit sur le point de le faire mettre en prison, un cardinal qui coiignoissoit de plus près que les autres son humeur, et luy porloit (quelque amitié, fit tant qu'il fut mandé par le pape, pour liiy rendre raison de ce propos en présence, aussi de quelques cardinaux. Estant donc interrogé à quoy il auroit pensé en blispliémant si horriblement, il respondit qu'il auoit mieux délibéré de traiter une autre matière, laquelle il leur exposa fort sommairement. • Mais considérant (dit-il) (pie vous auiezsi bien tous vos plusirs en ce monde, et qu'il n'y auoit pompes ni maiiufieences pareilles aux vostres, d'autre part considérant en quelle [JoUreté, en quelle peine et misère les apostres ont vescu, j'ay pensé en moy-mesme ou que les apostres étaient grands fols

• On troave dans notre ancienne liUcraInre, et principalement au sni- Eième siècle, plusieurs exemples des applicaïioiis trivialf: du nom des \$aint8.\o\T enire aulTcs \e Sermon joT/eux de saiiit Haisifi, reproduit dans le recueil des Poésies françoises, t. II, p 112, eldans ce volume la Vie de saint Uarenc,

(l'aiioir pris wn si làclienx et si pénible chemin j>our aller au ciel, ou que vous esli-z au droit chefiiri pour aller en enfer. Miiis (1(3 vous autres cpji leiciz les ciels du royaume des cieux, je n'ay peu aiioir inauv;iise opinion : cpiant aux aposlres, je ne m'ay pu garder de les dédiigner comme les plus sottes i-ens du monde, de ce que pouvant aller au ciel viv.inl de la me^me liu ou (jue vous vivez, ils ont mieux aimé mener une vie si aubtcre et se donner tant de [Deine. »

FRÈRE OIGNON

Un religieux de S. Antoine, nommé frère Oignon, ayant accoustumé d'aller tous les ans une fois en un village près de Florence, appelé Certalde, pour recueillir les aumo^nes, uno fois entr'autres y estant arrivé, s'en alla le dimaticiie au matin en la principale église, oii tout le peuple non seulement du village, mais aussi d'autour estoit venu à la me^se. Estant ià, quand il luy senibla estre temps, usa de celte harangue* :

— Messieurs et mesdames, vous avez accoustumé tous les ans (de vostre grâce) d'envoyer aux jioures du baron monsieur saiuct Antoine, de vos blez et avoines, les uns plus, les autres inoins, chacun selon sou pouvoir et selon sa dévotion : ;ifm que le be-noist S. Antoine soit garde de vos bœufs, asnes, pourcciiux et bre-bis : et outre ce, vous avez accoustumé de payer (et ceux notam-ment qui sont escrits en nostre confrérie) ce peu de devoir qu'on paye une seule fois l'an. Pour lesquelles choses recueillir, je suis envoyé par noslre supérieur, monsieur l'abbé. Et pourtant, regar-

dez bien que lailliez de venir après midi (quand vous orrez sonner les clochettes) ici hors de

* Les prescheurs figurent souvent dans les livres des réformés. Voy, entre auttos (lans le Baron de Fœnestc, les ch pilres intitulés : Invention du curé d'Eschiolais. — Diïïérence des sermons. — Sermons du père Ange. — Suite des inventions permises aux prescheurs.

FRÈRE OIGNON

l'église, là où à la mode coiislumière je vous feiay le sermon, et vous dcmiciaiy la croix à baiser; et d'abondant (pour ce que je vous con^MJoy ties-dévots serviteurs du baron monsieur saint Anioine) je vous montieray de giaïïe spéciale une très-sainte et belle relëpie, laquelle moi mesme j'ay jadis appoilée de la terre sainte d'oulre mer, sçavoir e^t une (Il'S plumes de l'ange Gabriel, laquelle demeura en la cbam- Dre de la vierge Marie, quand il biy vint laire l'annoncialion en Nazarethb.

Ceci dict, il s'en retourna ouir la messe. Or enlre ceux qui avoyent ouy ceste barangue se trouvèrent deux bons compaignons, qui délibérèrent de donner la trousse à ce beau père touchant ceste plume de l'ange Gabriel. Ayans donc espié l'occasion, ils allèrent visiter ses bardes, entre lesquelles ils trouvèrent un cofVet enveloppé dedans de tafetas, où estoit la plume de la queue d'un perroquet, laquelle il vouloit faire croire estre celle de l'anf^e Gabriel. Ce qu'il ponvoit persuader aisément à ses auditeurs, qui non seulement n'en avoyent point veu, mais quant à la plupart n'en avoyent point ouy parler. Ceux-ci ayans pris caste

plume, pour ne laisser le coffret vuide, l'emplirent de charbon. Frère Oignon après disner, estant venu l'heure qu'il devoit montrer ceste relique, fit venir son valet avec les besongnes qu'il luy avoit baillées en garde, et luy ayant fait sonner les clochettes sur la porte du temple pour faire assembler le peuple, quand il le vit assemblé, commença son sermon, où il dict ce qui luy sembloit servir à son propos touchant sa relique : en la fin quand il vint à la vouloir monstrier, il fit premièrement la confession en grande dévotion : puis estant éclairé de deux torches, osta doucement le tafetas dedans lequel estoit enveloppé le coffret et ayant dict quebjues paroles à la louange et recommandation de l'ange Gabriel et de sa relique, finalement il l'ouvrit. Or voyant le tour qu'on luy avoit joué, sans

312 Li:S CONTtUnS FRANÇAIS.^

rougir, et sans faire reslonu6, haussa la fuce et les mains au ciel, et (lift :

— o Dieu, loiice soit toisjours ta puissance.

Ki après, ayant relcrmé le codre, se rclounia vers le peuple, et liict :

— Messieurs et mesdames, vous devez sçavoir qu'en n>a jeunesse je fus envoyé par mon supérieur eu ces pays où le soleil apparolt, et me lut donnée charge, etc.

VX en faisant un assez long disconrs de sa péré:jri>iation, il dict entre autres choses que le patriarche de Ilieiusalern luy montra outie plusieurs reliques, celles-ci : un peu du doit du Saint-Esprit, aussi sain, aussi entier qu'il avoit jamais esté, et le museau du séraphin qui apparut à saint François, et une des ongles du

chénihin, et U^{ie} des cnstos du Verbum caro[^] et des habillemens de la sainte fby catholique, et (jueiijucs rayons de Testoile qui apparut aux trois Hois en Orient, et une phiole de la sueur de saint Michel, quand il combatit le diable. Voilà quant aux reliques que ledict patriarche lui montra. Mais voici celles qui ne luy furent pas seulement montrées par luy, mais aussi données : une des dens de sainte Croix, et un peu du son des cloches du temple de Salomon ; et la plume de Tange Gabriel avec une des galoches de saint G^{nérard} de Granville : et outre tout ceci , des charbons sur lesquels fut rosti le bienheureux martyr monsieur saint Laurent. Et puis il dict :

— Lesquelles choses j'apportay deçà dévotement avec moy. Toutes fois mon supérieur n'a jamais souffert que je les ave montrées, jusques à tant qu'il a esté duement certifié si c'estoyent elles ou non. Mais maintenant que par certains miracles qu'elles ont faict, et par lettres qu'il a receu du patriarche, il en a esté bien certifié, il m'a doimé permission de les montrer : et ne m'en voulant fier à autre, je les porte tousjours avec moy. Il est bien vray que craignant que la

LES URAYES DE SAINT BF.RNAUDIN. 313

plume de l'ange Gabriel ne se gaste, je ia poi le en une petite boiste : et les charbons sur lesquels l'ut rusti saint Laurent, en une autre, qui luy ressemble si bien que plusieurs fois je prens l'un pour l'autre : comme il m'est mainlenant avvenu. Car pensant apporter la boiste où estoit la plume, j'ay ap[]orté celle où estoient les charbons. Mais je ne pense point «pi'il y ait une faute en ceci, ains <iue Dieu Ta ainsi voulu, et que luy mesme m'a mis entre les mains celle des charbons. Gai je me suis souvenu tout

maintenant ([ue Mi feste saint Lauieit est d'ici à deux jours. Je laisse le reste à ceux qui voudront sçavoir plus avant.

LES BRAYES DE SAINT BERNARDIN.

La jeune femme d'un vieil médecin ayant découvert en la conuission à un frère mineur une partie de ce qu'elle avoit sur le cuer, et principalement le dégoustement qu'elle avoit de son mari, et ayant assez donné à entendre (au moins à un si bon entendeur) qu'elle cherchoit volontiers appétits ailleurs, la conclusion fut prise (avant que lui bailler l'absolution) que le lendemain, sitôt que son m;iri seroitparlipouralier à sa pratique, elle feindroit être malade d'une suffocation de la matrice (comme de vray elle y estoit un peu subjecle) et lors elle invoqueroit l'aide de monsieur S. Bernardin. Ge qui fut fait, de sorte qu'on alla prier ce gentil Irère mineur qu'il luy plut d'apporter à ceste jeune patiente les miraculeuses reliques de saint Bernardin. Luy, joyeux de ce que sa trame estoit en si bon terme ne futparesseux. Mais arrivant au lict de la malade, et y trouvant plus de témoins qu'il n'estoit besoin, dict qu'il lalloit commencer par la sainte confession; lequel mot fust suffisant pour les Aaire retirer tous, de ce qu'avec luy ne demeure que son compagnon et la chambrière de la dicte patiente. Et alors fut question tant à maîtresse qu'à chambrière d'employer le

tem)S à autre cliose qii'5 confession. Or ainsi qu'ils csloient hien en train, arrive le pouvre médi'cin (ne donnant loisir au porteur d<! reliques de recliausser ses brayes, mais seulement de sortir du lict), Icqced trouvant ces deux beaux p«Tes si près de sa femme commença à se gratter la teste, n'osant pas dire tout ce qu'il en pensoit; ce quirengregea bimson mal de teste, fut qu'après leur départ, en raccouslant Toreillier do sa femme, il

trouva derrière les brayes d'un desdicts pères. Mais comme la moralité av dit été bien jouée, encore sç(-ut-on mieux jouer la farce. Car la femme incontinent, vint à dire :

— Mon ami, voyant que la relique du glorieux saint Bernardin m'avoit guérie, je prioi le beau père quSl me la laissast, craignant que le mal me reprist.

Ce moine averti par la chambrière de ceste écliappatoire qu'avoit trouvée sa maistresse, pour achever le jeu de même qu'il estoit commencé, retourna quérir ses brayes à grand branle et quarillon de cloches, avec la croix et l'eau bénite, accompagné de tout le couvent et mesmement du gardien, lequel les ayant desveloppées de beau linge blanc où ceste femme les avoit mises, les fit baiser à toute l'assi-tance et au pouvre mari tout le premier , puis les ayant serrées en un certain tabernacle, s'en retourna avec ce précieux et si miraclicque joyau.

LES PROPOS DES PEINDUS.

Des puvres misérables que l'on pend pour larcins, pour un qui ha le sentiment de sa faute, on en voit dix qui meurent n'ayans non plus d'appréhension ni de la justice, ni de la miséricorde, que bestes brutes. Et même de combien oyons-nous parler tous les jours auxquels le bourreau a donné le saut pendant qu'ils gossoient encore ? L'un dit estant là : a Messieurs ne dites pas à mes parents que vous m'avez veu peudre, car

LES PROPOS DES PENDUS. 5i5

vous me feriez enmger. «L'autre : « Dites moy, messieurs, par votie foy, pensez-vous que si on ne nie eust amené ici, j'y lusse venu? » L'autre respond au beau père qui lui dit : « Mon ami, bon

courage, vous irez aujourd'hui en paradis. — Ha ! beau père, il suffira bien que j'y sois demain à vespres. » L'autre, à messire Jean, qui lui dit : « Mon ami, je vous assure que vous irez soupir aujourd'hui avec Dieu, » répond : ((Allez-y souper pour moi, je payerai votre écot. » Un autre allant au lieu du supplice dit qu'il se gardera bien de pnsser par telle ou telle rue, parce (ju'il a peur de prendre la peste. Un autre dit : « Je ne passerai point par cesle rue-là, ear j'y doiz de l'argent. « Mais entre autres contes qui se sont fait sur ce propos, cestuy-ci est fort commun du Picard jà estant à l'échelle; on amena une jeune fille qui s'estoit mal gouvernée, en lui promettant qu'on lui sauveroit la vie s'il vouloit promettre sur sa foy et sur la damnation de son âme qu'il la prendroit à femme; mais entre antie cbose l'ayant voulu voir aller, quand il aperçut ([u'elle estoit boiteuse, se tourna vers le bourreau etluy dict : « Attaque, atta(iue ! elle cloque. »

Le rur-me sujet a été Imité par Montaiiine, Essais, liv.I, cbnp. xl. Le lecteur ne sera pas fâchr, nous le pensons, de comparer les deux manières.

Combien veoid-on de personnes populaires, conduictes à la mort, et non à une mort simple, mais meslée de honte et quelquefois de griefs torments, y apporter une telle nsseurance, (jui par opiniastreté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y apperçoit rien de changé de leur estât ordinaire, establissants leurs affaires domestiques, se recommandants à leurs amis» chaulants, pre-schants et entretenants le peuple, voire y meslants quelquefois des mots pour rire, et beuvantsà leurcognoissants, aussi bien ijue Socrate ?

Un autre qu'on menoit au gibet, disoit : « Qu'on gardast de passer par telle rue, car il y avoit dangier qu'un marchand

lui fcist melire la main sur la colleta cause d'un vieux depte.» Un aultiedisoilau bourreju aqu'il ne(e touchasl pasà la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il esloit < h[^]tuileux. » L'aultre respondict à son confesseur qui liiy pronielloit qu'il soupcroitce iourlà avecquesnostre Seigneur :« Allez vous yen, vous; car de mapart ie ieiisne.» L'n aultre ayant demandé à boire, et le bourreau ayant beu le premier, dict ne vouloir point boire aprez lui, de peu de prendre la vérolle. Cliascun a ouï faire le conte du Picard auquel, estant à Teschelle, on présente une garse, et que (comme notre iuslice permet quelquefois), s'il la vouloit espouser, on luy sauveioit la vie ; luy l'ayant un peu contemplé et apperceu qu'elle boittoit : t Attache! attacieîdictil, elle clocbe.» Et ondict de mesme qu'en Danen)arc, un homme condamné a avoir la teste tranchée, estant sur l'escliaffaud, comme on luy présentait une pareille condition, la refusa parce que la fille qu'on luy oflrit avoit les ioues avalées et le nez trop pointu. Un valet, à Toulouse, accusé d'Iiérésie, pour loute raison de sa créance, se rapportoit à celle de son maisfre, ieune escholier prisonnier avecques luy, et aima mieux mourir que se laisser persuader que son maistrer peust errer. Nous lisons de ceulx de la ville d'Arras, lors que le roy Louys unziesme la print, qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laissèrent pendre, plustost que de dire : Vive le roy. Et de ces viles âmes de bouffon, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur gaudisserie en la mort mesme. Celui à qui le bourreau donnoit le bransle, s'écria : « Vogue la gallée ! » qui étoit son refrain ordinaire. Et l'aultre qu'on avoit couché, sur le point de rendre sa vie, le long du foyer sur une paillasse, à qui le médecin demandant oii le mal letenoit: « Entrelebancetlefeu, » respondictil, et le presbtre, pour luy don-

ner l'extrême onction, cherchant ses pieds qu'il avoit resserrez et contraincts par la maladie : ((Vous les trouverez, dict-il, au bout de mes iambes.i

LES PROPOS DES PENDUS. 5i7

A riomme qui l'exhoi toit de se recommender à Dieu : « Qui y va? » demanda-t-il, et Taultre respondant : « Ce sera tantôt vous mesme, s'il luy plaist. a Y fusse ie bien domain au soir? » répliqua il. « ftecomniemlcz-vous seulement à luy, suyvil l'aullre, vous y serez bientost. — 11 vault donc miculx, adiousta il, que ie lui porte mes recommandations moymesme. »

On pourrait, de notre temps, faire aux contes que l'on vient de lire un assez long supplément avec les propos des malfiilleurs ; seulement ces propos sont moins gais. Aujourd'hui, les condamnés posent pour le public et les jouinaux; ils font des théories philosophiques et se prétendent victimes de la société. Ce n'est pas sans surprise que Ton voit certaines écoles prendre, pour ainsi dire, leur parti, en cherchnnt à ruiner la salutaire doctrine de la responsahilité. Le crime, pour les disciples de ces écoles, n'est plus qu'un accident purement physique, et l'on va même jusqu'à se demander si la société a le droit de punir. a Le raisonnement hannit la raison; » ce mot profond de Molière sera toujours vrai.

bonâventure despeiïiers

(xvi* siècle)

Les morceaux ci-dossous sont extraits des Nouvelles récréation et joyeux devis de Bonaventure Despériers. La date de la mort et de la naissance de cet écrivain, en même temps poète et prosateur, sont inconnues. Tout ce que Ton sait de lui, c'est qu'il

remplit les fonctions de valet de chambre h la cour de la reine de Navarre, et qu'il avait cessé de vivre en 1544. Outre les Nouvelles récréations, il est l'auteur de l'un des livres les plus hardis et les plus sceptiques du seizième siècle, le Cymbalum mundi.

MADAME LA FOURRIERE.

n n*y a pas longtemps qu'il y avoit une dame de bonne You-
lenté, qu'on appelloit la Fourrière, * la quelle fuyoit quelquefois la
cour : qui étoit quand le mari étoit au quartier *. Mais le plus du
temps elle étoit à Paris ; car elle s'y trouvoit bien, d'autant que
c'est le paradis des femmes, l'enfer des mules et le purgatoire des
solliciteurs. Un jour, elle étant au-

* Madame la Fourrière est un personnage réel; elle s'appelait
Mar guérite Noiron.

- C'est-à-dire quand son mari était de servie*.

MAPAMK LA FOUiaiIEUE. 31^

dit liru, à la porle tlîi loj^is où elle sl; retiroit, va }}.issor un
gonlilhoninie par làdevaiit, ;icconipa^Mié d'un sien ami, auquel
il (lit tout haut, en passant auprès de ladite dame, afin qu'elle
l'entendît :

— Par Dieu, dit-il, si j'avois une telle monture pour cete nuit,
je ferois un grand pays d'ici à demain matin:

La dame Fourrière ayant entendu cette parole du gentil-
homme, (ju'clle trouvoit à son gré, car il étoit dispo>, dit à un pe-
tit poisson d'aviiil *■ qu'elle avoit auprès de soi :

— Va-t'en suivre ce gentilhomme ipie lu vois ainsi habillé, et
ne le perds point que lu ne saches oii il enliera ; et lais tant que tu

pailes à lui, et dis-lui que la dame qu'il a tantôt vue à la porte d'un tel logis se recommande à sa bonne grâce, et que, s'il la veut venir voir à ce soir, elle lui donnera la collation entre huit et ueui' heures.

' Le gentilhomme accepta le message ; et, renvoyant ses re-commandations, manda à la dame qu'il s'y trouveroit à l'heure. Et faut entendre que les deux logis n'éloient pas loin l'un de l'autre. IjC genlilbommene ne faillit pas à l'assignation, et trouva madame la Fourrière qui l'attendoit. Elle le reçut gracieusement et le festoya de confi' tures. Ils devisent ensemble un temps : il se fait tartl, et ce pendant la chambrière apprêtoit le lit proprement comme elle savoit faire. Là , le gentilhomme s'alla coucher, selon l'accord fait entre les parties, et madame la Fourrière au[]rès de lui. Le gentilhomme monta à cheval et commença à piquer, et puis à repiquer. Mais il ne sut oncques,en tout, faire que trois courses, depuis lesoir jusques au malin, qu'il se leva d'assez bonne heure pour s'en aller; et laissa sa monture en l'étable. Le lendemain, ou quelque peu de jours après, la Fourrière, qui avait toujours (juelque

* Ce poisson n'est autre que le maquereau, qui se pèche surtout en avril.

cointnission par la ville, vint rencontrer le genlillioninie et lo salua en lui disant:

— Bonjour, monsieur de Deux et As '.

Le gentillionirne s'jiirc'la cri la regaidanl, cL lui va dire :

— Par le corps -bleu ! njatlame, si le tablier eût été bon, j'eusse bien fait ternes *.

Et ayant su le non» d'elle, le jour de devant (car elle étoit femme bien connue), lui dit :

— Madame la Fourrière, vous me logeâtes l'autre nuit bien au large?

— Il e>t vrai, dit-elle, monsieur, mais je ne pensois pas que vous eussiez si petit train.

Bien assailli, bien défendu.

COMMENT ON DEVIENT RICHE

D'un petit commencement de marchandise, qui étoit de contre-porter des aiguillettes, ceintures et épingles, un liomme étoit devenu fort riche ; de sorte qu'il acieloit les terres de ses voisins, et ne se parloit que de lui autour du pays. De quoi s ebahissoit un gentilhomme, qui alloit avec lui de compagnie par chemin, lui va dire :

— Mais venez çà, tel (le nommant par son nom) : qu'avez-vous fait pour devenir aussi riche comme vous êtes?

— Monsieur, dit-il, je le vous dirai en deux mots ; c'est que j'ai fait grand'diligence et petite dépense.

— Voilà deux bons mots, dit le gentilhomme ; mais il faudroit encore du pain et du vin. Car il y en a qui se pourroient rompre le col, qu'ils n'en seroient pas plus riches.

Pour le moins, si font-ils mieux à propos, que de celui qui

* Terme de trictrac, pour dire trois.

- Autre terme de trictrac, pour dire six.

LE CURÉ DE BROU ET SON ÉVÊQUE. 32i

disoit que, pour devenir riche, il nefalloit que tourner le dot à Dieu cinq ou six bons ans *.

LE CUKÉ TE BROU ET SOK ÉVÈQOE.

Le curé de Drou avoit une chambrière, de l'âge de vingt et cinq ans, hiquelle le servoit jour et nuit, l;i pauvre garse ! dont iléloit souvent mis àl'office*, et eu payoit l'amende. Mais, pour cela, son évêque n'en pouvoit venir à bout. Il hii défendit une fois d'avoir chambrières qui n'eussent cinquante ans pour le moins : le curé en print une de vinjit ans et l'autre de trente. L'évêque, voyant bien que c'étoit error peyor priorCy lui défendit qu'il n'en eût point du tout ; à (juoi le curé fut contraint obéir, au moins il en fit semblant ; et pource qu'il étoit bon compagnon et de boime chère, il trouvoit toujours des moyens assez pour apaiser son évêque; li:quel même passoit par chez lui ; car il donnoit de bon vin, et le fournissoit quelquefois de compagnie frauçoise". Un jour, révèciuelui manila qu'il vouloit aller souper le leademain avec lui ; mais qu'il ne vonloit que viandes légères pource qu'il s'étoit trouvé mal les jours passés, et que les médecins les lui avoient ordonnées pour lui refaire son estomac. Le curé lui manda qu'il seroit le bienvenu; et incontinent s'en va ncheler force courées*de veau ou de mouton, et les met toutes cuire dedans une grande ouUe •, délibéré d'en festoyer son évoque. Or, il n'avoit point

* Ce dicton est répété par Henri Estienne dans la Conformité des mev' Vfilles anciennes. Il cilc à l'appui cet autre proverbe : a

Pour devenir riche, il faut avoir bias à o. fer, ventre de fourmi et conscience de chien.»

A la justice de rofficial, c'est-à-dire du juge ecclésiastique.

* De joyeuse comp; i}; nie.

* Pour Corées, comme les Parisiens prononçaient alors : c'est le cœur, le foie, la rate, le poumon, soit du mouton, soit du veau. Le tout s'appelle ausji fressure.

« Proprement, pot de terre, de fer ou de fonte. C'est un mot gascon.

422 LES CONTKTJRS FRANÇAIS.

lors (le chambrière, pour la défense qui lui eiiavoit élé faite. Que fit-il? Taudis (lue lo souper de son évêque s'apprc^toit, rt euvirou l'heure qu'il savoit que ledit seigneur devoit venir, il Ole >es chausses, et ses souliers, et s'en va porter un faix de drapeaux * à uu douet * (lui étoit sur le ch<!rnin [juroù devoit passer l'évêque ; et se mit en l'eau jusqu'aux genoux, avec une selle, tenant un bittoir en main, et lave ses drapeaux bien et beau ; et si faisoit de (hi\ et de pointe ' tomme une corneille qui abat noix. Voici l'évêque venir: ceux de son train qui alloient devant vinrent à découvrir de loin mon curé de Brou, qui lavoit sa buée, et, en haussant le cul, nioiUroit parfois tout ce qu'il portoit. Ils le montrèrent à l'évêque :

— Monsieur, voulez-vous voir le curé de Brou qui lavo dch drapeaux?

L'évêque, quand il le vit, il fut le plus ébahi du monde, et ne savoit s'il en devoit rire ou s'il s'en devoit fâcher. 11 s'ap procha

de ce curé, qui battoit toujours à tour de bras, f lisant semblant de ne voir rien :

— Et viens çà, gentil curé; que fais-lu ici? Le curé, comme il fut surprins, lui dit :

— Monsieur, vous voyez, je lave malexive.

— Tn laves talexive! dit l'évêque; es-tu devenu bunndier? est-ce Tétat d'un prêtre? Ah ! je te ferai boire une pipe d'eau en mes prisons, et t'ôterai ton bénéfice.

— Et pourquoi, monsieur? dit le curé: vous m'avez défendu que je n'eusse point de chambrière ; il faut bien que je me serve moi-même, car je n'ai plus de linge blanc.

- Draps, linges.

- Quelques éditions ont doiUt, qui signifie de même ruisseau, canal, eourant d'eau ,

- * On dit plutôt de cul et de tête

LE CURÉ DE BROU ET SON ÉVÊQUE

— o le nnjcliiint curé ! dit l'évèiiuc. Va, va tu ou auras une. .M;ïis que souperons-nous?

— iMousieur, vous souperez bieu, si Dieu plaît; ne vous souciez point, vous aurez des viandes légères.

Quand ce fut à souper, le curé servit l'évêque, et ne lui présenta d'entrée que ces courées bouillies. Auquel l'évêque dit: —

Qu'»'st-ce (pie tu me bailles ici? Tu te moques de moi.

— Monsieur, dit-il, vous me mandates hier que je ne vuns apprêtassee que viandes légères: j'ai essayé de toutes sortes df viandes; mais quand ce a été à les afiprêter, elles alloier toutes au fond du [Dot, fors qu'à la fin j'ai trouvé ces courées qui sont demourées sur l'eau, ce sont les plus légères u'c toutes.

— Tu ne valus de la vie rien, dit l'évêque, ne ne vaudras. Tu sais bien les tours que tu m'as faits. Eli bien, je t'apprendrai à qui tu te dois adresser.

IjC curé pourtant avoit fort bien fait apprêter le souper, et de viandes d'autre digestion, lesquelles il fit ap[D]orter ; et traita Itienson évoque, qui s'en trouva bien. Après souper, il fut question de jouer une lioure au flu * ; puis l'évêque se voulut retirer. Le curé, qui connoissoit sa complexion, avoit apprêté un petit tendron pour son vin de coucher' ; et d'autre côté, aussi à tous ses gens cbacun une commère, car c'étoitleur ordinaire quandils veiM)ient chez lui. L'évêque, en se couchant, lui dit.

— Va, retire-toi, curé; je me contente assez bien de toi pour cette l'ois. Mais sais-tu qu'il y a? J'ai un palefrenier qui n'est qu'un ivrogne: je veux que mes chevaux soient traités comme moi-même, prends-y bien garde. '

* C'est un jeu de caries à quatre. On donne quatre cartes à chacun. Celui des quatre qui a le plus de cartes d'une même couleur a le flu et gajîue l'enjeu.

^ Ou appelait vinde coucher celui qu'on buvait avant de s'endormir.

Le curé n'oublie pas ce mot; ii prend congé de son évérjuc jusqu'au leridciuaiu, ot iiiconlinent envoie par toute sa l)aroiisse cni-prunier force juments, et en peu de temps il en trouva autant fju'il lui ou falloit; lesquelles il va mettre à lé- (able auprès des diovaux de l'évêque. Et chevaux de I ennir, de ruer, de ti'mpèter environ * ces juments; c'éloit un triomphe de les ouïr. Le palefrenier qui s'en étoit allé étriller sa monture à deux jambes, se fiant au curé de ses chevaux, entend ce beau tintamarre qui se faisoit à rétable, et s'y en va le plus soudainement qu'il peut, pour y donner ordie; mais cène put jamais être sitôt, que l'évêque n'en eût ouï le bruit. Le lendemain matin, l'évêque voulut savoir qu'avoient eu ses chevaux toute la nuit à se tourmenter ainsi. Le palefrenier le vouloit faire passer pour rien, mais il fallut que l'évêque le sût:

— Monsieur, an !e palefrenier, c'étoient des juments qui étoient avec des chevaux.

L'évêque, songeant bien que c'étoient des tours du curé, le fit venir et lui dit mille injures :

— Malheureux que tu es, te joueras-tu toujours de moi? te m'as gâté mes chevaux; ne te chaille, je te...

Mon curé lui répondit :

— Monsieur, ne me dites-vous pas au soir que vos chevaux fussent traités comme vous-même? Je leur ai fait du mieux que j'ai pu. Ils ont eu foin et avoine; ils ont été en la paille jusqu'au ventre : il ne leur lalloit plus qu'à chacun leur femelle; je la leur ai envoyé quérir : vous et vos gens, n'aviez-vous pas chacun la vôtre ?

— Au diable le méchant curé ! dit Tévêque, tu m'en donnes de bonnes. Tais-toi, nous compterons, et je te payerai des bons traitements que tu me fais

* Autour, auprès de.'

VENGEANCE DUN MARI

Mais à la fin, il n'y sut autre remède, sinon que de s'en fcllcT jusqu'à une autre fois. Je ne sais si c'étoit point l'é- \ A\\ie Milo *, lequel avoit des procès un million, et disoit que c'étoit son exercice ; et prenoit plaisir à les voir multiplier, tout ainsi que les marchands sont aises de voir croître leurs denrées; et dit-on qu'un jour le roi les lui voulut appointer, maisrévê(jue ne prenoit pointcelaen gré, et n'y voulut point entendre; disant au roi que, s'il lui ôtoit ses procès, il liiiôLoit la vie. Toutefois à lorce de remontrances et de belles paroles, il y falloit aller, de sorte qu'il consentit à ces appointements, et qu'en moins de rien lui en furent que vidés, que accordés, que amortis deux ou trois cents. Quand l'évêque vit que ses procès s'en alloient ainsi à néant, il s'en vint au roi, le suppliant à jointes mains qu'il ne lui ôlat pas tout, et qu'il lui plût au moins lui en liisser une douzaine des plus beaux et des meilleurs, pour s'ébattre

VENGEANCE D*UM MARI

Plusieurs ont été d'opinion (|ue, quand une femme fait faute h son mari, il s'en doit plutôt prendre à elle que non pas à celui qui

y a entrée, disant (lue qui veut avoir la fin d'un mal, il en faut ôter la cause, selon le proverbe italien: Morta la bestia, morto il veneno; et que les hommes ne font que cela à quoi les femmes les mvitent, et qu'ils ne se jettent voulentiers en un lieu ampiel ils n'aient quelque attente causée par l'allrait des yeux ou du parler, ou parquehjueautresemonce*. De moi*, si je pensois faire plaisir aux femmes en les défendant par la fragilité, je le ferois voulentiers, qui ne cherche

* Il s'agit ici de Milo, évêque de Chartres, de 1459 i i 492. « Invitation, av;uice.

* Quant à moi.

j26 les CONTEL'HS FT.ANÇMS.

(lue leur faire service; mais j'aurois peur d'ctre ddsavoué de la plupart d'onlre elles et des plus aimables de toutes, des- (quelles chacune dira : a Ce n'est point légèreté qui me le fait faire; ce sont les gr.mdes D]erfc;ctions d'un homme qui mj'rite plus que tous les plaisirs qu'il pourroit rec<;voii- de moi ; je me rends grandement honorée, et m'estime très-heureuse, me voyant aimée d'un si vertueux * personnage comme celnilà. » Et certes, cette raison-là est grande et quasi invincible, à laquelle il n'y a mari qui ne fût bien empêché de répondre. Vrai est que si, d'aventure, il se pense honnête et vertueux, il a occasion de retenir la femme toute poui- soi ; mais, si sa conscience le juge qu'il n'est pas tel, il semble (ju'il n'ait pas grand raison de tancer ni de défendre à sa femme d'aimer un homme plus aimable qu'il n'est ; sinon qu'on me répondra qu'il ne la doit voirement ni ne peut empêcher d'aimer la vertu et les hommes vertueux. Mais il s'entend de la vertu spirituelle, et non pas de cette vertu substantitique et humorale, et

qu'il suffit de joindre les esprits ensemble, sans approcher les corps si près l'un de l'autre ; car

Le berger et la bergère Sont en roml»re d'un buisson.

Et sont si près l'un de l'autre, Qu'à grand' peine les voit-on;

d'excuser les femmes par la force des présents qu'on leur fait, ce seroit soutenir une chose vile, sordide et abjecte. Plutôt les femmes méritent griève punition, qui souffrent que l'avarice triomphe de leur corps et de leur coeur ; combien que ce ' soit la plus forte pièce de toute la batterie, et qui fait la plus grande brèche. Mais sur quoi les excuserons-nous donc? Si

* Le mot vertu ne doit pas être pris ici dans le sens que nous y attachons aujourd'hui: il MgniCe un ensemble de qualités aimables, et Eurtout de qualités viriles.

VliNIJKA'.K DTN MATII. 527

faut-il trouver quelques laisous, siuou sulfisantes, à tout le moins recevables, par faute de meilleur paiement. Certes, n ou avis est qu'il n'y a point de plus valable di'fense (jue de dire, qu'il n'est place si forte que la continuelle et l'urituse ballerie ne mette par terre. Aussi n'est-il cœur de dame si l'erme, ne si préparé à résislauce, qui à la lin ne soit contraint de se rendre à l'obstinée im[iortunité d'un amant. L'homme même qui s'attribue la constance pour une chose naturelle et propriétaire* se laisse j^agner plus souvent que tous les jours, et s'oublie es choses qu'il doit tenir pour les plus délonsables, exposant en vente ce qui est sous la clef de la foi. Donc, la femme, qui est de nature douce, de cœur pitoyable, de parole affable, de complexion délicate, de puissance foible, comment pourra-t-elle tenir contre un homme

importun en demandes, obstiné en poursuites, inventif en moyens, subtil en propos, et excessif en promesses? Vraiment, c'est chose presque difficile jusques à l'impossible; mais je n'en résoudrai rien pourtant en celui-ci, qui n'est pas celui où se doit terminer ce différend. Je dirai seulement que la femme est heureuse, plus ou moins, selon le mari auquel elle a affaire; car il y en a de toutes sortes : les uns le savent et n'en font semblant, et ceux-là aiment mieux porter les cornes au cœur que non pas au front; les autres le savent et s'en vengent, et ceux-là sont mauvais, fols et dangereux; les autres le savent et le souffrent, qui pensent que patience passe science, et ceux-là sont pauvres gens. Les autres n'en savent rien, mais ils s'en enquièrent; et ceux-là cherchent ce qu'ils ne voudroient pas trouver. Les autres ne le savent ni entendent à le savoir; et ceux-ci, de tous les cocus, sont les moins malheureux, et même plus heureux que ceux qui ne le sont point et le pensent être. Tous ces cas ainsi permis*, nous vous conterons

* Qui lui est propre,

* Un CD avant.

28 LES CONTEURS FRANÇAIS.

d'un monsieur (qui en étoit; mais ce n'étoit pas, car il s'en lachoit; mais il étoit de ceux du premier rang?, dissimulant, laït qu'il pouvoit, son inconvénient, en attendant qu'il l'opportunité se présentât d'y remédier, fût envenant de sa femme, ou de l'ami d'elle, ou de tous deux s'il lui venoit à point. Et parce qu'il étoit mieux à main de se prendre; à sa femme, le premier sort tomba sur elle, .m moyen d'une invention qu'il imagina. Ce fut qu'au temps de vacances de cour, il

s'en alla ébattre à une terre qu'il avoit à deux lieues de la ville, ou environ, et y mena sa femme avec un semblant de bonne chère, la traitant toujours à sa manière accoutumée tout le temps qu'ils furent là. Quand vint qu'il s'en fallut retourner à la ville, un jour ou deux avant qu'ils dussent partir, il commanda à un sien valet (le quel il avoit trouvé fidèle et secret) que quand ce viendrait à faire boire la mule sus laquelle montoit sa femme, qu'il ne la menât pas à l'abreuvoir, mais qu'il la gardât de boire tous les deux jours: avec cela qu'il mît du sel parmi son avoine, ne lui disant point pourtant à quelle fin il laisoit faire cela; mais il se connut par l'événement qui depuis s'en suivit. Ce valet fit tout ainsi que son maître lui commanda, tellement que, quand il fut question de partir, la mule n'avoit bu de tous les deux jours. La damoiselle monte sus cette mule, et tire droit le chemin de Toulouse, lequel s'adonnoit ainsi, qu'il lalloit aller trouver la Garonne, et cheminer au long de la rive quelque temps, qui étoit la première eau qu'on trouvoit par le chemin. Quand ce fut à l'approche de la rivière, la mule commence de tout loin à sentir l'air de l'eau, et y tira tout droit pour l'ardeur qu'elle avoit de boire. Or, les endroits étoient creux et non guéables, et falloir que la mule, pour boire, se jetât en l'eau, tout de secousse, dont la damoiselle ne la put

* Les vacances des cours souveraines. Ce mari étoit donc un magistrat ou un avocat.

TRinOULET. 329

jamais garder; car la mule mourait d'altération, tellement que ladite damoiselle étant surprise de peur, empêchée d'accoutrements, et le liu difficile, tomba du premier coup en l'eau, dont le mari s'étoit tenu loin tout expressément, avec son valet, pour laisser venir la chose au point qu'il avoit prémédité : si bien ([u'a-

avant que la pauvre danoiselle pût avoir secours, elle fut noyée et suffoquée en l'eau *. Voilà une manière de se venger d'une femme qui est un peu cruelle et inhumaine. Mais que voulez-vous? il faut à un mari d'être cocu en propre personne, et si se songe que s'il ne se prenoit qu'à l'ami, son mal ne sortiroit pas hors de sa souvenance, voyant toujours auprès de soi la bête (lui auroit fait le dommage ; et puis, elle seroit toute prête et appareillée à faire un autre ami ; car une Personne qui a mal fait une fois (si c'est mal fait que cela toutefois) est toujours présumée mauvaise en ce genre-là de mal faire. Quant est de moi, je ne saurois pris qu'en dieu. Il n'y a celui qui ne se trouve bien empêché quand il y est. Par quoi, j'en laisse à penser et à faire à ceux à qui le cas touche.

TRIDOLET*.

Puisque Trilouct a eu crédit es meilleures compagnies, et que ses facéties tieuient lieu en ce présent livre, il nous a semblé bon de lui donner pour compaignon un certain plaisant, des mieux nourris en la cour de son roi : et pour ce qu'il le voyoit en perplexité de recouvrer argent pour subvenir à ses guerres, lui ouvrit deux moyens, dont peu d'autres que lui se fussent avisés.

* Naucleus, dans ses Considérations sur les coups d'Etat, trouve par rapport à la matière de son livre, l'invention de ce médecin parlant bien imaginée.

• Triboulet étoit le fou de Louis XII et de François I^{er}; il étoit né à Blois et mourut vers 1515. — C'est l'un des principaux personnages du drame de Victor Hugo, le liai s'amuse.

— L'un, dit-il, siro, est de l'aire votre office alternatif*, comme vous eu avez fait beaucoup en votre royaume : ce faisant, je vous en ferai toucher deux millions d'or, et plus.

..(! laisse à penser si le roi et les seigneurs qui y assistoient rirent de ce premier moyen, lesquels, pensant mettre ce fol en sa haute game, lui demandèrent:

— Eh bien! maître fol, est-ce tout ce que tu sais de moyens propres à recouvrer finances?

— Non, non, répond le fol se présentant au roi ; j'en sais bien un autre aussi bon et meilleur : c'est décommander, par un édit, que tous les lits des moines soient vendus par tous les pays de votre obéissance, et les deniers apportés es coffres de votre épargne.

Sur quoi le roi lui demanda en riant:

— Oii coucheroient les pauvres moines quand on leur auroit ôté leurs lits?

— Avec nonnains.

— Voire-mais, réplique le roi, il y a beaucoup plus de moines que de nonnains.

Adonc le compagnon eut sa réponse toute prête; et fut cjii'une nonnain en logeroit bien une demi-douzaine pour le moins :

— Et croyez, disoit ce fol, qu'à cette fin les rois vos prédécesseurs, et autres princes, ont fait bâtir en beaucoup de villes les couvents des religieux vis-à-vis de ceux des religieuses. ^

* On appelait office alternatif une fonction à laquelle étaient attaché! deux lituLiires, qui la remplissaient chacun pendant six mois ; les offices étant vénaux, le fisc royal trouvai*- ainsi moyen d'en tirer double profit, en vendant deux fois le même oï \

LE CONTE NOUVEAU

(XVI^e siècle)

Thomas Sébilet, l'auteur du Conte nouveau, naquit à Paris, vers 1512. Il fut avocat au parlement de Paris, mais, comme le dit Loisel, dans son Dialogue des avocats, il s'appliqua plus à la poésie qu'à la plaidoirie. Il mourut en 1589 et laissa, entre autres ouvrages, un Art poétique et une traduction de Viphigénie d'Euripide, imprimée à Paris en 1549.

Un bon esprit, quand le beau jour l'esveille, Souldain cognoit que ce n'est de merveille, Si en ce pauvre et misérable monde Prou de malheurs et peu de bien abonde, Parce qu'il voit, tout bien juste compté, ' Plus y avoir de mal que de bonté.

Je dis cecy me souvenant d'un compte, Lequel fut tel que certes j'ay grand honte, Toutes les fois que j'y trouve à penser ; Et si n'estoit que j'ay peur d'offenser La netteté de voz chastes aureilles, Je le ferois, et vous auriez merveilles Touchant le fait de certains malelices ;

ZZ2 Li: S CONTE lin S FRANÇAIS.

Mais s'il est vray que les propos de vices

Sont moins nuisaillz aux espritz veitueux,

Que (il! vertu les actes Iru' tueux
A gens pervers ne sont bons et vallahlc's,
Faire le puis ; car voz meurs tant louables,
Ja n*en seront pires, comme je pense.
Or dit le compte, afin que je commence
Vous raconipter ces estranges nouvelles.
Qu'à Tours estoient quelques sœurs a^^sez belles,
De beau maintien et bonne contenance,
De quel estât, je n*ay point survenance,
S'il me fut dit qu*en religion feussent,
Ou qu'autrement de nonne le nom eussent :
Mais tant y a, que de leur comp.iignie
Autant estoient, que nonne si^'nifie,
Il sullioit pour fournir un couvent ;
Ces belles sœurs, comme il advient souvent
Que l'on n'a pas toujours avecques soy
Gens de sa sorte et de pareille foy,
Ne sçais comment s'étoient accompagnées
De quelque rousse, ayant maintes menées.
Mainte trafique, et plusieurs petitz tours,

Aultrefois faictz en la ville de Tours.

A vray dire *, à peine eust on sceu faire

Une alliance au monde plus contraire ;

Car celle la estoit d'aulture stature,

D'aulture f[i]çon, de toute aulture nature

Que ses neufs sœurs, lesquelles geuteraent

Se contenoient et fort honnestement

• D'après les règles de notre prosodie moderne, YE de dire s'eiideraît avec VA suivant et le vers serait faux. Mais dans la prosodie du seizième siècle, rélision était facultative.

CONTK NOUVEAU.

Tasclioient garder fermeté immuable :

Mais celle rousse estoit plus variable, Plus inconstante, et trop moins arrestée Que n'est la plume au vent mise et jectée. Ou l'eau qui court par ces prez verdoy uis. Qu'en advieit-il ? un tas de gens n'ayans Âulture soucy (pie d'avoir bon loysir De satisfaire à leur mondain plaisir, Voyaiis ces sœurs et leur compaigne telles, Tindrent propos de se ruer sur elles, Et en commun les trousser sur les rancs, Sans adviser qu'il estoient tous païens, Frères germains la plus part et cousins. N'y sans avoir lioute de leurs voisins. Or pour jouyr d'elles plus aisément, Ils firent tant que tout premièrement Eurent par eulx celle 15 quej'ay dit, Laquelle avoit tout moyen et crédit Envers les sœurs, et si e>toit propice, Pour faire aux gens tout plaisir et service, En tel endroit, selon leur veuil et guyse. Se voyant donc incitée et requise Par telles gens,

l'habille ma[querelle Délibéra de porter la querelle De leur légère
et folle volonté, Pour de ses sœurs vaincre la fermeté; Tant tour-
noya, tant vint, et tant alla, Que d'une ou deux la constance es-
branla; Et à la fin si bien la convertit, Que tout à plat sur le
champ l'abbatit, Dont aux gallantz moult joyeux et contens. Qui
ne cherchoient pas meilleur passetemps, Creut le désir avecques
respérance.

331 LES CONTES. S. F. N. S.

D'avoir lu rosic au pourcel et instance

hi c. llo là (u'ils fr'irr-nt prou trotter*,

Sans luy doruier le loysir d'arresler.

Mais bien souvent si l'un d'eulx se meltoit,

La pauvre sotte aux piedz foulée rstoit

En recompense, et pourmieulx liiy apprendre,

A se liaster, à celle fin de prendre,

Va attraper les sœurs plus cautelement,

Ce qu'elle fait, de sorte que vrayment

Les pouvres sœurs avecques leur constance

Ne sceureiit tant faire de résistance

A l'importun et ardent a[petit

De ces ^ens là, que petit à petit,

Soubz tant d'effors, soubz tant d'assaulz divers,

Toutes enfin ne cbeussent à l'envers.
A quoy aussi celles qui se lai^soient
Ainsi gagner, aydoient et s'efforçoient.
Pour le plaisir de ses bons gaulisseurs,
A rnyner quelque'une de leurs sœurs,
Tant bien apprins avoyent l'art et l'adresse
De celle là, qui en estoit maistresse.
Quant aux gallantz, tant crust leur ardeur grande,
Et pour un temps l'ut si cbaulde et friande,
Qu'à cbascun coup qu'ils se prenoient à elles
Contens n'esloient d'une ou deux des plus belles:
Mais bien taschoient ces hommes peu rassis,
A leur coucher en avoir cinq ou six.
Conclusions : quand tout fut despendu
Et le beau temps trop follement perdu,
En les laissant toutes désamparées,
Fort mal en ordre, en maintz lieux esgarccs,
Du pied au cul gentement leur donnèrent,
* Prou est synonyme de beaucoup.

CONTE NOUVEAU

Puis à la fin vous les habaiidoiinent

A tous venans, chose presque incroyable,

Et n(anmoins certaine et véritable, i

Dont on devoit faire inquisition,

Et quant et quant juste punition.

Le châtiment que Thomas Sébilet réclame ici contre les entremetteuses ne se faisait pas attendre au moyen âge. Lorsqu'une femme était convaincue d'avoir cherché à en corrompre une autre, on commençait par la fustiger; on la promenait ensuite sur un âne à travers la ville, et on la bannissait à perpétuité. La sévérité des lois n'empêchait pas cependant cette honteuse profession d'être très-répandue. Elle était aussi exercée par les hommes, principalement par les barbiers, qui tenaient les étuves, c'est-à-dire les bains publics. Quant aux filles folles de leur corps[^] comme disaient nos bons aïeux, elles étaient très-nombreuses, et comme elles vivaient en commun, on donnait souvent le nom d'abbaye aux maisons qu'elles habitaient ; c'est ce que l'on peut vérifier par les lettres de sauvegarde que Charles Y accorda aux filles d'une maison de Toulouse qui est désignée, dans ces lettres, sous le nom de Grande Abbaye»

LE DIABLE ET NICOLE OBRT

Le seizième siècle présente un singulier phénomène ; jamais le scepticisme n'a été poussé si loin, et jamais la croyance au raer-reilleux n'a fait plus d'adeptes. Aux miracles des saints, qui dominent dans les légendes du moyen âge, succèdent les miracles du diable, et Véternel ennemi remonte de l'enfer pour disputer le monde aux anges, à la Vierge et à Dieu ; on croit le voir partout. Luther Tentend qui remue des sacs de noisettes, à côté de la table sur laquelle il écrit ses anathèraes contre le pape et l'Eglise. Boddin, Tilluslre publiciste, se fait son historiographe dans la Démomanie. Les truands et les filles perdues lui vendent leur âme, et les exorcistes engagent avec lui des duels à outrance. 11 est le héros d'une sorte d'épopée mystérieuse et sombre, qui forme tout un cycle, comme les épopées chevaleresques, et nous avons pensé que nos lecteurs trouveraient ici, non sans quelque intérêt, deux spécimens de celte littérature fantastique qui fait honte à la raison humaine, et qui nous ferait rire de pitié, si la lueur des bûchers ne Téclairait pas d'un reflet sinistre.

Le premier de nos spécimens est emprunté à l'un des livres les plus absurdes qu'aient produits les hallucinations sataniques, au livre de Belaize : la Victoire de Dieu sur le corps de Belzébulh ; mais comme le diable, dans les récits du démonographe, est toujours

LE DIABLE ET NICOLE ODHY

d'une extrême prolixité, qu'il abuse, comme les avocats du temps, de la patience de ses auditeurs, et qu'il épuise contre les exorcistes, pendant qu'ils l'arrosent d'eau bénite pour le forcer à déguerpir, toutes les invectives à l'usage des houlliers et des truands, nous avons pensé, qu'il suffirait de donner de ses iaits et gestes un compte rendu analytique, et nous nous bornerons à raconter ici sommairement comment il fut évincé du corps d'une jeune fille, après avoir plaisanté gaiement et mis en défaut deux exorcistes des plus autorisés.

Le jour des Trépassés de l'an 1565, Nicole Obry, de Vervins, près Laon, alla prier sur le tombeau de sa famille. Un spectre, sous la forme d'un homme enseveli, se dressa devant elle et lui dit : c Je suis ton grand-père, mort sans confession, et je viens te demander des messes pour le repos de mon ame.i Le spectre reparut plusieurs jours de suite, et la jeune fille, que cette apparition jetait dans de mortelles angoisses, criait, écuniait, et se roulait par terre. On ne tarda point à reconnaître qu'elle était possédée, et on la conduisit à régiiso pour l'exorciser. Maître Louis Sourbaud, docteur en théologie, commença les conjurations; mais le diable, étant monté sur les voûtes, se mit à lancer des pierres à la lête des assistants, et maître Louis Sourbaud fut obligé de quilter la place. L'archevêque de Laon, duc et pair de France, voulut à son tour tenter l'aventure.

— Ah ! c'est vous, monseigneur ! lui dit l'esprit malin aux premiers mots ; vous me faites vraiment trop d'honneur, et, pour vous recevoir comme il convient, j'ai convoqué dans le corps de cette fille dix-neuf diables déterminés.

Monseigneur resta tout interdit, et le diable reprit en riant :

— Moi et mes amis, nous nous moquons de votre Excellence et de Je;in Leblanc (Jean Leblanc, dans l'argot de ce diable, étoit le nom de Jésus-Christ). Je vous ferai cardinal et même

338 i,r^ roNTrfî's rr'.\\r\î«;

pape si vous pinvcnL-z à me tliabier; iiiajs, (mi alleiKl.iiit, je vous conseille d'aller dormir : vous avez trop bii en dîii.iiit.» L'an hevèque n'insista pas. Les huguenots, qui riaient avec le di.ible de la mésaventure du [Drélat, se présentèrent à leur tour. Tourneveiles et Gonflan<, ministres réformés, se rendiri'Ut auprès de Nicole Obry.

— (Jui ctes-vous? d'où venez-vous? qui vous a envoyés? demanda le démon. Et depuis (juand un diable peut-il en tliasserun autre?

— Je suis serviteur du Christ, dit Tourneveiles.

— Serviteur du Ghri>t ! reprit Satan ; mais, en vérité, Tourneveiles, tu t'abuses, tu es pire que moi.

Gonflans, pour tirer d'embarras Tourneveiles, qui ne savait que répondre, se mit à lire les Psaumes de Marot.

— Fenses-tu me charmer, lui dit Satan, avec tes plaisantes chansons ? C'est moi qui les ai faites.

Heureusement l.i vierge Marie vint en. aide à l'archevêque de Laon et à Tourneveiles tout huguenot qu'il fût. Elle somma Satan de partir et il obéit; mais, en quittant Nicole Obry, il alla, pour se venger, briser toutes les ardoises qui couvraient l'église, arracher

toutes les fleurs dans le jardin du trésorier et il partit ensuite pour Genève, oii l'appelaient les affaires de la Réforme.

LE SABLÎAT.

Comme second spécimen des contes sataniques, nous donnons le récit des assemblées où le diable avait l'habitude de convoquer ses sujets, c'est-à-dire les sorciers qui lui avaient vendu leur âme : ces assemblées, nommées sabbat, en dérision du jour sacré des Juifs, avaient lieu la nuit, dans les bois, dans les cimetières abandonnés, dans les ravins solitaires, sur les champs de bataille arrosés de sang humain. Les déshérités de la fortune, les vilains, les malfaiteurs, les moines renégats, les femmes adultères, les hérétiques et les Turcs y venaient rendre hommage à Satan comme à leur roi, et demander

LE SABBAT

au proscrit de robême les biens que \e monde lear refusait, les plaisirs coupables qu'ils ne pouvaient demander h Dieu. Que se passait-il dans tes réunions maudites? Marie de S;iiiiis y avait ;tsisté souvent : elle en connaissait le cérémonial el Ls habitués; elhsen a fait le récit dans VHistoire des trois possédées de Flandres, el nous allons la laisser parler:

Les Samcdys on se prend signamment contre la Vieigc, de laquelle un tel iour l'Église fait commémoration; les Vmdredis contre la Passion de Nostre Seigneur, pour ce que le! iour il a voulu mourir pour nous, et les leudys contre le S. Sacrement, (pii lut un tel iour institué : bien que nous varions nos biasplîmes,

in)piétcz et sacrilèges contre Dieu et les Saints, selon l'occurrence des festes et solénitez, néantmoins chacun iour de la semaine est approprié à son œuvre : Les Dimanchies on fait le sabbat contre nature, prenant accointance avec les diables on forme de diable, ayant la forme en figure fort difforme et abominable, ayant le plus souvent la grandeur d'un homme, et la grosseur de deux, les pieds semblables aux pieds d'une lézarde ou serpent, les bras plus grands que les bras communs, leurs queues rouges, grises et verdes : l'antérieure partie de leur teste formée tantost comme la teste d'un bœuf, ou asne, ou porc, ou cheval, ou bien à la semblance de quelque homme bien laid et difforme : les yeux terribles et brillants, les cheveux hérissés et espouvantables, et des cornes en teste : non seulement on hs void au sabbat en telle manière, ains aussi en toutes telles façons que l'on est acconsfimié de les peindre, et ils n'ont aucune horreur de conmuu(jner avec eux sous telles figures. Pour les Mercredys et Vendredys, ces iours on tient les sabbats de blasphèmes et vengeance contie Dieu et les hommes; les Vendredys nous portons au sabbat un Crucifix, et Ini faisons les irrisions el iniures de la Passion à le flageller, à lapider, cracher au visage, à fia()pcer sur la couronne, h arracher les doux de ses

510 LES CONTEUnS FRANÇAIS.

]Jie(ls et mains i)our n nouvellier les playcs, comme il a esté dit cy-(lcssiis. A ces iours on traicte les moyens propices pour se pouvoir venger de Dieu et des hommes : pour lors ceux du sal)lat deviennent tels qu'ils descliireroieit volontiers à belles dents la trcs-saincte Trinité, et les hien-li» ureux, souliailais devenir diables, afin de mieux pouvoir affliger les créatures : voire mesme prient Lucifer à celle fin qu'ils les vienne transformer en

diabls, et maudissant Dieu qui les avoit créés 'nommes; au mesme sabbat on traicte les homicides et les infirmités bumains , pour faire à tous tous bs maux qu'ils pourroient, et signamment à ceux qui les avoient le plur obligez.

Il est encore une autre distinction de sabbat plus générale, comme si on divisoit le monde en ses monarchies ; lesquelles puis après sont subdivisées en provinces, seigneuries, villes, bourgs, et villages.

Tous les corps de leurs assemblées, tant grands que petits, sont composez de trois membres; des magiciens et magiciennes, des sorciers et sorcières, qui représentent le moyen estât, et de mas et masques, qui font le plus bas estât. On appelle ceux du dernier estât mas et masques, ou bien pour la différence, pour ce que les sorciers font les sorceleries; et c'est l'office des mas et masques de servir à la synagogue, à préparer les viandes et pastés, et cuire le pain, et couvrir les tables, et desrober les enfans et le froment pour fuire le pain : ou bien on les dit masques, parce qu'ils sont masquez, et portent des cachenez , afin qu'ils ne soient cogneus des survenants, qui ne sont point encore au service du diable.

Le prince et la princesse sont portez au sabbat devant tous, et puis sont soustenus et eslevez en l'air par les diabls : et après cela on apporte les mas et masques qui viennent adorer le prince, estendus de loing sur la terre : et après on y porte les sorciers qui viennent adorer le prince par une génuflexion ; ,

LE SADDAT. 34t

et après cela on y porle les magiciens et magiciennes qui viennent adorer le prince par une profonde inclinalion. Api es

cela fait, tous en^emlile vont adorer le diable, lequel est assis en un tuosne en loi me de piiiice. Après cela le diable va coniérier avec le prince des licrbes de ce iour là : on (ommandeles maléfices qu'on V(Ul estre faitts. Après que chacun sç.il <c qu'il doit faire, on va manger ; après la lalile on dit la Messe : après la Messe on commet des crnautcz et abomiinlions exécrables. Après cela ceux qui sçavent chanter, ch.mtent dos psameç à riionneur de Lucifer; après les louanges on va danser, ou bien exercer le pécher de la chair. Cela fin\ chacun est rapporlé en son piojire lien, l'âme remplie de tristes;e, n'estiut point saouls, mesme les viandes qu'on y prend ne profilant de rien, parce qu'elles viennent du diable, et sont prinses sans bénédiction. Quant au conseil qu'on lient au sabbat, il ne deure guères non plus qu'un ipiart d'heure „ d'aulant que les diables ont bien-tosl proposé ce qui leur est expédient. Les princes des diables et les deux chefs de la magie et chacun se met en devoir d'accomplir le mal qui lui est commandé, lais>anL les surexcroissances à la malice d'un chacun ; oii les magiciens n'y sont pas, cherchant 5 par eux les voyes les pins propres pour parvenir à ce qu'ils prétendent, faisant par après leur devoir de lenconlrer les plu» propres pour exécuter leurs arrests et ordonnances.

Quant aux démons, en leur sabbat il y a autant de démons qu'il y a de créatures : voire mesme qu'ils y viennent en plus grand nombre, et il y a de toute sorte de démons ; les uns y Tiennent pour couvrir les tables: les autres pour aller quérir les nécessitez : les autres alin de servir d'incube el de succube : les autres y viennent pour verser le vin : les autres pour donner ordie à tout : les autres pour servir à la Messe les autres pour louer instruments : les autres pour se transformer en bcstes.

:m LES CONTEURS FRANÇAIS.

Quant à leurs tables, degrez, et assiettes, il y a trois l;iljles au sahlxit; à la première sont les nias et les mas<|ies : à la deuxie.sme les sorciers et sorcières : à la Iroisiesni*' l < i\\n\\i\\ciens et magiciennes.

Onant à leur repas, on y boit deux sortes de vin, sçavoir du vin grec pour les eschaufler, et du vin ordinaire. On y loit au'ant <pion veut, et l'on y boit à la santé du diable et du prince. On y boit fort di<so!uement, et à rubi-^ sur l'ongle, et l'on y mange la chair humaine des jxtits cnlans diversement accoustrée.

Quant aux danses, on y danse la Pavane et plusieurs sorte? de danses : mais le plus la Fionde.

Quant au lieu du sabbat, le prince en ordonne, et l'on tient tantost d'un costé, tantost d'un autre, selon la como dite de la place, et Ton y est porté le plus souvent par la le nestre : la terre où le sabbat se tient participe de la malédiction, et par après est bien moins volontaire à rendre du fruicl«

Quant aux cellules, il y a une différence entre les -impbs reco-gnoissances, et cédules : la simple promesse se fait ainsi. « le Marie de Sains, renouvelle en présence de toy Belzébut, « Vicaire de Lucifer, et prince des démons, le? con tracts et c cédules que l'ay lait, et vous promets de persévérer en « Testât où le suis pour le présent, et me maintenir tousiours « au service du diable. » La cédule se fait et passe en telle manière : « le Marie de Sains, promets à Lucifer, Belzcbut, et « Leviathan, etc., etc., à tous leurs comphces, que ie les sert viray et obeyray tous les iours de ma vie; et ie leur donne « mon âme, mon corps, mon tout : et ren-nonce à Dieu et à la f Sainte Trinité, au Père, au Fils, et au

Saint- Esprit, et à < la glorieuse Vierge Marie, et aux neuf chœurs des Anges, et n à tous les bien-heureux qui sont et seront, et à tous les « membres de lésus-Ghrist, et à la Passion, et à toutes les

LE SADDAT. 343

« inspirations qui me ponrroient venir d'en haut, et à toutes « les admonitions que je pourrois recevoir pur des créatures, ((et à toutes exlioi talions; et persevereray lousiours la ser- « vante de Lucifer, et me mainliendray en la du/eté de mon « cœur : en coii-liiniation de cecy, ay signé ceste de mon « propre sang » Les cédules se renouvellent les iourssolcmlU'ls, et la lancette qui sert à tirer le sang, est faite à la manière et façon d'une grosse épingle, avec un manche d'arg>ent, et il y en a plusieurs, et Belzébut les garde toutes.

Nous avons trouvé bon de mettre tout cecy, pour faire co- gnoistre que ce sont assurées véritez , et non des songes, comme quelques-uns disent, non sans apparence de malice.

De pareillfs imap^inations touchent aux dernières limites de Tabsurde ; et cepeiïdant il t>t liors de doute qu'une foule de pn'- tendus sorciers ont cru de lionne foi qu'ds avaient assisté aux cérémonies du sabbat. On ne peut trouver rexplication de ce phénomène que dans celte surexcitation del'espiit h laquelle on donne le nom à' hallucination^ et qui transforme le monde sensible aux yeux de ceux qui en sont saisis, comme la fièvre et le délire aux yeux des malades. Tout |)orte à croire que les prétendus sorciers se procuraient une sorte d'extase au moyen de certains breuv 'pes ou de certains ouiiuents, ivh que Yomjncnt du sabbat, dont ils se frottaient à divers endroits du corps, et qui produisaient par l'in-

filtration à travers la peau un empoisonnement momentané. L'idée fixe qui les poursuivait prenait en quelque sorte un corps aussi longtemps (ju'is étaient sous l'influence des drogues qu'ils avaient absorbées. Ce fait peut paraître étrange, mais il faut bien cependant qu'il soit réel, puisqu'une foule d'individus soumis aux plus cruelles tortures, ou placés en face du dernier supplice, se sont obstinés à soutenir qu'ils avaient assisté aux assemblées du sabbat, et, comme Marie de Sains, qu'ils y avaient adoré le diable.

La croyance à la sorcellerie s'est surtout développée, en France connue dans les autres pays de l'Europe, aux époques les plus malheureuses. On cherchait dans un pouvoir surnaturel le moyen d'échapper aux misères sans nombre qui affligeaient l'humanité, et

la justice en est que les sorciers n'ont jamais été plus nombreux chez nous qu'[(ici) le 16^{ème} siècle, c'est-à-dire pendant la période la plus triste de notre histoire.

La sorcellerie doit être aussi considérée comme une réaction de l'homme contre sa propre faiblesse, et contre les imperfections de la science du moyen âge. Elle cherchait à mettre aux mains de ses adeptes quelques-uns des moyens puissants réalisés par les découvertes modernes. Elle voulait leur donner le moyen de s'élever dans les airs, comme nous l'avons fait avec les ballons; de parcourir rapidement l'espace, comme nous l'avons fait avec les chemins de fer; de correspondre instantanément d'un bout du monde à l'autre, comme nous l'avons fait encore avec le télégraphe électrique.

On peut consulter sur les superstitions sataniques l'ouvrage intitulé : la Sorcellerie. Paris, Flammarion, in-18. Au moment où

nous écrivions ce petit livre, nous avons expérimenté sur nous-mêmes un onguent (lu sabbat, dont nous avons trouvé la recette dans un démono_niplie. Gt.t on^iuent, et un narcotique dont nous avons également trouvé la recette, nous ont donné pendant vingt-qui Ire heures un demi-sommeil mêlé de rêves fort étranges, et nous avons parfaitement compris, d'après cela, que les sorciers, dominés par une idée fixe, aient eu des visions tellement fortes qu'ils les avaient prises pour des réalités. — Nous n'en avons du reste point encore fini avec les sorciers et les possédés. En 181,0, h Amiens, un jésuite de Saint Acheul, le père Sellier, exorcisa un diable du nom de Crapoulet. On a vu plusieurs fois dans ces dernières années des curés de village exorciser des bestiaux, et nous avons entendu, il n'y a pas encore longtemps, un vieux garde nous raconter ^ue dans sa jeunesse il avait vu le maréchal de son village assister, au milieu du bois de son pays, à une séance du sabbat, où il jouait du violon. « Vous l'avez vu, vous en êtes bien sur — Comme je vous vois, monsieur; » et il était impossible de le faire sortir de là»

D'AUBIGNE.

PAUTROT ET LA DAME DE NOUAILLÉ

(xvii* siècle)

Vn rorrrnn sntirique, qui a joui d'une grande vogue dans les preaiières années du (lix-sc|ilième siècle, le Baron de Fœnesle, nous a fourni le conle suivant. L'auteur. Théodore-Agrippa d'Aubigné, né en f 550, mort en 1C30, fut l'un des personnages les plus marquants du parti calviniste. « Il était, comme le dit un de ses biographes, brave jusqu'à la témérité, cassant et moqueur. Jamais il ne sut retenir un bon mot Par son esprit vif et satirique,

son savoir immense et varié, il s'était fait craindre de tous ses contemporains. Poète mordant, sj»adassin dangereux, théologien plein de citations, on ne savait par où le prendre ; à se jouer à lui, on n'avait à gagner qu'une épigramme ou un coup d'épée, quelquefois tous les deux. On l'avait surnommé le houe du désert, parce qu'il portait toutes les iniquités du parti réformé*.

D'Aubigné a laissé des œuvres très-diverses : de Dissidiis Palrum, trnilé de jiolémique religieuse, qui est comme la contre-partie du livre des Variations de Bossuet et où l'auteur s'clTorce de montrer que les Pèi es de rÉglise sont loin d'être toujours d'accord entre eux ; les

* Lot Avaittircs du Daron de Fœncste, nouvelle édition, par M. Prospci Mérimée. Paris, Janncl, 1855. 1 vol. in-18.

346 LCS CONTEInS FRANÇAIS.

TrafiKjues, satire en vers, où brille f-n certains pas«!ni;cs ane inspiration qui rappelle Jiivénal ; — VIUntoire universelle, et des Mémoires, (le vaillant sold;it, ce polémiste infatigable, avait pass»'- sa vie à coiiihatltre TKglise romaine, et trop sonv.-nt aus>i à la calomnier; f;a petile-lille , Françoise d'Aubi^né , veuve Scarrnn . en premières noccs, et en secondes noccs, marquise de Mainii non, et femme anonyme de Louis XIV, pas«;a sa vie à di'f-cridie «cette même E;^lise et à combattre ses anciens (oreligionnaires. L« prosélytisme d'une foi sincère avait-il seul contribua à ce nouveau miracle de l)ainas? Bi(>n des gens en doutent, et quelques personnes, flirt bien renseignées par Saint-Simon et autres écrivains du temps, piMisent même qu'en prenant, auprès de l'amant adultère de la Valliôie et de la Montespan, le rôle de

conv(Tti*.seur, mademoiselle d'Aubigné avait surfout en vue de faire oublier que son aïeul avait écrit des vers tels que ceux-ci .

Hugii'^nois, vous croiez qu'au doux sein de l'Église Sont nourris et sauvez les fidèles sans plus; Nous disons que parmi les agneaux, les élus, Elle embrasse les boucs et les loups favorise ; Coyer voulut loger les putains en franchise, Canoniser pour saints les vérolez perclus; L'F.glise l'a repris quand vous n'en vouliez plus. Catholique, il poursuit encor son enirepri-e. La paillarda le voit martyr pour les boni' aut, L'avocat des putains, syndic des nnaquereaux; Elle ouvre les genoux, l'accolle très-humaine. Honteux, banni, puant, vérole, ladre vort. Ilugiunots, confessez que l'Église romaine Tient son giron paillard à tous venans ouvert.

Très-certainement ce n'étaient pas les œuvres de son grand-père que la veuve Scarron lisait à Louis XIV, dans les soirées moroses de Versailles, où ce prince, témoin du naufrage de sa fortune, se repentit sans doute plus d'une fois « d'avoir pris pour maîtresse une vieille femme et pour ministre un jeune homme. »

PAUTROT ET LA DAME DE .NOUAILLE.

La coutume de Poitou est que les meilleures maisons du pais retiennent des chambres à Nyort et Fontenay pour se

PAUTUOT ET LA DAME DE NOU AILLÉ

trouver aux foires qui sont en ces tleuv litux. Une dann; <le Nouaillé reteiioit à chaque loyre de INyort, cliez Baiberie, la petite chamltre qui est au haut de Ttscaher. N'étant point arrivée le

premier jour, le sieur de Pautrot, de la maison de Saint-Gelais, s'y logea.

Le lendemain, à deux heures après midi, arriva la diuine, et cependant qu'elle disoit des lionnestetez à son hoste, Ysabeau, la fille de chiambre, d'une gentille humeur, — car il faut que je vous dise en passant qu'un charpentier, nommé Bézant, lui ayant donné des lettres pour sa maîtresse, jamais elle ne voulut nommer le porteur par son nom; étant pressée elle tendait la gorge et demandoit un couteau plutôt que de prononcer un si vilain mot : enfin la maîtresse, qui avoit besoin de savoir le nom, n'ayant rien gagné ni par promesses ni par menaces, lui commanda de lui faire connoître par entresings, si Hé bien cela, dit Ysabeau : il s'ap[er]ut qu'elle commença de quoi on vous le fait... » Elle prononça un terme de bourdeau. — Elle-même donc étant montée en la chambre trouva sur la table une inale rouge, qu'aussitôt elle empoigne par les cordons et la fait sauter par la fenêtre. La maie tomba sur une épaule de Martin, valet de Pautrot. Comme Maïlin regardoit (qui étoit blessé de la maie ou de l'écroule, arrive son maître qui la fait apporter après lui et trouve la diuine au haut. Les voilà aux paroles, froides pour le commencement, mais il y fallut faire, et venir aux résolutions, comme vous savez qui ne sont pas toutes sur le duel. Les voilà sur :

— Je n'endurerai pas cet affront.

L'autre : — Ni moi que ma niale soit précipitée.

Elle: — J'ai cinquante gentilshommes en cette foire, mes serviteurs et part-ants pour prendre ma querelle. J'y ai aussi deux gendres que vous connaissez bien.

Cela écboulTa Pautrot à dire :

— Madame, si vos gendres reçoivent le présent de la que-

548 LKS conte: li. ^ l iiA>vAl>.

relie aussi lihéralcmeil que vous me le donnez, ils nie trouveront plus roidii en leur cmlroit qu(i je ne saurois être au vôtie, ven vohe .igi; ei ce qui en dépefid.

Cette déj)en(l;uif:e picpiu fort la d.ime, pour ce qu'on disoit qii'il lui pendoit ([U'îKpie chose, joint qu'elle ne se sentoit pas encoi c en l'âge de m'ipris. Elle donc, troublée de colère, revint au dialogue.

— Voilà mon lit, dit-elle, où j'ai accoutumé de coucliit et j'y couclierai Cette imit.

Pautiot répliqua :

— Voilà le lit où j'ai couché la nuit passée et j'y coucherai encore celle-ci.

— Je dis que. j'y coucherai, reprit la dame. Pautrot. — Et moi aussi.

La dame. — Je ne dis pas (jue vous n'y couchiez, mais j'y coucherai.

Pautrot. — Et moi je ne dis pas que vous n'y couchiez, mais si sç.ai-je bien que j'y coucherai aussi.

La dame. — Et pour vous fuire parestre mon courage, j'y coucherai dès à présent.

Pautrot dit qu'il, alloit faire comme la dame, qui appelle Ysa-beau pour la dévestir; l^autrot, Martin pour le déchaussur. Ce fut à qui feroit paroistre la résolution par diligence; la dame eut

l'avantage pour être la première prête, et Pautrot eut la ruelle. Ysabeau regarde Martin, et lui levant le nez, dit :

— Eh bien ! maître sot, savois-je pas bien que nous y coucherions?

— Et nous? dit Martin...

Sans vous amuser plus longtemps, voilà les deux qui prennent le chemin de leur maître et maîtresse, premièrement en paroles, mais plus raccourcies, puis au lit; mais pource î{ue Martin ferma la porte, et qu'il disputoit sur ce point

PAUTI'.OT ET LA DAME DE NOUAILLÈ

d'honneur, il eut, pour partage la place de devant. Pensez cliaritablement qu'ils ne firent lien que bien à propos.

Celte dame a dit depuis à quelques-uns qui lui ont voulu gausser, qu'elle n'avoit rien fait par amour, mais pour montrer qu'il ne lui pendoit rien, et faire mentir les médisants.

Le conte ci-dessus forme un grand contraste avec les autres œuvres Je d'Aubigné, qui sont toutes empreintes do Pamertume et de la colère des sectaires; mais, comme nous l'avons déjà remarqué à propos de Henri Etienne, c'est le caractère des écrivains du seizième îiècle de traiter les ^^ujets les plus divers. Les hommes de cette époque n'étaient généralement pas des écrivains de profession , et leur vie, par certains côtés , rappelait celle des anciens. Mêlés aux luttes delà politique, jurisconsultes, conspirateurs ou soldats, ils gardaient de cette vie active une

trempe d'esprit que la douceur de la vie moderne ne nous fait que trop souvent perdre aujourd'hui. Voltaire, avec la merveilleuse justesse d'esprit qui le dislingue, a comparé le seizième siècle à une robe d'or et de soie tachée de sang. Cette comp. iraisoi pour-rait aussi s'appliquer très-juistement aux écrits de d'Âubigaé.

CYRA^O DE BERGERAC.

(xvn* siècle)

L'auteur qui nous a fourni Texlrait suivant n'est pas l'un des écrivains les plus reujarquables du dix-septième siècle, mai; il en est à coup sûr un des types les plus originaux. Né à Bergerac en 16'JÛ, d'une famille noble, il fut élevé par un curé dans un pensionnat de campagne; comme il ne faisait aucun progrès, son père l'envoya à l'aris et le fit entrer en qualité de cadet dans le régiment des gardes. Brave jusqu'à la folie, il se fit comme soldat une réputation méritée, mais il déshonora sa bravoure par ses exploits de spadassin, car il ne se passait guère de jour qu'il ne se taltât en duel. Blessé au siège de Mouzon et plus tard au siège d'Arras, il fut forcé par les incommodités que lui laissèrent ses blessures de renoncer à la vie militaire. On a de lui des ouvrages de genres très-divers, et qui prouvent que tout en cultivant la littérature d'iinagination il n'était point étranger aux sciences. Ces ouvrages sont : la Mort d'Agrippine^ tragédie; le Pédant joué, comédie; le Voyage de la Lune ; r Histoire des États et empires du Solél; un recueil d'Entretiens pointuSy et un Fragment de physique. Le Voyage de la Lune est tout à la fois un conte, une satire et un livre de science dans le genre de ceux que nous avons vus paraître de nos jours ; sous

le titre de : Six semaines en ballon , Voyage au centre de la terre, etc.

Cyrano, dit un de ses biographes, savait très-bien les principes de Descartes, et il était l'ami particulier du célèbre physicien Rohault, grand partisan de ce philosophe ; il est mort en 1655.

Après avoir raconté à ses lecteurs en quelle circonstance il résolut de visiter cette boule de safran qu'on appelle la Lune, Cyrano leur fait connaître le prétendu moyen qu'il employa pour s'élever dans les airs : « J'avois attaché, dit-il, autour de moi quantité de fioles pleines de rosée, sur lesquelles le soleil dardoit si violemment ses rayons, que la chaleur qui les attiroit, comme elle fait les plus grosses nuées, m'éleva si haut qu'entin je me trouvai audessus de la moyenne région; le voyage ne se fit pas sans difficulté, mais enfin il se termina heureusement, malgré la chute que le voyageur aérien avait faite en prenant pied sur l'astre des nuits. »

Voici ce qui le frappa en arrivant *.

« A peine fis-je relevé, que l'esprit ou l'âme invisible des simples qui s'exhalent sur la contrée me vint réjouir l'odorat; et je connus que les cailloux n'y étoient ni durs ni raboteux, et qu'ils avoient, soin de s'amollir quand on marchait dessus. Je rencontrai d'abord une étoile de cinq avenues dont les arbres par leur excessive hauteur sembloient porter au ciel un parterre de haute futaye; en promenant mes yeux de la racine au sommet, puis les précipitant du faite jusqu'au pied, je doutois si la terre les portoit, ou si eux-mêmes ne portoient point la terre pendue à leurs racines : leur front superbement élevé sembloit aussi plier comme paille force sous la pesanteur des globes célestes, dont on diroit

qu'ils ne soutiennent la charge qu'en gémissant : leurs bras étendus vers le ciel, témoignent en l'embrassant demander aux astres la bénignité toute pure de leurs influences ; et les recevoir avant

• Ce texte est reproduit d'après 1rs Œuvres diverses de M. (yrano d^ Bergerac. Amsterdam, 1761. 3 vol. in-12.

qu'elles aient rien perdu de l'inno(ence de leurs éléments; lu, de tous côtés, les fleurs sans avoir tu d'autre jardinier que la nature, respirent une haleine si douce, qu'o i ue sauvage, qu'elle réveille et satisfait l'odorat; là, l'incarnat d'une rose sur r glailior, et l'azur éclatant d'u Fie violette sous des ro  c<"S, ne laissant point de liberté pour le clioix,font jugerqu'ellesont toutes deux plus belles l'une que l'autre ; r ,Le printemps compose toutes les saisons; là, ne germe point de plante vénéneuse ; là, les ruisseaux par un agréable murmure racontent leurs voyages aux cailloux. L , mille petits gosiers empl n s font retentir la foret au bruit de leurs mélodieuses chansons, et la tr moussante assemblée de ces divins musiciens est si générale qu'il semble que chaque feuille dans ce bois ait pris la langue et la ligure d'un rossignol; et même l'écho prend tant déplaisir   leurs airs, qu'on diroit   les lui entendre répéter qu'il a envie de les apprendre;   côté de ce bois se voyent deux prairies, dont le verger continu fait une  meraude   perte de vue. Le mélange confus de peintures ( ue le printemps attache   cent petites fleurs, en  gare les nuances l'une dans l'autre avec une si agréable confusion, qu'on ne sçait si ces fleurs, agitées par un doux z phir courent plutôt après elles-mêmes qu'elles ne fuient point pour échapper aux caresses de ce vent fol tre. On prendroit même cette [rairie pour un océan,   cause qu'elle est comme une mer qui n'of re point de rivage, en sorte

que mon œil épouvanté d'avoir couru si loin sans découvrir le bord, y envoyoit vilement ma pensée; et ma pensée, doutant que ce fût l'extrémité du monde, se vouloit persuader que des lieux si charmants avoient peut-être forcé le ciel de se joindre à la terre. Au milieu d'un tapis si vaste et si plaisant, court à bouillons d'argent une fontaine ruëticipe, qui couronne ses bords d'un gazon émaillé de bassinets, de violettes, et de cent autres petites fleurs qui semblent se presser à qui s'y mirera la première ; elle est encore

au berceau, car elle ne vient que <le naître, et sa face jaune et polie ne montre pas seulement une ride. Les giands (cercles qu'elle promène en revenant mille ibis bur eile-niënie montrent que c'est bien à regret qu'elle sort de son pays natal ; et comme si elle eût été honteuse de se voir caressée auprès de sa mère, elle repoussa en murnnirant ma main (pi voulait la toucher. Les animaux qui s'y venoient dé>altéier, plus raisonnables ([ue ceux de notre monde, témoi^iioientèln» surpris de voir qu'il laissoit grand jour vers l'horizon, pendan/ qu'ils regardoient le soleil aux antipodes, et n'osoient se pencher sur le bord, dans la crainte qu'ils avoient de tomber au firmament.

A la vue de lant de belles choses, le vieux poil me tomba pour faire place à d'autres cheveux j»lus épais et plus déliés. Je sentis ma jeunesse se rallumer, mon visage devenir vermeil, une chaleur naturelle se remêler doucement à mon buniide radical ; enfin, je reculai sur mon âge d'environ quatorze ans.

Le Voyage à la Lune est à tous égards une œuvre remarquable ; c'est le premier conte de notre littérature où la science tient quelque place, et c'est aussi le premier où le genre descriptif soit aussi développé. Les trouvères ainsi que les écrivains du seizième

siècle sont très-sobres en fait de descriptions. Ils font agir les personnages, pressent le marche des événements et ne touchent qu'en passant aux détails extérieurs. Cyrano, au contraire, comme on le voit par l'extrait ci-dessus, s'arrête complaisamment à décrire les fleurs, les arbres, les oiseaux, et déjà dans son voyage fantastique on trouve en germe cette manie de peindre les objets matériels, (qui est l'un des traits caractéristiques de nos romans contemporains).

LE MÉTEL D'OUVILLE

17^e* siècle)

Montaigne n'est pas seulement un profond observateur, un moraliste incomparable. C'est aussi le plus aimable des conteurs. Il emprunte ses récits à l'histoire ou aux faits de la vie commune; il ne les invente pas, mais il leur donne un tour si original et si neuf qu'on les croirait éclos des caprices de son imagination. Il a, ainsi qu'il le dit lui-même, la faculté de « manier et employer les sujets, » et il ne fait pas comme ceux « qui reculent si arrière leur narration et la chargent de tant de vaines circonstances que si le conte est bon, ils en étouffent la bonté ; s'il ne l'est pas, vous estes à maudire ou l'heur de leur mémoire ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le couper depuis que l'on est arroulé, et n'est rien où la force d'un cheval se cognoisse plus, qu'à faire un arrêt rond et net. Entre les pertinents mesmes, j'en veoy qui veulent et ne se peuvent desfaire de leur course : ce pendant qu'ils cherchent le point de clore le pas, ils s'en vont balivernant et traissant comme des

hommes qui défont de faiblesse... j'ay vu des récits bien plaisants devenir très ennuyeux en la bouche d'un seigneur, chacun de l'assistance en ayant été abbruvé cent fois, i

SIMPLICITE!: D'UN CROCHETEUR. 355

Il cette autre rcinaNjue, c'est (jifils sont comme le premier spécimen de la littérature des almiuLiclis.

A défaut d'autre mérite, le sieur d'Ouville a donc eu celui de créer un genre nouveau, peu important sans doute au point de vue littéraire, mais qui n'en a pas moins joui d'une très-grande vogue. L'auteur sentait si bien lui-même qu'il s'écartait des sentiers battus, qu'il a pris soin de nous donner dans de courtes préfaces l'eslheti ji(e du brocard, d(3 la naïveté et de la gasconnade. Ses le(ions n'ont pas été perdues, et de notre temps même, le recueil du sieur d'Ouvijle reparaît sous une autre forme, dans la presse sérieuse elle-même. Les naïvetés de Calino, les gasconnades de M. Prudhomme, lesrepaities de madame la baronne de B..., de C... oud'X... ne sont souvent qu'un écho des Contes facécieux, nouvellement imprimés à Parisien l'an 1645. Nous prendrons même la liberté de recommander le livre du sieur d'Ouville aux personnes qui sont en quête de bons mots. Elles pourront s'y approvisionner, et pour peu qu'elles les rajeunissent et qu'elles les portent en compte courant au crédit de la baronne de B..., de la baronne de C... ou de la baronne d'X..., nous leur oromettons du succès.

SIMPLICITÉ d'un CROCHETEUR.

Quatre on cinq filoux, ayant envie de faire bonne chère aux dépens d'antruy, Turent à Paris en une hostellaye, avec force inonde, faignans cstre domestiques d'un prélat allemand pour le-

quel ils cherchoient un logis*; ils firent marché avec Tlioste qui lui devoit bien tapisser une chambre, en attendant à ce qu'ils disoient que ses meubles qui estoient en chemin fussent arrivez. Ils dirent qu'ils vouloient lui et son train faire grand chère ; ils font marché à tant par teste, et furent trouver un crocheteur à qui ils dirent s'il vouloit venir avec eux qu'ils luy

* On voit parce conti que les tireurs, les rouletiers, les carouheurs et autres chevaliers de la finufe et basse -pègre, comme on dit en argot, ne sont pas nouveaux dans Paris. Ces messieurs au dix-septième siècle jouaient au marchands et aux hôteliers les mêmes tours qu'aujourd'hui, et l'évêque allemand a fait souche.

feroient grand clière, pourveu qu'il voilust feindre estre un prélat allemand, (qui ne pouvoit parler françois, et (\\uc tout ce qu'on lui diroit, il nerespondroit (pi'z7a. Il lui loueiitcliez un fripier uu(; houtaiic, uu long manteau de taffetas, et le mènent dans rho.>lellerie, tous lui faisant la rév«iience.

On le met disner à table d'hoste avec ces quatre ou cinq filoux qui se disoient des principaux (?e ses domosiiques, qui luy avoient appris Irois mots de latin seulement, qu'il devoit dire quand cela viendrait à propos, et qu'ils lui feroient>igne, et ces mois estoient : Honores mutant mores.Vw jour estant à table avec autre compagnie, un deux (it tomber ce discours à propos, et lui fit signe qu'il estoit temps qu'il dît ces trois mots de l.v^^ce [dauvre crocheleur surpris, ne pensant à rien moins.^iire : Hornes mornes, ce qui pensa faire enrager les fil^^Lomme ils eurent demeuré là quelques jours à faire grand obère, soit que Thoste se deffioit d'eux, parce que le train de monsieur l'évêque tardoit à venir, soit peut-e^tre que l'boste ne pouvoit pas avancer davantage, il les presse de luy donner de l'argent ; eux ne

pouvant plus déloger en promirent le lendemain matin et eschappèrent la nuict, après avoir mis au lict monsieur le pi élat ; ils lui prennent sa soutane et son long manteau et lui laissèrent ses nippes de crocheteur auprès de son lict. L'hoste ne voyant le matin aucun de ces hostes, demande si monsieur estoit au lict; on lui dit qu'ouy, ce qui Tasseura, mais sus les onze heures du matin ne voyant pareslre personne, ils fut le trouver, lui demandant s'il ne vouloit point lever.

Il respondit : Ita.

On lui dit que tous ses gens estoit partys :

A quoy il respondit : Ita.

Comme ils lui voulurent donner ses habits, ils ne les trouvèrent point, mais seulement de meschants haillons à la place, qu'il recogneut bien, et s'apperçeust qu'on l'a voit laissé poui

NAIFVETÉ D'UN LACQrAIS. 3S7

les gages, ce qui le fit parler bon fraiçois; ou rompt (pielques nieschaiiles niales (ju'ils avoient apportées ; où l'on ne trouva que des cailloux, ou doune les étrivi<"res à monsieur le crocheteur, et le fist-on rendre gorge des morceaux qu'il avoit avalez.

D*UN CAPITAINE ET d'uN PAYSAN.

Certains soldats ayans logé dans un village, avec les licences ordinaires de telles gens, rencontrèrent un paysan en chemin qu'ils battirent, et lui dorobrent son argent et son manteau ; il alla s'en plaindre à un des capitaines, qui luy dit: « Mon amy, quand ces soldats t'ont volé, avois-tu cet habit là? — Ouy, monsieur, respondit-il : — Va, dit le capitaine, assure toy que ce

n'estoient pas mes gens, car ils t'auroient emporté jusques à ta chemise. »

NAIFVETÉ d'dN LACQUAIS.

Un lacquais estant à Rome, son maistre eut dessein d'aller à la gardeiobe : il commande à son lacquais de prendre la chandelle et de luy csclairer'. Comme son maistre eut fait ce qu'il avoit envie de faire, il tire une lettre de sa poche pour s'en servir en ce besoin; son lacquais voyant qu'il l'alloit deschirer luy dit :

— Monsieur, n'est-ce pas une lettre?

Le maistre respondit que ouy.

— Ne la coupez pas, dit-il, monsieur, je vous prie; donnezla moy, je vous donueroy d'entre papier. Son maistre luy ayant demandé ce qu'il en vouloit faire :

— Une mère, respondit-il, me dit en partant de Paris que ie luy envoyasse des lettres; puisque je ne sais écrire, je hiy \^oudioy envoyer celle-là.

3r»8 LES coNrrri'.f^ rnvNrMq.

LE MAKY masqué.

Un homme marié donnant l<; bal chez luy en un dimanche gra^, il so Ironva grande fom(»agnie fant d'hommes que de lemrnos en sa muison. Kstant avec tant d'autn-s jenn^s gens, il se résohitdc se déguiser avec eux, pour voir s'd sŕToit re- (•o!^lieu par la compagnie. Ils entrent masqués, et ne peuvent être recogneus de personne ; il jette les yeux sur sa femme, qui lui paraissoit plus helle qu'il n'avoit fait. Voyant qu'elle estoit ajustée à l'avantage, la prend par la main, la lire en une anti*e chambre, et lui fait

]lus de caresses qu'il n'en avoit fait y avoit longtemps. Apres avoir pris son passe temps avec elle, il se démasque et sa femme le recognoissant luy dit ! < Comment donc c'est vous ? »

Que vous en semble? pour moy je croy que si les cornes avoienf, fait autant de mal à venir que les dents, ce pauvre mary devoit avoir de grandes douleurs de teste.

NAIPVETÉ d'une DAME.

Une dame de fort peu de sens, mais femme d'un homme qui estoit dans le haut employ, et dont on faisoit estât à cause de son mary, avoit reçu un présent d'une belle paire d'Heures. Elle, croyant que tout ce qui estoit dans ces heures fussent des prières, se mit à genoux dans l'église, et ouvrant les heures droicl où estoit la permission de l'imprimeur, elle fait un grand signe de croix et avec une grande dévotion commence à dire :

— Il est permis d'imprimer et faire imprimer le présent livre à Jehan Petit, marchand libraire, à Paris, efc, etc.

Puis tournant le feuillet où est le calendrier, et refaisant le signe de la croix, elle dit :

IEMU IV ET LES GINS I)\M1E^S. 359

Janvier a trente et un jours et la lune n'eu a que trente, et ainsi des autres jusqu'à la lin de (léciM)d)re. Oh ! que ces oraisons estoient bien dévotes!

COMMEKT LES GENS d' AMIENS FIRENT IIONJNEUR A HENRI IV

Quand le feu roi Henri IV lit son entrée dans Amiens, iquès que la ville ayant été surprise par les Espai-nols lut réduite à

l'obéissance du roy; les habitants le voulant honorer, sachant qu'il devoit passer devant la justice de la ville*, firent la toi lutte des pendus accrochés au f:ibet. Le roy passant par là estant presque nuit, voyant quebpie chose de blanc, demanda ce que c'estoit.a Ce, lui dirent ils, sont des chemises blanches que l'on a données aux pendus pour honorer Votre Majesté.» Dès le soir même, les maire etéchevins, voulant apporter au roy du vin de ville d'une façon extraordinaire, ils accommodèrent un muid orne de clinquant et peint de force peintures, avec unbœul fort bien enjolivé,qui traisna ce muid dans la >alle du roy (jui • stoit en bas lieu, et où ils purent faire Iraisner facilement. Estant entré, ils firent une harangue à leur mode et prinrent congé. Le lendemain ils revindrent en corps et demandèrent à parler à Sa Majesté. Le roy croyant (jue ce fust pour quelque'alfaire de consé(pience,les fit entrer; et eux avec une piolcnde révérence lui disent : a Sire, nous croyons ijue le vin (|ue nous vous présentames hier est bu, nous venons redemander la futaille.

* C'est-à-dire devant les fourches patibulaires auxquelles on accrochait les corps des suppliciés.

• Lorsque les rois ou <|uelques «irands persounai^es l'iisai-ciit leur entrée solennelle dans une ville, il était d'usaije «le leur oUrir des présents. Au nombre de ces présents étaient des barils ou des cruches de vin. Celte coutume s'est conservée dans quelques villes de la Fnncé du Nord. C'est ce que l'on appelle encore aujourd'hui oflrir le vin d'hoiitieur; mais comme ii ny a plus de rois, ce sont les députés ou les pompiers qui 6onl l'objet de cet honuuage.

::r,o LES CONTEIHS FHANÇAIS.

d'un MLDECLN LT d'l.N MAIIKSCIIAL.

Un nicderin avoit un cheval malade; il envoya quérir un maiesclial poiïi- >avoir ce qu'il avoit. Le maresclial dit fjiril luy lalloil donner un breuvage qu'il lui prépara, avec une saignée. Comme le clieval fntguéry, le médecin envoya quérir le maresclial et luy dit :

— Mon amy, qu'est ce que je vous dois?

— Rien, monsieur, dit le maresclial, nous ne prenons point d'argent à ceux de la profession.

LE VOLEUR ET LE PRÉVOST

Un des plus grands voleurs du pais fut un jour pris par les archers du prévost, qui lui menèrent devant luy, disant : f Monsieur, voicy ce grand voleur que nous vous emmenons, qui a fait tels et tels vols, en tels lieux et à tels. • Ce voleur respoiïd :

— J'ay bien fait pis, monsieur.

— Il a dit vray, repartit un des archers, c'est luy qui vola à monsieur un tel.

Il respond encore : — J'ay bien fais pis, monsieur, je me suis laissé prendre.

LE GENTILHOMME ET LE COQ DU CLOCHER

Un gentilhomme ayant vu quelqu'un parlant du mauvais temps qu'il faisoit, dire : — Je voy bien que nous ne sommes pas prest d'avoir beau temps, lui demanda : « A quoy le voyez-vous ?

— C'est que, respondit l'autre, le coq de cette église a la teste tournée du costé du vent d'aval qui est de là.

UN Valet normand 36 1

— Et si elle estoit de l'autre, deiiiaüia-t-il?

— Le veni \iendroit d'amont et ce seroit signe de beau temps.

— Va le tourner, dit le gentilhomme, car je vay demain aux champs, et j'ay affaire de beau temps.

un VALET NORMAND.

Un valet de Normandie extrêmement s()irihiel (comme vous le jugerez par la suiie de ce discours) esloit logé avec son maistre à Paris, en chambre garnie; an-dessus de sa chambre, il y avoit certaines damoiselles logées fjue son maistre voyoit assez voloiitTS, parce qu'il y en avoit une à hKpielle i! vouloit beaucoup de bien. Entendant un bruit au dessus de la chambre, et désireux d'aller voir ces damoiselles, il craignoit qu'il n'y eust ((uelque compagnie avec elles , où il n'eust pas eu assez de familiarité : il appelle son valet lui disant :

— Monte là haut, fay semblant de rien et me le viens dire.

Il sort là-dessus , monte en haut , se plante au roilieu de la chambre, regarde tout le monde au visage, et comme ces damoisselles lui demandèrent : Que fuy-tu là? il répondit :

— > Je fais semblant de rien.

SIMPLICITÉ d'oH excellent ASTrOLOGUE.

Comme un jour on discouroil des peuj)les qui habitent sous nos pieds que l'on appelle antipodes, un certain badin qui estoit présent et qui croyoit estre fort habile homma dit:

— Mais i;-t il encoïc de cc> niais (|ui croyoïl qu'il y ait dus anti|)od<'s! vcu qu(î saint Augustin est de r/)iilr.(in' opinion.

— ConuiiuMit le [jiiut on nier? dit un de la compagnie; ; ne voyez-vous p.is (ju'aux jours équinoxi.iux le soleil, levé à six heures en un endroit du ci(d, se couche à six heures en l'autre bout, or que le lendemain il se lève encore à six heures de l'autre costé? Il laut donc néccsaiienient que se œnthant en un costé et se levant de l'autre, il passe pai dessous terre pour aller éclairer l'hémisphère de dessous nous.

— Dieux! quelle folie, répondit cet autre; il est bien cei tain que le soleil ^e couihe en un endroit et se lève en l'autre, mais il ne va pas par dessous leire, comme vous dites.

— Et par où iroit-il? luy dit quelqu'un. — Par le même chemin qu'il est allé, répondit-il.

— Mais quoy, réplique-t-on, s'il retournoit par le même chemin nous le venions bien.

— Gomme le verroit-on ! repartit-il ; on a garde, il revient de nuit.

Cet homme icy estoit aussi sçavant dans la carte que dans l'astrologie, car comme il en discouroit un jour, on lui vint à parler du pont Euxin, et il s'enquit s'il était de pierre ou de Jois.

fiNe

INDEX ALPHABETIQUE

{ Le» chiffrés romains renvoient à l'introduction, les cliiffr« arabes au te\t«

des contes.)

Abbeyes, on y dîne bien, 155.

— Élrance application du mot abb;iyo, 335.

Abbé, amant de la Dame des belles cousine-, 153.

— Cominenl il gâip;ne ses bonnes grâces, 155 et suiv.

— Se bal tout nu devant elle,

oy. Dame dos belles cousines et Saiiitré

Abbés, nommés parles moines biberons, 151, note.

Abbeville, 07.

Adèle de Poiithiou, héroïne d'un roman d'aventures, 45 et sui?.

Adrien, pape, 87.

Alexandre le Grand est le héros d'un roman, x\.

— Visite le fond de la mer et la Voûte du ciel, iOid

Aliénor, prioresse de Cardonne,

Allégorie, tient une grande place dans la littérature du treizième siècle, uv.

Almanachs (littérature des), 535.

Amants désespérés qui se rendent en religion, '23 et suiv.

Ames des vilains, vont toutes seules (en paradis, 51. — Voy, Anges et diables

Amiens, 11.

— Comment les gens d'Amiens

font honneur à Henri IV,

Amis et Anis, nouvelle en prose

du treizième siècle, 70 et suiv.

Amitié, Iburnil la donne/e d'Atnis

et Amiles, 71 et suiv.

Amour, son caractère dans les fabliaux, 10.

— Comment les moines font

l'amour, 12.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

Amour, cléCmi «lans !.■ Lai de l'Oy sclcl, 20.

— Peu de gens connussent le

vrriable amour, 34.

— Est payé, au moyen âge,

par l(!s femmes, 38, 13».

— Esl née. ssaire à un pour-

fuivanl d'armes, 128.

— Comment le comprenaient

les iiooBtin» de Breban,

^ Comment un genlilhomme

en fut guéri, 214.

— Amour du sire d'Avannes

pour une dame de Pampelune; aventures auxquelles il donne lieu, 218 etsuiv. ^ L'amour esl cruel, quand il est fondé sur Ici vice, 220.

Amour conjugal, on enlrouve un bel exemple dans Le très-chevalereux comte d'Artois, lU etsuiv. — Toy. Arria.

Anas, à quelle époque ils para.issent

d=ins la littérature, 35i.

Andrieux, sa comédie des Etourdis rappelle un conte de «oèl du Faill, 251.

Ange, donne ordre à Amilcs de tuer ses enfants. 84.

— Apparaît à Assenelh, 106.

Anges, emportent l'âme de Roland

en paradis, 8.

— Ne se dérangent pas pour

l'âme d'un vilain, 51.

Animaux, jouent un grand rôle dans \e< romans du moyen âge, 54. — Voy Cerf, Chevaux, Fanouel, Prestre Jean, Renart.

m^ Sont les acteurs du roman de Renart, xvii.

Anglais, vaincus dans un tournoi,

Anneau, repêché dam le cor|>i d'une châtelaine par un meunier, 188 et suiv.

Anthropophages, 123.

Antipodes, ce qu'en dit un astrologue, 362.

Apothicaire d'Angers, son portrait; comnienl il fait valoir ses drogues, 202. — Apoihicaire qn« flonne à sa femme dca pilules laxatives au moment d'aller au bal, et ce qui en advient, 2';5.

Apothicaire, sont charlatans, 264.

Arbre de vie. 54. — Voy. Fa

nouel.

Archevêque de Laon, le diable se

moque <le lui, 337.

Arêtes de poisson, prises dans la gorge, comment on les expulse

Armée de Charlemagne, 87 et suiv

Arras, 121, 316.

Arria, femme de Paelus, donne un grand exemple d'amour conjugal, 283.

Arthur (le roi% ligure dans le roman du Bel inconnu, 58. — Voy. Cycle de la table ronde.

Artois [le très-chevaleresque comte d), roman chevaleresque du quatorzième siècle, 111 et suiv.

^ La comtesse d'Artois fait arriver trois choses impossibles, ibid.

Aseneth, femme de Joseph, nouvelle du quatorzième siècle, 102 et suiv.

Astrologue. 362.

Athies, près Péronne, 99.

Aubigné (Théodore- A grippa d'),

INDEX ALPHABÉTIQUE

notice ; conles extraits de ses œuvres, 315 et suiv. — Kot/.
Maintenon.

Auniarie, pays de l'Orient, 46.

AunK'jnière, ce que c'était, 13, Avannes (le sire d'), son amour pour une dame de Pampeiune, 222 et suiv.

Bagues au moyen âge, 111 note.

Banquet royal, ce que c'était,

Baptême, donné par le pape, 72.

Baibe (les dames, 100.

Barrois, ciilleurdu Chevaletireux

comte d* Artois, 111.

Baudouin, auteur de fabliaux,

Bayard, iheval de Renaud de Mon-

taul an, 4^.

Beau temps, comment on peut s'en

procun r, 301 .

Bel inconnu, [Lc,\ roman du cycle delà Table- lîonde; notice, 57.

— Les aventures du Del in-

connu, 58 et suiv.

Bélitres, simulent des maladies; coniment ils sont guéris par un quidam , 276. — Voy. Cour des miracles.

Belle-isle [mademoiselle de], comédie de Dumas, rappelle un roman chevaleresque, 121. — Voy.

Artois.

B ranger, une de ses chansons comparée à un fabliau, 51.

Dernier, auteur de fabliaux, 67.

Béroald deVerville; notice, -69.

— Contes extraits de ses œu- * vres, 270 cl suiv.

Bertrade de Montlort, uuiilrosse de

Philippe I", sert à table son mari et son amant, 37, note.

Bestes (les) qui sont en la terre de jtrcstre Jean, zoologie f;in-
lastique dumoyen â-.'e, l'i2ct suiv.

Beurre frais, sin,:ulier usage qu'en fait un médecin, ii>3, 294.

Bliobliéris, ch) valier félon, vainca par le liél inconnu, 59.

Bœufs à sept corne», 123.

— Oflerts aux rois lors de Iran

entrées dans les villes, Bonavenlure Despériers , notice; contes
extraits de ses œuvres* Bonne de Luxembourg, femme da roi
Jean, figure dans le roman de Saintré, 127 et suiv. Pm»

sim. Bonnes femmes [conte très véru

table de trois), 'J80 et suiv.

Boucher [Guillaumei, conteur da seizième siècle ; notice, ^
Demande que les enfanta soient nourris par leurs mères, ibid.

— Exlniils de ics contes, 289

cl suiv.

Bourdon de frère Cuurard. — Voy,

Courard.

Bourgeois (Jean), prédicateur populaire du seizième siècle, 211, note.

Bourgeois du roi, ce que c'était,

67, note.

Bourgeois du moyen âge, sont bizarres dans leurs opi« nions religieuses , 93, note.

— Aiment à se moquer, 36, Braies de Saint- Bernardin, conlt de Henri Élienne, 313.

Brocard, nouveau genre de littô»

INDEX ALPIIAIâÉrrOLE.

raliire au dix-seplième siècle, 55*3 Brunct (Gustave), cilê, 102,

Cal;iriilre, oiseau fabuleux, 28.

(.irli)n, séjour du roi Arlhur, 58.

C iliolii|iics , sont irrév('ren<jieux po.ir les saints au seizième siècle, 208.

C dules du salibat, leur formule,

Cercueils d Amis et d'Amiles. sont l'objet d'un miracle, 90.

— De pierre, en usage dans

la Gaule, *ibicl.*, note.

Cerf, nourrit une jeune fille abandonnée, 55. — Voy. Fanoiil.

— A un caractère merveilleux

dans nos anciens romans,

ibid., note.

Chambrières des curés, 508, 321.

Chancre, description d'un malade

atteint de ce mal, 24.

— Guéri par la Vierge Marie,

Voy. Marie

Chanson de Roland, son caractère, vu.

— Reproduite par extraits, \

et *siiiv.*

— D'Antioche, 17, note.

Chanson de deux amants désespérés, 259

Chansons degestes, v,2, 8. — Voy.

Roland.

Chant merveilleux de l'Oyselet,

Char de rhaaon, 10 1.

Charlemagnc, y. vm; 1 2,3,71, 80, ^5, 87.

Charlemagne, détails sur >e« fille*;

comment il le» éleuii,

n, noie.

CharlO'. VII, ce qu'il dit de son liii

Louis XI, 2.50, Chasse à roi>eaii, 1?>8.

Chapitre général des lanternes

(Jijteau Bériquain, «lans le roman

d'.Amis et d'.Xmiles, 72,

et Passim,

— De l'ili! d'or, |>rison d'une

fée, 61.

— Ce qu'on voit à ses cré-

neaux, ihid.

Chemin du ciel, 509.

Cheval de Gracient , fidèle à son

maître, 42.

— Se conduit mieux que lui,

ibid., n'ite.

Chevalerie, sa décadence, ^, noie.

— Critiquée pour la premier'

foi^ dans un roman <l i moyen âge, 165 . voy.

Galanterie.

Chevalier, origine tt explicat on de ce mot, 8, note.

— Recommandations d^un che-

valier mourant à son fils, 75.

— Cbevalier chassé de se-« do-

maines parses vassaux, 7 i.

— Devoirs du chevalier, 12'.'. .

— Chevalier pris pour le dia-

ble par un mari trompé, 185 et suiv.

Chevaliers, valent mieux que les vilains, 29.

— Sont pauvres d'écus, 67.

Chevaliers de la Table-Ronde, x, 58.

Chevaux, ont un kau rôle dans

les poèmes chevaleresques, 45, noie.

— Sont nobles et roturiers,

ibid.

IN EX alpiiad::tique.

Chevaux. Clicvanx c 'lèhres des romans, ihi<L — Clicva ix
ar;il)Os, inlroiluits en France au nioyeii âge, 1")9, noie.

Cliieri, eilleriv en lieu ?ainl par un

iiin', 180. — Voy. Testament.

CKir»ns con.stip(';, comment on I«s

fait viander, 209.

Clirisl, symbolisi' par le cerf; pourquoi? r».'>, noie.

Cité gasl.'e(la), drscriplion de cette ville lanlaslique, 61.

— Aventure exlraor.linaire qui y

arrive au Bel inconnu, 02.

Clyslères, ce que l'on y met au moyen âçe, 305, noto.

Cochon, pris pour un moine, singulières méprises auxi|uelles
il donne lieu, 19 et sui?.. — Voy.

Pourceaux.

Co;u, il est L)on de l'être, 203, 20 i.

— D'oii vi(Mit ce mot? 303,

noie.

— Vengeance cruelle d'un cocu,

307 et suiv.

Cocus ne sont pas heureux au jeu, %^.

— Ou ne commence à s'en moquer qu'au seizième siècle, pourquoi? 503.

— I)cs dir/'renles espèces de cocus, 327. — Voy. Cornes.

C'immesuram {le sire de), auteur d'une novi'lle, 18'».

Conit.' d<! Poullieu, 45, noie.

Conte, ce qu'il doit être, suivant

Monl.ii;îne, 279 Conte très - véritable de troi*

bo)ine.<i femmes, -.80 Coules du si'izième siècle, sont loin dèirc Mnïls, 178

— Coules en vers, sont rares au seizième siècle. 298.

Contes. Coules salanîques, 300.

— Conles facélieux, 3.M.

Conteurs fran(,'ais, xxvi,

— du seizième t-iècle, Vidcul

bien ceux d'aujourd'hui, Coq du clocher, 501.

Coricier, se rend coupable de grands crimes, sa punition, 217
eisuiv.

Cordeliers, sont liès-niaimcnés par les couleurs du seizième
siècle, 210, ne te.

Cordes de violon, 207.

— de harpe, ibid.

Cornes de cocu, ne sont bonnes à rien 208 — Voir aus.M 303,
noie.

Cosl mue de Sainte»', 135.

Colle, vèlcniénl civil ou habit de guerre, 75, note

Coucou. — Voy. Cocu, Mari, Métamorphose.

Cour des miracles, ce que c'était,

Coins pléiiières, 58, 50.

Coirard (frère^, héros d'une aventure très-cynique; son bour-
don, 182.— Fo//. Nonuains de Breban.

Courtoise, servante d'auberge, 19, Voy. Cochon

Couvreur, accusé par un passant de s'êlre laissé tomber sur lui
du haut d'un toit, pour le vexer, '.90.

Coylier, médecin de Louis XI, 294, note.

Cr.'pet, éditeur des Poètes pan- (t/is, cité, XI, noie.

Crochelcurile Paris, déguisé par des filous eu évêque
allemand,

Ciiisje de l'empereur Faiionel, enceinte d'un couteau, 54.

LNDtX ALPHABÉTIQUE.

Curé, qui enterre son chien en terre s.iinlo, 180.

— Cor'le ilu cure dé Brou, 321.

Cycle de l'antii|uiié, xi.

— de (Jli.irlcma'^ne, VIII.

— des (;r()i>ades, vin, ix,

— • d'Arthur et de la table ronde, ix.

— de l'histoire des provinces,

— de la Vierge Marie, 23.

Cyrano de Bergerac, notice et extraits, 350.

Dame des Belles-Cousines (la), hé> roïne du roman de Saintré, eslle typedela femme rans cœur, l'2G et suiv.

— Comparée à Tarluïie, 151,

note.

— Paie en argent l'amour ée

Sainlré, 132.

— Comment elle gagne des indulgences plénières, 159.

— Comment elle trompe Sainlré

avec un abbé, 157 et suiv.

Dame de Pampelune, donne un

bel exemple d'amour chaste. —

Voy. Avanne (le j^eire d')

Défaite d'un pain de seigle (la),

Défi chevaleresque dans les entreprises d'armes, 139.

Delisle (Léonold), cité, 150, note.

Despériers, voy. Bonaventure.

Diabes, ne se dérangent pas pour venir chercher l'âme des vilains, 51.

^ Tordent le cou à la femme

d'Armis, 87.

^ Tiennent une très-grande place dans les croyances du seizième siècle, 356.

Diabes, se moquent des exorcistes et des réformés, Z~>~ .

— Comment ils (ont fait-^, 339.

— > Ce qu'ils font au sabbat,

ibid. et suiv.

Didier, roi des Lombards, 87.

Dieu, fait rester un vilain en paradis malgré les apôtres, 51 et suiv.

•^ Ne sépare pas dans la mort ceux qui sont unis d'amitié, Dignités f'cch'-siastiquies, comment l'abbé du roman de Saintré y est arrivé, 153.

Dindenauil, marchand de Tiillebourg, a délai avec Panurge, 203 et suiv. Domaines, vont de mal en pis CQ passant des nobles aux vilains, Domart, village de Ponthieu, 45.

D'Ouville (Le Métel) , notice ei

extraits, 55 i et suiv Ducs, leur origine, leurs attributions, 87, note.

Duel d'Amis et d'Arderay, 80.

— de Sainlré et de l'abbé, son rival, 175 et suiv.

Du Faill (Noël), détails sur sa personne et ses œuvres, 212, - '54.

— Quelques-uns de ses contes

reproduits, 254 et suiv.

Dumas (Alexandre).— Foi/. Belle-
Isle.

Durandal, épée de Roland, 4 et
suiv.

Économies du ménage, en quoi eA les consistent, 289.

INDEX ALPHAUHQUE.

Écrivains du seizième siècle, leur caractère, 059.

— Ne font pas de longues des-

ciii<lioiiis, 535.

Éducation chcNalresque, en quoi

elle consiste, 127.

Église, donne des lois à la chevalerie, 2.

— Viokmmeul attaquée dans

des vers de d'Aubigné, Églises, placées sou» l'invocation

do la Vierge, 23.

Emprinse, ce que c'était en termes

de chevalerie, 165, note Enchanteurs, jouent un grand rôle
dans les romans de la Table- Ronde, 57. — Voir. Esmorée.

tenclieri's, comment un les crie au

seizième siècle, 291.

Enfants ilAmiles, sont tués par leur

père et ressuscites, 85.

Enfants doivent être nourris par

leurs mères, 89.

Entremetteuses, 353.

Entreprise d'armes, nécessaire pour obtenir l'ordre de cheva-
lerie, Épées, ont des reliques dans leur

gaule, 4, 60.

Épliraïm, lils d'Assnelh, 110, Bsmérce ^la blonde), ciiangéc en guivrc par un enchanteur, 65.

— Épouse le Del inconnuf Esprit , se réveille aux affaires, Esprits (les bons), font la guerre i la vaiiit»', 2li5.

Etienne (Henri), t'rndit et conteur; notice, 301.

— > Contes extraits de ses œuvres, 504 et suiv.

Évèqiie, nommé par le roi, 94, note.

— Institué légataire par le

chien d'un curé, 180, 181,

— Évêque de Dron, mystifié

par uncur(' , 2'^il et suiv.

— Évêque de Chartres, grand

amateur de proès, 325.

Exorcisme de Nicole Obry, 537.

Fabliau du vilain qui conquît 1« paradis en plaidant, 50.

Fabliaux, leur origine, leur histoire, XXI et suiv.; ils sont écrits en vers, 10, note.

Fanoucl (limpreur), personnage du poème de Génésis,5i,

— Accouche d'une petite fille,

— Abandonne celte enfant el

la retrouve d'une façon merveilleuse, *ibid.* Fée du château de Vile d'or; ses amours avec le Bel inconnu, 61.

Fées,déigils historiques qui les concernent, 61, note. — Ko//. Table-Ronde.

Femme, (pii ne se fâche pas d'être prise de force, 37.

— d'Amis, veut étrangler son
mari, 81 .

— d'un gentilhomme, s'oublie
avec un palefrenier, 214.

— En but te aux poursuites
d'un cordelier, comment elle lui échappe, 2.8 et suiv.

— Qui prie son mari de faire
pendre un vilain poursOD passe-temps, 261.

INDKX ALPIIàBEMQrK.

Ffnjjiii' «l'uui ;i|iilii(nir»', purpre par son mari avant *l'al-IfM- an lia', 2 <5.

— Itallu par mesure, 2"o.

— roiiiiini;, ne veut poinl sur-

\ ivre à son ma-i, 2S4, —

— Fiiniic mariée à un vieil-
lard, 2 '4 et suiv.

— Femme qui trompe son mari

on lui laisani croire que (li^sltraii'Soiiilili/iPspar son aiiiaii
>onl les braies de saint Bernardin, 3L3.

Voy. Artois (la comtesse d'), Diable Femmes, qui paient leurs
amants,

— Nobles, sont savantes au

moyen âj^e, 150. note. •

— liécueil des mauvais tous

qu'elles onl lail aux bomnu;s. 21".

— Ce que valent leurs ser-

ments, 214.

— Donnent pour excuse de

leurs refus qu'ell(^s ne veulent point salir leurs robes, 272.

— Rarement sincères quand

elles pleurent leurs maris,

— Ke se plaignent jamais du

trop, 290.

— Ne meurent point de mé-

lancolie, pourquoi? 295.

— Ont plus d'humidité que

les homme-, ibid.

— Sur quoi il faut excuser

Celles qui faillissent à leur vertu, 325, o2u. Voy.

Conte.

Fermiers, comment ils s'arrangent

pour tronij erleurs propriétaires,

Fei^sc-mtllieu, ori^in' n.: n: m »i,

Filous de Paris au dix-sepliém<î

siècle, •".').).

FiU qui tioiripeson père avare, ses

ru'es, 2.*)5 et suiv. — Voy. An-

drieiix.

Finance»* royales, comment on peut

les res!a:irer, "»30.

Flu, jeu (le caries, 323.

Foire de Foiilenay, 273, 306 — de Niort, 5 .0.

Fou (lu roi, ^es conseils, 330 Fripiers de Paris, 205.

Galanterie chevalere^ue, est souvent brutale, 57.

Ganel n, personnage de la chanson de Roland, 1, 3.

Garenne (droit de}, 115, note.

Gasconniades, à quelle époque elles paraissent p>)ur la première fois, 554.

Gauthier de Coincy, aut' ur des Miracles de fiolre-Dame, 25.

Gautier (Léon), cité, vu, xn, note.

Géants, symbole des brigands qui infestaient les routes, 59.

— Tu 's]]ar le Bel inconnu,

Génésis, poème du prêtre Herman, 54. — Voy. Fanouel.

Genièvre (la reine), 128.

Génin, traducteur de la chanson de Roland, 2, note.

Gentilhomme , ce qu'il fait pour avoir du beau temps, 361 .

Gentilhomme, lait pendre un vilain pour le pasfe-teraps do sa femme, 261. — Voy. Femmies,

INDi:X ALPHABETIQUE.

Gfñiis, prêtre de la nalure, xix.

Giflél, \(\i fils d'O, vaincu par le

Bel in:onmi, GO.

Gliiids b"nis, singulier usage qu'en

fait un quélfur, 305.

Goujat, 291. Gracient , ciiovalier breton , ges

avoil lres, 32 cl siiiv.

GiilToiis, toidiiiscent Alexandre à

la vuùlc du ciel, XII.

Grillade de (odioii, 19, 20.

Gringars (le roi), 58.

Guessard, cité, vu, note.

Guillaume, ch.in;;eur, personnage d'un Tabliaii, 11.

— Tue un moine qui voulait

séduire sa leniTue, 16.

Cequ'il fait pour se débarrasser de son cadavre, ibid. et suiv. —
Voy.

Moine, Ydoine.

Guillnuiiie de Lorris, xviii,xix.

Cuivre de la Cité gastée, 02. — Voy. Eî^méee.

Hallucination, explique la croyance

au Sabliat, 343.

Harent», le moyen âge en fait une

grande consommation, 107. —

Voy. Sainl-Harenc.

Ilélie, .suivante de la fille du roi

Gringars, 59, Henri IV, comment il est reçu par

les ficns d'Amiens, 359.

Bei tuméron, litre des contes de
la reine de Navarre, 213.

Héricsiilt (d') cité, xx, note; 88,
71, iO».

Bennan. — Voy. G[^]nésis.

Hildetr-jude, lemme de Charlema-
iw, 74. 89.

Hippeau, éditeur du Del inconnu,
Homme, métamorphosé en coucou,
29S et suiv.

Housse coupée en deux (la) fabliau
du treizième siècle, 67 et suiv.

— Moralité de ce fabliau, 70.

Huîtres de Busch, 2()6.

Ile fabuleuse de Saint-Brendan,
Inquisiteurs, 10, note.

Jalousie, décrite, 300 et suiv.

Jean de Condé, auteur de fabliaux,

Jean le Bon, roi d' France, mis en scène dans le Petit Jehan de
Sai)iiiré, 127 et suiv.

Jean de Meun-; , xvin, xix.

Jehan de Saintré [le Petit), roman du quinzième siècle; notice
123, 126.

— Aventures de Saintré, 127 et suivants. — Voy. Abbé, Dame
des Belles cousines , Duel.

Jeu de l'épingle, signal d'amour,l,j4.

— de taies, 20S.

— du roi qui ne ment, 99.

Jeux de mots ; forment   côté de

contes une nouvelle branche de

littérature, 354.

Jongleurs de la Cité Gait e, 62.

Joseph , son rôle dans le Roman d'A»-

senetb, 103 et suiv. — Voy A»-

seneth.

Joutes   outrance, suivie^ de mort

d'hommes, 145 ; note. Voy.

Tournois.

Justiciers, nom donné aux loii de

France, 95.

INDEX ALrH\   TIQUE.

l.a Borderie, cité, 130; note.

L;ii, genre di; conipoillion en voïiu; au moyen â;ro, xiv.

Lai (le Graéleiiit, 53 et §uiv. — Voy. Graéleint.

I.ait de la Vicrgp

Liifoilaine, résume dans ses contes la tradition des trouvères, xxti.

Lancelol du L;ic, 128.

Langue française , ses progrès au quinzième siècle, 178.

Lanternes, prêi liées par les ministres protestants, 274.

Lanternois, (le pays) 202 et suiv.

Lapins, ce qu'un bon gentilhomme en consomme chaque année, 215, note.

Laquais, plaisante demande qu'il adresse à son maître, 357.

La Roche le Sire de) auteur d'une nouvelle, 182.

La Roche d'Osseau (de), poêle Poitevin du seizième siècle, 289.

Légendes pieuses, sont distinctes des romans, vi, note.

Lépreux, guéri par le sang des enfants d'Amiles, 86. — Voir encore sur la lèpre, 81, 82.

Leroux de Lincy, cité, vu; 178, noie.

Liard, origine de ce mot, 290; note.

Livre, monnaie de compte, ce qu'elle valait au treizième siècle 11, noie.

Livre d'heures, ce qu'une dame naïve y lit, croyant lire des prières, 358.

Louis XI auteur de quelques contes,

— J«-'?é par Noël du Faill, 256.

— révolté contre son père,

ib^d.

Louis XIII, comment il est traité

par >c« médecin», 294, note.

Louis XIV, f-es purges et tes clyg-
tèrcs, ibid.

Lutrin (\e Boileju, rappelle en un

passage un é[)]i«ode du IV niau de

Renart, 95, note.

Lune, décrile par Cyrano de Bci-
gerac, 130.

Maillard (Olivier) prédicateur populaire du quinzième siècle, 211, noie.

Mnintcnnon (mad. de) ce qu'il faut en penser, 34<).

Maison lie Paris, ce qu'elle rapporta au XIII^e siècle, 67.

Maladies, simulées par les bélires, 27«.

— Soui guéries par un quiiiam,

ibid.

Manassès, fils d Assenelh, 110.

Uantcau des rois de France, pourquoi il était bleu, 22.

Maréchal ferrant, est de même pn>fession que les médecins,
5(10.

Maquereau, pois.^on aphrolisiaque, chanté par le roi René,
201.

Marguerie, liile du roi Agolaar, 60.

Marguerite de Valois, détails sur sa vie et ses œuvres, 213.

— Prend la défense d'une refr

gieuse contre un prieur de Saint-Marlin-des-Cbamps, ^ Ses
contes reproduits, 213 et suiv. — Voy. Scribe.

Mari, qui couche sans le savoir avec sa femme. — Voy. Artoij.

— qui s'excuse par raisons plaisantes de battre sa femme,

INDEX ALPIADÉTIQUE.

Mari changé en coucou, 2"8 et suiv.

Maris pl'uréspar leurs fcnniies, ce qu'il f;iul en penser, 281.

— Comment ils doivent n^ir en-

vers leurs femmes, 525 et suiv, «— 11 y on a de deux espèces, 527.

— Aventure dun mari mastpié,

Mariages entre nobles et bourgeois, comment ils se traitent, 07.

Mariiii-^es, sont dos niarciies pleins d'i'pincuses circonstances, pourquoi? 2^:0

— En quoi consistentles économi-
mies d u mariage, -89.

Marie de France, femme poète du treizième siècle, auteur du Lai de Graélent, xiv. — Voy. Gradient

Marie (sœur) en bulle aux poursuites amoureuses d'un prieur de Nolrc-Dan)C-des-Cliamp8, 2 '(5.

Marie (la vierge) traditions poétiques qui la concernent, 23.

— Apparaît à un moine et le
guéril d'un chancre, 25

— Ses origines lé^^endaires, 56.

— Chasse un diable du corpsd'une
jeune lille, 339. — F. Cycle.

Marie de Sains, sorcière, ce (ju'elle
raconte du Sabbat, 559 et suiv.

Marquis, leur origine, leurs attri-

butionSy 88, noie. Mauger le Gris, chevalier vaincu

par le Bel inconnu, Gl.

Maury, (Alfred) auieur d'un livre

sur lestées, cité, li5, note.

Médecins , rarement mentionnés dans la litiérature du moyen
âge,

— Ruses d'un médecin pour tromper ses malades, 292 et suiv.

Médecins. Singulier traitement qu'il leur iippliquit , ibîd.

— Médecins des rois de France,

294, noie. — Voy. Maréchal ferrant.

Médecine, ce qu'elle est au seizième

siècle, 290, 29 i, note. — Voy.

Arêtes de poisson.

Médicaments piles musicalement,

Ménestrels, 59, 6(3.

Merlin, l'enchanteur, 17, note.

Messire, acception de ce mot, 53,

note.

Meunière qui fait rencoigner son

devant par un gentilhomme, et

de la vengeance qu'en tire son

mari, 188 et suiv, Meyer (P.) cité, xv.

Michel (Francisque) cité, xvi.

Miel, pétri par les mouches du Pa->

radis, 108.

Ministre prol estant, vend des lanternes, après les avoir
préchées,

Miracle opéré par la Vierge Marie

sur un njoin, 22 et suiv.

— De la résurrection des en*

fants d'Amiles, 85.

— Des tombeaux d'Amis et d'A-

miles, 90.

— Du miol,dansi4s5e}tc//i,108,

— Faux miracle fait par un qu^

leur, 307 et suiv.

— Sur les faux miracles faite

par des vagabonds, ibid, noie.

— Miracle de Saint Pierre des

Boudins, 508.

— Miracles de^{^^}raies de Saint

Bt-rnardin, 313.

— Miracles du diable au sei*

lûème siècle, 555.

l>DE\ ALI'1IAI;ÉII(JUE.

Moine gurïri pnr la Vierge, 24 el suiv.

— Leé couvents des moines bâlis en facf! «les couvents de nonnains, "(30.

3Ioine Sftrrislain (fabliau du); notice, 10.

— Comment le moine sacristain

cherche à s(5duire l:i lemnie du changeur Guillaume, 12 et suiv.

— Est tué par le mari, 14.

— Ses aventures après sa mort,

15 et suiv.

Holand (Louis) cité, xi, xiii, ix, 71,

Monlaiglon (Anatole de) reproduit dans l'intioiluction, xii, et cité, ■ l'.S.

Montaigne (Michel de) est le plus aimable des conteurs, 279.

— Conte très- véritable, 279 et

suiv. — Voy. Bonnesfemmes.

— Los propos des pendus, 315

et ^uiv.

Mouches du Paradis, 108, 109.

Moulnièi e de Vernon (la) 262. Moulons (le Panur^e,
202,508,210.

Musulmans, ce qu'ils font le jour de

la fête de leurs princes, 47.

Moyen de parvenir (le) ouvrage

de Beroald de Verville, notice,

— Contes extrait» de cet ou-

vrage, 270 et fuiv.

Naisme (le duc) , personnage de la

Chanson de Pioland, 3 naïvetés, nouveau genre de litté-

ratuie au dix-septième siècle,

NarralicMi, ce qu'elle doit êtrp tuivunt MHMtiignc, 178.

Nid (le cygnes, ferl d'abri à une ji'une lill<j abaiid innée, 55.

Noble, nom ilu hou djns h- Roman de Rcnart, ce qu'il
j>ymlK)li»e, 90, noie.

Nom< piopre*, n'ont point d'orthographe fixe au moyen âge.
77, noie.

Nonn.iins du pays de Breban, connaissent le l)Ourdon de frère
Courard, 1G4.

Notaires 2'iO.

Notre-Dame. — Voy. Hirie.

Nouvelles Souvelles les cetit), n tice, 178.

— Contes extraits de ce recueil, 179 et suiv. — Voy.

Louis XI.

Obias, femme d'Amis.— Foy. Diable.

Obry,~ (Nicole) jeune fille posséilée du diable, 337.

Offices alternatifs, 530.

Ohabé, roy de Gébarim, 202.

Oignon [frère) conte de Henri Élicenne, 316.

Oiseaux de chasse, 171, note.

Oiseaux, caractère queleuraltribue le moyen âge, 37. — Voy.
Oyselet.

Olifant, cor de Roland, 2, 5 et suiv

Onguent pour guérir les bélitres, — du Sabbat, 343.

Orgueilleux de la lande (l'î, chevalier vaincu par le Bel
inconnu.

Ordre du Saint-Esprit, 268.

Oublies, mangées par Renart, 9| *** «uiv.

INDEX ALI'IIABÉTIOUE.

Ofjseli't [te hn de], rcinarqualilo compoMlion (lu Ireiziôme siècle, notice, 27.

— Conimont l'Oyscletse moque

du vilain el le conseille, 29 et ^uiv.

— Moi alité du lai de l'Oyselet,

Pantagruel, rencontre un navire re tournant dans le payslanlernois, 202 et suiv.

P.inurge, son dialogue avec le marchmd de moutons, '206 et sui?.

— Voij. Moutons.

Pape, ou lui amène de France et d'Allema|, 'ne des eulanls pour les Itapli^er, 72.

Papes, ont lîvéen France de grands deniers, 75, not^.

Paradis, conijnis par uu vilain malgré Saint Pierre, 50 et suiv.

— Il y a des mouches qui y

font du miel, 108. — Voy.

Miel.

Paris (la ville de), para-lis des femmes, 318; voir encore 75, 76,

Passerai (Jean), auteur d'un tr^sjoli conte en vers, 298.

Pavane, sorte d • danse, 312.

Péché de luxure, n'est pas mortel, suivant la Dame des belles cousini's, 130.

Pendus accrochés morts aux gibets, les gens d*. \micns leur mettent des chemises hlinches, 359. — Voij. Propos des pendus.

Paris ((Jastnnj^ cité, vm.

Paris (Paulin) cité, xvi.

Père qui tue ses enfants par ordre d'un ange, 85.

Pères, ne doivent pas de leur vi-

vant ilonner tout leur bien i leurs enlanls, 67 et suiv.

Pères avarés, 'J56 et suiv.

iN'ronne, 99,

Personnages allégoriques, xnii et suiv.

Peuple Lanternier, 2(>3.

Plume de l'ange Gabriel, 511.

Poèmes chevaleresques, leur origine, leur caractère, vu et suiv.

Pouipeia Paulma, femme de Sénèque, 284 et suiv.

Pont Kuxin ; est-il de pierre ou de bois? 302.

Po. "isédes de Flandres (les trois) 539. — Voy. Marie de Sains.

Pourcer.u.v, mé.-avenlure d'un quôteur à leur sujet, 302 el suiv.

Poursuivant d'iu mes, ce qu'il doit savoir, 12".

Prêtre, ce qu'il dit à un vilain pendu pour le pisse-temps de la femme de son >eigneur, 201.

Prédicateur, critique les cardinaux,

Prédicateurs, bizarreries de leurs sermons, 310.

Prêtre Jean, roi d'un pays fantastique, 122,— Voy. Bestes.

Prieur de Sainl-Marlin-des-Champs, veut séduire des religieuses, 243 et suiv

Priniaux le Loup, est fait prêtre par

Renart, 91 et suiv.

Propos des Pendus (les) conte de

Henri Etienne, "ij" ^.

— Même sujet traité par Montaigne, 315 et SUIV.

Provins, 11.

Psaumes de Marot, 338.

Quêteur mis en scène par Henri Etienne, 304 et suiv.

IN1JL\ AL11LABtll'ji

Quêlurs, il y en avait de «icux espèces, 303, noie.

— Sont l'objet des nilleries des

r(Vormis, ibid.

— Sermon d'un quêteur, 510.

Quichotte (don) résume toute la littérature chevaleresque, 9.

Rabelais, doit fournir son contingent à un Recueil des conteurs français, quoiqu'il soit connu de tous, 202 et suiv.

— Épisode de Diiden.-iuU et des moutons de Tanurtre, reproduit, '202 et suiv.

Railleries, sont mauvaises, '.01.

Réforme des couvents de femmes, sert de prétexte à de graves abus, 243.

Riche, comment on le devient, 320,

321, note.

Reine de Navarre, Votj. Marguerite

de Valois. Reine de Bretaj^ne, cherche à séduire Graélent, 3i.

«- Se montre nue devant sa cour pour obtenir le prix de la beauté, 39.

Religieuses, ne doivent pas savoir qu'elles ont des lélins, 246.

— Résistent aux séductions, 247. — Voy. ^■onnains, Prieur.

Religion, exploitée au profit particulier des individus, 257.

Reliques, singulier usage que l'on en fait, 303, note.

^ Reliques fausses, objet des moqueries de Henri Etienne, 311.

— - Reliques des braies de Saint Bernardin, 315. — Voy, Épées.

l'enart ; dc bil» bisloriquo» et littéraires sur lu Roman de Renart, xvi.

Rcnarl «yndjolise la s»ch':^é

humaine, 91 .

— Fait Priiiaul le loup prêle, son aventure dans une église, 91 et suiv.

René, (le r<»i^ miirur du roman de

hTrèi-dni! j)leraj, 201.

Rennes (ville de i, -tJO.

Rimes, ce qu'elles sont au quinzième

siècle, 197.

Robin Mouton, 200.

Roi qui ne mcnl, jeu du moyen âge,

Rois de France, représentés en justiciers, 80, note. — Confi-
ront les dignités eoelé-

siastiques, 94, note.

... Ne veulent pas que l'or s'en aille en pèlerinage à Rome, 302,
note. Voy. Cbailemagne, Charles Ml, Henri IV, J<an le Bon,
Lo^iis XI, Louis XIII, Louis XIY.

Roland. Appréciation historique et littéraire de la Chanson de
Roland. VII, 1,2.

— Fournit le sujet de pi usieuri

poèmes étrangers à U France, 1.

— Détails sur Roland, ibid.

— Ses derniers moments et sa

mort, extraits de sa Chanson, 2 et suiv.

Roman de la I ose, analysé, xffl

et suiv.

Roman de Renart, son caract- re, ses personnages, xvidsuiv.
Voy Renart.

Romans allégoiiques, xviii et suif

— satiriques, xvi et suiv.

— d'aventures, xiii et suiv.

INDEX ALPHABÉIIQUE

Roman» chevalcresqiifts, voy. Chansons el poèmes.

Ronde, sorte de danse, 340.

Rouen, 207.

Rousseau (J.-J.) devancé par Guillaume Boucher, dans la
(|uestion de l'allnilement des enfants par leurs mères, '289.

Rue, ville du Punthieu, 47

Sahbat, récildecequis'y passe, 339.

Sac du pied gris [le] f;ibliau ; à quoi sert le sac dans la rcii-
conltre d'un frentiihomme et d'une demoiselle, 2.71 el suiv.

Saint Antoine, 310.

Saint Bernard, abbé de Clairvaux,

Snini Bernardin, ses prétendues brtiies, ce que c'était? 513.

Saint Denis, les Français ont en lui une grande confiance, 208, note.

Saint Graal, 7,

Saint Harenc , glorieux martyr, 197, elsuiv.

Saint Mahieii, 169. — Voy. Fesse- Mathieu.

Saint Paul, se dispute en paradis avec un vilain, 52.

Saint Pierre, refuse rentrée du paradis à un vilain, 51.

— Saint Pierre des huudins, conte de Henri Élicenne,

Sâinl Ro(fi, sa statue reniise à neuf, ce qui en advient, 217.

Saiol Thomas, se dbpulg eu Paradis avec un vilain, 51.

•— fait tous les ans un pèlerinage au tomboiui du prophète Daniel, 123.

Sainte Anne, ses origines légendaires, 56.

Saints, on donne leurs noms à diverses maladies, 275.

Sa'adin, d'origine française par st mère, d'oprs un roman du moyen âge, 49.

Sanp des enfants, joue un grand rôle dans la guûrison des lépreux,

Scribe, auteur d'une comédie:

Les contes de la reine de Navarre, 212, note.

Scudery, (mademoiselle de) 214.

Sébilel (Thomas) , conteur du seizième siècle, notice et conte en vers, 3r)l.

Sentier battu, (le) fabliau du quatorzième siècle , reproduit, 99 el suiv.

Serpents à neuf têtes, 123.

Sire, acception de ce mot dans l'ancienne langue, 20,53, notes.

Soldats, sont voleurs, 557.

Soleil, quelle route il fait la nuit, 3t.2.

Sommeil, quelles en sont les causes, 792.

Sorcellerie, son origine et son but, 3(3.

Sorciers, 80, note; 330 et suiv.

Spectre, apparaît à une jeune fille,

Sultan d'Aumrie , personnage d'un roman chevaleresque, 47.

Table rontli', cycle épique du moyen âge, détails y relatifs, ix,

Terre des heureux, 124.

Terres nobles, 28, note.

INHGX AIP!\nÉriQ"E.

Testament (un chien en Inveur

d'un ('v(*jjue, 180 et suiv.

TliéroiM, auteur de la rlianson

(le Holfin.i, 2.

Tliioriville, ^e8 anciens noms, 87.

Todofoiains, (le nain) 59.

T'Milouse, 51<) T Illinois, «.K>, MT>, 149.

Ticss.in, (!'; comie de) éditeur du

petit Jehan de S;iintié, 124, Tiiltoukt, Cou du loi ; ;uiecdote

qui le (oiicernc, 329 Tristan de Léon-ii-; , 1-28.

Trouvères détails iislriques qui

les concernent, xxi, 10, 54, 93

Vilain pendu p<jur le pU'ie-tcmpf de la f<;mnM» de son sei-
P'iieur, 'JOi.

— Origine du mol vilain, 6", no;e. Vorj. Oyselel.

Vilains, n'airn-nl que l'arfrenl,

sont lirulaulx, '29, 3<t.

Vin d'JKMincur, ce que t'e^t, o50,

note.

Vision du comte d'Alverre, 72.

Voleur, ce qu'il dit à un prévôt,

Voûte du ciel, xii.

Voyage (le la tune; extrait, 350.

Voijage d'Oulre-mer du comte d»

Pont/lieu, voy. Adèle.

Valet normand, 301.

Verger, décrit dans !• lai de l'Oyselet, 28.

Vertu, acception de ce mot au seizième siècle, 520, no'e.

Victoire d î Die;i sur le corps de Belzéhulh, r)36.

Vieillesse, hùtollerie de langueur, •295.

Vierge Marie, voy. Marie.

Vierges, sont les colonnes de la cité du Rèfugo, 109.

Vilain, vole un cochon, 18.

— Entre en paradis et y restp malgré les apôtres ; ce qu'il dit à Dieu, 51 et suiv

Ydoine, femme du changeur Guillaume, son aventure avec le moine Sacristain, 11 et suiv,

Yllérions, oiseaux fabuleux, 123.

Yseult, (la blonde) 128.

Zoologie (antastique du moyeo âge,

III. I.ts romans s.Uirii|iics cl allt'goiiques xix

IV. F,es tonli'S, les faMianx, les lais el les joyeux dcvh.. . \x«v

La mort tk Hoi.ANn (oiizièmi! sircle) 1
 Le (li'lnl 'le Ganelou et du duc Niiisme 2
 Les adi(Mix de Roland à son épée 4
 Le Moine sacristain (Ircizicmc siècle) 10
 Lk Miracle de Notre-Dame {id.) 23
 Le lai HE l'Oyselet {id.) 27
 Le lai de Graéient {id.) 33
 Adèle de Ponthieu {id.) 45
 Du vilain qui conquist le paradis es puidant {id.) 50
 L'empereur Faxouel {id.) 54
 Le Bel inconnu {id.) 57
 La housse coupée en peux {id.) 06
 Amis et Amiles {id.) 71
 Comment Renart fit Primaut, le loup, pi être ('iuiilorziriuc
 siècle\ 91
 380 TAIU E IjES MATltUES.
 Le se.ntieb batto (qialorzicmc sictic). 99
 ASSENETII [id.) 102
 Comment Joseph r<[']rinianda A.'sciieth (l'.uloicr le» iloles. .
 l'ii De la pi'nitence (J'As>onetli et de la consolai ion de l'ange,
 comment il vint du ciel dans la chambre d'A>senelli. et la

confoila doucement ... 106

De la table ri du miel qn'Asiëneih plaça devant l'ange, et
comnuml l'ange b^^nil A-scnelh . 108

De la bénédiction des sept vierges et du maringi! .r48>eneili,
selon l'histoire IO'J

Le TILÈS-CLIEVALErREUX COMTE d'ArTOIS (quillZCmc
SM'cl"). ... 111 Li'S EÊTE.S QUI SONT Eî» LA TERRE DE Pk(
STlIE JeaS [ul] 122

Le tetit Jaha» de Saintré et la Dame des Belle-Cousin^'? [Ul.).
125

Les CENT NOUVELtES KOUVELLES [id.) 179

Le te>tiiiiient du chien. 10

Le bourdon du frère Courard 1n2

Le Diiible à l'ép'-e 185

La pêche de l'anneau 188

La VIE DE SAINCT Hatenc, glcHeux martyr, cl comment il fut
pesclié en la mer et porté à Dieppe [id.) 197

Habelais (seizième siècle) 202

(vomnieil Pantagruel rencontra une nauf de voyageurs re-
tournans du pays lanteruois 2 2

Comment, le drb.t ;ippaisé, Panurge marchande avec l'in-

denault un de ses moutons 205

Continualion du marché entre Panurge el Dindenault. . . 207
Comment Panurge fit en mer noyer le marchand et les

moulons 210

La reine de Navaure [id.) 213

Un gentilhomme est inopinément guari du mal d'amour, trouvant sa damojelle rigoureuse entre les bras de son paleirnier -1 i

Exécrable cruauté d'un Cord lier pour parvenir à sa détestable paillardise, et la punition qui en fut faite 216

Plaisant discours d'un grand seigneur et d'une dame de Pam[)]elune 221

De deux amants qui, par désespoir d'être mariés ensemble, se rendirent en religion : l'homme, à Saint-François, et la fille, à Sainte-Claire 234

Un prier réfoimaleur. sous ombre de son hypocrisie, lente tous moyens pour séduire une sainte religieuse, d'onc enfin sa malice est découverte. 243

TABLE DES MATIERES 381

RoEL DU Faill (seizième siècle) -55

D'un fils qui trompa l'avarice de son père 255

La pen(lais(*n du vilain 261

D'un apolhicairo d'Angers 2C2

L'imnge de Saiiil-Rocli 2C7

Ckroald de Vkrville [id.] 2Go
 la femme battue par mesure , 2C9
 Le sac du pied-pri 271
 Le ministre marchand de lanterne^> 272
 Histoire d'un quidam feignant être médiui.n, et db plusieurs
 ma-
 RAUTZ [id.) 275
 Montaigne. De trois bonnes femmes [id.) 279
 Guillaume Dou(Ber [id.) 288
 Les ('couuniies du ménage 2S9
 Le bon sommeil. •••••«••. 290
 L'arête de poisson 292
 Le chaud et l'humide 294
 La peine du talion. . 295
 La clémence de Louis XĪ 296
 Jian Passerat. Métamorphose d'un homme en coucou [id.). . ,
 298
 Henri Etienne [id.) 30i
 Le que.<teur et les deux pourceaux . . . • 304
 Saincl Pierre des Boudins 308
 Le chemin du ciel 300

Frère Oignon 310

Les brayes de Saint-Bernardin. • • • « , ol3

Les propos des pendus. .••• 31 i

BONATF.NTrRK DeSPÉRIFRS (t^.) 31^

Madame lu Fourrière • ô\^

Comment on devient riche 320

Le curé de Brou et àod évêque 321

Vengjiice d'un mari 325

Triboulel 321)

Thûmas Sébilet. Le conte nouveaa {id.) • • 331

Les contes Sataniquf.s (dix-septième siècle) • . . • 336

Lcdiahleet Nicole Obry •.... 356

U Sabbat 338

D'AuBiGNi. Paalrot et la dame de Ndoaillé [id.) 340

Cthano ds Bergerac. Ca qa'oo voit dans la lune (id,), • • • • 350

Le m^tel d'Ootilli [id.], •••••••••••••••• 354

582 TsnLE DES M\TILliES.

Simplicité d'un croclieur. .

D'un Ciipilainn et d'un [taysau "jj

Nail'veté d'un la(|uais 7,U1

Lfi mary masqué ô ■

Na fvclé d'une dame , . . . ô.'i.S

Comment les gens d'Amiens (iren)l honneur à Henri IV. . . 559

D'un nu'dccin cl d'un mareschal 'HO

Le voleur el le piévoat • 'fIO

Le gentilhomme et le coq du clocher ~

Un valet normand ."vil

Simplicité d'un excellent a^l^ull>gue Zt>\

ln>EX ALPtIAbÉTIQUE * , . . . 'oô

yJ^AwX^

^^ zj:

Hf^

fi

CE PQ 1274 .L6aC4 VI 1873

Co2 LOUANDKE, CH CHEFS-D«OE ACC* 1366154

U D' / OF OTTAVVA

ll"r°sr'""orn2

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chefsdoeuvredescooloua>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.